

# *Aicardiana*

2<sup>e</sup> série — n° 40 — 15 avril 2023

**Dominique AMANN**

**JEAN AICARD**  
**ÉCRIVAIN PROVENÇAL**

# Aicardiana

2<sup>e</sup> série  
revue numérique  
publiée sur le site Internet **www.jean-aicard.com**

Directeur de la publication : **Dominique AMANN**

*Aicardiana* publie des travaux originaux consacrés à la vie et à l'œuvre de l'écrivain varois Jean Aicard.

Les opinions émises dans cette revue n'engagent que la responsabilité de leurs auteurs.

Il est interdit de modifier ce fichier numérique, de le vendre ou de l'utiliser à des fins commerciales.

Droits de traduction et d'adaptation réservés pour tous pays.

Le Code de la propriété intellectuelle, dans l'article L122-5, alinéa 2, autorise « les copies ou reproductions réalisées à partir d'une source licite et strictement réservées à l'usage privé du copiste et non destinées à une utilisation collective » et, dans l'alinéa 3a, « les analyses et courtes citations justifiées par le caractère critique, polémique, pédagogique, scientifique ou d'information de l'œuvre à laquelle elles sont incorporées ».

L'article L122-4 du même Code prévoit que « toute représentation ou reproduction intégrale ou partielle faite sans le consentement de l'auteur ou de ses ayants droit ou ayants cause est illicite. Il en est de même pour la traduction, l'adaptation ou la transformation, l'arrangement ou la reproduction par un art ou un procédé quelconque. »

© **Dominique AMANN, 2015**  
**ISSN 2265-7703**

## SOMMAIRE du numéro 40

*Éditorial.* Dominique AMANN 5

### *Jean Aicard écrivain provençal.* Dominique AMANN

INTRODUCTION	9
PREMIÈRE PARTIE : UN PROVENÇAL ÉCRIVANT EN FRANÇAIS	13
Un Provençal... français	15
Jean Aicard et les félibres	63
Jean Aicard et la société parisienne <i>La Cigale</i>	135
Quelques Provençaux amis de Jean Aicard	145
La Provence à l'Académie française	185
<i>La Chanson de Magali</i>	189
Jean Aicard cuisinier poète	209
DEUXIÈME PARTIE : MAURIN DES MAURES	219
Les romans	221
Quelques modèles pour Jean Aicard	275
Jean Aicard chansonnier provençal	335
Maurin à la scène	347
Maurin au cinéma	381

## ÉDITORIAL

« Provençal de Paris »... « Parisien du Midi »... ces qualificatifs ont souvent été appliqués à Jean Aicard, et fréquemment sur un ton sarcastique.

En France, il est d'usage de définir l'identité régionale d'une personne d'après son lieu de naissance : un Français né à Brest est ainsi reconnu Breton... même s'il n'a jamais vécu dans cette province, en ignore la langue, les coutumes et les traditions.

Mais une identité régionale pourrait aussi se définir d'après d'autres critères : par exemple l'accent, la pratique d'une langue locale, un attachement très fort à un terroir, etc.

À cet égard, notre écrivain a multiplié les ambiguïtés.

Né à Toulon, dans le Var, en Provence maritime, il est donc Provençal... mais il a tout autant vécu à Paris où se faisaient les carrières et les réputations.

Provençal de naissance, il a certes appris, dans la rue, le parler local, patois de langue d'oc très variable d'une ville à l'autre, devenu dialecte avec des graphies elles-mêmes différentes selon les écrivains. Mais, comme tous les Varois quelque peu instruits, il a surtout appris et pratiqué la langue française. Jean Aicard a écrit quelques petits textes en dialecte toulonnais dans la graphie héritée d'Étienne Pelabon ; il se plaisait à dire quelques mots ou expressions patoises dans ses discours familiers... mais pour autant toute son œuvre littéraire a été écrite en français et non

dans la belle langue très littéraire restaurée par Frédéric Mistral et ses compagnons félibres.

S'il a maintes fois affirmé son attachement à sa « petite patrie », il a aussi maintes fois souligné que cette petite patrie ne pouvait exister qu'au sein de la « grande Patrie » : l'exemple de l'Alsace et de la Lorraine est très significatif de ce lien indissoluble qu'aucune tentative d'annexion (1870, 1914, 1939) n'a jamais pu rompre.

Jean Aicard a toujours refusé le séparatisme mais aussi le jacobinisme centralisateur, même si, abusé par une conception trop « romantique » de l'Histoire, il s'est quelque peu fourvoyé en cette matière avec sa pièce *Forbin de Solliès*.

La présente livraison d'*Aicardiana* tente de faire la part des choses entre les différentes identités de notre écrivain, au travers d'approches variées apportant autant d'éclairages spécifiques sur cet objet inépuisable.

Dominique AMANN

**Dominique AMANN**

**JEAN AICARD**

**ÉCRIVAIN PROVENÇAL**

## INTRODUCTION

Sous le titre « La Provence aicardienne<sup>1</sup> », j'ai déjà évoqué l'intérêt de notre écrivain pour sa « petite patrie » en publiant un certain nombre de proses et de poèmes dans lesquels il décrivait les paysages de la région, Aix-en-Provence, Bandol et ses cultures d'immortelles, Toulon, La Garde, Solliès-Ville, Bormes-les-Mimosas, Saint-Raphaël, Draguignan, la Sainte-Baume et les chutes de l'Argens. J'y ai également présenté la série de cartes postales réalisée par l'éditeur parisien Émilien Brocherioux sous le titre « La Provence » et dans laquelle chaque photographie est assortie de quelques vers de Jean Aicard.

Par-delà cet aspect quelque peu anecdotique d'amoureux hédoniste et de chantré virgilien du terroir, Jean Aicard fut surtout un Provençal soucieux de montrer tout ce que cette province rattachée véritablement et juridiquement à la France par le décret du 11 août 1789 proclamant l'abolition des privilèges et des statuts particuliers des provinces<sup>2</sup> avait apporté et pouvait apporter à la grande patrie : Provençal de naissance et de cœur, mais aussi Français de naissance et de cœur, il voulut fusionner ces deux identités dans une œuvre littéraire écrite dans la langue

---

<sup>1</sup> AMANN (Dominique), « La Provence aicardienne », *Aicardiana*, 2<sup>e</sup> série, n° 31, 20 septembre 2020, pages 9-142.

<sup>2</sup> Pour cet aspect historique du rattachement de la Provence à la couronne de France puis à la République française, voir AMANN (Dominique), « Jean Aicard et Solliès-Ville », *Aicardiana* n° 8, octobre 2014, le chapitre VI « Forbin de Solliès » et plus spécifiquement « La succession de Provence », pages 166-176.

nationale commune car elle seule pouvait être comprise de tous, notamment de ceux qui dans les autres régions étaient également attachés à leur propre petite patrie et manifestaient eux aussi l'amour du sol natal.

Quant aux rapports de Jean Aicard avec la langue provençale, je les ai abordés dans mon article « Jean Aicard, Frédéric Mistral et la langue provençale<sup>3</sup> », en publiant notamment quelques textes écrits par notre écrivain dans le rude patois de l'aire toulonnaise et en rappelant les raisons pour lesquelles il avait choisi pour son œuvre littéraire la langue nationale de préférence au provençal littéraire rétabli par Frédéric Mistral et ses compagnons félibres.

Il reste donc à montrer en quoi Jean Aicard peut être qualifié d'« écrivain provençal » alors même qu'il écrivit en français.



Cette livraison d'*Aicardiana* est divisée en deux parties.

Dans la première, intitulée « Un Provençal écrivant en français », l'auteur varois justifiera son choix d'écrire sa région natale... dans la langue nationale.

Cet article principal sera suivi d'articles annexes présentant d'abord un certain nombre d'auteurs également originaires de Provence. Jean Aicard a connu tous les écrivains provençaux de son époque, qu'il pouvait rencontrer par exemple dans les activités de la société parisienne *La Cigale* ou lors de ses séjours dans le Midi ; il a également connu nombre de félibres et auteurs utilisant leurs langues régionales : il est donc impossible de suivre ses relations avec tous ces littérateurs et je publierai

---

<sup>3</sup> AMANN (Dominique), « Jean Aicard, Frédéric Mistral et la langue provençale », *Aicardiana*, n° 9, décembre 2014, pages 41-72.

seulement ici des documents inconnus et souvent inédits émanant d'auteurs aujourd'hui très oubliés.

Trois petits articles termineront cette première partie, relatifs aux Provençaux élus à l'Académie française, à la jolie « Chanson de Magali » et à l'intérêt de notre écrivain pour la cuisine de son terroir.

Il serait impossible de parler de Jean Aicard « écrivain provençal » sans évoquer son roman *Maurin des Maures*, suivi de *L'Illustre Maurin*, car, pour les lecteurs peu au fait de l'ensemble de son œuvre littéraire et philosophique, sa « provençalité » se réduit le plus souvent à ses deux *Maurin*.

Dans la seconde partie, j'accompagnerai leur l'étude par quelques articles complémentaires à propos des personnages réels qui ont inspiré Jean Aicard et pour observer la survivance du personnage de Maurin dans la chanson populaire, à la scène et au cinéma.

## PREMIÈRE PARTIE

### UN PROVENÇAL ÉCRIVANT EN FRANÇAIS

- Un Provençal... français 15
- Jean Aicard et les félibres 63
- Jean Aicard et la société parisienne *La Cigale* 135
- Quelques Provençaux amis de Jean Aicard 145
- La Provence à l'Académie française 185
- La *Chanson de Magali* 189
- Jean Aicard cuisinier-poète 209

## UN PROVENÇAL... FRANÇAIS

### Jean Aicard enfant de la Provence

L'intérêt pour la Provence et la prise de conscience de son identité provençale ont éclos peu à peu chez notre écrivain.

Né à Toulon, la grande ville maritime du Var où résidait sa famille, y ayant passé plusieurs années de son enfance, le jeune Jean avait incontestablement ses racines en Provence et, comme tous ses petits camarades, il assimila le patois local alors parlé par les gens du peuple de préférence à la langue française qui, encore au milieu du XIX<sup>e</sup> siècle, restait peu familière à beaucoup : il produira même quelques textes dans cet idiome en utilisant la graphie toulonnaise héritée d'Étienne Pelabon.

Ses archives personnelles renferment un texte prenant la défense du provençal :

Le Provençal <sup>1</sup>.

À l'occasion du brillant concours qui vient d'avoir lieu à Aix, on a dit : « C'est faire trop de bruit pour un mauvais patois, qu'on ne parle presque plus. »

Le provençal, un mauvais patois !

Qu'un jeune freluquet, après six mois d'absence, revienne en Provence et dise qu'il ne sait plus parler le provençal. — À quoi bon lui répondre... il ne sait plus le provençal, il ne sait pas encore le français ; il ne comprendrait pas.

---

<sup>1</sup> *Le Mémorial d'Aix*, 28<sup>e</sup> année, n° 43, dimanche 23 octobre 1864, page 3, colonnes 2-3.



Mais qu'un homme de lettres ose dire que le provençal n'est qu'un mauvais patois ! — Hâtons-nous, pour l'honneur de notre langue maternelle, d'interroger nos savants linguistes.

Un des plus estimés, M. Casimir Henrycy, après avoir cherché à établir que le provençal est le représentant de l'ancien gaulois, bien antérieur au latin, ajoute :

« Nous avons eu de nombreuses occasions de remarquer que des auteurs français, très forts sur le grec et sur le latin, ne connaissaient pas leur langue maternelle ; et toujours le démon de la logique nous soufflait à l'oreille qu'il en serait tout autrement si le français venait du latin, comme on le dit.

« En même temps, nous étions frappé de cet autre fait, que des Provençaux, qui ignoraient les susdites langues mortes, écrivaient le français le plus pur, le plus correct, le plus élégant, le plus euphonique, sans le moindre effort, tout naturellement, presque aussi facilement qu'ils respirent ; et le même démon de la logique, sous prétexte qu'il n'y a pas d'effet sans cause, nous insinuait que, pour que cela fût ainsi, il fallait nécessairement que le français dérivât directement du provençal. »

Aux Provençaux, qui craindraient de passer pour des gens de mauvaise compagnie, s'ils parlaient leur langue maternelle, nous citerons les lignes suivantes de l'histoire littéraire de la France, par M. Jean Aicard :

« La poésie provençale, loin d'être parfaitement spontanée et naïve, comme on le croit vulgairement, nous semble, au contraire, le fruit d'une longue culture et l'expression dernière d'une civilisation raffinée et aristocratique. »

Aux Français qui osent dire que le provençal n'est qu'un mauvais patois, nous dirons, avec M. Casimir Henrycy :

« Si belle et si vantée qu'elle soit, la langue française ne doit pas agir comme ces parvenues, ces mauvaises filles qui renient leur mère, parce qu'elles la supposent d'une condition humble. »

Si on veut une preuve de plus de cette parenté, nous rappellerons ce que disait autrefois Caseneuve, en parlant du provençal :

« Ce lui est toujours de l'honneur d'être comme le cep dont s'est provignée cette belle langue française. »

À ceux qui prétendent qu'on ne parlera bientôt plus le provençal, nous ferons observer qu'aucun pays ne s'est montré plus attaché à sa langue que le midi de la France. Les Romains n'ont jamais pu lui imposer le latin. Ces maîtres du monde ne dédaignaient pas notre langue méridionale. L'empereur Julien, traitant de la restitution d'une ville, disait au chef gaulois qui occupait cette ville : *la daras* (tu la donneras).

Sans doute, avec les nouveaux moyens de communication, le français pénétrera de plus en plus en Provence ; mais on continuera à parler le provençal. Les gens de la campagne parleront le français quand leurs poules auront des dents.

C'est à juste titre que les Provençaux sont fiers de leur langue. Alors que le français n'était encore qu'un jargon, le provençal était la langue par excellence, Citons encore une fois M. Casimir Henrycy :

« Pendant plus de quatre cents ans, du dixième au quatorzième siècle, le provençal a été la principale langue de l'Europe ; elle y jouait absolument le rôle que le français y joue aujourd'hui. Tous les étrangers de distinction, tous ceux qui se piquaient d'être civilisés ou instruits, l'apprenaient, le parlaient et tenaient à honneur de savoir l'écrire, même les souverains. Quiconque savait s'exprimer dans cette langue était bien venu partout. L'empereur Frédéric I<sup>er</sup>, un Alphonse, roi d'Aragon, Philippe-le-Long et le roi René comptèrent parmi les troubadours. »

La cour du roi René brillait d'un vif éclat, alors que le nord de la France sortait à peine de la longue nuit du moyen-âge. C'est au foyer de la Provence que la France alluma le flambeau de la civilisation.

SEIGNORET (de Bargemon, Var)

Certes, ce texte militant cite Jean Aicard père... mais le fait qu'il l'ait conservé dans ses papiers personnels montre que le jeune Jean commençait à prendre conscience de l'importance de la langue provençale dans l'histoire littéraire de la France.

Dans ses premiers écrits, poésie et prose, notre écrivain en herbe fit une petite place à sa région natale.

Le poème « Salut à Bandol ! » composé au début du mois de mai 1862 célèbre ce « charmant petit village gaiement assis sur les bords de la mer », dans les parages duquel le grand-père Jacques s'était retiré avec sa fille Magdeleine ; un second poème chante de nouveau la petite cité en février 1866<sup>2</sup>.

En juillet 1864, Jean offrit à la ville de Nîmes, où il était alors lycéen, un long poème consacré à sa « gloire romaine »<sup>3</sup> ; cette œuvre de jeunesse, amoindrie par un style emphatique, dénote toutefois une bonne connaissance de l'histoire de l'antique *Nemausa*.

Durant l'année 1865, notre poète s'intéressa à plusieurs reprises à la Provence. Tout d'abord avec « Le Génie de la navigation », longue pièce de vers qui évoque un célèbre bronze monumental dressé sur le port de Toulon<sup>4</sup>. Puis avec un poème envoyé de Nîmes à Victor de Laprade<sup>5</sup> et dans lequel le jeune auteur exprime son mal du pays :

<sup>2</sup> AICARD (Jean), « Salut à Bandol », *Poésies à ma douce mère*, daté « lycée de Nîmes, début mai 1862 » ; poème publié dans *Aicardiana*, n° 31, 20 septembre 2020, pages 23-25. — AICARD (Jean), « Bandol », recueils *Mes vers d'enfant*, pages 18-19 et *Flux et Reflux*, XXXIV, pages 85-86, daté « campagne Sainte-Trinide, 5-6 février 1866 » ; poème publié dans *Aicardiana*, 2<sup>e</sup> série, n° 31, 20 septembre 2020, pages 25-26.

<sup>3</sup> AICARD (Jean), « À Nîmes », archives municipales de Toulon, Fonds Jean Aicard, carton 1 S 10, chemise n° 101 ; poème daté à la fin « Lycée impérial de Nîmes. 1 Juillet 1864 ».

<sup>4</sup> AICARD (Jean), « Le Génie de la navigation », *Flux et Reflux*, XI, pages 21-29, manuscrit autographe daté à la fin « Lycée de Nîmes. Janvier 1865 » ;

Devant les flots heureux qui baignent les rivages  
De la douce Provence où vous passiez un jour,  
Vous avez accordé votre lyre, et ces plages  
Nous redisent encor vos beaux hymnes d'amour.

Au foyer maternel, après un an d'absence,  
Libre écolier, j'allais fêter ma liberté ;  
Sur les bords de la mer dans toute la Provence  
J'entendis votre chant par les cœurs répété.

Je vis s'épanouir vos vers pleins d'harmonie  
Je cueillis cette fleur, et je partis encor,  
J'emportais un écho de la mer infinie ;  
J'emportais un parfum : j'ai gardé ce trésor.

Ah ! puisque vous aimez cette rive fleurie  
Où le poète ému se sent plus près de Dieu,  
Puisque vous la chantez et qu'elle est ma patrie ;  
Que votre âme s'allume à son soleil en feu ;

Puisque vous désirez vivre, mourir peut-être,  
Aux lieux dont votre amour vous a nommé l'enfant,  
Poète, permettez ; permettez, ô mon maître,  
Que je vienne, exilé, vous parler un instant.

*Mes vers d'enfant*, pages 7-11 ; *Le Toulonnais*, 32<sup>e</sup> année, n° 4763, mardi 13 février 1866, « Feuilleton », page 1, colonnes 1-6 ; poème publié dans *Aicardiana*, 2<sup>e</sup> série, n° 15, 15 décembre 2015, pages 115-121.

<sup>5</sup> AICARD (Jean), « À Victor de Laprade », *Flux et Reflux*, XXVI, pages 63-65, manuscrit autographe daté à la fin « Janvier 1865. Nîmes ». Voir aussi les recueils manuscrits *Mes vers d'enfant*, pages 5-6 ; et *À ma sœur*, pages 23-24. Poème publié par la *Tribune artistique et littéraire du Midi*, 1865, pages 223-225 ; *La Tribune lyrique*, Mâcon, 1865, n° 145, pages 119-120 ; et *Le Propagateur du Var*, n° 28, janvier 1866, pages 303-304. On retrouve cette pièce dans AICARD (Jean), *Les Jeunes Croyances*, II, IV, pages 46-49.

Ô fils de mon pays, veuillez être mon frère  
 Un seul instant ; — mes yeux de larmes sont noyés ;  
 Je pleure ma patrie et je pleure ma mère :  
 Oh ! laissez-moi verser tout mon cœur à vos pieds.

Vous donnez pour le ciel des ailes à mon âme ;  
 En chantant l'Évangile et le nom du Sauveur ;  
 De la Foi dans mon sein vous rallumez la flamme ;  
 L'enfant même a souvent le doute au fond du cœur.

Bien des fois vous avez consolé ma souffrance,  
 Et je vous ai béni, poète, bien des fois,  
 Car vous me ramenez, tressaillant d'espérance,  
 Au bord de mes flots bleus, au fond de vos grands bois.

Quand la hache sonore ébranle le vieux chêne,  
 Je gémis avec vous sur son funeste sort ;  
 Si je songe avec joie à notre vie humaine,  
 Chrétien, vous me forcez à célébrer la mort.

Pour toutes mes douleurs vous avez une larme,  
 Un mot qui me pénètre, un mot harmonieux ;  
 Votre luth murmurant répand un divin charme,  
 Et le sourire aux pleurs se mêle dans mes yeux.

Le poète est parfois sensible à la parole  
 D'un cœur reconnaissant qui lui dit : oh ! merci,  
 Chanteur, homme sacré dont la voix me console,  
 Laissez-moi vous aimer et vous le dire aussi :

Laissez-moi vous aimer : vous chantez la Nature ;  
 Des vents dans les forêts vous notez les concerts,

Et vous en traduisez l'ineffable murmure :  
 Dieu, comme un beau soleil resplendit dans vos vers.

Laissez-moi vous aimer : de ma chère patrie  
 Vous avez fait plus doux le nom mélodieux ;  
 On comprend, aux accents de votre âme attendrie,  
 Que votre Muse, au front étoilé vient des cieux !

Oui, c'est un séraphin revêtu de lumière ;  
 Un esprit couronné d'éternelles clartés ;  
 Oui, votre Muse, ô fils pieux, c'est votre mère :  
 Mon luth est votre cœur... il vibre, et vous chantez !

Et enfin avec la délicieuse composition « À une Arlésienne<sup>6</sup> »  
 en hommage à ces Hellènes provençales :

J'avais de plus d'une fillette  
 En charmant costume arlésien  
 Provoqué l'oeillade coquette,  
 Cherchant ce que chacun souhaite,  
 Le grand mal qui fait tant de bien !

Oui, j'avais voulu, — le dirai-je  
 Sans regret ? — boire un peu d'amour ;  
 L'ennui monotone m'assiège,  
 Et, las de la paix du collègue  
 J'aspirais à vivre à mon tour.

<sup>6</sup> AICARD (Jean), « À une Arlésienne », *Flux et Reflux*, IX, pages 17-19, manuscrit autographe, daté à la fin « Nîmes. 11 Juillet 1865 » ; *Aimer-Penser*, manuscrit autographe. Poème publié dans AICARD (Jean), *Les Jeunes Cro-yances*, III, IV, pages 71-74.

Je portais donc au fond de l'âme  
Un idéal de la beauté ;  
Mais toujours, devant une femme,  
Mon espoir tremblait, vaine flamme,  
Au vent de la réalité.

Or, j'allais quitter votre ville,  
Calme, le cœur froid et l'œil sec,  
Riant du sot assez habile  
Pour savoir trouver entre mille  
Une Arlésienne au profil grec ;

Lorsqu'en parcourant une église  
À l'heure où jette son adieu  
La clarté du jour indécise,  
Moi, pauvre pécheur, ô surprise !  
Je vis un prodige de Dieu !

Trop malin pour être d'un ange,  
Pour être d'un démon trop doux,  
Un regard avec moi s'échange ;  
C'est le feu d'un soleil étrange :  
Et ce rayon partait de vous.

À vos yeux faut-il que l'on donne  
Des traits profanes ou divins ?  
Je ne sais, Vénus ou Madone,  
Qui doit tresser votre couronne,  
Des Amours ou des Séraphins ?

Mais, vous fuyez ; moi je cours vite  
Offrir à votre doigt rosé

La pure goutte d'eau bénite ;  
Il touche ma main ; je palpite !  
Doigt tentateur ! — que n'ai-je osé !

Envolez-vous, forme céleste ;  
Mon cœur ailé vous rejoindra ;  
Fuyez : votre image me reste,  
Et mon amante, je l'atteste  
Devant Dieu, vous ressemblera !

Allons, il faut que j'en convienne ;  
La blonde Grèce à genoux doit  
Tomber devant une Arlésienne,  
Car jamais déesse athénienne  
Ne valut votre petit doigt !

Le pays natal fit son retour en 1867 dans la poésie de Jean  
Aicard sur le thème éternel du regret du pays perdu :

### EXIL 7.

J'ai besoin de silence... oh ! ne me parlez pas !  
J'écoute au fond de moi le murmure d'un rêve  
Et j'entrevois au loin, sous les vapeurs, là-bas,  
La Provence éclatante et chaude qui s'élève !

Un souffle amer, pesant, me traverse le cœur...  
Est-ce toi, folle brise ou mistral des collines ?  
Est-ce vous dont le vol a pris tant de lenteur,  
Parce qu'il s'est chargé des essences marines ?

<sup>7</sup> AICARD (Jean), *Les Jeunes Croyances*, IV, XVII, pages 132-135, poème daté à la fin « Paris, 7 avril 1867 ».

Souffle étrange ! parfum qui trouble ! souvenir !  
Toujours et malgré tout tu pénètres mon âme,  
Et tu me fais chanter, et tu me fais souffrir,  
Souvenir ! nom cruel, doux comme un nom de femme !

J'ai tout quitté ! ma sœur, mes flots et mon soleil !  
J'ai quitté la nature ardente de Provence,  
Quitté mon fier pays ignorant du sommeil,  
Qui moissonne sans trêve et sans trêve ensemence !

Tu ne me tendras plus, ma sœur, tes douces mains ;  
Je suis seul maintenant ! je vais tête baissée,  
Et je saigne de voir le peuple des humains  
Oublier les hauteurs calmes de la Pensée.

C'est fini. Je suis là, morne. J'ai tout quitté !  
J'ai fui ! Je suis parti sans regarder derrière !...  
Elle n'est plus à moi, la bleue immensité  
Tressaillant de bonheur, d'amour et de lumière !

Je ne vais plus, le front tout pensif, dans les bois,  
Respirer le printemps amoureux et sauvage !  
Je ne suis plus l'amant si joyeux autrefois  
Des vagues aux yeux bleus qui chantent sur la plage !

Ah ! que je vous aimais, magnifiques sommets !  
Pins et chênes mouvants, collines virginales,  
Cimes de la Provence, ah ! que je vous aimais !  
Vous qui montez au ciel mieux que les cathédrales !

Pics de Coudon, Faron, grands rêveurs soucieux,  
Comme vous tentez bien l'escalade suprême !

Comme vous heurtez bien votre colère aux cieux !  
Révoltés au cœur chaste et ferme, vous que j'aime !

Ô Provence, aujourd'hui je parle et chante ainsi !  
Et, lorsque je t'avais, c'étaient d'autres contrées  
Que mon âme en pleurant se rappelait aussi,  
Et qu'aussi je nommais sublimes et sacrées !

Oui par-delà les monts et par-dessus l'azur,  
Plus loin que le nuage et plus haut que les astres,  
Je sais confusément un pays jeune et pur,  
Un pays affranchi du mal et des désastres !

Là, l'Amour fraternel est de tous bien connu !  
Là, tout arbre a des fruits et chaque enfant sa mère ;  
On ne voit pas un homme errant, débile et nu,  
Manger le froment dur de la pâle misère !

C'est le pays où luit la bonne Volonté !...  
Ah ! mon cœur de vingt ans, comme vous battez vite  
Au nom de la patrie et de la vérité !...  
Tel, au bord de son nid, l'aiglon tremble et palpite !

Eh bien ! un peu de temps, un peu de temps encor,  
Ô splendide pays des âmes immortelles,  
Et je pourrai vers toi prendre enfin mon essor,  
Quand la mâle Vertu m'aura donné des ailes !

mais aussi avec les célèbres « Cariatides<sup>8</sup> » — en réalité des

<sup>8</sup> AICARD (Jean), « Cariatides », *Tribune artistique et littéraire du Midi*, 11<sup>e</sup> année, octobre 1867, page 77, poème daté « Paris, juillet 1867 » ; *Le Mousse*,

Atlantes — de Pierre Puget qui ornent le balcon de l'hôtel de ville de Toulon.

Dans les premiers articles qu'il donna en sa qualité d'apprenti-journaliste, Jean Aicard n'oublia pas la Provence : il mentionna ainsi la *Phanette*<sup>9</sup> de Maurice Bouquet, première d'une suite de dix nouvelles devant être publiées sous le titre général *La Provence amoureuse* ; ou encore les peintres provençaux François Lauret<sup>10</sup> et Vincent Courdouan<sup>11</sup>.

On peut enfin mentionner la délicieuse bluette *Jacqueline*<sup>12</sup>, première prose mise au net en vue d'une publication, composée durant l'été 1867 aux *Lauriers*, la maison de campagne d'Amédée et Jacqueline André à La Garde près de Toulon où Jean vint passer les vacances : outre l'idylle naissante entre Jacqueline la fille d'un propriétaire aisé et Pierre le pâtre un orphelin exploité par un riche éleveur, la pièce décrit les tradi-

2<sup>e</sup> année, n° 10, 30 novembre 1867, page 3 ; *Almanach historique, biographique et littéraire de la Provence*, année 1868, pages 43-44 ; *L'Écho du Var*, 4<sup>e</sup> année, n° 105, dimanche 19 janvier 1868, page 2, colonnes 1-2 ; *Aicardiana*, 2<sup>e</sup> série, n° 15, 15 décembre 2015, pages 124-126. Ce poème appartient également au recueil *Les Rébellions et les Apaisements* (Rébellions), XXIII, page 57.

<sup>9</sup> *Tribune artistique et littéraire du Midi*, 1866-1867, 10<sup>e</sup> volume, pages 12-14. — Maurice Bouquet (né à Marseille en 1831 ; décédé le 9 mars 1893) fut un homme de lettres, auteur dramatique et de chansons.

<sup>10</sup> Voir : « La Provence. Un tableau de M. François Lauret », *Le Toulonnais*, mardi 6 octobre 1868, page 3, colonne 2 ; et « Nécrologie. François Lauret », *Le Toulonnais*, samedi 21 novembre 1868, page 2, colonnes 1-2.

<sup>11</sup> « Courdouan. La Provence », *Le Progrès du Var*, mercredi 22 et mercredi 29 décembre 1869, « Variétés ».

<sup>12</sup> Cette bluette n'est connue que par un seul manuscrit autographe, format 20 x 15 cm, 40 folios, actuellement dans une collection particulière et que j'ai découvert, en septembre 2007, dans le fonds de M. William Dailey, libraire à Los Angeles. Je l'ai publié dans *Contes et Récits de Provence*.

tions et usages locaux : la vie à la ferme avec ses travaux quotidiens, la vendange et ses rites, le travail du berger, l'orage ou la fête de la Saint-Maur d'hiver avec danseurs et tambourins, les inondations périodiques font l'objet de descriptions pittoresques et imagées.

Au cours de cette période, lorsque Jean Aicard est dit « poète provençal », cette expression ne le qualifie que comme originaire du Midi et pour souligner qu'il n'est pas Parisien !

## Le chantre français de la Provence

### 1872

Il fallut attendre l'année 1872 pour que la Provence devînt une véritable source d'inspiration chez notre écrivain : il était alors âgé de vingt-quatre ans et sa production, tant journalistique que poétique, connut une certaine accélération.

Au cours de cette année, le jeune poète commença à publier quelques pièces qui paraîtront l'année suivante dans les *Poèmes de Provence*<sup>13</sup> auxquels il travaillait déjà assidûment ; et le jeune journaliste donna à *L'Égalité [de Marseille]*, dans la rubrique « Causerie parisienne », des articles sur le *Tartarin de Tarascon* d'Alphonse Daudet (mercredi 1<sup>er</sup> mai 1872), *L'Arlésienne* d'Alphonse Daudet (lundi 20 octobre 1872), *L'Armana provençau* (vendredi 22 novembre 1872) et les traditions de Noël en Provence (25 décembre 1872).

<sup>13</sup> Dans *La Renaissance littéraire et artistique* : « L'âme des blés » (n° 5, samedi 25 mai 1872, pages 35-36), « L'aire » (n° 11, 6 juillet 1872, page 85), « Les Tambourinaires » (n° 15, samedi 3 août 1872, page 116). — Dans la *Revue des Deux Mondes*, vendredi 15 novembre 1872, pages 508-510 : « L'aire », « Les tambourinaires », « La cigale », « La moustouïre », « Bénédiction du feu. La Noël ».



1873 fut pour notre poète une « grande année provençale » avec la publication de son *Pierre Puget*<sup>14</sup> à la gloire du sculpteur provençal, de « Mon pèlerinage à la Sainte-Baume<sup>15</sup> » et surtout de ses *Poèmes de Provence* qui, en raison de leur succès immédiat, connurent une nouvelle édition en mars 1874.

Dans ce livre, Jean Aicard se fait essentiellement descriptif et cisèle de jolis vers dans un esprit tout à fait parnassien. Le poète, exilé à Paris, chante avec passion sa terre natale, chaude et lumineuse, dans une nouvelle inspiration poétique aux accents virgiliens. Il ouvre son œuvre par le prologue « À la France » dans lequel il précise que son but n'est pas de chanter « La petite patrie aux dépens de la grande ».

Son livre est un hymne à la gloire de la Provence et des Provençaux dont il célèbre :

- les traditions : la Noël, la Saint-Éloi, les tambourinaires, les mayes, la ferrade, la conduite des troupeaux, la bouillabaisse ;
- les travaux des champs : la cueillette des olives, la vendange, l'élevage des vers à soie, la moisson et le battage ;
- la nature : les cyprès, le mistral, les pins, la ruche, les canisses, les roseaux, le blé, les immortelles ;

<sup>14</sup> AICARD (Jean), « Pierre Puget », *Bulletin de la Société académique du Var*, nouvelle série, tome VI, 1873, pages 45-55. Tiré à part Toulon, imprimerie de Louis Laurent, 1873, in-8°, 16 pages. *Aicardiana*, n° 3, août 2013, pages 93-104. — En 1873, Jean Aicard remporta la médaille d'or du prix de poésie française de la Société académique du Var pour ce long poème de deux cent quatre-vingt-six vers à la gloire de l'artiste provençal Pierre Puget. La municipalité toulonnaise organisa, au Grand-Théâtre de la ville, le dimanche 8 juin 1873, une soirée artistique et musicale : Jean, fraîchement revenu de Paris, vint y recevoir sa médaille et réciter son poème.

<sup>15</sup> AICARD (Jean), « Mon pèlerinage à la S<sup>te</sup>-Baume », *Almanach de l'Égalité*, 1873, pages 40-44 ; *Aicardiana*, n° 31, 20 septembre 2020, pages 72-79.

- les villes : Arles, Avignon, Marseille, Nice, Toulon ;
- les coins typiques : le cimetière, la route, le puits, les seuils des maisons où l'on se repose le soir ;
- mais aussi le Rhône, le massif de la Sainte-Baume, la mer et les bateaux, les nuits calmes et fraîches...

Et l'ouvrage s'achève sur vingt-neuf poèmes miniatures à la gloire de la cigale, originaux ou imités de l'Antiquité.

En chantant ainsi sa province natale, l'auteur développe une thématique originale : il présente une Provence diversifiée, mettant en scène aussi bien ses villes que ses paysages, ses prolétaires que ses paysans, ses traditions et sa vie quotidienne ; ce faisant, il introduit en poésie le thème du pays natal. Et le choix de la langue française pour chanter la Provence — choix regretté par certains félibres conservateurs ! — a permis la diffusion de cette littérature nouvelle à l'échelon national et a marqué combien la « petite patrie », même célébrée dans sa spécificité, restait un élément indissociable de la « grande Patrie » en ces années où la France venait de perdre l'Alsace et la Lorraine.

Et le célèbre félibre Joseph Roumanille apprécia vivement cette intention poétique :

« Laisse-moi te parler maintenant de Jean Aicard que j'ai vu bouton et que je vois rose fraîche épanouie.

« Combien m'a fait plaisir la lecture de ses *Poèmes de Provence* ! Je les ai savourés en fin gourmet que je suis. Je n'ai pas eu le temps de le lui écrire, écris le lui. Ce jeune parnassien (le mot n'est peut-être pas bien exact) a le sens poétique et surtout le sens commun. Il sait ce qu'il dit, celui-là, parce qu'il le sent. Et voilà pourquoi il le dit si bien ! Ce que d'autres avaient raté — en prose et en vers, — lui l'a réussi en vers d'excellent aloi, bien trempés et bien plantés sur des jarrets solides, dans une langue claire et sonore, non pas étrange, mais hardie, alerte et

jeune. Il a empreint, saturé de parfums provençaux tout son livre. Jean Aicard est provençal comme est breton l'ineffable Brizeux. L'air qui circule dans nos riches vallées, les parfums dont nos collines sont pleines, la lumière de notre ciel qui colore si vivement nos paysages et notre mer resplendissante, nos vieux us et coutumes, nos légendes poétiques ; la foi des aïeux, les travaux de nos champs ensoleillés... nos belles filles romaines, nos fleurs et nos fruits, j'ai tout retrouvé dans ces Poèmes que j'ai à cœur de relire, quand, trop rarement, dame boutique veut bien me le permettre. Voilà ce que je pense du livre de Jean Aicard ; je le dis mal, mais sois tranquille, je le pense très-bien et je le sens de même...<sup>16</sup> »

Auteur des *Poèmes de Provence*, Jean Aicard est désormais salué comme « écrivain provençal » : pour ses compatriotes, il apparaît maintenant comme LE poète provençal de langue française, à l'égal de Frédéric Mistral poète provençal de langue régionale.

### 1874-1879

Dans les années suivantes Jean Aicard se consacra surtout à d'autres travaux : l'affaire des bras de la Vénus de Milo (1874), *Le IV<sup>e</sup> centenaire de Michel-Ange* (1875)<sup>17</sup>, *La Chanson de l'enfant* (1875), un premier voyage en Suisse (avril 1878)<sup>18</sup>, une visite en Hollande (novembre-décembre 1878)<sup>19</sup>, un deuxième

<sup>16</sup> *La Gazette du Midi*, jeudi 30 juillet 1874, « Variétés. Poèmes de Provence par Jean Aicard » ; l'auteur de l'article, qui signe « Lamoutte », cite un passage d'une lettre qu'il a reçue de Joseph Roumanille.

<sup>17</sup> Voir *Aicardiana*, n° 3, août 2013, pages 115-135.

<sup>18</sup> Pour les trois voyages en Suisse, voir *Aicardiana*, 2<sup>e</sup> série, n° 20, 15 mars 2017, pages 7-36.

voyage en Suisse (février-mars 1879), un voyage à Londres avec la Comédie-Française (1879)<sup>20</sup>, un troisième voyage en Suisse (mars 1880) puis en Belgique (fin mars 1880)<sup>21</sup> ; et, pour le théâtre : *Le Baiser de la reine* (1874)<sup>22</sup>, *Pris au piège (ou Le Blocus)* (1874)<sup>23</sup>, *Les Adieux de Bressant* (1878), *À Corneille* (1878), un prologue pour l'inauguration du nouveau théâtre de Monte-Carlo (1879)<sup>24</sup>, *L'Avocat de Venise* (1879), *Molière à Shakespeare* et *William Davenant* (1879)<sup>25</sup>.

Pour autant, il n'oublia pas « sa » Provence, devenue une source permanente de son inspiration.

Les félibres continuaient à le poursuivre de leurs assiduités et Jean n'était pas insensible à leur désir, alors bien courageux, de vouloir rétablir la langue d'oc dans sa pureté originelle : il leur consacra un joli article concernant l'étymologie de leur appellation<sup>26</sup>.

Le lundi de Pâques 17 avril 1876, conversant avec son ami Louis Bernard au café *Caron*, il eut soudain l'idée du *Poème de*

<sup>19</sup> Voir *Aicardiana*, 2<sup>e</sup> série, n° 32, 31 décembre 2020, pages 21-30.

<sup>20</sup> Voir *Aicardiana*, 2<sup>e</sup> série, n° 19, 15 décembre 2016, pages 129-216.

<sup>21</sup> Voir *Aicardiana*, 2<sup>e</sup> série, n° 32, 31 décembre 2020, pages 7-20.

<sup>22</sup> AICARD (Jean), *Le Baiser de la reine*, comédie en un acte et en vers. Voir *Aicardiana*, 2<sup>e</sup> série, n° 28, 15 octobre 2019, pages 239-292.

<sup>23</sup> AICARD (Jean), *Pris au piège*, comédie en un acte et en vers. Voir *Aicardiana*, 2<sup>e</sup> série, n° 28, 15 octobre 2019, pages 293-314.

<sup>24</sup> AICARD (Jean), *Prologue* en vers. Voir *Aicardiana*, 2<sup>e</sup> série, n° 17, 15 juin 2016, pages 62-69.

<sup>25</sup> Pour ces deux pièces créées à Londres, voir *Aicardiana*, 2<sup>e</sup> série, n° 19, 15 décembre 2016, pages 141-150 et 153-216.

<sup>26</sup> AICARD (Jean), « Le mot Félibre », *L'Opinion nationale*, nouvelle série, n° 79, dimanche 23 janvier 1876, supplément, page 1, colonnes 5-6. Article partiellement cité par *Le Petit Marseillais*, 9<sup>e</sup> année, n° 2824, lundi 24 janvier 1876, page 3, colonne 3 ; puis reproduit en entier à l'identique par *Le Bien public*, 6<sup>e</sup> année, n° 24, mardi 25 janvier 1876, « Variétés », page 2, colonnes 5-6, mais sans mention de l'auteur !



la Méditerranée, « un poème dont l'idée centrale serait la Méditerranée, et les chants divers les différentes patries des races qui s'agitent sur ses bords ! Mer féconde, berceau des nations reines, hymne universel, c'est d'elle qu'est partie la Beauté antique, l'impérissable idéal regretté des modernes ! Toute la vie harmonieuse, tout le rêve merveilleux du monde est là. Tout en sort ; tous les regards, convergeant, sont fixés de ce côté-là, vers cette source de lumière. Quelle lumière !<sup>27</sup> » Et, quelques lignes plus loin, il en précise l'argument : « Né en Provence, je me suis toujours dit fils des Grecs ; j'ai cru, voyant ma barbe sarrasine, que j'appartenais aussi un peu à la sobre race errante aux déserts roux ; et il me semble que j'ai, mystérieux ouvrier, sculpté des yeux de sphynx au bord du Nil. J'essaierai donc de voir et de dire ma triple patrie, une sous la lumière que reflète la Méditerranée vivante, au grand souffle harmonieux, créateur des beaux et frais langages, maître d'Homère ! Ô cigales, scarabées, chameaux aux grands pas élastiques, chevaux de Poséidon, olivier de Pallas, lance d'or pareille à un trait du soleil qui, aux mains de la déesse, suffis par ton éclat sublime à arrêter le barbare, — je vous chanterai donc ! ».

Et il termina l'année 1876 en publiant dans le *Bien public* une nouvelle livraison de sa rubrique « Pages au vent » toute consacrée à la Provence<sup>28</sup> : se rendant dans le Midi, il voit défi-

<sup>27</sup> AICARD (Jean), « Le Poème de la Méditerranée », archives municipales de Toulon, Fonds Jean Aicard, carton 1 S 4, enveloppe « Lettres contenant des critiques d'œuvres de Jean Aicard », pièce n° 5, manuscrit autographe, 4 pages. — En haut et à gauche de la première page, l'auteur a rajouté, à la date du mercredi 19, d'autres idées de titres : *Le Poème des mers dorées*, *Le Cercle d'or*, *Le Cycle d'or*, *Poème de la mer dorée*, *Le Cycle de la mer dorée*, *Le Cycle des grèves dorées (mare nostrum)*. — Texte publié dans *Aicardiana*, n° 9, décembre 2014, pages 73-77.

<sup>28</sup> AICARD (Jean), « Souvenirs de Provence », *Le Bien public*, 6<sup>e</sup> année, n° 364, samedi 30 décembre 1876, « Pages au vent », page 3, colonnes 1-3.

ler par les vitres du train « le désert de Crau, semblable à une immense plage couverte de galets, sèche et rousse », « la chaîne, çà et là verdoyante des Alpines », une « Arlésienne, le chignon très haut, entouré du large ruban de velours noir dont un seul bout reste pendant » ; il entend aussi « dans les pins, le roulement exécuté par des milliers de cigales », puis « la respiration profonde et calme de la Méditerranée ». Il est saisi par le mistral, « le vent terrible » : « le Rhône, roulant de gros flocons d'écume jaune, fuyait, suivi et vaincu par le mistral qui, çà et là, soulevait une de ses vagues et l'éparpillait comme une tresse de crinière ». Ayant passé Marseille avec « les collines d'un beau gris-perle, les jetées d'un blanc radieux, les mâts pavoisés, et les vitraux incendiaires de Notre-Dame-de-la-Garde », il arrive enfin à Toulon « livrée aux cinq cents mille démons invisibles, dont le Mistral faisait rêver, avec ses hululements », où il retrouve la « reine de mai<sup>29</sup> » évoquée dans *La Chanson de l'enfant* :

Une petite enfant dans sa robe de fête  
Se tient assise et joue à la Reine de Mai.  
Elle sourit. Elle a des roses sur sa tête ;  
Elle a fait d'un grand lys son sceptre parfumé.

Toute de blanc vêtue, elle est sous de longs voiles  
Fins et plus transparents qu'un nuage léger ;  
Mille fleurettes d'or y semblent des étoiles.  
Immobile et muette, elle a l'air de songer.

L'Espérance est ainsi, blanche et voilée, et reine ;  
C'est la petite Maye au regard souriant,

<sup>29</sup> AICARD (Jean), « La reine de Mai », *La Chanson de l'enfant*, 1/1875, première partie, pages 75-76.

L'enfance qui parfois comme une aube sereine  
Pleure avec de grands yeux où bleuit l'Orient.

En 1877, il donna au *Courrier littéraire* la très jolie nouvelle « Le nid de bouscarles <sup>30</sup> » et composa son poème « L'Aioli <sup>31</sup> ».

L'année 1878 vit la parution en octobre, chez l'éditeur parisien Georges Carpentier, de la troisième édition des *Poèmes de Provence*, bien augmentée puisque regroupant dorénavant soixante-quatorze pièces, les vingt-huit consacrées à la cigale et le « Pierre Puget » de 1873.

### 1879-1880 : Miette et Noré

En 1879, notre poète travailla principalement à sa grande fresque provençale *Miette et Noré* commencée l'année précédente, qu'il acheva le 20 décembre et que Georges Carpentier publia au début de l'année suivante.

Je trouve la première mention de cette œuvre nouvelle en novembre 1878 lors du voyage de Jean Aicard en Hollande : « On a beaucoup goûté la *Fin du Monde* (de la *Chanson de l'Enfant*), les chansons inédites du poème de *Miette et Noré* et autres œuvres exquisées de M. Aicard... <sup>32</sup> » C'est donc en cette année que notre écrivain débuta la rédaction de cette belle

<sup>30</sup> AICARD (Jean), « Le nid de bouscarles », *Le Courrier littéraire*, 2<sup>e</sup> année, n° 1, 10 mars 1877, pages 17-30 ; suite et fin dans le n° 2, 25 mars 1877, pages 62-79. Nouvelle publiée dans *Aicardiana*, n° 17, 15 juin 2016, pages 141-183.

<sup>31</sup> AICARD (Jean), « L'aioli », *Lou Franc Prouvençau, almanach de la Provence pour 1877*, 2<sup>e</sup> année, page 135. — Publié à nouveau dans AICARD (Jean), *Poèmes de Provence*, 3/ 1878, pages 59-60 ; dans *La Cigale*, Paris, Guillaume Fischbacher, 1880, page 9 ; et ci-après pages 213-214.

<sup>32</sup> *L'Événement*, 7<sup>e</sup> année, n° 2426, mercredi 27 novembre 1878, « Informations particulières », page 1, colonne 3.

œuvre dont il fit entendre de larges extraits durant son deuxième voyage en Suisse (février-mars 1879), puis successivement au théâtre du Gymnase à Marseille le mardi 25 mars, devant les Cigaliers parisiens fêtant leur cinquième anniversaire le 1<sup>er</sup> mai, au cercle de l'Indépendance de Toulon le samedi 13 décembre et dans la grande salle de la mairie le lundi 22 décembre 1879, et enfin au cercle Artistique de Marseille le mardi 13 janvier 1880.

La présentation officielle de l'œuvre achevée eut lieu le vendredi 13 février 1880 dans les salons parisiens magnifiquement décorés de la célèbre M<sup>me</sup> Juliette Adam et devant un auditoire de personnalités éminentes de la presse ainsi que l'élite de la littérature et des arts. La soirée fut baptisée « la première d'un livre » :

Il a formé un beau rêve, le doux poète. Il veut que la poésie sorte du domaine contemplatif, qu'elle passe à l'action. Il la convie à concourir à la « beauté de la patrie ». Et c'est ainsi qu'il veut l'arracher aux tristesses de la lettre moulée, à la méditation solitaire du lecteur et faire vibrer sa lyre d'or devant un public ému, dans une communion d'âmes éprises d'idéal. Aujourd'hui, il chantera le paysan, ce paysan déjà célébré par la noble prose de George Sand.

Puis, ce préambule terminé, le poète commence. Et dès les premiers vers nous comprenons pourquoi il s'est mis en quête d'un auditoire. Aicard est le virtuose de la diction. Sa voix a ce beau timbre mélodieux dont notre grasseyement parisien essaye parfois la ridicule parodie. On comprend, en l'écoutant, toutes les métaphores de la Grèce antique, la bouche de miel et les lèvres d'or. Ces gammes harmonieuses pénètrent le cœur et y résonnent. On s'enivre de cette musique, et, dans l'enivrement où l'on se noie doucement, on sent qu'on serait impuis-

sant à noter les mauvais vers s'il s'en glissait au milieu de cette mélodie<sup>33</sup>.

Mise à la devanture des librairies à la fin février 1880, l'œuvre connut un tel succès qu'en avril suivant sortait déjà une troisième édition augmentée d'une préface et d'un épilogue.

*Miette et Noré* c'est une histoire très simple, fort ténue même : Miette, fille d'un ivrogne endurci, est pauvre. Noré est riche car son père Jacques-André est un travailleur infatigable. Il rêve pour son héritier une belle union bien assortie et veut lui faire épouser Norine. Mais un jour Noré abuse de la faiblesse de Miette. Elle fait en vain un pèlerinage expiatoire aux Saintes-Maries-de-la-Mer : l'égarement d'un instant a porté son fruit ! Noré voudrait alors revenir vers Norine : c'est compter sans son père qui, en présence du malheur de Miette et de la faute de son fils, oublie les intérêts matériels et laisse parler sa vieille conscience. Noré, touché par ces bons sentiments, épouse Miette et le jeune couple accueille son enfant.

Sous le prétexte de cette histoire sentimentale, le poème, véritable épopée, célèbre la Provence : la variété de ses paysages, l'originalité des types populaires et la justesse des sentiments font valoir les différents aspects de la vie et de la société méridionales. *Miette et Noré* est une peinture exacte, dans un langage simple, d'épisodes de la vie réelle du peuple de Provence, aussi bien les grands spectacles de la vie champêtre que des scènes gracieuses et pittoresques. L'auteur y traduit la spécificité des idiomes, des paysages, des habitants « au profit de la littérature française » : il se sert en effet, non sans quelques provençalismes apportant une note locale, de la langue française, symbole et instrument de l'unité politique.

<sup>33</sup> *Le Gaulois*, 12<sup>e</sup> année, 2<sup>e</sup> série, n° 153, samedi 14 février 1880, « La journée parisienne », page 1, colonnes 4-5 ; article signé « Tout-Paris ».

Dès la publication de *Miette et Noré*, quelques commentateurs ne manquèrent pas de souligner ses similitudes avec la *Mirèio* publiée par Frédéric Mistral en 1859 et révélée aux Français par Lamartine dans le quarantième entretien de son *Cours familier de littérature*.

Les deux poèmes ont en effet en commun de traiter de la Provence, au travers d'une histoire amoureuse contrariée et de faire revivre le célèbre pèlerinage aux Saintes-Maries-de-la-Mer avec la descente et la remontée de la châsse aux reliques... mais ces sujets n'appartiennent en propre à aucun écrivain. Tous deux, il est vrai, citent également la même chanson populaire dite « des transformations »... mais dans deux versions bien différentes<sup>34</sup>. Tous deux prennent prétexte d'une histoire très mince pour développer surtout une peinture des lieux et des mœurs de Provence... mais c'est là le principe même de l'épopée, genre cultivé depuis l'Antiquité.

Dans la réalité, seule une lecture superficielle pourrait donner à penser à une imitation, voire un démarcage, car l'analyse attentive fait apparaître les nombreuses différences qui opposent les deux œuvres.

1° La Provence de Mistral est austère : c'est celle de la plaine pierreuse de la Crau dévolue aux troupeaux ovins et caprins, s'étendant de la région rhodanienne d'Arles jusqu'à la Camargue, pays des cavales et taureaux semi-sauvages. Au pied des Alpilles, les mas pratiquent la sériciculture pour laquelle les magnanarelles vont cueillir les feuilles des mûriers. Et la moitié du poème, soit les chants VIII à XII, est consacrée au seul périple de Mireille et de sa famille vers les Saintes-Maries. — À l'opposé, la Pro-

<sup>34</sup> AICARD (Jean), *Miette et Noré*, troisième partie, chant I<sup>er</sup>, pages 250-253 ; chanson adressée à Marguerite. — MISTRAL (Frédéric), *Mirèio*, chant III, pages 112-123, chanson à Magali. — Voir, ci-après pages 189-208, mon article sur la « Chanson de Magali ».

vence de Jean Aicard est celle du Var, notamment aux environs de Toulon. Elle est parcourue de petites rivières et de ruisseaux où les lavandières font chanter leurs battoirs ; grâce au système des oullières<sup>35</sup>, on y cultive le blé, la vigne, l'olivier ; on y récolte les châtaignes ; les oratoires marquent les chemins et les carrefours ; les marins cabotent tout au long de la côte. C'est une Provence joyeuse animée par le galoubet et le tambourin qui donnent le signal du bal, les fêtes traditionnelles comme celle de la Saint-Éloi, les réjouissances et farandoles lors des moissons et des vendanges, les soirées où l'on aime les chansons et les contes populaires. Et le voyage en bateau de Toulon jusqu'aux Saintes-Maries donne l'occasion de décrire toute la côte varoise, Marseille et le littoral de la Camargue.

2° Chez Mistral, Mireille est fille d'un propriétaire de mas fort aisé ; elle aime Vincent, pauvre vannier qui tente de survivre avec son père, mais Maître Ramon et son épouse Jeanne-Marie interdisent à leur fille cette mésalliance. Mireille s'enfuit nuitamment de la maison paternelle, traverse la Camargue et va confier son désespoir aux Saintes-Maries où, victime d'une insolation, elle arrive dans un état second : ses parents et Vincent la rejoignent à l'instant où elle rend son dernier soupir. La *Mirèio* de Mistral est le modèle de la vierge provençale, de la jeune fille idéale espérant un amour pur. — Chez Jean Aicard, c'est l'histoire inverse : Noré est fils de maître Jacques André, un paysan enrichi par son labeur, et Miette est la fille d'Antoine, un ivrogne bon à rien. Noré est promis à Norine mais il est voyage et parvient à séduire Miette. Son pèlerinage aux Saintes-Maries se déroule dans les meilleures conditions et, de retour chez elle, elle parvient à épouser Noré. La mésaventure de Miette

<sup>35</sup> Pour la culture en oullières, voir *Aicardiana*, 2<sup>e</sup> série, n° 31, 20 septembre 2020, pages 143-163.

montre combien la chair a ses ardeurs, l'amour ses heures d'égarément, et le poète ne craint pas de faire référence à la situation bien connue de la fille-mère qui donne à son œuvre une dimension plus humaine.

3° Si les deux auteurs font référence aux croyances populaires, Jean Aicard met en scène une sorcière presque sympathique en ce qu'elle est surtout guérisseuse et soulage toutes les souffrances. — Mistral, lui, fait de Taven une sorcière inquiétante aux pouvoirs maléfiques ; il s'étend longuement sur les êtres fantastiques qui hantent la région : les follets, l'Esprit fantastique, la Lavandière, les magiciens, les sorciers, les trèves, la Garamaude et le Gripet.

4° Quant à la versification, Mistral a divisé *Mirèio* en douze chants comme l'*Énéide* de Virgile, formés de septains de 8-8-12-8-8-8-12 pieds aux rimes *aabcccb*, à l'exception de quelques chansons citées dans leur métrique propre. L'exposé de l'argument, dans les deux premières strophes du chant I, rappelle que le provençal est une *lengo mespresado* « une langue méprisée » qui n'est plus parlée que dans les mas ; suit une courte invocation en trois strophes où le poète prie le Christ de lui permettre d'*avera la branco dis aucèu* « d'aveindre la branche des oiseaux », l'inaccessible branchette sommitale que seul l'*aucèu de l'èr* « l'oiseau de l'air » peut atteindre, c'est-à-dire de parvenir au but très élevé qu'il s'est fixé. Dans ces cinq premières strophes, Mistral ne réfère donc qu'à la Provence chantée dans la langue provençale. — Jean Aicard, quant à lui, a préféré une structure plus variée de nature à mieux multiplier les tableaux. Son poème est en trois parties renfermant sept chants chacune, chaque chant étant précédé d'un court prélude qui en définit l'esprit, en donne l'idée essentielle : le chant est un fragment du récit, c'est-à-dire de l'action, tandis que le prélude est en quelque sorte le chœur de la tragédie grecque invité ici dans la poésie

épique. Ces préludes sont écrits en quatrains de 8-6-8-6 pieds aux rimes croisées *abab* et les chants en alexandrins aux rimes plates *aabb* et césurés de différentes manières<sup>36</sup>. Le poète a fait précéder le premier chant d'une dédicace « À Paris » qui offre le poème de la petite patrie à la grande Patrie ; puis d'une invocation qui s'adresse à la Provence-Muse dont le poète veut chanter la gloire : son œuvre est donc provençale par le sujet mais française par la langue et l'esprit patriotique.

5° Enfin, en matière linguistique, Mistral et Aicard ont poursuivi deux buts fondamentalement différents. Quelques années après la fondation du Félibrige et bien avant la publication de dictionnaires et de grammaires, le Maître de Maillane a voulu instaurer, et même imposer, par une œuvre majeure, une langue très élaborée, au vocabulaire riche, à la morphologie et à la syntaxe bien codifiées, apte à susciter une nouvelle littérature provençale savante. — À l'opposé, Jean, ayant fait le choix de la langue française, a voulu donner l'exemple d'une poésie simple et rustique comme le sujet qu'elle traitait, relevant de l'expression spontanée, naturellement trouvée, de la langue populaire, en n'hésitant pas à y faire entrer des expressions idiomatiques francisées par lesquelles la petite patrie se proposait d'enrichir la langue nationale. Il a choisi de s'exprimer dans une langue vivante :

Les patois provençaux s'en vont. J'ai modelé un peu ma phrase sur la façon de dire de nos Provençaux de race quand ils parlent français. Lorsque les seigneurs, dans les chansons populaires, courtisent les bergères, ils s'expriment ainsi dans un provençal

<sup>36</sup> L'alexandrin est traditionnellement divisé en deux hémistiches de six pieds chacun, mais il peut également connaître d'autres coupes, notamment celle de l'alexandrin ternaire offrant trois membres de quatre pieds chacun :  
Il a compris, | le joli mousse, | il rit aux anges !

francisé. Il m'a semblé que c'était la langue naturelle d'un poème qui veut raconter la Provence moderne. Ma pensée est moderne, ma langue devait être française, car de plus en plus les caractères particuliers des provinces se fondent dans la grande unité nationale. Le pittoresque y perd sans doute ; mais, poètes, nous ne sommes pas pour arrêter la marche de la vapeur. Nous sommes pour essayer de donner la durée des œuvres d'art aux formes que détruisent le temps et les forces nouvelles, et pour annoncer les forces de l'avenir. Fixons donc les choses provinciales qui s'en vont, dans la langue qui doit leur survivre. N'était-ce pas la volonté de Brizeux ? Ce sera demain celle de Gabriel Vicaire qui nous chantera la Bresse. Gabriel Marc nous dira l'Auvergne, et Charles Grandmougin la Franche-Comté. Et nous aurons un jour, — vous verrez ! — une représentation poétique par provinces de toute la belle France<sup>37</sup>.

et apte à exprimer des idées modernes :

Quant aux patois, ils sont — et c'est tout simple, — impuissants à rendre les idées nouvelles. Le provençal est un idiome mort qui correspond admirablement aux choses mortes, à la légende et à la foi ; il ne peut pas exprimer la PENSÉE, qui est chose neuve. Dites en provençal ces mots : L'HUMANITÉ, LE BEAU, LE VRAI, vous patoiserez du français et vous prononcerez des vocables incompréhensibles pour qui ne sait que le provençal. — « Va, va, je te le donne *pour l'amour de* L'HUMANITÉ, » dit le don Juan de Molière, et la critique philosophique signale dans ces paroles une conception, un sentiment nouveaux ! Il y a trois cents ans de cela, et le provençal d'aujourd'hui est encore impuissant à traduire ce verbe sublime<sup>38</sup>.

<sup>37</sup> AICARD (Jean), *Miette et Noré*, troisième édition, préface, page xiv.

<sup>38</sup> AICARD (Jean), *Miette et Noré*, troisième édition, préface, page xv.



suivant en cela l'enseignement d'Édouard Schuré :

En un mot, la poésie littéraire devrait se rapprocher de la vraie poésie populaire, pour y chercher ce qui lui manque trop souvent à elle-même : la sincérité de la pensée, la sobriété de la forme et le tour musical. Plagier serait folie, mais non s'inspirer. Brizeux l'a fait pour la Bretagne ; malheureusement il est resté trop monotone dans la forme. Il ne s'agit pas de renoncer au trésor d'idées et de sentiments que nous devons à une éducation supérieure, pour descendre au niveau des paysans, ce serait la pire des affectations, mais de surprendre dans les chants populaires la manifestation spontanée du sentiment. Car cette faculté existe toujours en nous quoi qu'on fasse pour l'étouffer. Partout où il y a un sentiment vrai et individuel la manifestation primesautière, qui est toujours la plus poétique, est possible, pourvu que l'homme ait le courage d'exprimer son mouvement intérieur. Malheureusement on s'en laisse imposer de moins simples et de moins fidèles par la tradition littéraire, on s'y habitue et on finit par ignorer sa propre nature. Mais la vue du vrai, du naïf, nous saisit malgré nous avec une puissance magique, et nous aide à retrouver notre originalité perdue. Si on apprenait à étudier la poésie populaire dans ce sens, à la comprendre et surtout à l'aimer, peut-être finirions-nous par entendre en France de ces chants simples et pénétrants, qui feraient l'admiration du penseur et la joie du peuple<sup>39</sup>.

D'une manière générale, il a « tenté de transvaser d'une langue dans l'autre le "vin de pays" avec tels ménagements qui m'ont paru propres à en conserver l'esprit et la saveur. <sup>40</sup> »

<sup>39</sup> SCHURÉ (Édouard), *Histoire du lied*, édition de 1868, pages 497-498.

<sup>40</sup> « Maurin des Maures, conférence de M. Jean Aicard », *Journal de l'université des Annales*, 2<sup>e</sup> année, mardi 5 mai 1908, pages 812-825 ; le texte cité est pris à la page 815, colonne 2.

Et, fidèle à son idéalisme viscéral, Jean Aicard a achevé son œuvre sur une note heureuse et morale en marquant la métamorphose de Noré :

Et le gars au milieu de toutes ces douleurs,  
Car sa grand'mère aussi pleurait, la pauvre femme,  
Sans comprendre, et Toinon pleurait à fendre l'âme,  
Et sa mère pleurait à sanglots dans un coin,  
Sentit aussi des pleurs venir en lui — de loin,  
Devint homme, — comprit enfin comment on aime,  
Sentit l'amour, le vrai, se répandre en lui-même,  
Et, le cœur tout changé, s'adressant à la fois  
Aux quatre femmes, dit, — des pitiés dans la voix, —  
Tout pâle, tout baigné dans les larmes amères,  
En regardant Mion : « Consolerez-vous, les mères ! »

Aussi, à la fin de la soirée chez Juliette Adam, Alfred Mézières (1826-1915), de l'Académie française, put-il déclarer :

La Provence revit dans vos vers pleins et chauds ;  
D'autres nous la rendaient, mais en vers provençaux.  
La langue de Mistral, si brillante et si forte,  
Hélas ! n'est plus pour nous qu'une langue un peu morte.  
La vôtre, cher ami, dans sa limpidité,  
Reproduit la Provence en toute vérité...  
La voilà cette terre aux aspects de fournaise,  
Avec son ciel de feu, son âme si française,  
Son terrible mistral, son Rhône aux flots puissants,  
La joie et les douleurs de ses rudes enfants <sup>41</sup>.

<sup>41</sup> *Le Temps*, 20<sup>e</sup> année, n° 6879, jeudi 19 février 1880, « Variétés », page 3, colonne 5.

Dans les années qui suivirent, quelques commentateurs, — bien rares il est vrai, — persistèrent à établir un parallèle entre *Mirèio* et *Miette*, trouvant que la seconde était trop proche de la première.

Ce fut principalement le fait de Félicien Champsaur : « Aussitôt ses études terminées, il (Jean Aicard) acheta ce livre exquis de Frédéric Mistral, *Mireille*, et les strophes, rouges de sang et de lumière, de Théodore Aubanel. Il vint à Paris pour y chercher la gloire, en les démarquant. <sup>42</sup> »

Affirmation purement gratuite, étayée sur aucune preuve ni démonstration, et d'autant plus risible que Champsaur (1858-1934), auteur prolifique ayant produit une œuvre foisonnante et bigarrée mais aujourd'hui complètement oubliée, n'a ainsi laissé à la postérité que sa réputation de plagiaire forcené :

Goudeau avait l'habitude de crier de sa voix puissante en voyant pénétrer Félicien dans les brasseries de Montmartre : « Rentrons nos idées ! Voilà Champsaur ! <sup>43</sup> »

Il est le seul homme de lettres ayant osé publier un livre plagié de tout le monde, à peu près sans exception, et fabriqué de coupures dérobées aux livres les plus connus, sans autre changement que l'indispensable soudure d'adaptation à son sujet <sup>44</sup>.

Et pour parachever la description du personnage, il faut savoir que, dans la lettre par laquelle il annonçait à Jean Aicard

<sup>42</sup> *L'Événement*, 13<sup>e</sup> année, n° 4322, jeudi 24 janvier 1884, « Portraits flattés. Jean Aicard », page 1, colonne 4. — Article publié à nouveau dans CHAMPSAUR (Félicien), *Le Massacre*, page 4.

<sup>43</sup> *Petit Bottin des lettres et des arts*, 2<sup>e</sup> édition, Paris, Étienne Giraud et Cie éditeurs, 1886, page 24.

<sup>44</sup> BLOY (Léon), *Le Désespéré*. Voir le chapitre LIX, page 332, où Champsaur apparaît sous le nom de « Félicien Champignolle ».

que son « portrait » allait paraître dans *L'Événement* le jeudi 24 janvier 1884, Champsaur avait encore eu la mesquinerie de mendier misérablement une entrée gratuite pour la première de *Smilis* !

L'inévitable Léon Daudet, dans la première série de ses *Souvenirs des milieux littéraires*, crut devoir répéter la trop facile accusation de plagiat, toujours aussi peu étayée, mais tout un chacun peut aujourd'hui savoir que ce triste polémiste, aigri de tous ses échecs, n'eut que le bon goût de mourir en 1942... ce qui, compte-tenu de ses engagements durant la guerre, lui évita les rigueurs de l'Épuration !

À toutes ces balivernes, je préfère l'analyse d'Auguste Sabatier, un auteur suisse connaissant bien la France, sa littérature et notre écrivain :

Il est impossible de ne pas rapprocher *Miette* et *Noré* de la *Mirèio* de M. Frédéric Mistral, devenue populaire grâce à la musique de Gounod. Les deux poèmes ont le même sujet, la Provence ; ils peignent les mêmes paysages et les mêmes mœurs ; ils sont nourris et pleins des mêmes traditions et se rencontrent encore en des points particuliers, comme la chanson de *Magali*, dont nous avons désormais une version française originale, et le pèlerinage aux Saintes-Maries-de-la-Mer. On pourrait donc être tenté d'instituer entre eux une comparaison suivie et essayer dans les morceaux parallèles de juger lequel des deux poètes a le mieux réussi à traduire l'âme du sol natal. Nous indiquons ce sujet d'étude sans y entrer. Nous tenons seulement à dire en faveur du dernier venu, que s'il y a ressemblance, il n'y a pas le moins du monde imitation. C'est la ressemblance de deux enfants de la même race et du même soleil. Il y a certainement consanguinité ; il n'y a pas filiation.

Si nous avons même bien compris sur ce point l'intention intime de M. Aicard, il a obéi à une pensée toute contraire à

celle des *félibres* provençaux. Dans l'œuvre de ces derniers, il y a un dessein de restauration littéraire qui va parfois jusqu'à une protestation politique contre la domination de la France du Nord. À ce double égard, M. Aicard qui pourrait chanter en patois aussi bien que pas un, se sépare d'eux nettement. Il déclare l'ancien provençal une langue morte qu'il faut respecter comme une aïeule au tombeau, mais non essayer de ressusciter, et, en même temps, il dédie son poème à Paris comme un hommage de la Provence à l'unité nationale. Sur ces deux points, il a raison, et je ne crois pas qu'il y ait le moindre paradoxe à soutenir que *Miette et Noré* est plus franchement populaire que *Miréio*. Il y a, dans l'œuvre de Mistral, de l'archaïsme, de la science et un art très raffiné. *Miréio* n'est pas devenu populaire en Provence ni dans le Midi. Les paysans qui lisent ne la connaissent pas et ne la goûteraient guère. C'est de la poésie d'académie, de jeux floraux, de réunions choisies et littéraires. M. Aicard est bien plus dans la vérité actuelle, dans la langue vivante et le courant aujourd'hui dominant du Midi, en chantant dans un style français relevé par l'accent provençal et teinté d'expressions et de couleurs locales <sup>45</sup>.

En 1894, Victor Duclos mit un point final à ce débat inepte :

Quelques esprits chagrins ou en passe d'insomnie, ne pouvant trouver à redire à cette œuvre vraiment belle, ont du moins cherché à diminuer les mérites de l'auteur en l'accusant de plagiat.

*Miette*, disent-ils, c'est *Mireille*.

Le moins étonné de cette accusation n'a pas dû être Jean Aicard, lui dont toutes les productions trahissent un réel souci

<sup>45</sup> SABATIER (Auguste), « *Miette et Noré*, par Jean Aicard », *Journal de Genève*, 51<sup>e</sup> année, n° 57, dimanche 7 mars 1880, « Variétés », page 2, colonne 6.

d'indépendance, sentent la nature, qu'il a prise pour seul guide et seul modèle.

Il me revient encore que, dans une récente réunion tenue par les *Félibres* de Paris, la personnalité de M. Jean Aicard a été assez discutée ; on l'aurait même accusé d'hostilité à la grande émancipation félibréenne.

Il faudrait pourtant s'entendre : ou Jean Aicard prise les œuvres provençales au point de s'en constituer un vulgaire imitateur, ou il a toujours manifesté un éloignement qui, jusqu'à un certain point, justifierait les reproches de ses confrères du *Gai savoir*.

La vérité, la seule, est que Jean Aicard a été assez tôt adulte pour voler de ses ailes, qu'il semble n'avoir jamais ressenti d'affection profonde, ni éprouvé d'éloignement marqué pour les adeptes de la *lengo d'O*. Amant de la Provence tout comme les *Félibres*, il l'a chantée tout comme Mistral, c'est-à-dire à sa manière, celle qui lui est propre, conforme à ses goûts et à ses talents. Il est avéré qu'on ne se fait pas poète, on l'est en naissant. Quels avantages, dès lors, Noré aurait-il retirés d'être parjure à *Miette* pour épouser *Mireille* ? Je ne sache pas qu'on soit forcément plagiaire parce qu'on a chanté sous le même bosquet, le même coin bleuté ou empourpré de notre belle petite patrie !

Quand on parle de cela devant Jean Aicard, il a coutume de répondre : Nous avons fait, les *Félibres* et moi, chacun dans notre langue, le portrait de la même jolie femme que nous aimons également. Quoi d'étonnant que les deux portraits se ressemblent <sup>46</sup> ?

<sup>46</sup> DUCLOS (Victor), *Jean Aicard*, pages 11-12.



Après *Miette et Noré*, Jean Aicard revint au théâtre, d'abord avec trois comédies en un acte destinées à des troupes d'amateurs : *L'Amour gelé* (1880), *L'Épreuve galante* (1881), *Le Balcon* (1881) ; puis avec des pièces plus importantes : *Othello le More de Venise* (1882), *Smilis* (1884), *Rita* (1888), *Le Père Lebonnard* (1889) et *Dans le Guignol* (1889), *Don Juan ou la Comédie du siècle* (1889), et *Double Conscience* (1890). Auxquelles il faut ajouter *La Comédie-Française à Alexandre Dumas*, à-propos en vers dit à la Comédie-Française par M. Delaunay, le 4 novembre 1883, jour de l'inauguration de la statue d'Alexandre Dumas père sur la place Malesherbes.

Il poursuivit également son œuvre poétique : *Puget à Rome* (1883), *Lamartine* (1883), *Les Cariatides de Puget* (1884), *Le Dieu dans l'homme* (1885), *L'Éternel Cantique* (1885), *Le Livre des petits* (1886), *Le Livre d'heures de l'amour* (1887), *Leconte de Lisle* (1887), *Au bord du désert* (1888).

Et la Provence continua de nourrir son inspiration. Parmi ses principaux travaux se trouvent :

— en 1882, un grand éloge du tribun provençal Mirabeau<sup>47</sup> et une série de onze « contes provençaux » publiés de mai à août par *Le Petit Var*<sup>48</sup>, dans lesquels, mettant en scène des villageois souvent frustes, l'auteur utilise un langage coloré et

<sup>47</sup> Ce long texte est connu par un manuscrit autographe (collection particulière) et une publication dans un périodique que je n'ai pu identifier mais dont les coupures simplement datées « 1882 » se trouvent aux archives municipales de Toulon, Fonds Jean Aicard, carton 1 S 43, agenda n° 8, pages 70-80. Voir la publication avec notes dans *Aicardiana*, n° 11, avril 2015, pages 49-72.

<sup>48</sup> « Les Deux Stablazaires », n° 585, mercredi 3 mai 1882, pages 1-2 ; « La Maye », n° 595, samedi 13 mai 1882, pages 1-2 ; « Les Arènes d'Arles », n° 598, mardi 16 mai 1882, page 2 ; « Rosa, la rose », n° 605, mardi 23 mai

pittoresque, truffé de mots provençaux ou d'expressions vernaculaires francisées ;

— en 1883, différents envois à une petite revue toulonnaise très éphémère, *La Vie provençale* : 1° un long article de promotion touristique intitulé « Paysages de Provence<sup>49</sup> » ; 2° un poème de cinquante-deux vers « Pierre Puget à Rome<sup>50</sup> » dans lequel le jeune sculpteur se montre impatient de retrouver sa Provence natale ; 3° le conte « Coup de fusil d'un Corse » en deux livraisons<sup>51</sup> ; et 4° le conte « Une affreuse nuit<sup>52</sup> » ;

— l'année 1884 fut animée par « l'affaire des cariatides » de Pierre Puget ornant le balcon de l'hôtel de ville et que la municipalité toulonnaise voulait desceller pour les abriter dans son musée : notre écrivain milita pour leur maintien<sup>53</sup> ;

— en 1886, un conte de Noël, « Le roman comique en miniature<sup>54</sup> » ;

1882, pages 1-2 ; « La Canne influente », n° 613, mercredi 31 mai 1882, pages 2-3 ; « Tiste, le tambour-major », n° 619, mardi 6 juin 1882, pages 1-2 ; « La Lettre », n° 626, mardi 13 juin 1882, page 1 ; « L'Oiseau », n° 640, mardi 27 juin 1882, page 2 ; « L'Oiseau II », n° 647, mardi 4 juillet 1882, page 2 ; « La Cigale », n° 654, mardi 11 juillet 1882, pages 2-3 ; « Le Rouge-Gorge », n° 685, samedi 12 août 1882, pages 2-3.

<sup>49</sup> *La Vie provençale*, n° 2, jeudi 5 avril 1883, voir les coupures aux archives municipales de Toulon, Fonds Jean Aicard, carton 1 S 43, agenda n° 9, pages 13-15. Texte publié dans *Aicardiana*, n° 31, 20 septembre 2020, pages 10-13.

<sup>50</sup> *La Vie provençale*, 1<sup>re</sup> année, n° 15, dimanche 20 mai 1883, page 1, colonne 1. Poème publié dans *Aicardiana*, 2<sup>e</sup> série, n° 18, 15 septembre 2016, pages 37-39.

<sup>51</sup> *La Vie provençale*, 1<sup>re</sup> année, n° 19, dimanche 3 juin 1883, page 1, colonnes 1-2. La fin dans *La Vie provençale*, 1<sup>re</sup> année, n° 20, jeudi 7 juin 1883, page 3 colonnes 2-3 et page 4 colonne 1.

<sup>52</sup> *La Vie provençale*, 1<sup>re</sup> année, n° 22, jeudi 14 juin 1883, page 1, colonnes 1-3 et page 2, colonne 1.

<sup>53</sup> Pour cette affaire courtelinesque, voir *Aicardiana*, 2<sup>e</sup> série, n° 15, 15 décembre 2015, pages 123-140.

<sup>54</sup> *Le Petit Var*, 7<sup>e</sup> année, n° 2269, dimanche 26 décembre 1886, page 2, colonnes 2-4.

- en 1887, les poèmes « À Frédéric Mistral<sup>55</sup> » écrit à La Garde le vendredi 10 juin à l'occasion du quatrième centenaire de la réunion de la Provence à la France et « Le Laurier-rose<sup>56</sup> » ;
- en 1889, le conte « La Noël de grand-père<sup>57</sup> ».

### Les romans

En raison des innombrables difficultés rencontrées pour faire admettre et jouer ses œuvres sur les grandes scènes de la Capitale, Jean Aicard renonça au théâtre après la création de sa pièce *Le Père Lebonnard* par le Théâtre-Libre le 21 octobre 1889 et se lança dans le roman : *Roi de Camargue* (1890), *Le Pavé d'amour* (1892), *L'Ibis bleu* (1893), *Fleur d'abîme* (1893), *Diamant noir* (1895), *Notre-Dame d'amour* (1896), *L'Âme d'un enfant* (1898), *Mélita* (1898), *Tata* (1901), *Benjamine* (1906), *Maurin des Maures* (1908), *L'Illustre Maurin* (1908), *Arlette des Mayons* (1917), *Un bandit à la française Gaspard de Besse* (1919) et *Le Fameux Chevalier Gaspard de Besse* (1919).

Poursuivant son inspiration fondamentale, il produisit des romans à thèse développant le concept de pitié qui est au cœur de sa pensée philosophique. Mais ses récits se déroulent principalement en Provence et offrent ainsi autant d'occasions à l'auteur de décrire sa province natale, faire connaître ses habitants et leurs traditions ; notamment :

<sup>55</sup> Le manuscrit autographe en trois feuillets conservé aux archives municipales de Toulon, Fonds Jean Aicard, carton 1 S 34, pièce n° 313, étant très raturé et incomplet, voir la publication dans *La Cigale, publication artistique*, aux pages 6 et 8. Poème publié dans *Aicardiana*, n° 9, décembre 2014, pages 48-51.

<sup>56</sup> AICARD (Jean), *Le Livre d'heures de l'amour*, pages 72-74.

<sup>57</sup> *Le Petit Var*, 10<sup>e</sup> année, n° 3357, mercredi 25 décembre 1889, page 1, colonnes 1-4. Conte publié dans *Aicardiana*, n° 6, janvier 2014, pages 111-119.

- *Roi de Camargue* : la vie des gardians et gitans dans les marais de Camargue ;

— *Le Pavé d'amour* : la vie des gens modestes dans la basse ville de Toulon, sur le populeux cours Lafayette bordé par le quartier réservé du Chapeau-Rouge ; en filigrane de l'intrigue, le livre fait découvrir le Toulon populaire avec ses processions, son marché, la poissonnerie, les taudis et les logis aristocratiques, l'arsenal de la Marine ;

— *L'Ibis bleu* : le monde aristocratique du yachting sur la Côte-d'Azur ; mais aussi le travail à la ferme dans l'arrière-pays ;

— *Notre-Dame d'amour* : la vie en Provence arlésienne, sur les bords du Rhône, chez les manadiers ;

— *Maurin des Maures* et *L'Illustre Maurin* : la vie dans le massif varois des Maures, d'Hyères à Saint-Tropez ;

— *Arlette des Mayons* : la vie rurale et populaire dans un petit village du centre-Var.

On peut leur ajouter le recueil de nouvelles *L'Été à l'ombre* (1895) dont les histoires ont été glanées autour de Toulon.

### Retour au théâtre : La Provence légendaire

Jean Aicard revint au théâtre en 1903 avec *La Légende du cœur*<sup>58</sup> qui conte la malheureuse histoire du troubadour provençal Cabestaing et obtint un prodigieux succès sur la scène du Théâtre-Antique d'Orange avec Sarah Bernhardt dans le rôle travesti du troubadour. L'année suivante il acheva, pour le même théâtre, *La Milésienne*<sup>59</sup>, une intrigue située dans la ré-

<sup>58</sup> Pièce publiée dans *Aicardiana*, 2<sup>e</sup> série, n° 35, 15 septembre 2021, avec une introduction et des notes de Dominique Amann.

<sup>59</sup> Pièce publiée dans *Aicardiana*, 2<sup>e</sup> série, n° 39, 15 décembre 2022, avec une introduction et des notes de Dominique Amann.

gion marseillaise au II<sup>e</sup> siècle de notre ère... mais dont la représentation n'eut jamais lieu. Trois autres pièces « provençales », *Gaspard de Besse*<sup>60</sup> (1910), *Vieux Cœurs* (1911) et *Le Pèlerin*<sup>61</sup> (1921), ne connurent pas davantage les feux de la rampe. Toutes ces pièces devaient former un cycle intitulé *La Provence légendaire* pour mettre en scène des épisodes de son histoire à différentes époques.

Quant à la pièce *Forbin de Solliès ou le Testament du roi René* créée à Solliès-Ville les 7 et 8 août 1820 et jamais reprise, — la plus grande erreur de notre écrivain, — elle apporta à son auteur plus de déboires que de satisfactions.

### *Et toujours la Provence...*

Dans sa production littéraire considérable Jean a continué à faire une place à sa province natale et à ses habitants. Il a ainsi publié :

— en décembre 1890, « Visions de Noël<sup>62</sup> », souvenirs suscités par la fête de la Nativité telle qu'elle était célébrée dans la région toulonnaise ; et le conte « La Noël du petit Jean<sup>63</sup> » ;

<sup>60</sup> Pièce publiée dans *Aicardiana*, 2<sup>e</sup> série, n° 30, 15 avril 2020, avec une introduction et des notes de Dominique Amann.

<sup>61</sup> Pièce publiée dans *Aicardiana*, 2<sup>e</sup> série, n° 10, 15 février 2015, avec une introduction et des notes de Dominique Amann.

<sup>62</sup> *Revue Bleue*, n° 26, tome XLVI, samedi 27 décembre 1890, pages 801-807. Texte publié dans *Aicardiana*, 2<sup>e</sup> série, n° 32, 31 décembre 2020, pages 231-249.

<sup>63</sup> *La Nouvelle Revue*, 12<sup>e</sup> année, tome LXVII, novembre-décembre 1890, pages 754-762. Texte publié de nouveau dans *La Vie provençale, supplément illustré du Petit Var*, 1<sup>re</sup> année, n° 29, dimanche 25 décembre 1892, page 226 colonne 3 et page 227 colonnes 1-3, avec une ponctuation très alourdie, des dialogues entièrement recomposés et quelques variantes textuelles ; et dans *L'Été à l'ombre*, pages 113-133, sous le titre légèrement modifié « La Noël du petit Zan ».

— en juin 1892, « La Saint-Jean d'été au Golfe-Juan<sup>64</sup> », le « pays où fleurit l'oranger » ; et en juillet « La pescarié<sup>65</sup> », étude sociologique sur la corporation des marchandes de la poissonnerie de Toulon ;

— en octobre 1895, « Les remparts d'Avignon<sup>66</sup> », plaidoyer en faveur de ces reliques de l'Histoire qu'une certaine municipalité aurait volontiers démantelées ;

— en juillet-août 1896, des chroniques pour *Le Petit Marseillais* : « Aix-en-Provence<sup>67</sup> », où Mirabeau, Gaspard de Besse et le roi René côtoient Jeanne d'Arc ; « Les libertés du Midi<sup>68</sup> » ; « Une surprise<sup>69</sup> », propos amusants de Jean d'Auriol. Et, pour *Le Figaro*, « La Noël du siècle<sup>70</sup> », la fête de la Nativité étant « la fête de l'espérance humaine » ;

— en 1899, pour *Le Petit Bleu de Paris* : « L'année enfant<sup>71</sup> », réflexions suscitées par la naissance d'un enfant ; « Doux pays<sup>72</sup> »,

<sup>64</sup> *Le Gaulois*, 26<sup>e</sup> année, 3<sup>e</sup> série, n° 3512, lundi 27 juin 1892, page 1, colonnes 1-2.

<sup>65</sup> *Échos de Tamaris, journal provincial hebdomadaire*, 1<sup>re</sup> année, n° 20, samedi 9 juillet 1892, page 1, colonnes 1-3. Suite et fin : *Échos de Tamaris, journal provincial hebdomadaire*, 1<sup>re</sup> année, n° 21, samedi 16 juillet 1892, page 1 colonne 3 et page 2 colonne 1.

<sup>66</sup> *Le Petit Marseillais*, 28<sup>e</sup> année, n° 10009, mardi 22 octobre 1895, page 1, colonnes 1-2.

<sup>67</sup> *Le Petit Marseillais*, 29<sup>e</sup> année, n° 10276, vendredi 17 juillet 1896, page 1, colonnes 1-2. Texte publié dans *Aicardiana*, 2<sup>e</sup> série, n° 31, 20 septembre 2020, pages 19-22.

<sup>68</sup> *Le Petit Marseillais*, 29<sup>e</sup> année, n° 10282, jeudi 23 juillet 1896, page 1, colonnes 1-2.

<sup>69</sup> *Le Petit Marseillais*, 29<sup>e</sup> année, n° 10297, vendredi 7 août 1896, page 1, colonnes 1-3.

<sup>70</sup> *Le Figaro*, 42<sup>e</sup> année, 3<sup>e</sup> série, n° 360 du vendredi 25 décembre 1896, page 1, colonnes 1-2.

<sup>71</sup> *Le Petit Bleu de Paris*, 2<sup>e</sup> année, n° 151, dimanche 1<sup>er</sup> janvier 1899, page 1, colonne 2.

<sup>72</sup> *Le Petit Bleu de Paris*, 2<sup>e</sup> année, n° 310, vendredi 9 juin 1899, page 1, colonnes 1-2.

réflexions sur la solidarité envers les vieux, les malades et les blessés ;

— en 1901, « Ceux des Saintes-Maries-de-la-Mer<sup>73</sup> », à la gloire des marins provençaux partis dans la nuit sauver des naufragés ;

— en 1902, « Les contes du cabanon », une série de bonnes histoires provençales pour *Le Petit Marseillais*<sup>74</sup> ; puis, en fin d'année, la grande série de cartes postales publiées par l'éditeur parisien Émilien Brocherioux et portant des vers de Jean Aicard pour illustrer des sites, des scènes et des types provençaux ;

— en 1908, à l'occasion de la publications des deux *Maurin des Maures* : « La Provence joyeuse<sup>75</sup> » ou l'esprit de la galéjade

<sup>73</sup> Manuscrit non autographe, archives municipales de Toulon, Fonds Jean Aicard, carton 1 S 38, « Manuscrits XVI », chemise n° 400 ; à propos de l'échouage de *La Russie* le lundi 7 janvier 1901 au large de Faraman, près de Marseille ; texte de Jean Aicard qui ne paraît pas avoir été publié.

<sup>74</sup> « Le 13 n'est pas un 14 », n° 12458, dimanche 13 juillet 1902, page 1, colonnes 1-2 ; « Le marchand de larmes », n° 12460, dimanche 20 juillet 1902, page 1, colonnes 2-3 ; « Le cheval vert et le maire blanc », n° 124741, dimanche 3 août 1902, page 1, colonnes 4-5 ; « Histoire du barbu qui n'était ni melon ni courge », n° 12481, dimanche 10 août 1902, page 1, colonnes 5-6 ; « Les bêtes qui parlent », n° 12488, dimanche 17 août 1902, page 1, colonnes 5-6 ; « La morale de la veuve », dimanche 24 août 1902, page 1 colonne 6 et page 2 colonne 1 ; « La chasse au chapeau », n° 12502, dimanche 31 août 1902, page 1 colonne 6 et page 2 colonne 1 ; « Histoire de Bartoumiou Lanaraspat candidat à la députation », n° 12509, dimanche 7 septembre 1902, page 1 colonne 6 et page 2 colonne 1 ; « Véridique histoire d'un âne », n° 12516, dimanche 14 septembre 1902, page 1 colonne 6 et page 2 colonne 1 ; « Le peloton de la Charpinois », n° 12523, dimanche 21 septembre 1902, page 1 colonne 6 et page 2 colonne 1 ; « Les deux stabla-zaires », n° 12530, dimanche 28 septembre 1902, page 1 colonne 6 et page 2 colonnes 1-2 ; « Le vote de Mathiou Sabirin », n° 12538, lundi 6 octobre 1902, page 1, colonnes 2-4.

<sup>75</sup> *Le Figaro*, 54<sup>e</sup> année, 3<sup>e</sup> série, n° 126, mardi 5 mai 1908, page 1, colonnes 1-2 ; et *Sisteron Journal*, 24<sup>e</sup> année, n° 2132, samedi 22 août 1908, page 1, colonnes 2-4. Texte publié dans *Aicardiana*, n° 31, 20 septembre 2020, pages 14-19.

et une grande conférence à l'université des Annales<sup>76</sup> sur le même sujet ; « Les romérages<sup>77</sup> », chronique des fêtes villageoises ;

— en 1909, un bel article sur Orange<sup>78</sup> et son fameux mur ; un article sur « Monsieur Pin aubergiste provençal<sup>79</sup> » alias l'hôtelier Jouve du Plan-de-la-Tour dans *Maurin* ; et, reçu sous la Coupole de l'Académie comme écrivain provençal, il eut à cœur, dans son discours d'usage, de faire valoir avec fierté sa provençalité ;

— en 1910, « Pie X et Frédéric Mistral<sup>80</sup> », article attribué à Jean Aicard à propos de l'hommage fait par le poète provençal de son poème *Nerto* au Souverain Pontife ;

— en mai 1911, une grande conférence à l'université des *Annales*, « Des contes et des légendes<sup>81</sup> », sur l'universalité des sujets traités par les histoires populaires ;

— en février 1912, « Qu'est-ce que la galéjade ?<sup>82</sup> » ;

<sup>76</sup> « Maurin des Maures, conférence de M. Jean Aicard », *Journal de l'université des Annales*, 2<sup>e</sup> année, mardi 5 mai 1908, pages 812-825.

<sup>77</sup> *L'Intransigeant*, 28<sup>e</sup> année, n° 10236, vendredi 24 juillet 1908, page 1, colonnes 1-2.

<sup>78</sup> *L'Intransigeant*, 29<sup>e</sup> année, n° 10541, mardi 25 mai 1909, page 1, colonnes 1-2.

<sup>79</sup> *L'Intransigeant*, 29<sup>e</sup> année, n° 10689, mardi 19 octobre 1909, page 1, colonnes 1-2.

<sup>80</sup> *Le Soleil*, 37<sup>e</sup> année, n° 159, mercredi 8 juin 1910, « À travers l'actualité », page 3, colonne 5. Article publié à l'identique par *L'Univers*, 77<sup>e</sup> année, n° 15.230, mercredi 8 juin 1910, « Informations religieuses. Rome », page 5, colonnes 4-5 ; et par *L'Action Française*, 3<sup>e</sup> année, n° 160, jeudi 9 juin 1910, page 2, colonne 2. Publié avec quelques variantes mineures par *La Croix*, 31<sup>e</sup> année, n° 8346, mercredi 8 juin 1910, page 1, colonne 4. Voir aussi *l'Armana prouvençau*, 1911, pages 31-32.

<sup>81</sup> *Journal de l'université des Annales*, tome II, n° 21, dimanche 15 octobre 1911, pages 433-443.

<sup>82</sup> *Les Annales politiques et littéraires*, 30<sup>e</sup> année, n° 1495, dimanche 18 février 1912, page 151, colonnes 1-3.



— en février 1914, « Le P. L. M. <sup>83</sup> », préface saluant la naissance de ce nouvel agenda consacré au célèbre train ;

— en 1917, « L'esprit des ruines <sup>84</sup> », chronique du petit village varois de Solliès-Ville...

tous textes auxquels il convient d'ajouter quelques poèmes publiés *passim* : « La huche, conte de Noël en vers <sup>85</sup> », « L'ânon de dame Austreberthe <sup>86</sup> », « Derniers soirs de l'année <sup>87</sup> », « Le Romulus <sup>88</sup> », « Juin en Provence <sup>89</sup> », « Cigalous <sup>90</sup> », « Noël en Provence <sup>91</sup> ».

### L'identité provençale de Jean Aicard

On le voit, Jean Aicard a toujours reconnu sa provençalité et manifesté le plus grand attachement à sa province natale : en dehors des grands textes qu'il lui a consacrés, il s'est plu à chan-

<sup>83</sup> *Le P.L.M. illustré*, n° 1, avril 1914, page 1.

<sup>84</sup> *En Route !*, 2<sup>e</sup> année, n° 32, jeudi 1<sup>er</sup> février 1917, pages 35-36.

<sup>85</sup> *Je sais tout*, 6<sup>e</sup> année, n° 71, jeudi 15 décembre 1910, pages 600-611 ; poème publié dans *Aicardiana*, 2<sup>e</sup> série, n° 19, 15 décembre 2016, pages 83-94.

<sup>86</sup> *La Revue hebdomadaire*, 19<sup>e</sup> année, n° 32, samedi 6 août 1910, pages 31-35 ; poème publié dans *Aicardiana*, 2<sup>e</sup> série, n° 13, août 2015, pages 23-28.

<sup>87</sup> *Les Annales politiques et littéraires*, 34<sup>e</sup> année, n° 1748, dimanche 24 décembre 1916, page 637, colonnes 1-2 ; poème publié dans *Aicardiana*, 2<sup>e</sup> série, n° 19, 15 décembre 2016, pages 121-126.

<sup>88</sup> *Aicardiana*, 2<sup>e</sup> série, n° 24, 15 avril 2018, pages 245-253.

<sup>89</sup> *Les Annales politiques et littéraires*, 32<sup>e</sup> année, n° 1616, dimanche 14 juin 1914, page 504, colonne 1.

<sup>90</sup> Paris, veuve Charles Mayol éditeur, 1914, in-4°, 4 pages.

<sup>91</sup> *Lectures pour tous*, 18<sup>e</sup> année, samedi 1<sup>er</sup> janvier 1916, pages 434-438 ; poème publié dans *Aicardiana*, 2<sup>e</sup> série, n° 22-23, fascicule 2, septembre-décembre pages 84-87.

ter, en toute occasion et de toutes les manières, sa Provence bien-aimée, méritant ainsi, et peut-être plus que tout autre, d'être reconnu comme le premier des « écrivains provençaux » de son temps.

Enfant de Toulon par sa famille paternelle mais aussi de Bandol par son ascendance maternelle, le jeune Jean dut quitter précocement son Var natal en 1849-1853 et durant l'année scolaire 1855-1856 pour deux séjours à Paris, puis en 1857-1859 pour le lycée de Mâcon : il eut ainsi la révélation du climat « du nord » et y contracta un terrible mal du pays qu'il évoqua à plusieurs reprises au cours de sa carrière. Il en retira le sentiment inaltérable de son identité méditerranéenne et provençale.

Au lycée de Nîmes, il découvrit l'histoire locale et prit conscience de ce que la région devait à ses anciens colonisateurs grecs puis romains : « Aicard a la Provence pour mère et la Grèce pour aïeule. <sup>92</sup> » Par ses origines, il s'inscrit dans une longue histoire intellectuelle et artistique, il se sent de la lignée des premiers penseurs qui établirent les fondements de la philosophie et de la religion occidentales.

Son identité provençale est donc inscrite dans ses gènes et c'est d'une manière toute spontanée qu'il chante son terroir : « La marque spéciale de M. Jean Aicard est d'être, lui aussi, un spontané et un sincère. Il a aimé la Provence et il l'a chantée ; voilà la signification générale de son œuvre, si touffue d'ailleurs et où abondent des impressions si diverses. Il incarne la Provence. Son inspiration ne s'est pas appliquée à un sujet dé-

<sup>92</sup> *Journal de Genève*, 65<sup>e</sup> année, n° 106, 2<sup>e</sup> édition, dimanche 6 mai 1894, « Variétés », page 2, colonnes 3-5, article signé à la fin « A. S. » pour Auguste Sabatier.

terminé ; elle lui est venue de sa vie même, de son enfance, de sa patrie, de ses regrets et de ses goûts. Dans son théâtre et dans ses romans, c'est toujours la terre des cigales et du soleil qui est en cause, qui est le thème et le milieu. M. Aicard peut être compté parmi ceux qui ont le plus contribué à donner à ce pays droit de cité littéraire.<sup>93</sup> »

La Provence de Jean Aicard est un pays sincère et authentique qui n'est pas décrit dans les fictions ou les productions imaginaires d'un folklorisme nostalgique : elle est habitée par une humanité réelle, vivante, contemporaine, par des gens simples à l'héroïsme quotidien, tentant de vivre en accord avec la Morale fondamentale et de dispenser autour d'eux une Harmonie puisée dans la Nature et que l'auteur nomme « Pitié ». L'idéalisme que prône l'auteur est une construction philosophique puisant ses racines aussi bien dans le christianisme des origines que dans les écrits des philosophes républicains et tendant à instaurer une entente universelle entre les peuples et les gens.

Et son génie aura été d'avoir chanté la Provence en français, d'en avoir révélé l'âme dans une langue accessible à tous :

Ce que Mistral a fait en langue provençale, M. J. Aicard l'a fait en français. Pour celui qui suit les progrès de la poésie à notre siècle et qui note les éléments nouveaux dont s'augmente d'année en année le champ littéraire, c'est une date que la publication de *Mireille*, œuvre de premier ordre pour l'inspiration, la vie, la transfusion continuelle de la couleur locale. Mais l'œuvre de Mistral, si belle qu'elle soit (et je crois qu'elle vaut

<sup>93</sup> ALBALAT (Antoine), « Jean Aicard et la Provence », *La Nouvelle Revue*, 16<sup>e</sup> année, tome 90, septembre-octobre 1894, pages 491-492. Texte publié dans *Aicardiana*, n° 7, avril 2014, pages 41-67.

Théocrite), n'a pas été une assimilation française. Le public a besoin d'un effort de transposition pour goûter ce poème, qui n'a sa vraie saveur que dans la langue mère et dont la plus fidèle traduction ne fera jamais une œuvre française. L'assimilation complète du sujet provençal avec notre poésie française, c'est M. Jean Aicard qui l'a réalisée. C'est avec du sang français qu'il a infusé dans notre littérature l'exotisme provençal. Œuvre chère aux lettrés, infiniment vivante pour ceux qui devinent un chef-d'œuvre à travers une traduction, rien n'est, au fond, moins populaire que *Mireille*, au sens littéral du mot. Le peuple provençal, les paysans, les pêcheurs l'ignorent, parce qu'ils ne lisent pas ou qu'ils ne savent lire que du français. La langue provençale, qu'on n'écrit plus dans le Midi, n'est parlée que par des gens incapables d'épeler convenablement le texte de *Mireille*. M. Jean Aicard a le premier tenté de vulgariser des sujets familiers aux Provençaux en chantant les mêmes choses tout autrement dans de beaux vers français et de la belle prose française. Il a senti qu'en art, lorsque tout semble avoir été dit, tout reste encore à dire et que la vision personnelle peut toujours renouveler les choses. Comme Mistral, il portait en lui la Provence, et il l'a chantée dans une langue qui n'a plus besoin de clef<sup>94</sup>.

De ce fait, la Provence de Jean Aicard n'est pas séparatiste : les *Poèmes de Provence* débutent par une dédicace à la France ; elle n'est pas une région isolée conduisant son histoire quotidienne dans ses limites restreintes : elle apporte son génie propre à la grande patrie à laquelle elle appartient depuis des

<sup>94</sup> ALBALAT (Antoine), « Jean Aicard et la Provence », *La Nouvelle Revue*, 16<sup>e</sup> année, tome 90, septembre-octobre 1894, pages 493-494. Texte publié dans *Aicardiana*, n° 7, avril 2014, pages 41-67.

siècles et, en retour, elle entre dans une histoire nationale riche des plus belles réalisations.

## BIBLIOGRAPHIE

AICARD (Jean), *À ma sœur*, archives municipales de Toulon, Fonds Jean Aicard, carton 1 S 38, paquet de feuilles non reliées qui constitue une tentative de recueil faite en 1866.

AICARD (Jean), *Aimer-Penser*, archives municipales de Toulon, Fonds Jean Aicard, carton 1 S 32 ; beau registre non folioté, composé pour Jacqueline avec des poèmes des années 1864-1870 parfaitement mis au net.

AICARD (Jean), *Flux et Reflux*, archives municipales de Toulon, Fonds Jean Aicard, carton 1 S 32, cahier 224, 180 pages ; beau registre folioté, regroupant quatre-vingt-huit poèmes composés en 1865 et 1866, joliment mis au net.

AICARD (Jean), *Mes vers d'enfant*, archives municipales de Toulon, Fonds Jean Aicard, carton 1 S 34, cahier d'écolier de 64 pages ; l'auteur y a copié, dans un ordre essentiellement chronologique, des poèmes et articles publiés jusqu'en 1879.

AICARD (Jean), *Poésies à ma douce mère*, archives municipales de Toulon, Fonds Jean Aicard, carton 1 S 35, album 327, registre noir oblong, non folioté, 60 pages ; poèmes des années 1861-1862, d'abord joliment mis au net, puis revus, corrigés, raturés voire cancellés jusqu'à devenir illisibles.

AICARD (Jean), *Les Jeunes Croyances*, Paris, Alphonse Lemerre éditeur, mi-mai 1867, in-18, 146 pages.

AICARD (Jean), *Les Rébellions et les Apaisements*, Paris, Alphonse Lemerre éditeur, début septembre 1871, in-16, 190 pages.

AICARD (Jean), *Poèmes de Provence*, Paris, Alphonse Lemerre éditeur, décembre 1873, in-8°, 182 pages ; la première édition ayant été enlevée en quelques jours, Lemerre procéda à un second tirage en janvier 1874. 2/ Paris, Alphonse Lemerre éditeur, 1874, in-18, 198 pages ; édition augmentée d'un poème de Sully-Prudhomme. 3/ augmentée, Paris, Georges Charpentier, 1878, in-18, iv-248 pages, « édition définitive ».

AICARD (Jean), *La Chanson de l'enfant*, Paris, Sandoz et Fischbacher éditeurs, fin décembre 1875, in-12, 274 pages. — 2/ Paris, Sandoz et Fischbacher éditeurs, 1876, in-12, 240 pages. — 3/ Paris, Sandoz et Fischbacher éditeurs, 1876, in-18 soleil. — 4/ Paris, Sandoz et Fischbacher éditeurs, 1878. — 5/ revue et augmentée, Paris, Guillaume Fischbacher éditeur, mars 1881, in-12. — Paris, Georges Chamerot imprimeur-libraire, décembre 1883, in-8° grand jésus, 268 pages ; nouvelle édition ornée de 128 compositions par Timoléon Lobrichon et Edmond Rudaux. Second tirage en décembre 1884.

AICARD (Jean), *Miette et Noré*, 1/ Paris, Georges Charpentier éditeur, fin février 1880, in-18, 408 pages. 3/ augmentée d'une préface et d'un épilogue, Paris, Georges Charpentier éditeur, avril 1880, in-18, xxxii-412 pages. Paris, imprimerie Eugène Capiomont et Victor Renault, 1880, in-8°, xxxii-413 pages. Le succès de l'œuvre conduisit encore à une sixième édition, Paris, Paul Ollendorff éditeur, avril 1885, in-18, xxii-413 pages ; et à une nouvelle édition, Paris, Ernest Flammarion éditeur, 1898, xxx-323 pages.

AICARD (Jean), *Le Livre d'heures de l'amour*, Paris, Alphonse Lemerre éditeur, mars 1887. — 2/ Paris, Alphonse Lemerre éditeur, 1887, in-8°, 298 pages. — Paris, Ernest Flammarion éditeur, 1893. — Nouvelle édition, Paris, Ernest Flammarion éditeur, 1909, in-16, 320 pages.

AICARD (Jean), *L'Été à l'ombre*, Paris, Ernest Flammarion éditeur, août 1895, in-12, 312 pages.

AICARD (Jean), *Contes et Récits de Provence*, Marseille, éditions David Gaussen, 2010, in-8°, 206 pages. Recueil posthume composé de textes choisis en prose de Jean Aicard, commentés et annotés par Dominique Amann ; notamment de la très jolie nouvelle *Jacqueline*, connue seulement par un manuscrit autographe retrouvé à Los Angeles.

BLOY (Léon), *Le Désespéré*, Paris, librairie Alphonse Soirat, 1887, in-18, 430 pages.

BOUQUET (Maurice), *La Provence amoureuse. 1<sup>re</sup> série. Phanette, histoire du temps du roi René*, Marseille, imprimerie d'Étienne Camoin, 1866, in-16, 102 pages.

CHAMPSAUR (Félicien), *Le Massacre*, Paris, Édouard Dentu éditeur, 1885, in-18, xv-326 pages.

DUCLOS (Victor), *Jean Aicard. Simple notice sur sa vie et ses écrits*, Paris, Lucien Duc éditeur, 1894, in-16, 32 pages.

MISTRAL (Frédéric), *Mirèio*, Avignon, Joseph Roumanille libraire-éditeur, 1859, in-8°, 516 pages, musique ; avec la traduction littérale en regard.

SCHURÉ (Édouard), *Histoire du lied, ou la Chanson populaire en Allemagne, avec une centaine de traductions en vers et sept mélodies*, Paris, Albert Lacroix, Verboeckhoven et Cie, 1868, in-16, 534-4 pages, musique.

*La Cigale, publication artistique à l'occasion de l'anniversaire du quatrième centenaire de la réunion de la Provence à la France*, Paris, Alphonse Lemerre éditeur, 1887, in-folio, 24 pages.

## JEAN AICARD ET LES FÉLIBRES

Si Jean Aicard développa son œuvre « provençale »<sup>1</sup> en français, il ne méconnut point pour autant les félibres et leur action et ne dédaigna pas de commettre quelques textes sinon dans la belle langue littéraire de Mistral du moins dans l'idiome varois plus populaire et plus rustique, ainsi que j'ai déjà eu l'occasion de le dire<sup>2</sup>.

### Jean Aicard et la Renaissance provençale

Fondé officiellement le 11 mai 1854, le Félibrige s'implanta dans les départements du Midi de la France afin d'y ressusciter l'antique langue provençale des troubadours. Pour accomplir une telle œuvre, il fallait réunir tous les concours et toutes les bonnes volontés : les acteurs de cette renaissance auraient bien voulu attirer dans leur cénacle ce brillant poète déjà remarqué par la critique et l'Académie française... mais, de même qu'il n'avait pas souhaité s'enfermer dans le Parnasse, Jean ne voulut pas devenir un écrivain de langue provençale et cela lui fut plusieurs fois reproché.

De nombreux félibres estimaient Jean Aicard et Frédéric Mistral lui-même l'honorait de toute son amitié. Aussi, les que-

<sup>1</sup> En marge des grandes œuvres, voir de nombreuses petites pièces « provençales » en vers et en prose dans : AMANN (Dominique), « La Provence aicardienne », *Aicardiana*, 2<sup>e</sup> série, n° 31, 20 septembre 2020, pages 9-142.

<sup>2</sup> Voir AMANN (Dominique), « Jean Aicard, Frédéric Mistral et la langue provençale », *Aicardiana*, n° 9, décembre 1914, pages 41-72.



relles stupides et inutiles finirent-elles par cesser et, en 1890, le Provençal Charles Maurras, grand connaisseur du monde félibréen auquel il appartenait lui-même, pouvait écrire :

Jean Aicard ? grognent aussi quelques félibres, les vieux, les attardés. Un monsieur de chez nous qui habite Paris et qui fait des vers : EN FRANÇAIS, ajoutent-ils, en enflant des yeux furibonds...

Et croyez que félibres intransigeants, déliquescents des brasseries et fines Parisiennes ont, sans savoir comment, dans un coin de souvenir, quelque bribe d'Aicard, strophe qui piaille ou ronfle, car, en bonnes Provençales, les chansons de Jean Aicard parcourent en dansant toute la grande échelle de sonorités que le rêve éternel fait vibrer entre ciel et terre. [...] <sup>3</sup>.

Les relations de Jean Aicard avec les félibres commencèrent et s'achevèrent par deux crises : « l'affaire Pétrarque » en 1874 et « l'affaire Forbin » en 1920.

### *L'affaire Pétrarque (1874)*

Après plus d'une année de troubles, l'Assemblée nationale constituante française décida par le décret du 14 septembre 1791 le rattachement à la France d'Avignon et du Comtat Venaissin : le 25 juin 1793, ces deux ex-États pontificaux, augmentés des principautés d'Orange et de Mondragon, de la viguerie d'Apt et du comté de Sault, formèrent le « département de Vaucluse ».

Le 20 juillet 1801, Jean Pelet de la Lozère (1759-1842), alors préfet du département, fonda à Avignon une société littéraire

---

<sup>3</sup> *L'Observateur français*, 4<sup>e</sup> année, n° 61, dimanche 2 mars 1890, « Feuilleton. Paris lettré. Jean Aicard », page 2 colonnes 1-6 et page 3 colonnes 1-4.

baptisée *Athénée de Vaucluse* qui s'empressa de décider de célébrer le cinquième centenaire de la naissance du poète Francesco Petrarca — en français : Pétrarque — le 20 juillet 1304. Pour éviter les ardeurs du soleil, la commémoration eut lieu le 1<sup>er</sup> septembre avec l'inauguration d'une colonne monumentale, des discours, un banquet, de la musique, des jeux populaires et l'impression de deux volumes commémoratifs : une *Vie de Pétrarque* et une *Description de la fontaine de Vaucluse*.

Ces festivités ayant restauré son culte en Provence, la ville d'Avignon célébra de manière grandiose, les 18-19-20 juillet 1874, le cinquième centenaire de la mort de Francesco Petrarca, décédé le 18 juillet 1374 <sup>4</sup>. Jean Aicard y participa à un double titre : en qualité de membre de la société académique de Toulon, invitée officielle, et comme représentant le journal *L'Illustration* <sup>5</sup>. Là commencèrent ses relations difficiles avec sinon « les » félibres, du moins nombre d'entre eux.

À la suite d'un long article publié dans *La Gazette du Midi* à propos du poète Jean Reboul qui avait refusé la croix de la Légion d'honneur à deux reprises — sous Louis-Philippe et sous Louis-Napoléon, — le signataire « E. Roux » avait cru devoir colporter inopportunément des propos prêtés à notre écrivain :

Après ce que nous venons de dire, il nous sera facile de répondre à la lettre que nous avons reçue de M. Jean Aicard, l'auteur des *Poèmes de Provence*, si injuste pourtant envers les poètes provençaux qui le reçurent en ami aux fêtes d'Avignon. L'article

---

<sup>4</sup> Pour les fêtes de 1804 et de 1874, voir GUILLIBERT (Hippolyte) et BERLUC-PERUSSIS (Léon de), *Fête séculaire*.

<sup>5</sup> Cf. GUILLIBERT (Hippolyte) et BERLUC-PERUSSIS (Léon de), *Fête séculaire*, pages 78 et 80.

qu'il a publié dans l'*Égalité* contre ces fêtes et contre les félibres a été généralement trouvé fâcheux et empreint de préventions qu'un bon provençal devrait bien laisser aux raides esprits du Nord. Voici comment il essaie de se justifier et d'offrir la paix qui ne lui sera pas refusée... pourvu qu'il n'y revienne plus :

La Garde, près Toulon,  
2 août 1874.

Monsieur le Rédacteur,

J'ai publié, il y a quelque temps, un volume de vers intitulé : *Poèmes de Provence*, et, il y a quelques jours, un article sur les fêtes de Pétrarque.

Bienveillant pour le volume, votre journal critique rudement l'article. La critique est libre, et je n'aurais pas à répondre si je ne croyais devoir rectifier pour vos lecteurs quelques-unes de vos assertions.

Je n'ai, à mon vif regret, jamais inséré au *Siècle* qu'un sonnet.

Je n'ai jamais traité les félibres de « mauvais français qui préfèrent la petite patrie à la grande. » J'ai prétendu dire (c'est bien différent) qu'ils n'ont pas pour le bon français (la bonne langue française) l'enthousiasme que nous avons, nous, pour la langue provençale.

À Avignon, j'ai recueilli ce mot : « À présent, on va parler provençal ; on a bien assez mangé comme cela de français à Vaucluse. » Le mot m'est resté sur le cœur.

J'ai dit que j'ai pour les félibres « une admiration passionnée. » J'ai ajouté qu'ils sont injustes de se plaindre d'être méconnus et maltraités, faisant allusion à ce passage du discours d'Aubanel : « D'uni que i'a, — midamo, messies, parle pas per v'autri — ... nous traton de fenat !... »

Et puisque vous êtes moins sévère pour mes vers que pour

ma prose, laissez dans ma lettre ceux-ci, extraits des *Poèmes de Provence* :

... « Ô félibres, salut, salut ô Roumanille ;  
Chanteur de la grenade entr'ouverte Aubanel,  
On sait que votre accent donne à la jeune fille,  
Étant fait pour l'amour, un sourire éternel.

Et toi, Mistral, au nom prédestiné, félibres,  
Vos voix ont dominé, si douces cependant,  
Le Rhône et son mistral qui, sauvages et libres,  
Sur les ponts d'Avignon se brisent en grondant.

Coteaux du Languedoc, Alpines, monts et chênes,  
Qu'écoutez-vous, penchés en cercle à l'horizon ?  
Les monts et les forêts écoutent dans les plaines,  
Près du Rhône qui luit, la chanteuse Avignon. »

Je ne regrette de ces vers que la dernière rime. Vous me trouverez bien matérialiste, mais je déplore vraiment qu'une pensée si sincère soit si mal rimée.

Veillez agréer, Monsieur le Rédacteur, l'assurance de ma considération distinguée.

Jean AICARD.

Assurément, il faut le reconnaître, M. Jean Aicard n'avait pas cru être méchant ; il n'a pas accusé les poètes et littérateurs provençaux d'être de mauvais Français (il n'a pas prononcé ce mot) dans le sens politique et séparatiste ; il n'a pas dit, sans doute, que les félibres voulussent revenir à la vieille indépendance de notre province, mais il s'est joint à ceux qui, sans les connaître, les accusent à tort de creuser un fossé entre leur littérature et celle de la France. Tout en protestant de son « admiration passionnée pour leur œuvre, » il les représente comme

des ennemis de notre langue, par conséquent de notre civilisation et de notre nationalité, inséparables du langage qui nous réunit tous.

« Oui, cela est injuste, disait-il, et non moins injuste est l'*antagonisme* qu'ils essaient de créer entre le français et le provençal.

« Lorsque nous admirons que les félibres fassent, dans *une langue destinée à une mort prochaine*, des œuvres qui sont immortelles, nous n'acceptons pas qu'ils *blasphèment* la langue de Malherbe et de Molière, toujours vivante et toujours en progrès, la langue de Musset et de Victor Hugo. »

[...].

Nous voyons avec plaisir que M. Aicard est un hugolâtre croisé, un Français de l'école du *Siècle* (journal), mais qui garde encore un peu de bonne sève provençale. Nous finirons peut-être par nous entendre avec lui.

E. ROUX<sup>6</sup>.

Article bien inutile, donc, puisque le journaliste lui-même, après avoir publié la lettre de Jean Aicard, reconnut que celui-ci n'avait pas tenu les propos qu'on lui prêtait... mais article symptomatique de l'attitude de certains félibres.

### ***L'affaire Forbin (1920)***

Ainsi que j'ai déjà eu l'occasion de le dire<sup>7</sup>, la pièce *Forbin de Solliès ou le Testament du roi René* fut une grosse bourde de notre écrivain :

<sup>6</sup> *Gazette du Midi*, vendredi 7 août 1874.

<sup>7</sup> Voir notamment AMANN (Dominique), « Jean Aicard et Solliès-Ville », *Aicardiana*, n° 8, octobre 2014, pages 93-124 et 163-204.

— elle reposait sur une vision « romantique » de l'histoire de France, très éloignée de la réalité et qui encourut les critiques des spécialistes, notamment au sein de l'académie du Var ;

— elle brouilla définitivement Jean Aicard avec les félibres, chez qui il comptait pourtant d'excellents amis, et qui voient encore aujourd'hui en Forbin le plus grand traître de l'Histoire de Provence en ce qu'il livra, pour satisfaire ses intérêts personnels, la province au roi de France ;

— enfin, elle hypothéqua singulièrement les finances de notre écrivain qui dut solder, sur ses propres deniers, le très important déficit que les deux représentations occasionnèrent, le public, notamment en raison de la polémique, n'ayant pas été au rendez-vous autant que les organisateurs l'auraient souhaité.

## **Quelques félibres amis de Jean Aicard**

### ***Jean Amade, félibre catalan***

Jean Amade naquit le 30 août 1878 à Céret (Pyrénées-Orientales) où son père, Adrien, originaire d'Aubiet dans le Gers, s'était établi comme conducteur des Ponts et Chaussées ; il était l'aîné de trois sœurs, dont une mourut en bas âge.

Il fut un des principaux représentants de la renaissance littéraire dans sa région natale et même son chef de file dans le Roussillon ; il œuvra au développement de la littérature de langue catalane.

Il fit ses premières études au collège de Perpignan, puis au lycée Henri-IV et les poursuivit dans les universités de Paris et Toulouse. Titulaire d'une licence de philosophie (1900) et d'une licence d'espagnol (1901), reçu premier à l'agrégation d'espagnol au concours de 1904, il débuta comme professeur de cette langue au lycée de Montauban et, le 23 août 1905, rejoignit ce-

lui de Montpellier. Nommé maître de conférences à l'université de Montpellier le 1<sup>er</sup> décembre 1919, il soutint sa thèse de doctorat à la Sorbonne le 22 novembre 1924. Titularisé dans sa chaire montpelliéraine le 1<sup>er</sup> novembre 1931, il y enseigna jusqu'à sa retraite le 1<sup>er</sup> octobre 1948, consacrant sa vie à la cause des langues néo-latines<sup>8</sup>.

Le 6 juin 1906 il fonda avec Joseph-Sébastien Pons la Société d'études catalanes et, l'année suivante, créa la collection *Bibliothèque catalane* afin de favoriser les travaux dans cette langue et d'en promouvoir l'enseignement. La société publia, de 1915 à 1921, une *Revue catalane* destinée à la diffusion d'œuvres poétiques écrites dans une langue restaurée, notamment débarrassée de ses archaïsmes, gallicismes et hispanismes.

Écrivain, il exalta la Catalogne, tant espagnole que française ; il s'attacha à recueillir les proverbes et les chansons, les traditions et les légendes de cette province.

Il mourut à Céret (Pyrénées-Orientales) le 3 mars 1949.

Officier de l'Instruction publique (1923), chevalier (juillet 1938) puis officier (juillet 1948) de la Légion d'honneur.

Majoral du Félibrige (1935, *Cigalo dóu Gers o de Gascou-gno*), membre de l'Académie des Sciences et Lettres de Montpellier depuis 1930 et président d'honneur de la Société des langues néo-latines.

Aujourd'hui, Jean Amade est un illustre inconnu des lettres... mais pas de son pays natal qui a conservé son souvenir en attribuant son nom au collège d'enseignement secondaire de Céret, à une école maternelle de Perpignan ou à des rues de Céret et Saint-Cyprien.

<sup>8</sup> Les éléments biographiques contenus dans ce paragraphe sont extraits de la notice nécrologique de Jean Amade publiée par *Les Langues néo-latines*, 43<sup>e</sup> année, n° 112, février-juin 1949, pages 35-36.

Jean Amade a laissé une œuvre littéraire de quelque importance, toute consacrée à sa terre natale :

— poésies : *Chants rustiques et Oraison, poèmes* (1926). — *L'Oliveda (l'Olivette), poésies catalanes avec la traduction française en regard* (1934).

— essais : *Études de littérature méridionale* (1907). — *Anthologie catalane. 1<sup>re</sup> série : les Poètes roussillonnais* (1908). — *L'Idée régionaliste* (1912). — *Origines et premières manifestations de la renaissance littéraire en Catalogne au XIX<sup>e</sup> siècle : Thèse pour le doctorat ès lettres présentée à la Faculté des lettres de l'Université de Paris* (1924). — *Bibliographie critique pour l'étude des origines et des premières manifestations de la renaissance littéraire en Catalogne au XIX<sup>e</sup> siècle* (1924). — *Mélanges de folklore* (1935).

— roman : *Pastoure et son maître* (1909).

Comme exemples de son écriture poétique, je reproduis ci-après deux petites pièces françaises publiées par *La Revue hebdomadaire*<sup>9</sup> :

### LE MISSEL

Au chœur d'une petite église de village,  
Je trouvai, l'autre jour, ouvert, un grand missel,  
Sur son lutrin à moitié vermoulu, dont l'âge  
N'est pas connu des vieux dévots rêvant de ciel.  
Et je le feuilletai, tandis que la prière  
S'écoulait, bourdonnante, ainsi qu'un flot d'essaims,  
Et doucement je m'enivrai de sa poussière,  
De ses épîtres et de ses cantiques saints :

<sup>9</sup> *Revue hebdomadaire*, 2<sup>e</sup> série, tome VIII, 31 juillet 1897, pages 694-695.

Et tous ces mots latins qui couraient sur les pages,  
 En caractères d'autrefois, avaient pour moi,  
 Quoique compris, comme un mystère ; et les images,  
 Représentant les Saintes Femmes en émoi  
 Aux pieds du Christ qui rend l'âme sur le Calvaire,  
 Étaient douces et n'avaient pas un air sévère :  
 Douces de la douceur que donnent les lointains.  
 Et lorsque les feuillets tournaient, montrant les places  
 Où les doigts en passant avaient laissé des traces,  
 Comme un troupeau dans les buissons ou dans les thym,  
 S'exhalait une odeur de nappes enfumées  
 Par l'encensoir, odeur de vieux cierges éteints,  
 Odeur sainte de ces chasubles enfermées  
 Que le prêtre ne met qu'une ou deux fois par an,  
 Odeur de sacristie où dorment les calices,  
 — Atmosphère subtile et mystique, qu'enfant,  
 Près des autels, je respirais avec délices. —

### LES VIEUX ROUETS

Dans les fonds des greniers, à la clarté mourante,  
 Où toute chose prend des tons irrésolus,  
 Avec des airs souffrants de personne expirante,  
 Les vieux rouets, débris d'un monde qui n'est plus,  
 Étalent leur squelette exténué. Sans doute  
 Ils se parlent entre eux, mais bas, tout doucement ;  
 Et c'est en vain que l'on s'approche et qu'on écoute.  
 Dans leur douleur muette et leur recueillement,  
 Ils se disent des mots que l'on ne peut entendre.  
 Ils parlent du passé, mêlent leurs souvenirs :  
 L'un rappelle une main qui filait, la main tendre  
 D'une enfant qui rêvait en poussant des soupirs,

Un autre des chansons, filles de lèvres roses,  
 Un autre encor deux beaux yeux noirs, pleins de lueurs...  
 Mais maintenant, plus rien ne reste de ces choses :  
 Les yeux se sont éteints comme s'en vont les fleurs ;  
 La mort a pris et mis au fond des mausolées  
 Mains et lèvres, et les chansons sont envolées !

Son fils aîné, Louis Amade (1915-1992) fit carrière comme préfet et haut fonctionnaire de la police ; mais il est surtout connu comme auteur dramatique, romancier et parolier, notamment pour Gilbert Bécaud : *La Ballade des baladins*, *C'était mon copain*, *Les Enfants oubliés*, *Berceuse pour Gaya*, *Le Pays d'où je viens*, *Toi l'oiseau*, *Les Marchés de Provence*, *Quand il est mort le poète*, *L'important c'est la rose*, etc.

Jean Aicard connaissait Jean Amade en sa qualité d'écrivain régionaliste, soucieux de promouvoir la culture et le patrimoine littéraire de sa petite patrie catalane. En 1910, fraîchement installé sous la Coupole, il intervint en faveur de son recueil de nouvelles *Pastoure et son maître*. En réponse à la lettre de l'académicien varois qui l'informait de sa démarche, l'auteur lui adressa un mot de remerciements :

Montpellier, 10 avril 1910<sup>10</sup>

Monsieur et cher Maître,

Je trouve ici, en rentrant du Roussillon, votre lettre du 6 avril qui m'honore infiniment. Je ne sais en vérité comment vous témoigner ma gratitude ; mais je tenais à vous écrire tout de

<sup>10</sup> Lettre autographe signée de Jean Amade à Jean Aicard ; archives municipales de Toulon, Fonds Jean Aicard, correspondance, pièce n° 131, 3 pages.

suite pour vous adresser mes meilleurs et plus sincères remerciements. J'espère que votre rapport et vos souhaits porteront bonheur à *Pastoure et son maître*.

Je regrette de ne pouvoir aller vous témoigner de vive voix à Paris toute ma reconnaissance. Mes devoirs d'universitaire me retiennent au lycée et à la faculté des lettres de Montpellier jusqu'en juillet prochain. Mais, avec des parrains tels que vous, les filleuls peuvent être sans crainte.

Je vous adresse par le même courrier un exemplaire du journal de Toulouse *Le Télégramme*, très répandu, comme vous savez, dans le Midi. Ce numéro contient un article du délicat poète M. François Tresserre sur mon livre *Pastoure*. Vous verrez qu'il commence par une citation empruntée à vos propres œuvres. Je tenais à vous le faire parvenir pour vous montrer combien je sais tout ce qui me rattache à vous-même.

Encore une fois, merci du fond du cœur, et croyez-moi, Monsieur et cher Maître, votre bien dévoué :

jean amade

L'appui de notre écrivain dut faciliter quelque peu les choses puisque *Pastoure* obtint un prix Montyon en 1910<sup>11</sup>. Aussitôt le résultat connu, Jean Amade s'empressa de remercier son bienfaiteur :

Montpellier, 10 mai 1910<sup>12</sup>

Monsieur et chez maître,

<sup>11</sup> En 1910, l'Académie française forma, pour le concours Montyon, un prix de 1 200 F, trois prix de 1 000 F et vingt-neuf prix de 500 F. L'un de ces derniers revint à Jean Amade pour son recueil de nouvelles, *Pastoure et son maître* (*Le Figaro*, 56<sup>e</sup> année, 3<sup>e</sup> série, n° 124, mercredi 4 mai 1910, « À l'Institut », page 3, colonne 3).

<sup>12</sup> Lettre autographe signée de Jean Amade à Jean Aicard, collection particulière, 4 pages.

Je n'insisterai pas sur la grande joie que m'a causée la décision de l'académie française touchant mon œuvre *Pastoure et son maître*. Mais comment vous témoigner ma reconnaissance ? Vous avez tant fait pour que ce livre fût remarqué par le jury chargé de décerner les prix ! L'estime que vous aviez pour lui m'honorait infiniment ; mais le choix de l'académie me rend votre débiteur.

Me voilà maintenant plus confiant et plus serein. Je travaillerai avec la paix de l'âme et l'espoir nécessaires pour écrire des pages saines et conformes à mon idéal. En vérité, certaines manifestations littéraires contemporaines, qui éblouissent et entraînent le public, sont faites pour décourager un travailleur de bonne volonté. C'est souvent l'art factice et malsain qui séduit la foule. Il faut quelque courage aujourd'hui pour écrire selon son cœur. Mille fois donc merci à l'Académie française qui nous permet de garder confiance, et mille fois merci à ceux qui, comme vous, par conviction, par sincérité, par dévouement aux causes justes, s'efforcent de relever les courages.

C'est pourquoi, si vous passez en Roussillon pendant les grandes vacances, je vous présenterai avec joie dans nos montagnes du Haut-Vallespir, à St Laurent de Cerdans, quelques-uns des types que j'ai reproduits dans mon livre, vieux bergers, jeunes bûcherons, et quelques-uns aussi de nos plus frais paysages dont la poésie tendre et discrète repose l'esprit.

Recevez, Monsieur et cher Maître, encore une fois l'assurance de toute ma gratitude et l'expression de mon inaltérable attachement.

jean amade

En avril 1913, alors qu'il venait de publier *L'Idée régionaliste*, Jean Amade revint vers Jean Aicard pour solliciter à nouveau son concours :



Montpellier, 10 avril 1913<sup>13</sup>

Cher poète et cher maître,

Vous avez reçu en son temps mon dernier livre, intitulé « l’Idée régionaliste », que je me suis empressé de vous faire parvenir dès sa publication. J’ai posé la candidature de cet ouvrage à l’un des prix de l’Académie française (prix Montyon), comme j’avais fait pour le précédent « Pastoure et son maître ». Je n’ai pas oublié l’intérêt que vous aviez bien voulu témoigner à celui-ci, et vous garde toujours la plus vive reconnaissance pour vos délicates attentions à son égard. Encouragé par votre aimable accueil, je me permets d’attirer une fois encore votre regard sur ce nouveau volume, qui analyse et défend une idée dont le développement ne pourrait qu’accroître la patrie française dans sa conscience d’elle-même et dans sa prospérité.

L’Académie, qui a voulu marquer son estime à mon livre de nouvelles « Pastoure et son maître », consentira, je l’espère, à faire partager le même sort à cette brochure de théorie et de propagande « l’Idée régionaliste », dont le but moral est aussi évident et les saines intentions aussi manifestes. Elle fait partie d’une collection ou bibliothèque que j’ai moi-même fondée, ce qui représente, je crois aussi, un effort méritoire dans le sens provincial. Le dépôt des cinq exemplaires à l’Institut a été fait à temps, et c’est, selon la tradition, par une lettre adressée au secrétaire perpétuel que j’ai posé sa candidature au prix Montyon.

Veuillez agréer, cher poète et cher maître, avec mes excuses pour mon importunité et mes remerciements pour votre bienveillance, l’expression de mes sentiments dévoués et respectueux :

Jean Amade

<sup>13</sup> Lettre autographe signée de Jean Amade à Jean Aicard ; archives municipales de Toulon, Fonds Jean Aicard, correspondance, pièce n° 132, 4 pages.

Dans cet essai, l’auteur expose les méfaits de l’uniformité et défend la décentralisation, les dialectes, les arts et les littératures des régions... L’idée était-elle prématurée dans la pensée nationale... ou dans l’esprit des académiciens de l’époque ? Jean Amade ne fut pas lauréat, malgré l’appui de Jean Aicard dont on ne saurait douter.

Il obtint encore, après le décès de notre écrivain, 1<sup>o</sup> en 1925 un prix Montyon de cinq cents francs pour *Origines et premières manifestations de la Renaissance littéraire en Catalogne au XIX<sup>e</sup> siècle* et 2<sup>o</sup>, en 1927, un prix Archon-Despérouses de cinq cents francs pour *Chants rustiques et Oraisons*.

L’œuvre régionaliste de Jean Amade, au tout début du xx<sup>e</sup> siècle, marque le progrès de l’idée de « petite patrie », lancée par Michel Bréal après la défaite de 1870, et dont les *Poèmes de Provence* avaient apporté la première illustration littéraire :

L’exemple apporté par les travaux de Michel Bréal, publiés en 1871, est significatif. Cet éminent linguiste a comparé les systèmes éducatifs français et allemands pour tirer les leçons de la défaite de 1870. Il propose de mettre en valeur « la patrie étroite » comme le font nos adversaires. Ce concept qu’il a étudié sera désigné en France par l’expression de « petite patrie ». Afin d’accéder à la notion abstraite de « Patrie », Bréal suggère de susciter d’abord « un patriotisme éclairé, reposant sur l’amour que se portent des provinces qui se connaissent et qui s’apprécient ». En bref, pour aimer sa Patrie, il faut d’abord aimer sa petite patrie<sup>14</sup>.

<sup>14</sup> GORENC (Michèle), « Jean Aicard, initiateur de la poésie du pays natal », Toulon, juin 2010, actes du colloque *Jean Aicard en son jardin*, page 25.

## Louis Béchet, baile du Félibrige

Louis Béchet<sup>15</sup> est issu d'une famille originaire du Vaucluse. Son aïeul paternel, Louis-Auguste (1823-1900), naquit et mourut à Valréas où il travailla toute sa vie comme boucher.

Son père, Louis-François, né à Valréas le 9 mai 1849 et décédé à Buis-les-Baronnies (Drôme) le 3 mars 1894, exerça le métier de postillon. Il se maria le 18 novembre 1872 à Lus-la-Croix-Haute (Drôme) avec Marie-Virginie Mathieu, née à Lus-la-Croix-Haute le 12 juillet 1848 et décédée à Buis-les-Baronnies le 27 mai 1882. Après le décès de sa première épouse, il contracta une nouvelle union à Buis-les-Baronnies le 14 avril 1883 avec Hortense-Céline Bonfils, née à Buis le 14 octobre 1860. Tous ses enfants — quatre du premier mariage, dont un décédé en bas âge ; et deux du second, dont un décédé en bas âge — sont donc nés dans la Drôme provençale.

Louis-Auguste Béchet est l'aîné de cette fratrie. Il naquit à Lus-la-Croix-Haute le 22 août 1873. Sa première épouse étant décédée six mois après leur union, il se remaria à Crest (Drôme) le 18 février 1905 avec Marie Godard qui lui donna trois enfants.

Il fit une carrière professionnelle modeste, notamment chez l'imprimeur Noël Macabet à Valréas, et mourut le 14 juillet 1941 au Sauzet (Drôme), joli village médiéval de la Drôme provençale dont son fils aîné<sup>16</sup> était alors le curé.

<sup>15</sup> ATTENTION : il existe plusieurs autres Béchet, dont le professeur de lycée Joseph-Eugène Béchet (né en 1839), un Louis Béchet professeur de mathématiques à la fin du siècle et un autre Louis Béchet auteur dramatique montpelliérain à la charnière des XIX<sup>e</sup> et XX<sup>e</sup> siècles.

<sup>16</sup> Léon-Just-Joseph Béchet, né à Crest le 21 janvier 1906 et décédé à Carpentras le 1<sup>er</sup> avril 1981. Prêtre, chanoine ; auteur d'un *Inne à Nosto Damo* et d'ouvrages de dévotion mariale ; éditeur des œuvres de son père.

Louis Béchet est principalement connu comme écrivain, tant en français qu'en provençal. Il a toutefois livré très peu d'œuvres à l'impression et sa production est principalement dispersée dans la presse locale et régionale, à l'instar de cet article :

Rythmes grégoriens  
et temps futur<sup>17</sup>

À Ismaël Varneyson

Il y a quelques jours, dans une grande chapelle monastique, qu'empourpraient mélancoliquement les derniers rayons d'un soleil automnal, j'écoutais, ravi, de mon petit coin de la tribune publique, les voix des religieux aux longues coules blanches, s'élevant sous la voûte sonore en d'ardentes supplications vers le ciel, dans ce rythme grégorien qui porte en lui un je ne sais quoi de suave, de pénétrant et d'indéfinissable... Puis la mélodie céleste fit place à un silence solennel, et dans l'enceinte sacrée, je mêlai ma méditation à celle de ces moines que j'apercevais tout à peine, là-bas, immobiles, le front courbé.

Et à cette heure, où le crépuscule envahissant le sanctuaire apportait les adieux du soleil s'enfuyant là-bas, par-delà les monts avoisinants, me trouvant loin du monde et plus près de Dieu, j'eus une vision : celle des adieux de la Liberté en France à tout ce qui restait encore de religieux, hommes et choses. Je la voyais s'enfuir vers d'autres rives, cette Liberté qui, jusqu'alors, avait rayonné bienfaisante sur toutes les émanations de la foi catholique, et telle une hirondelle fuyant les rigueurs des frimas, elle fuyait, elle aussi, vers un Orient où elle retrouverait ses privilèges.

La séparation était là, jetant son cri de guerre stupide et préparant son œuvre destructive.

<sup>17</sup> *Le Mistral*, 17<sup>e</sup> année, n° 891, mercredi 6 décembre 1905, « Variétés », page 1, colonne 1.



Plus de cérémonies extérieures, plus de ces grandioses manifestations de piété dans nos vieilles églises ; partout la persécution, les luttes fratricides, en un mot, l'ère d'un martyrologe nouveau, nimbant d'une autre auréole le front de l'Église souffrante.

Et comme jadis, aux premiers siècles de floraison de l'Idée chrétienne, je voyais les hommes de foi, les pieuses femmes, les vierges et les enfants, nouveaux martyrs d'un paganisme intellectuel et des Nérons du jour, s'en aller silencieux, l'âme sereine, assister aux offices divins dans quelque endroit reculé, et là, tous agenouillés devant un autel rustique, prier pour leurs persécuteurs et chanter ensemble des hymnes mélodieuses que les anges de là-haut accompagnaient sur leurs harpes d'or.

Les âmes simples et candides qui, jadis, couraient au martyre, tous ces disciples du grand Crucifié qui donnèrent leurs trésors et leurs vies pour la sauvegarde de leur foi, revivaient dans ces chrétiens de nos jours, justifiant une fois de plus que les persécutions religieuses sont des semences d'apôtres.

Les églises fermées, les sanctuaires dévastés, je voyais s'emplier non plus les antiques catacombes de Rome s'ouvrant sur le Tibre ou dans le Colysée, mais des sortes de catacombes que l'on nommait caves, granges, ou souterrains préhistoriques, et là, loin des regards profanes et indiscrets, la prière, ardente comme jadis, jaillissait de tous les cœurs implorant la miséricorde divine sur les humains qui sont tous frères dans le Christ.

C'est alors qu'il me sembla que ce chant grégorien, mis en honneur par un grand Pape des premiers siècles, et renoué par Pie X, revenait bien à son heure, comme une musique céleste, pour mêler ses notes plaintives aux cantiques des persécutés, et ce rythme si pénétrant montait des poitrines chrétiennes comme un parfum d'encens ; des voix séraphiques, alternant

avec les voix des vierges, formaient une suave mélodie résonnant doucement dans les asiles de la religion proscrite.

Et ces chants de la primitive Église devenaient plus que jamais pour moi, en cette heure de trouble, « la vieille chanson du catholicisme qui berce la misère et endort la souffrance ».

Puis, tel un rêve à la fois pénible et doux, ma vision se termina.

Là-bas, un à un, les moines silencieusement regagnaient leurs cellules, et dans la chapelle, maintenant noyée des ombres de la nuit, à la lueur vacillante de la lampe du sanctuaire, il me sembla, au moment où je me retirai, que les Saints des vitraux continuaient, autour du Tabernacle, la douce, la pénétrante mélodie grégorienne interrompue tout à l'heure...

Louis BÉCHET, *félibre*.

Ardent propagandiste de la langue provençale et membre très actif du Félibrige où il entra en juillet 1899, il fut cofondateur et directeur de la revue *Le Clocher provençal* (1900-1912) et de l'almanach *Lou Bartavèu* (1901-1941) ; président-fondateur de la *Poumo vauriasso* ; fondateur et président de l'*Escolo la Coumtadino* (1924) ; fondateur de l'*Escolo dóu Cièri* à Orange ; cofondateur et directeur de *La Voix du terroir*, collaborateur de l'*Armana dóu Ventour*, de l'*Armana prouvençau*, de la revue *Lou Gau*, de l'hebdomadaire *Le Mistral*, etc.

Reçu félibre majoral à la Sainte-Estelle de juin 1922 tenue à Cannes, il hérita de la *Cigalo de Dóu finat* précédemment détenue par François Pascal (1848-1932), démissionnaire en 1921. Le Félibrige était alors dirigé par un *capoulié* assurant la présidence et un *baile*, ou chancelier, chargé de toute l'administration. Le *baile* en titre, Marius Jouveau, ayant été élu *capoulié* du Félibrige à la Sainte-Estelle de 1922, fit appel à Louis Béchet pour le remplacer comme *baile*, fonction qu'il exercera de 1922 jusqu'au 1<sup>er</sup> juin 1941, quelques semaines avant sa mort :

Le consistoire des félibres majoraux réunit l'année dernière à Cannes élisait M. Jouveau comme Capoulié ; et, ce dernier, qui était alors baile-chancelier, avait la redoutable mission de se donner un successeur. Son choix se porta sur M. Louis Béchet, qui venait d'être nommé majoral dans la même séance.

Toute société un peu importante, et quelques fois celles qui ne sont pas importantes du tout, ont un président, des vice-présidents, un secrétaire, un trésorier, un archiviste, des conseillers. Le Félibrige n'a qu'un président, le Capoulié, c'est tout ; et ce dernier choisit lui-même une sorte d'intendant général, qui est le secrétaire, le comptable, le trésorier et le conseiller de cette vaste association. C'est une rude besogne, à laquelle s'ajoute encore celle de Maître des cérémonies, garde des sceaux et diplômes, etc...

M. Louis Béchet, le baile-chancelier actuel est né à Lus-la-Croix-Haute (Drôme) en 1873. Son activité félibréenne s'est formée à Valréas, où il a résidé jusqu'à cette année, et où il a créé et développé une des plus actives sociétés du Félibrige, la *Poumo Vauriasso*. Il dirige actuellement une importante industrie à Vaison.

Les œuvres provençales de Louis Béchet sont peu connues, parce que publiées en plaquettes ou brochures, semées aux quatre coins de la presse méridionale ; mais elles sont vives d'allure, d'un traditionaliste de bon aloi, et marquées au coin d'une fine observation. Il a fondé plusieurs revues : le *Clocher Provençal*, la *Voix du Terroir*, la *Semaine régionale*, qui ont vécu d'assez longues années jusqu'à la guerre. Béchet est également polémiste, mais il ne trempe sa plume que dans la bonne encre.

<sup>18</sup> *Le Petit Provençal*, 48<sup>e</sup> année, n° 16929, lundi 18 juin 1923, « Nos félibres », page 1, colonnes 3-4, article de Paul Ruat.

Quoique ayant passé sa vie dans l'imprimerie, Louis Béchet, chargé d'une nombreuse famille, n'a pu réunir ses œuvres en volumes, et c'est grand dommage, car on pourrait se rendre compte plus exactement qu'il était digne de porter la cigale d'or des Majoraux.

M. Béchet est également conférencier, sa parole est ardente et vive comme sa foi félibréenne. Ses discours sont aussi des petits chefs-d'œuvre et son répertoire de chants provençaux est inépuisable.

Pour bien dire, Louis Béchet est un animateur. Il est homme d'action et entraîneur d'hommes. Le Félibrige ne peut que se louer de le voir à l'œuvre comme le bras droit du capoulié Jouveau. De Jouveau, dont il a un peu de la belle ardeur, de son enthousiasme, de son dévouement, et aussi de son physique, car la très belle barbe du capoulié a un digne pendant en la barbe du chancelier Béchet. On dit que la barbe est un signe de force : nous avons donc un Félibrige fort !

Et que Santo Estello maintienne longtemps à sa tête ses deux fidèles serviteurs pour la « reconquête de nos droits et de notre patrie provençale », pour parler comme Mirabeau aux États-Généraux de la Révolution.

Car notre Mirabeau, qui était un grand félibre de son époque, ne manquait jamais une occasion de rappeler, soit à Versailles, à Paris, ou à Aix, que la Provence s'était donnée à la France « comme un principal à un autre principal », sous l'expresse réserve de garder les preuves de sa nationalité : ses lois, ses coutumes, et sa langue !

P. RUAT.

En juillet 1903, après avoir assisté à la création de *La Légende du cœur* de Jean Aicard sur le Théâtre-Antique d'Orange, Louis Béchet lui envoya un poème provençal pour le remercier d'avoir fait revivre les légendes et traditions du pays :

### Au Poueto d'elei Jan Aicard <sup>19</sup>

En remembre de la Proumiero de sa Lègendo dóu Cor jougado  
au Tiatre rouman d'Aurenjo lóu dilun 13 de Juliet 1903.

L'ai vist jouga toun obro bello  
Dins lóu bèu Cièri di Rouman.  
Souto la capo dis estello  
Moun cor n'avié plus rèn d'uman.

Moun amo s'emparadisavo  
Doù paraulis meravious  
Qu d'eilavaut, plan-plan mountavo  
Coum'n counconcert armounious.

O que me sièu senti felibre  
Aqui davans ti troubadour  
Nostis avi, qu an fa lou libre  
Dóu Gai-Sabé, di Cour d'Amour.

As fa revieure la Prouvènço  
Dins l'estrambord dóu bon vièi tèms.  
Dins sis us, dins si cresènço  
Perèu dins si galo-bon-tèms.

La Tarasco me faguè rire  
Cabestaing me faguè ploura  
E restère mut davans l'ire  
Dóu fier Ramoun l'Encrudela.

Mai noun vene'scrieure l'istori  
De la Legèndo qu'as muda  
Per ièu n'en garadarai mémòri,  
E sènso jamai l'oublida.

Ièu pensarai touto ma vido  
Qu m'as fa faire un raive d'or  
O moun amo crido, crido  
« Vivo la Legèndo dóu Cor ! »  
.....  
Aqueli vers soun per te dire  
Poueto, moun amiracioun  
Per ta bello obro, que d'afecioun  
M'a esmougu e m'a fa rire.

Louis Bechet  
felibre

Vau-rias (Valréas) Vau-cluso 18 de Juliet 1903.

### *Edmond Besson, linguiste du Trièves mensois*

Jean-Henri-Edmond Besson ne semble pas avoir été affilié au Félibrige mais il a poursuivi une action de même nature en publiant des poésies et un glossaire de son dialecte local du Trièves mensois, dans le département de l'Isère.

Il naquit à Mens (Isère) le 19 août 1853 dans une famille modeste : son père, Augustin (1818-1878), né et décédé à Mens, y travaillait comme ouvrier tailleur d'habits.

Nanti de l'instruction primaire obligatoire, il se fit valet de chambre à Paris. Ayant devancé l'appel, il rejoignit le 3 septembre 1874 le 1<sup>er</sup> régiment d'artillerie-pontonnières à Avignon. Promu brigadier le 7 août 1876 puis maréchal des logis le 6 avril 1877,

<sup>19</sup> Archives municipales de Toulon, Fonds Jean Aicard, carton 1 S 58, n° 71.

il reçut son congé le 17 août 1878 et rejoignit la réserve de l'armée active le 30 juin 1879<sup>20</sup>.

Le 11 novembre 1878, parvenu au terme de son engagement militaire, il passa dans la subdivision d'Alger comme employé au chemin de fer. Le 18 février 1879 il se fit embaucher au chemin de fer de Dakar à Saint-Louis (Sénégal) et y travailla jusqu'au 4 avril 1889. Il ne regagna la métropole qu'à la fin du siècle. Dans le recensement de l'année 1901, il est signalé revenu à Mens où il habite avec sa sœur Marie-Augustine, épicière. Ensuite, il n'a plus quitté Mens, consacrant ses loisirs à son activité littéraire.

Auteur peu prolifique, Besson a laissé un manuscrit de cent cinquante pages in-folio contenant une belle série de poésies en patois semi-provençal du Trièves mensois ainsi qu'un glossaire des principaux termes de ce parler.

Il n'eut pas les moyens financiers pour faire imprimer ces travaux mais l'académie delphinale s'y intéressa dans sa séance du 7 juillet 1911 : l'abbé Auguste Dussert, membre de la compagnie, fit un exposé sur l'œuvre de Besson et le bulletin publia quatre poèmes et le petit glossaire<sup>21</sup>.

Dans son exposé préliminaire, l'orateur constate d'abord que « le patois du Trièves est une variété du provençal, moins poétique, moins fluide et moins sonore, sans doute, — avec des finales abrégées ou durcies et des phénomènes de rhotacisme,

<sup>20</sup> Bureau de recrutement de Grenoble, classe 1873, matricule 1052. Versé dans l'armée territoriale le 1<sup>er</sup> juillet 1883 ; libéré du service militaire le 1<sup>er</sup> novembre 1899.

<sup>21</sup> DUSSERT (Auguste), « Un recueil de poésies en patois de Mens par M. J.-H.-Edmond Besson présenté à l'académie delphinale par l'abbé A. Dussert », *Bulletin de l'académie delphinale*, 5<sup>e</sup> série, tome 5<sup>e</sup>, année 1911, pages 301-328.

— mais relevée déjà par un véritable accent.<sup>22</sup> » Il mentionne ensuite que les poésies d'Edmond Besson sont généralement tirées de contes du terroir, que « sa muse ne s'égare pas sur les hauteurs », que « sa veine est plutôt modeste et sans prétention, ses sujets simples et familiers » mais qu'aussi « il abonde en scènes de mœurs intéressantes, quelquefois gracieuses, toutes pleines le plus souvent de la saveur du terroir<sup>23</sup> ».

Quant au style et à la forme littéraire, « l'orthographe ou plus exactement la graphie de M. Besson est assez défectueuse ; elle n'est ni française ni provençale et rend la lecture de ses vers difficile, même pour des Mensois. [...] La versification ne paraît pas moins contestable : un certain nombre de vers semblent faux, à compter simplement le nombre des syllabes, ou si l'on tient compte des élisions qui forcément devraient en supprimer une.<sup>24</sup> »

Besson lut dans les *Annales* le poème *Les Fleurs de mai*<sup>25</sup>, de Jean Aicard, mettant en scène les « mayes » ou « reines de mai » :

## LES FLEURS DE MAI

Premier mai, souvenir charmant, boutons ouverts !  
La querelle des nids emplit les chênes verts.  
L'épine disparaît sous le fouillis des roses.

<sup>22</sup> DUSSERT (Auguste), « Un recueil de poésies », *op. cit.*, page 302.

<sup>23</sup> Pour ces trois citations, voir DUSSERT (Auguste), « Un recueil de poésies », *op. cit.*, page 307.

<sup>24</sup> DUSSERT (Auguste), « Un recueil de poésies », *op. cit.*, page 309.

<sup>25</sup> *Les Annales politiques et littéraires*, n° 1509, dimanche 26 mai 1912, page 459, colonnes 1-2.

Dans la haie, où les fleurs du jasmin sont écloses,  
 Un frais et monstrueux chardon s'épanouit.  
 La montagne respire et tout se réjouit,  
 Et, comme un champ ses fleurs, la ville, dès l'aurore,  
 Voit nos Reines de Mai, souriantes, éclore  
 Sur le seuil des maisons où se chauffe l'aïeul.

Allez, enfants, cueillir la rose et le glaïeul,  
 Apportez du lilas et de la clématite,  
 L'ardent coquelicot, la pâle marguerite,  
 Les lis droits et si blancs, les jaunes boutons-d'or ;  
 Cueillez tout ; le soleil en fera naître encor.  
 Ils reviennent, portant des bouquets à main pleine ;  
 La plus jolie enfant devient alors la Reine :  
 La Maye, en robe blanche, aux plis bien arrangés,  
 Est assise, les pieds sur un siège allongés ;  
 On dirait, à la voir ainsi de blanc vêtue,  
 Sans mouvement, muette et raide, une statue.  
 On la couvre de fleurs. Bleu, jaune, vert, carmin,  
 La constellent. Elle a des fleurs dans chaque main ;  
 Chaque pli de sa robe en garde une poignée ;  
 Sa jeune chevelure est de fleurs couronnée.  
 Des pieds jusqu'à la tête, un voile en tulle blanc  
 L'enveloppe et lui fait comme un nimbe tremblant ;  
 On voit la reine en fleurs à travers ce nuage,  
 Et, sur sa blancheur pure, emblème de son âge,  
 Les fleurs semblent dormir sur la neige des monts,  
 Mais, sur la neige même, elles disent : Aimons !

« Pour la Reine ! », murmure une petite fille  
 Qui vous tend l'escarcelle où sa fortune brille.  
 D'autres quêtent de même, et c'est pourquoi, le soir,

Sur les seuils parfumés, on les verra s'asseoir,  
 Et, l'appétit riant sur les lèvres vermeilles,  
 Manger en bourdonnant, comme font les abeilles...  
 Souvenirs ! Souvenirs ! Provence d'autrefois !  
 Ô païenne, pays latin et sol gaulois !  
 Dis, vieux Nostradamus, d'où vient cette coutume ?

Jadis, et dans ce mois où la colline fume,  
 Nubile, se voilant d'un nuage amoureux,  
 Où Pan tressaille et gronde au fond des antres creux  
 Et se lamente, fou des baisers de l'aurore,  
 Où, dans la fleur, le fruit en germe s'élabore,  
 Nos pères, qui fêtaient le renouveau divin,  
 Fêtaient surtout la vigne en sève, espoir du vin ;  
 Et, lorsque se mettrait la pâle fleur d'ivresse,  
 Tous ces Ioniens, le cœur plein d'allégresse,  
 Aux premiers jours de mai, songeaient, dès le réveil :  
 « Voici la joie en fleur : fais-la mûrir, soleil ! »

Et les Mayes alors, de pampres couronnées,  
 Chantaient le doux printemps et leurs belles années,  
 Car les Mayes étaient des filles de seize ans  
 Qui, sous les oripeaux et les bijoux luisants,  
 Sous les fleurs en couronne, en bouquets, en guirlande,  
 Échangeaient un baiser sonnante pour une offrande  
 Dont on faisait, le soir venu, de gais repas.  
 Ah ! certes, le passant ne se refusait pas,  
 Et les Mayes, ayant, belles entre les belles,  
 Les fiancés jaloux qui veillaient autour d'elles,  
 Égayaient les chemins, à chaque carrefour,  
 Vierges en fleurs, espoir des vendanges d'amour !

Il écrivit aussitôt à notre écrivain pour lui signaler que, dans son patois, le mot « maye » avait un sens quelque peu différent :

Mens le 26 mai 1912<sup>26</sup>

À Monsieur Jean Aicard

à Paris

Je viens de lire dans les « Annales » *Les fleurs de mai*, où il est question des « Mayes ». Permettez-moi à ce sujet une petite remarque.

Moi aussi, je me sers quelquefois du terme « Mayo » mais je ne le tire pas tout à fait de la même racine. Je le définis ainsi dans mon petit glossaire : *Apostrophe de nos Grands-mères à l'adresse des filles débraillées, par allusion à l'accoutrement des bandes déguisées en rois mages, pour aller quêter de porte en porte le jour des rois*. J'ai fait partie de la dernière tournée, ici, il y a 50 ans ! : nous n'étions que des garçons, mais d'après mes parents, les filles en faisaient ordinairement partie.

Il faut vous dire que : « moi aussi – poésie – Anastasie », j'ai composé un recueil, même un fort volume de poésies en patois semi-provençal du Trièves Mensois, qui ne verra probablement jamais les feux de la presse !... mes moyens ne me permettent pas de me payer le luxe d'un éditeur : sont-ils exigeants ces gaillards-là quand on n'a pas l'heur d'être de leurs connaissances ?... C'est dommage \* ! Le patois se meurt et nos neveux seraient peut-être un jour, fort aise, de savoir quel charabia parlaient leurs oncles.

Vous êtes certainement dans le vrai, en faisant sortir le terme d'une très haute antiquité. Mais il faut considérer que beaucoup

<sup>26</sup> Lettre autographe signée de J. Besson à Jean Aicard, dimanche 26 mai 1912, 2 pages ; archives municipales de Toulon, Fonds Jean Aicard, correspondance, pièce n° 627.

de ces coutumes du paganisme se sont perpétuées jusqu'à nous, accommodées par nos braves aïeux à la religion nouvelle, et souvent transposées d'une saison ou d'un jour de fête à un autre ?...

Dans ces conditions-là, une définition ne me paraît pas sans valeur. Dans tous les cas que le terme vienne de : *Mage*, ou de : *Maius*, j'ai entendu, il y a peu de jours, une vieille femme dire, en voyant passer une dame affublée à la dernière mode : *A l'air d'uno groosso mâyo !...*

Qu'il y en a, dans nos patois de ces termes qui font rêver ? Par exemple : *Côri*, mot de mépris qui rappelle l'époque où nos aïeux se servaient du : *cauris*, comme monnaie ?...

Et ces deux verbes : *Brézénar* et *Bruturnar* ! qui bien mieux que : *Bredouiller* mot français par lequel ils peuvent être traduits évoquent le souvenir de la langue des Armoricains ?

Mais je ne veux pas vous ennuyer et me permets de vous souhaiter le bonsoir en vous priant d'agréer l'assurance de mes sentiments les plus respectueux.

JBesson

J. Besson place de la Halle  
à Mens (Isère)

\* Mes élucubrations n'ont pas été couronnées par l'Académie Française mais ont cependant fait l'objet d'un rapport fort élogieux de l'Académie delphinale, séance du 7 juillet 1911.

### **Jules Besson, cordonnier-félibre**

Jules Besson est issu d'une famille établie depuis plusieurs générations à Saint-Zacharie, petite commune du Var située au pied du massif de la Sainte-Baume. Son père, Louis-Henri Besson, y travaillait comme potier et sa mère comme couturière.



Jules y naquit le 7 décembre 1882. Il épousa à Cuges (Bouches-du-Rhône), le 17 juillet 1909, Louise-Émilie Jullien, née à Marseille en 1887. Il s'établit cordonnier à Trets (Bouches-du-Rhône)<sup>27</sup> mais revint finir sa vie à Saint-Zacharie où il mourut le 12 juillet 1955. Son frère Gabriel fut tué à Verdun le 29 septembre 1914.

Très modeste artisan des lettres, Jules Besson est resté fort méconnu : *Le Petit Marseillais* et *Le Petit Provençal* le mentionnent à quelques reprises comme un « brillant orateur provençal » et un poète. Il s'était affilié au Félibrige.

En mai 1919, alors qu'il parcourait la région en vue de l'érection du monument qu'il projetait à la gloire de Caius Marius, le général romain vainqueur des Barbares venus pour assiéger Rome, Jean Aicard se rendit à Trets et Jules Besson l'y accueillit avec une poésie provençale écrite non pas dans la belle langue littéraire des félibres mais dans le dialecte varois plus rude<sup>28</sup> :

### **Hooumagi a Moussu Jean Aicard**

per sa vengudo a Trets<sup>29</sup>.

Maistré !

Ô ! Maistré valerous qué jounglas 'mé l'histouaro,  
Encavouta dessu lou terriblé Pégaso,  
Coures apéramount, Immourtéou plèn dé glouaro.  
Souléou dé pouésio ! sculptour dé la phraso !...

<sup>27</sup> D'après le recensement de 1931, il y était encore cordonnier.

<sup>28</sup> Les écrivains populaires dénués d'instruction secondaire ont rarement assimilé la langue littéraire restituée par Frédéric Mistral et les premiers félibres : ils se contentaient du dialecte appris dans leur enfance en y appliquant une graphie très phonétique.

<sup>29</sup> Poème de Jules Besson, archives municipales de Toulon, Fonds Jean Aicard, carton 1 S 58, n° 71, manuscrit autographe, 2 pages.

Q'unt' entrefouliment dé joyo é d'strambord,  
D'enqueil vous poussédas èiçi din la vallado  
Ô ! Maistré Jean Aicard, gaï Pouêto eï rimo d'or ;  
Ami doou pastourèou é dé la galéjado.

Séгур vouostré proujèt, ooura lou courounamènt,  
Car sus li rueïno antiquo dé Caius Marius,  
Lou poplé doou Miéjour, voudra maï faramènt  
Li dreissas lou *Piéloun*, li rappelant leïs us.  
La légendo es toujours désempeï rapétado ;  
Vingt siouclé en bèn passa, maï en passa pèr rèn,  
Car n'en pa fa ooublida, la bataillo sacrado  
Qué Marius libré eï Tetouns d'aquèou tèms.

Lou mount dé la Victouaro, si dreisso vèr lou céou  
Doouminant la valado, mounté l'arc roudélo.  
Eïlato, l'Aourélien, l'Ooulympo, lou Piouvéou,  
Ragagna ; Témougnairés en ribambèlo  
Dé cé qué s'es passa lia quaouqueï mil an.  
Deï Tetouns li Rouman, faguèroun lou carnagi,  
Saouvèrount li Latin — si battèn en gigant ;  
E roumo la lusènto, doou négre esclavagi !...

Vous, Maistré ! voudrias bèn mesclar li douos Victouaro.  
E l'arc dé Marius maï mounta oou trémount  
Temougnarié bèn fort a la raço deï touaro ;  
E oou Passant ? — Cymbéou ! li serviré dé liçoun...  
À Vous Ô ! Jean Aicard ! francès d'académio,  
Vous qué vous rapelas vouostré céou miejournaou,  
Nouostro Damo d'amour, Maourin queï Maouro briho,  
Toujour farant dé Vous un Grand Prouvençaou !...

Trets lou 18 dé maï 1919.  
Per Jules Bessoun  
félibré cordounnier  
a Trets B. D. R.

### **Paul Coffinières, félibre varois**

Paul Coffinières vit le jour au sein d'une dynastie de juristes notables et fortunés issus du Lauragais.

L'aïeul paternel, Alexandre (1750-1825), débuta comme avoué près le tribunal civil de Castelnaudary et entra comme praticien dans l'étude de M<sup>e</sup> Pujol notaire d'Avignonet, de 1770 à 1775. Il acquit le 18 mai 1780 l'office de procureur en la sénéchaussée de Castelnaudary, détenu précédemment par son beau-père Nicolas-Roch Valette. Étant chef du bureau du district de Castelnaudary, il reçut le 17 ventôse an III les cinq clés de l'église Saint-Michel afin d'y permettre l'exercice provisoire du culte catholique. Il fut adjoint au maire de Castelnaudary sous l'Empire et la Restauration. Les enfants issus de ses deux mariages firent de très belles carrières.

Son second fils, Jean-Paul-Augustin Coffinières, né à Castelnaudary le 12 août 1788, fut avocat à la cour royale de Montpellier. Soutenant activement l'œuvre charitable des prisons de la ville, il fut surnommé « le saint du Palais ». Il mourut à Montpellier le 4 février 1857, laissant quatre fils : les trois premiers firent carrière dans le droit et le quatrième comme officier.

Le troisième fils est notre félibre, Paul Coffinières, né à Montpellier le 10 avril 1827. Il fit carrière à Marseille comme avocat et journaliste et y mourut le 10 mars 1912. Il fut directeur-administrateur (de la 4<sup>e</sup> année, 14 décembre 1886 à la 6<sup>e</sup> année, 30 décembre 1888) de *L'Étendard*, organe des nations

latines, fondé en septembre 1883 par Raphaël Raqueni ; et fondateur-directeur des *Échos de Tamaris* (1<sup>re</sup>-2<sup>e</sup> années, n<sup>o</sup> 1-59, mars 1892 à novembre 1893). Il a laissé un ouvrage historique : *Saint Roch, étude historique sur Montpellier au XIV<sup>e</sup> siècle, précédée d'une introduction et suivie de pièces justificatives concernant saint Roch*, Montpellier, imprimerie de J.-A. Dumas, 1855, in-16, 258 pages.

Paul eut une fille et quatre fils. L'aîné de ses fils, Alban (1872-1943), fit un peu de journalisme avec son père dans ses jeunes années ; il est surtout connu comme artiste peintre.

Paul Coffinières connaissait bien Jean Aicard et se plaisait à rendre compte de la publication de ses œuvres, comme dans cet article :

DON JUAN — 89. PAR JEAN AICARD <sup>30</sup>

Aujourd'hui paraît à la librairie Dentu cette grande épopée du 19<sup>e</sup> siècle, qui en sera un des événements littéraires les plus importants et en résume si éloquemment les travers, les vices et les passions ; le scepticisme, la lassitude et les dégoûts, l'orgueil, l'incrédulité et l'impuissance, incarnés dans la personification du Don Juan moderne, luttant avec une audace et une énergie héroïques contre les deux grandes énigmes de l'humanité : la vie et la mort. J'ai eu la bonne fortune de parcourir rapidement les premières pages de cette œuvre colossale soulevant toutes les questions de psychologie et de métaphysique qui absorbent notre siècle de lumières et de progrès. J'en ai été si vivement impressionné, enthousiasmé, ébloui que je me sens impuissant à essayer même d'en donner une idée. Je me rap-

<sup>30</sup> *L'Étendard*, 7<sup>e</sup> année, mercredi 27 novembre 1889, « Chronique méridionale », page 1, colonnes 5-6.

pelle avoir assisté, en 1849, à la 1<sup>e</sup> représentation du Prophète depuis lors je n'avais pas éprouvé à un si haut degré, cette faiblesse de l'entendement humain qui ne peut parvenir, après une première audition, à saisir et à concrétiser les multiples beautés d'une aussi vaste symphonie. Je me réserve donc d'y revenir lorsque j'aurai pu, après une étude approfondie, pénétrer dans les innombrables arcanes de cette magique création qu'il faut, comme les grandes cathédrales gothiques du moyen âge, et les temples Bouddhistes de l'Inde, avoir explorée jusques dans ses moindres détails pour comprendre la majesté grandiose et imposante de l'ensemble.

La conception du don Juan, d'Aicard, laisse bien loin derrière elle, ce type du roué français,

Bernant monsieur Dimanche et disant à son père

Qu'il serait mieux assis pour lui faire un sermon.

Il ne s'agit pas ici du festin de Pierre et de cette statue du commandeur, spectre évoqué par les puissances infernales ; cela ferait sourire les savants et même les ignorants de nos jours qui ne croient plus ni à Dieu, ni au diable, qui ont fait table rase de toutes les traditions, de toutes les croyances, de toutes les religions et dont la théorie négative se résume dans cette formule caractéristique : Ni Dieu, ni Roi, ni Maître.

Une seule puissance reste debout, insoluble et insondable, en présence de l'orgueil humain qui ne peut la vaincre, ni la nier, LA MORT ! C'est avec elle que le poète met aux prises son don Juan, et, dans cette lutte de l'esprit et de la matière contre le néant, la pensée, la poésie et l'éloquence atteignent des hauteurs géniales.

Mais le chrétien convaincu, le méridional ardent, le philosophe idéaliste ne pourraient pas nous laisser sur ces désespérances du présent ! Dans une chaleureuse prosopopée, concisée en cette forme liturgique : *Adveniat regnum tuum* qui lui

sert de fronton, il nous fait entrevoir la lumineuse aurore du XX<sup>e</sup> siècle régénérant l'humanité dans une auréole de paix, de fraternité et d'amour.

C'est bien là le don Juan dont parle Musset.

Que personne n'a fait, que Mozart a rêvé,

Qu'Hoffmann a vu passer au son de la musique,

Sous un éclair divin de sa nuit fantastique,

Admirable portrait qu'il n'a point achevé,

Et que de notre temps, Shakespeare aurait trouvé.

L'auteur de *Miette et Noré*, de la *Chanson des enfants* et des *Poèmes de Provence* a trouvé en effet, dans son âme et dans son cœur, armé de toutes pièces, ce don Juan mystérieux dont l'univers évoque et répète le nom sans le comprendre :

Si vaste et si puissant qu'il n'est pas de poète

Qui ne l'ait soulevé dans son cœur et sa tête,

Et, pour l'avoir tenté, ne soit resté plus grand.

Et il est devenu, par cette création, l'un des plus grands poètes de notre temps.

COFFINIÈRES.

La presse locale et régionale offre ainsi plusieurs articles de Paul Coffinières sur notre écrivain.

Avocat et journaliste marseillais, Coffinières était aussi Varois puisqu'il possédait, à Tamaris près de Toulon, le « château » de La Rouve, belle maison de maître dans laquelle il installa en 1891 une école félibréenne dont il faisait la chronique dans ses *Échos de Tamaris* pour lesquels Jean Aicard envoya quelques articles.

### *Lazarine Daniel, la félibresse de la Crau*

Lazarine Russi est née le 18 mars 1839 à Forcalquier (Alpes-de-Haute-Provence) où son aïeul Vincent s'était installé comme chaudronnier.

Son père, Fidèle-Napoléon (1811-1864), s'y maria le 25 octobre 1837 et y débuta sa carrière, également comme chaudronnier. Puis il s'installa comme négociant à Nîmes où Lazarine épousa le 22 mai 1856 Joseph-Prosper Rouveirol dont elle eut une fille. Après le décès de son époux le 21 août 1863, elle contracta, toujours à Nîmes, le 28 avril 1866 une nouvelle union avec Étienne-Hyacinthe-Henri Daniel.

Son second mari, d'une famille marseillaise très aisée, était poète provençal et propriétaire du vaste mas Dezeauze [des Ormeaux], magnifique propriété du XVIII<sup>e</sup> siècle<sup>31</sup>, sur la commune de Saint-Martin-de-Crau. Lazarine, d'une grande beauté, musicienne et cultivée, parlait également le provençal. Le couple se dévoua en faveur du jeune Félibrige : Lazarine devint *la félibresse de La Crau* et signait ses articles *La Cravenco*. Elle et son mari recevaient volontiers leurs amis félibres dans leur mas de Crau ou leur salon marseillais.

Lazarine mourut à Marseille le 5 décembre 1895, âgée de cinquante-quatre ans.

Elle n'a laissé aucun recueil imprimé et son œuvre — prose et poésie — est dispersée dans la presse régionale félibréenne. On lui doit également *Brunette de Valrose*, un opéra-comique mis en musique par Louis Bossy (1820-1896), maître de chapelle de la cathédrale de Marseille, organiste et compositeur ; l'œuvre ne semble pas avoir été produite au théâtre mais douze fragments furent donnés en concert le jeudi 5 juin 1879 dans la salle Revello à Marseille.

<sup>31</sup> Le mas et son domaine de trois cents hectares ont été acquis par le conseil général des Bouches-du-Rhône. L'ensemble borde l'étang des Aulnes, ainsi dénommé fautivement par contresens sur le mot provençal *óume* signifiant « ormeau » et non pas « aulne » !

En août 1892, elle fit parvenir à notre poète un sonnet quelque peu critique, lui reprochant d'avoir préféré les fastes parisiens à la vie provençale :

### À Jean AICARD <sup>32</sup>

Toi que la France entière a consacré Poète,  
Toi, dont tant de lauriers ont couronné la tête,  
Revois-tu le Lycée, aussi dur que l'exil ?  
Ami, de Nemausa parfois te souvient-il ?

Un modeste jardin, quelques heures de fête,  
De tes vers de quinze ans l'espérance secrète,  
Puis l'absence et la mort, fleurs au poison subtil,  
Au lieu des frais parfums et des roses d'Avril.

Tu partis ! Il mourut, le Père que je pleure...  
Le pâle souvenir, dans ma triste demeure,  
Mystérieusement pencha son front rêveur !

Mais bientôt ce foyer de laves et de flamme,  
Paris, la ville ardente, a dévoré ton âme,  
Et je te dis : « Ô Jean ! qu'as-tu fait de ton cœur ? »

Lazarine DANIEL (née RUSSI),  
félibresse de la Crau.

Marseille, 6 août 1892.

<sup>32</sup> Archives municipales de Toulon, Fonds Jean Aicard, carton 1 S 43, agenda n° 11, page 101. Poème envoyé par la voie postale à Paul Coffinières, lu et remis à Jean Aicard au cours de la troisième réunion des collaborateurs et amis des *Échos de Tamaris* tenue au château de La Rouve le 7 août 1892. — La correspondance conservée dans le Fonds Jean Aicard des archives

## Pierre Fontan, félibre toulonnais

La célèbre famille Fontan de Toulon descend du commissaire de la Marine Louis-Marie Fontan, né à Lorient le 15 octobre 1791 et décédé le 19 avril 1865.

Son fils Louis-Léonor Fontan, né à Redon le 24 août 1821 et décédé à Toulon le 16 décembre 1875, fit carrière comme écrivain du commissariat de la Marine. Ayant épousé à Toulon le 7 octobre 1844 une jeune cousine germaine de sa mère, il eut quatre enfants.

Le troisième membre de cette fratrie, Jules Fontan, naquit à Toulon le 20 octobre 1849, s'y maria le 24 octobre 1874 et y mourut le 9 janvier 1931 après une brillante carrière de médecin dans le service de santé de la Marine<sup>33</sup>.

Pierre Fontan est le cinquième des sept enfants du Dr Jules Fontan. Il naquit à Toulon le 15 octobre 1882 et y mourut le 5 avril 1952, ayant fait carrière dans sa ville natale comme conservateur du musée des Beaux-Arts.

Membre résidant de l'académie du Var du 1<sup>er</sup> mars 1916 au 4 avril 1935, puis de 1950 jusqu'à son décès. Écrivain et poète de langue provençale, élu félibre majoral en 1918 et pourvu de la *Cigalo di Mauro* précédemment détenue par Jules Charles-Roux (1841-1918). Joueur de galoubet avec les *Tambourinaires de Mirèio* dans l'entre-deux guerres.

Œuvres littéraires : *Lou Calen*, Toulon, La Targo, 1909, 182 pages, recueil de poèmes provençaux. — *Enfre-terro*, Toulon,

---

municipales de Toulon contient encore deux lettres de la félibresse reprochant amicalement à Jean Aicard de délaisser ses amis provençaux...

<sup>33</sup> Médecin de 3<sup>e</sup> classe le 1<sup>er</sup> novembre 1871 ; de 2<sup>e</sup> classe le 4 novembre 1874 ; de 1<sup>re</sup> classe le 6 novembre 1877 ; médecin principal le 3 novembre 1883 ; médecin en chef de 1<sup>re</sup> classe le 2 octobre 1896 ; médecin général de la Marine ; officier de la Légion d'honneur.

La Targo, 1938, 88 pages, poème provençal. — *La Galèro, poèmes*, Toulon, La Targo, 1969, 128 pages. — *La Crèche provençale*, Toulon, Jean Labrosse, sd, in-8°, 60 pages. — [En collaboration avec Joseph BOURRILLY et Antoine ESCLANGON], *Flourilege prouvençau*, Toulon, La Targo, 1909. — [En collaboration avec Charles-Pierre JULIAN], *Anthologie du Félibrige provençal*, Paris, Delagrave, 1921 et 1924, deux volumes, 451 et 547 pages. — [En collaboration avec Frédéric MISTRAL neveu, Bruno DURAND, René JOUVEAU et Pierre AZÉMA], *Aspects de Mistral*, Marseille, société d'édition Ars, 1931, in-folio, VIII-159 pages, figures, planches, portraits.

A n'Apouloun

*Revira d'Ouràci e dedica à M. G. G.*

O Apouloun, de que, sus l'autar counsacra  
Ti demandarai, iéu pouèto ?  
De que ti quistarai, quand de la cougourdeto  
Aurai tira 'n grand còup de vin pèr toun agrat ?

Noun sara pas, segur, lei meissoun aboundouso,  
Ni leis escabot banaru  
Dei grasihas craven ; ni leis erbage drud  
Dei campèstre fegound que, de seis aigo blouso,

Lou Gapéu siau e mut long de sa courso mord.  
Pau m'enchaut qu'aduson d'Africo,  
Pèr d'autre que pèr iéu la blancour magnifico  
De l'evòri e, pourta deis Indo à bòudre, l'or.

Gouverno lou greia dei vigno de la Margo,  
Lou poudaire bèn fourtuna !



Que lou richas marchand, s'es pèr eiçò qu'es na,  
Begue lou vin famous qu'en Ouriènt si cargo,

Croumpa 'me lei tresor qu'acampo en barrulant.  
Pèr iéu, d'oulivo pichoulino  
Fan moun sadou, em'à l'enclin de ma coulino,  
Quàuquei poumo d'amour e de l'oumbro tout l'an.

Adounc, bel Apouloun, à toun fidéu acouardo  
De jouï longtèms d'aquéu bèn ;  
Que jamai lou vieiounge enneble la siéu ment,  
E qu'au lahut jamai li defaute la couardo !

(Touloun).

PÈIRE FONTAN,  
*de l'Escolo de la Targo.*

(*Armana marsihès*, 1906, page 31).

Pierre Fontan fut un ami de Jean Aicard dans les dernières années de sa vie. Membre du Comité Caius Marius constitué par notre écrivain en vue de l'érection d'un Monument des deux victoires à Pourrières, il en suggéra le dessin :

Mais je me permets de vous soumettre quelques points de vue qui se sont présentés à moi, relativement à votre projet. Le lieu, dans cette région de *S<sup>te</sup> Victoire* si riche en souvenirs latins et chrétiens, cœur, centre et peut-être sommet de notre pays, avec son nom prédestiné et consacré déjà, paysage admirable de dessin et de couleur, représentatif autant qu'il se puisse, le lieu est d'un choix parfait.

Puis vous avez parlé d'un *monolithe*. Ici j'attire votre attention. J'entends que ce monument doive être très simple, très *un*, sans aspérité, sans rupture dans la composition. Il doit ab-

solument être privé de ces petites femmes sautillantes, armées, comme d'un chasse-mouches, de quelque palme en papier doré et qui peuvent représenter, sur les pendules, aussi bien « la source » que « l'Aurore », « la Vague », « la Musique », « l'Industrie », « la Gloire » ou « la Paix ». Mais un monolithe pour représenter l'amour, la prière, la gloire et même l'argent de toute notre race provençale, pour être en rapport de dimension avec le paysage en même temps qu'avec la grandeur du symbole, un monolithe devra être très grand, trop grand. Autant déplacer une colline, un *bau*. Et ce serait là un objet assez fréquent chez nous pour qu'il n'attire que peu les regards ni les hommages. Puis ce roc rustique et fruste, sinon sauvage, marquerait peu l'empreinte d'une civilisation. Une telle pierre fait penser plutôt à quelque chose de primitif et de barbare. Les monolithes représentent en Gaule une civilisation très douteuse et les pays germaniques et hongres en comptent encore plus que la Gaule. Mais au contraire les Romains, puis les Français ont été les plus beaux bâtisseurs de *murs* du monde : le *Mur d'Orange*, le *Pont du Gard*, le *palais des Papes* (qui n'est qu'une série de belles murailles) puis tout l'art de Vauban, les grands murs du *Panthéon de Paris* et l'*Arc de l'Étoile*, etc. etc.

Il me semble que sur une base à grands blocs rustiques, marquant si l'on veut, la construction pélagique, on pourrait élever une belle muraille, flanquée et terminée par des piliers engagés ou des colonnes très simples, très pures, qui marqueraient l'art de Rome et d'Athènes, le tout couronné d'une architrave et d'une belle corniche droite : l'ensemble ferait penser à une porte fermée, un arc de triomphe où l'on ne passe pas. Travaillant en bas-reliefs, simplifiés et symbolisés dans leurs lignes, très à plat pour être enveloppés dans cet ensemble de mur, comme les bas-reliefs des Arcs antiques et aussi les



*Sources* de Jean Goujon, les sculpteurs, venant *après* les architectes, placeraient leurs guerriers et leurs trophées. Enfin sur des panneaux, sur des dalles *ad-hoc* serait incisée l'inscription votive rappelant les deux arrêts de la vague barbare. Il serait juste que cette inscription soit en trois langues : française, latine et provençale. L'inscription, comme d'ailleurs le monument, serait à mettre au concours. Avec certaines précautions un concours peut être sincère, si l'on veut faire du beau <sup>34</sup>.

En 1928, il entra dans le comité pour l'érection du monument à Jean Aicard au Jardin de la ville. Mais aussi, il avait signé la pétition de l'*Escolo de la Targo* contre le *Forbin de Solliès* de notre écrivain et sa vision « romantique » du rattachement de la Provence à la France.

### ***Raoul Gineste, figure de la Butte et félibre parisien***

Adolphe-Clovis Augier — pseudonyme littéraire : *Raoul Gineste* en français et *Ravous Ginesto* en provençal — naquit le 31 mars 1849 à Fréjus (Var) où son père Antoine-Pascal, né à Saint-Raphaël le 7 mai 1802, était tailleur d'habits.

Dès ses études secondaires au collège de Lorgues, puis chez les Jésuites de Forcalquier et au lycée de Marseille, il manifesta un penchant pour la poésie.

Titulaire du baccalauréat, il opta pour des études de médecine à Marseille. Bien qu'exempté de service militaire, il s'engagea en 1870 pour la durée de la Guerre franco-allemande : fait prisonnier à Brou (Eure-et-Loir), il s'évada, reprit son service

<sup>34</sup> Lettre autographe signée de Pierre Fontan à Jean Aicard, 4 pages, écrite le lundi 16 décembre 1918 (archives municipales de Toulon, Fonds Jean Aicard, correspondance, enveloppe « Fontan Pierre », pièce n° 159).

et demeura dans les lignes prussiennes avec l'ambulance du château de Menars.

Il poursuivit ses études supérieures à la faculté de médecine de Paris et les acheva par une thèse soutenue le 17 décembre 1875. Il s'installa au 54 rue Fessat, dans le dix-neuvième arrondissement et compléta son cursus à l'école des Hautes-Études. Il épousa le 17 juillet 1880 Marie-Hortense Allain (1860-1920) qui lui donna deux fils et une fille.

Médecin inspecteur des écoles pour le département de la Seine (1879-1889), médecin des examens de la ville de Paris, médecin de la société de secours mutuel et du bureau de bienfaisance des Lilas, il fut aussi conseiller municipal (1877-1887) de cette commune.

Si « le bon docteur Augier » consacrait ses journées à ses patients et à ses travaux scientifiques, la nuit il devenait Raoul Gineste et fréquentait les artistes, les musiciens, les peintres et les poètes montmartrois. Tous les ans il passait l'été en famille à Sanary, dans sa petite propriété du quartier de la Gorguette, au bord de la Méditerranée ; malade du diabète, il s'y retira et y mourut le 6 juin 1914. Il était officier d'académie (1878), officier de l'Instruction publique (1896), chevalier de la Légion d'honneur par décret du 31 décembre 1910 rendu sur le rapport du ministre de l'Instruction publique.

Très actif dans son art, il fit de nombreuses communications à des congrès scientifiques et laissa plusieurs publications médicales.

Écrivain fécond d'expression française et provençale, il apporta sa collaboration à de nombreux périodiques. Ses poèmes parurent notamment dans le troisième recueil du *Parnasse contemporain* (1876), l'*Anthologie des poètes français du XIX<sup>e</sup> siècle* (tome IV, 1888), l'*Anthologie des poètes français con-*

*temporains* (tome II, 1906) ou l'*Anthologie des poètes de Montmartre* (1909). À la revue littéraire *Paris Moderne*, il fit la connaissance de Théodore de Banville, José-Maria de Heredia, Leconte de Lisle et Verlaine. Il était également familier du cabaret montmartrois du *Chat noir*. Il favorisa les débuts parisiens du jeune poète provençal Germain Nouveau.

Membre du Félibrige de Paris, il en devint le vice-président en 1908 ; en 1912, il succéda à Paul Mariéton, décédé le 24 décembre 1911, comme majoral du Félibrige (*Cigalo di Jardin*).

Il a fait publier :

— en poésie : *Le Rameau d'or*, Paris, Alphonse Lemerre éditeur, 1887, in-16, 183 pages. — *Chattes et Chats*, Paris, Ernest Flammarion éditeur, 1892, in-16, VIII-112 pages, préface de Paul Arène. — *Amo trevado, Âmes hantées*, Avignon, Joseph Roumanille éditeur, 1909, 219 pages, avec la traduction française. — *La Coulougno enribanado [La Quenouille enrubannée]*, Avignon, Joseph Roumanille éditeur, 1909, in-16, 213 pages, avec la traduction française en regard. — *Carnavalejado, Les carnavalesques*, Avignon, Joseph Roumanille éditeur, 1909, in-12, 226 pages, avec la traduction française en regard.

— et en prose : *La Seconde Vie du docteur Albin*, Paris, Dujarric, 1902, in-18, 514 pages, roman. — *Le Nègre de Paris*, Paris, Dujarric, 1903, in-18, 434 pages, roman. — *Soirs de Paris*, Paris, Henri Beraldi, 1903, in-4°, X-157-2 pages. — *La Poupée de cire, roman moderne*, Paris, Louis Michaud, 1906, in-16, 313 pages, illustrations. — *Les Grandes Victimes de l'hystérie, un procès en sorcellerie en Provence*, Louis Gaufridi, curé des Accoules, et Magdeleine de La Palud, relation historique et rationnelle d'un procès de sorcellerie, Paris, Louis Michaud, 1907, 313 pages. — *L'Art à la taverne de Paris : Chéret, Abel Faivre, Grün, Léandre, Métivet, Steinlein, Willette, artistes*

*peintres - Émile Robert, ferronnier d'art - Jacques Hermant, architecte*, Paris, H. Chailly, 1906, 188 pages.

Lors de ses obsèques à Sanary, l'abbé Spariat, félibre majoral représentant le *capoulié* du Félibrige, révéla que le défunt laissait encore en manuscrits deux volumes de vers provençaux inédits et un dictionnaire des rimes, la *Claù di rimo prouvençalo*.

## BALADO DE JAN DEI FIGO

A Pau Arenò.

La barnissoto de Prouvènço  
Espandisse au luench sei rampau ;  
L'a de vièiun, l'a de jouvènço ;  
Maiano a lou cepoun : Mistrau !  
A l'oumbro dóu castèu papau  
Lou Cascarelet nous coutigo :  
Gras nous ressauto e nou fa gau ;  
A Paris aven Jan dei Figo.

E de Parpignan finqu'à Vènço  
N'en manco pas qu'aubouron aut  
La bandiero dei Mantenènço  
Que petejo, gaio, au mistrau.  
Pouertant la plumo o lou magau  
Touti, dei vilo e dei garrigo,  
Si respouendon coumo de gau !  
A Paris aven Jan dei Figo.

Nous es vengu de la Durènço,  
Emé lei parfum de sei bau,

Emé la fe dei souvenènço,  
 Emé lei cansoun dei Cigau.  
 Acò fa rena de badau  
 Que si relucon l'embourigo  
 E qu'aimon pas lei gran de sau !  
 A Paris aven Jan dei Figo.

MANDADIS

Tu qu'as renega lou Terrau  
 E que la cresènço bôufigo,  
 Ti poues trufa dei Prouvençau :  
 A Paris aven Jan dei Figo.

(*Armana marsihès*, 1892, page 44).

### **Frédéric Mistral, le Maître de Maillane**

Il serait injurieux pour le grand poète de la Provence et le restaurateur de sa langue traditionnelle de le présenter comme un débutant alors que sa gloire, acquise par des œuvres immortelles et entretenue pieusement par le Félibrige, rayonne dans le monde entier. Je me limiterai donc aux relations qu'il entretenait avec notre écrivain varois, en complétant simplement par quelques documents nouveaux ce que j'en ai déjà dit<sup>35</sup>.

Les relations entre Jean Aicard et Frédéric Mistral ont fait couler beaucoup d'encre : or, si l'on y regarde bien, ces relations se résument à peu de choses.

Né à Maillane (Bouches-du-Rhône) le 8 septembre 1830, Frédéric Mistral est un grand aîné de notre écrivain né en 1848 :

<sup>35</sup> Voir notamment AMANN (Dominique), « Jean Aicard, Frédéric Mistral et la langue provençale », *Aicardiana*, 1<sup>re</sup> série, n° 9, décembre 2014, pages 41-72.

dix-huit ans d'écart, presque une génération ! Mistral était déjà un auteur célèbre — *Mireio* (1859), *Calendau* (1867) — quand Jean débutait modestement avec ses *Jeunes Croyances* (1867).

Dans ses jeunes années, Jean avait entendu parler du Félibrige et de son fondateur, mais en l'absence d'un dictionnaire et d'une grammaire nettement établis, le mouvement de la Renaissance provençale était encore balbutiant. Les premiers félibres auraient bien voulu attirer le jeune poète déjà très prometteur... mais il ne voulut pas s'enfermer dans leur cénacle.

Jean Aicard se rapprocha de Frédéric Mistral, qu'il n'osait aborder directement, par l'entremise de Frédéric Mireur, en 1874 :

À Frédéric Mistral — Arles 26 février 1874<sup>36</sup>.

Mon très cher Poète,

Je vous ai envoyé hier, par la poste, le dernier livre de Jean Aicard « Poèmes de Provence ».

Jean Aicard, un de mes meilleurs amis, est un jeune poète toulonnais, plein de conviction, plein d'enthousiasme et profondément dévoué à son art. Il aime passionnément notre Provence et toutes les belles choses qui s'y rattachent. C'est vous dire qu'il adore *Mireio* et *Calendau*, et qu'il affectionne bien vivement, sans le connaître, l'auteur de ces deux beaux livres. Il vous devait un témoignage de son admiration, mais il hésitait à vous l'envoyer directement — et comme j'ai la bonne fortune de vous connaître l'un et l'autre, j'étais naturellement désigné pour vous présenter l'œuvre de votre jeune confrère. Je suis sûr que vous lui avez fait, à ce bon petit livre, un accueil

<sup>36</sup> Lettre autographe signée de Frédéric Mireur à Frédéric Mistral, 2 pages ; archives municipales de Toulon, Fonds Jean Aicard, correspondance, pièce n° 88.

tout bienveillant, tout amical, mais je serais heureux de pouvoir transmettre à son auteur, en lui causant à Paris, les meilleurs encouragements d'un maître qu'il admire et qu'il aime.

Moi aussi je vous admire et je vous aime – et je saisis avec joie cette bonne occasion pour vous le redire

Mireur

Tout a été dit sur le désaccord linguistique entre nos deux écrivains : Frédéric Mistral avait choisi la langue provençale pour son œuvre littéraire, — non pas les patois locaux mais une langue régénérée et dont l'usage restait encore à conquérir, — tandis que Jean Aicard préférait la langue française comprise de tous. Il a bien résumé le fonds de ce désaccord au soir de sa vie :

— Je me souviens d'un souper frugal que nous prîmes tous deux, Mistral et moi, un soir, dans une vieille auberge d'Arles.

« Il ne faut pas, me dit Mistral affectueusement, que j'oublie de te détester parce que tu as écrit que tu voudrais « mettre les paillons d'or de l'immortelle langue provençale — au trésor du langage français. C'est abominable ! »

« Maître, lui dis-je, ce qui est immortel, c'est le poème de Mistral : *Mireille*. C'est un marbre inaltérable ; mais ce monument immortel s'élève sur une morte : la langue provençale ! »

À travers la largeur de la table, Mistral, saintement irrité, me menaçait du poing. »

« Maître, lui dis-je, je n'y suis pour rien. Les dialectes s'en vont. Les mœurs changent. L'évolution nous emporte. On tente et on tentera de fabriquer une langue commune à tous les peuples. Tout marche à l'unité. Je partage les regrets de Mistral qui voudrait conserver les coutumes et les costumes de chaque province. Ah ! si cela était possible ! mais ce n'est pas

possible. Une force nous pousse, implacable comme cette locomotive contre laquelle un forgeron, dans un livre d'Erckmann-Chatrion, se campe debout, — lui opposant, avec ses apprentis, des lances de fer qu'il a forgées. Hélas ! la locomotive passe. Le bon forgeron, aux muscles de chair, est écrasé par le monstre de fer. Qu'y puis-je ? Au quinzième siècle, le Dante au moment d'écrire l'*Enfer*, hésita entre la langue provençale et l'italienne. À cette époque-là, *Mireille* eût assuré l'immortalité au provençal. Aujourd'hui il est trop tard, qu'y puis-je ? <sup>37</sup> »

S'il ne l'a pas suivi dans ses choix linguistiques, Jean Aicard a toujours été un admirateur du Maître de Maillane : il n'a pas manqué de le louer dans quelques poèmes et leur correspondance, quoique restreinte, témoigne d'une véritable amitié... même si les deux écrivains, menant chacun une vie très active, eurent bien peu d'occasions de se rencontrer physiquement.

### *Amable Richier, félibre et militant ouvrier*

Né à Reynier (Basses-Alpes) le 7 juillet 1849 où sa famille était établie depuis plusieurs générations, Amable Richier connut un parcours professionnel singulier : il débuta comme ouvrier maréchal-ferrant, se retrouva sous-bibliothécaire à Cannes et finit comme employé municipal à Marseille aux égouts et à la voirie.

Poète ouvrier, écrivain populaire, il produisit quantité de poèmes et de chansons publiés par l'*Armana Marsihés* et l'*Armana Prouvençau* : poèmes comiques et satiriques, certes, mais aussi poèmes sociaux magnifiant les luttes ouvrières.

<sup>37</sup> *Le Petit Var*, 41<sup>e</sup> année, n° 14444, vendredi 11 juin 1920, page 1, colonnes 5-6, et page 2, colonne 1.

Quelques pièces ont été imprimées : *Lou Chant doou voto, cansoun*, Brignoles, imprimerie de Marie-Victorine Gassier, 1864, in-8°, 1 page ; 2/ Toulon, imprimerie de Tardy, (1876), in-8°, 3 pages. – *Lou Jésuito é l'esprit malin, dialogo*, Brignoles, imprimerie de Marie-Victorine Gassier, 1876, in-8°, 15 pages. – *Lou Franc républicain, recuei de cansoun e clamacien republicano*, Vallensolle, Giusiano, [s.d.], in-16, n° 5, 7 pages. – *Leïs monarchistos. Déclamacien*, Toulon, imprimerie de Tardy, (1876), in-4°, 1 page. – *La Mort de Ledru-Rollin, père du suffrage universel. Chanson*, Brignoles, imprimerie de Marie-Victorine Gassier, (1875), in-8°, 3 pages. – *La Républiquo, cansoun dédiado eïs électours de l'arrondissement de Brignolo*, Brignoles, imprimerie de Marie-Victorine Gassier, (1876), in-8°, 1 page. – *San Proubaci, festo patrounale de Tourvès. [Cantiquo a San Proubaci Carami, cansoun dédiado eis Brignoulens]*, Brignoles, imprimerie d'Alphonse Vian, (1868), in-8°, 8 pages. – *Cantiquo a San Maourici, martyr. Estatuo dé la bouano-Méro plaçado sus la roquo dé San Maourici*, Brignoles, Alphonse Vian, (1868), in-16, 7 pages. – *Lou Franc-Républicain. Recuel de cansoun e declamacien republicaïno*, Valensolle, (Basses-Alpes), J.-B. Giusiano, in-16, n° 2 (1880) et n° 6 (1881). – *Emilio Ooulivier, cansoun*, Brignoles, Marie-Victorine Gassier, (1876), in-4°, 1 page. – *Tambourinado, em'uno préfâci pèr F. Mistral*, Avignoun, li fraire Aubanel empremeïre, 1896, in-16, 64 pages.

Richier écrivait ses vers dans le dialecte varois. Le Félibrige l'accueillit dans ses rangs.

Il mourut à Marseille le 1<sup>er</sup> février 1924.

Ami de Jean Aicard, il tint à le féliciter pour sa nomination dans l'ordre de la Légion d'honneur :

**à moussu Jan Aicard, chivalier de la légien d'hounour<sup>38</sup>.**

De voueste bèu grado d'ounour,  
Permètès que vous féliciti,  
Qu'au mens poues qui rendre à moun tour  
Houmagi à vouestre grand mériti !

A. Richier

félibre manteneire

Z' Àups lou 18 Juillet 1882

### *Émile Ripert, félibre « critique »*

Émile Ripert naquit le 19 novembre 1882 à La Ciotat (Bouches-du-Rhône). Son père Adolphe Ripert (1843-1922) était avoué à Draguignan, alors chef-lieu du département du Var ; la famille aimait aussi à se retrouver dans la grande maison familiale du *Sécadou*, à La Ciotat.

Ses deux frères firent de belles carrières : Henri (1878-1915), après des études à la faculté de droit d'Aix-en-Provence puis à l'école des Sciences politiques de Paris entra comme auditeur de 1<sup>re</sup> classe au Conseil d'État et poursuivit comme chef-adjoint de cabinet du ministre du Travail et de la Prévoyance sociale, carrière vite interrompue par une mort prématurée ; Georges Ripert (1880-1958) fut un éminent juriste, auteur de nombreux traités, doyen de la faculté de droit de Paris et secrétaire d'État à l'Instruction publique sous le régime de Vichy.

Émile fit ses études secondaires au collège de Draguignan puis au lycée Mignet d'Aix-en-Provence. Titulaire du baccalauréat en 1899, il suivit les classes préparatoires au lycée Henri-IV à

<sup>38</sup> Carte postale autographe signée d'Amable Richier à Jean Aicard, mardi 18 juillet 1882, archives municipales de Toulon, Fonds Jean Aicard, correspondance.



Paris. Admis à l'École normale supérieure, il y découvrit la poésie en langue d'oc.

Au sortir de l'École normale en 1905, il accomplit son service militaire à Digne, débuta sa carrière de professeur au lycée de Toulon en 1907 et la poursuivit à Marseille au lycée Thiers. Il fut ensuite nommé professeur de langue et de littérature provençale à la faculté des lettres d'Aix-en-Provence (1920-1948).

Émile Ripert siégea au conseil général des Bouches-du-Rhône (1934) ; il entra également à l'Académie des jeux floraux ainsi qu'à l'académie de Marseille (1916) où il hérita du fauteuil précédemment occupé par Frédéric Mistral.

Membre du Félibrige, il en devint majoral (*cigalo dóu Ventour*) en 1934. Il écrivit toutefois son œuvre littéraire en français.

Il mourut à Marseille le 23 avril 1948. Il était chevalier de la Légion d'honneur par décret du 14 janvier 1925 rendu sur le rapport du ministre de l'Instruction publique.

Son fils Francis (La Ciotat, 1911-1997), diplômé en 1936 de l'École libre des sciences politiques, fit carrière comme avocat ; il fut également maire de La Ciotat et député des Bouches-du-Rhône (1958-1962). Sa fille Mireille, née en 1914, mourut en 1930 à l'âge de seize ans.

Œuvres imprimées d'Émile Ripert : *Le Golfe d'Amour* (1908) ; *Le Couronnement de Musset* (1910) ; *La Terre des lauriers* (1912) ; *Éloge de Clémence Isaure* (1912) ; *Sur la mort de Frédéric Mistral* (1914) ; *La Versification de Frédéric Mistral* (1918) ; *La Renaissance provençale* (1918) ; *La Littérature provençale et l'enseignement* (1918) ; *Au pays de Joffre* (1918) ; *La Sirène blessée* (1920) ; *Le poème d'Assise* (1920) ; *Le Félibrige* (1924) ; *Le Roi René* (1933)<sup>39</sup> ; *Place de la Concorde 1934* (1935) ; *Le*

<sup>39</sup> Cette pièce de théâtre, écrite en collaboration avec Jacques Normand, fut achevée à l'été 1920. Dès son annonce, et en raison de la polémique qui

*retour de Fontvieille* (1936) ; *Louis Le Cardonnel* (1937) ; *Laure et Pétrarque* (1937) ; *François-Marius Granet* (1937) ; *Vers et prose d'Alphonse Daudet* (1942) ; *Joseph Roumanille* (1948).

Le fauteuil n° 10 de Jean Aicard ayant été enfin attribué après cinq élections<sup>40</sup>, son successeur, l'historien Camille Jullian, élu le 3 avril 1924, prit place sous la Coupole le 13 novembre suivant. Comme à l'accoutumée, cet événement connut un grand écho dans la presse et Émile Ripert crut devoir y aller de sa plume dans *Le Petit Marseillais* : mais son article détonna fort en ce qu'il ne consacra que quelques lignes bien critiques à Jean Aicard pour mieux encenser le célèbre historien de la Gaule originaire de Marseille.

Il reprocha, en substance, à notre écrivain toulonnais d'avoir chanté la Provence en français — « c'est là que commença son erreur » — et hors du Félibrige — « ce fut là, sans doute, la grande erreur de sa carrière » ! Il daigna seulement accorder, en terminant cette prose bien mal inspirée, que la mémoire de notre écrivain « survivra par quelques-uns de ses *Poèmes de Provence* » :

Jean Aicard, qui a eu, le long de sa brillante carrière, beaucoup d'amis, a suscité cependant, vers la fin de sa vie quelques inimitiés passionnées, qui ont abaissé quelque peu son œuvre aux yeux des jeunes générations. Qu'il ait bien connu la Provence et qu'il l'ait aimée avec une sincérité profonde, cela ne

avait alors cours, les auteurs publièrent quelques avis dans la presse pour signaler que leur pièce n'avait rien à voir avec le *Forbin de Solliès* de Jean Aicard !

<sup>40</sup> La désignation du successeur de Jean Aicard à l'Académie française prit les allures d'un véritable roman : voir mon article « La succession académique de Jean Aicard », *Aicardiana*, 1<sup>re</sup> série, n° 4, septembre 2013, pages 159-165.



fait pas question. Cette Provence, il a cru qu'on pouvait la célébrer en français, et il a eu, à mon sens, tout à fait raison de le croire, mais il a cru aussi qu'on le devait et c'est là que commença son erreur. Ainsi le reproche qu'on a pu lui faire est de n'avoir point su s'incliner, comme il aurait convenu, devant la supériorité géniale de Mistral et de n'avoir reconnu cette supériorité que pour avoir, assez maladroitement, imité *Mireille* dans *Miette et Noré* et les contes de l'*Armana prouvençau* dans *Maurin des Maures*.

Les félibres n'ont jamais prétendu empêcher de parler ou d'écrire en français ceux que leur culture ou leurs habitudes obligent à parler et à écrire de la sorte ; ils ont demandé simplement des libertés égales pour la langue d'oc, à la plus grande gloire de la France et des provinces du Midi ; ils ont toujours préconisé l'union de tous les écrivains, qu'ils soient de langue française ou de langue provençale. Mistral n'a pas eu d'amis plus fidèles qu'Alphonse Daudet, Paul Arène ou Paul Mariéton.

Jean Aicard a pensé tout au contraire qu'il devait faire pour la Provence son œuvre française à l'écart du félibrige ; ce fut là, sans doute, la grande erreur de sa carrière.

Erreur non seulement pratique, mais intellectuelle, car à perdre le contact de l'élément félibréen, gardien des vraies traditions de la race, Jean Aicard est allé plus d'une fois s'égarer dans de grands sujets, mal adaptés à son esprit, alors qu'il avait fait en littérature une entrée charmante, avec ses *Poèmes de Provence*, dont quelques-uns méritent certainement de durer par leurs notations directes, leurs touches colorées, leurs vers pittoresques apportés par le jeune poète en son exil parisien.

À lire ceci, je serais désolé que l'on me prît pour un ennemi de Jean Aicard, essayant d'abaisser sa réputation au moment où elle va connaître pour la dernière fois les honneurs académiques. J'essaie simplement de fixer, en toute impartialité, ce

qui, dans cette réputation, fut fragile et ce qui reste durable. La mémoire de Jean Aicard survivra par quelques-uns de ses *Poèmes de Provence* et je crois que ce jugement satisferait pleinement l'homme excellent, le poète convaincu qu'il était et que j'ai toujours approché avec sympathie... Ah ! qu'après notre mort on en puisse dire autant de nous, poètes qui nous efforçons de célébrer notre pays, nous ne souhaitons rien de plus !... <sup>41</sup>

Il ajouta même, comme transition avec sa présentation du nouvel académicien : « Ainsi, à vingt-cinq ans, Jean Aicard avait donné ce qui restera sans doute le meilleur de son œuvre » !

Ce malheureux article souleva une belle indignation dans le Var et Paul Maurel, notamment, y fit réponse dans *Le Petit Var*, réponse digne et mesurée, ferme et bien argumentée <sup>42</sup>. Cette mise au point aurait dû clore un débat bien inutile, mais Ripert s'enferra et crut devoir faire réponse à Maurel : dans un article tout aussi misérable, il ne vit dans *Forbin de Solliès* qu'un « à-propos de collègue », reprocha au *Père Lebonnard* une écriture en vers « auxquels seul le génie de Silvain peut conférer une vie poétique » <sup>43</sup>, accusa notre écrivain de n'avoir pas suffisamment honoré Frédéric Mistral... plates polémiques mille fois ressassées et dont l'histoire littéraire avait déjà fait justice.

<sup>41</sup> RIPERT (Émile), « La Provence sous la Coupole », *Le Petit Marseillais*, 57<sup>e</sup> année, n° 20.607, jeudi 13 novembre 1924, page 1, colonnes 1-2.

<sup>42</sup> *Le Petit Var*, 45<sup>e</sup> année, n° 16061, lundi 17 novembre 1924, « La Provence sous la Coupole. Réponse à M. Émile Ripert », page 1, colonne 6 et page 2, colonne 1.

<sup>43</sup> *Le Petit Var*, 45<sup>e</sup> année, n° 16065, vendredi 21 novembre 1924, « La Provence sous la Coupole. La réplique de M. Émile Ripert », page 1, colonne 6 et page 2, colonne 1.

Quelques années plus tard, les amis de l'académicien varois se constituèrent en comité pour faire ériger à Toulon un monument à sa gloire. Son inauguration eut lieu le dimanche 8 novembre 1931 à dix heures du matin, en présence de toutes les autorités de la ville, mais sous un temps fort maussade qui perturba quelque peu le déroulement de la cérémonie.

Émile Ripert avait été délégué pour apporter l'hommage de la Société des gens de lettres. Dans son discours, — bien trop long mais à valeur pénitentielle et en forme d'amende honorable ayant pour but de faire oublier ses malheureux propos polémiques de novembre 1924, — il sut aborder les sujets « qui fâchent » en évitant de renouveler des polémiques inutiles :

Discours prononcé à l'inauguration  
du monument Jean Aicard à Toulon  
le 8 novembre 1931  
par M. Émile Ripert <sup>44</sup>

Au nom de la Société des Gens de Lettres dont le Président M. Gaston Rageot, empêché de se rendre à votre appel, m'a prié de prendre la parole au milieu de vous, j'ai l'honneur d'apporter au cher poète, que vous honorez aujourd'hui, le salut de la Société dont il fut jadis Président.

Si je venais ici, en mon nom personnel, pour célébrer poète de Provence, la mémoire d'un poète de Provence, je paierais tout d'abord une dette de gratitude ; je vous dirais comment Jean Aicard, avec sa bonté habituelle voulut bien encourager mes débuts, alors que je le voyais pour la première fois en son appartement parisien dont les fenêtres donnaient sur le beau jardin du Luxembourg, cher aux poètes ; je vous dirais comment par la suite, jeune professeur au lycée de Toulon, j'allais

<sup>44</sup> *Les Tablettes d'Avignon et de Provence*, 6<sup>e</sup> année, n° 289, 15 novembre 1931, pages 4-6.

le saluer en sa demeure hospitalière de la Garde où les lauriers roses mettaient au jardin leurs flammes symboliques, et comment je le vis pour la dernière fois dans une chambre du Grand Hôtel de Toulon, au cours de la guerre, alors que son cœur, battant d'une sainte indignation, mettait ses forces déjà déclinantes au service spirituel de la patrie, alors qu'il voyait couler de toutes parts « le sang du sacrifice ».

Mais aujourd'hui, Mesdames et Messieurs, je dois faire taire mes souvenirs personnels pour me rappeler simplement qu'au nom des gens de lettres de France, je dois apporter ici un hommage plus large et plus solennel à celui qui fut jadis leur président.

C'est qu'en effet, Jean Aicard, en l'année 1894, se vit, encore jeune, investi par la confiance de ses pairs de cette charge délicate, de cette noble et lourde fonction, qui indique en quelle estime un écrivain est tenu par ses confrères et qui tout aussi bien lui porte bonheur, le désignant un jour ou l'autre aux suffrages de l'Académie Française, comme il est advenu récemment pour Georges Lecomte, pour Charles Le Goffic, pour Pierre Benoît, comme il advint il y a vingt ans pour Jean Aicard.

Ainsi ce poète de Provence, qui consacra la meilleure partie de son activité littéraire à glorifier notre pays, sut être en même temps un écrivain de France, ce qui prouve une fois de plus qu'on intéresse les autres en restant soi-même, et non pas en essayant de se rendre semblable à eux, de façon artificielle.

Or, lui-même, Jean Aicard a su le rester, obstinément et tendrement provençal. Sans doute, il n'a pas employé pour son œuvre, toute inspirée pourtant de notre nature et de nos mœurs, la vieille langue de Provence et par là même il s'est exposé à la critique de certains de nos compatriotes. Cependant, n'a-t-il pas été, à sa façon, fidèle au conseil que donnait Roumanille lui-même, quand il disait :

« *Parlo la lango de ta maire* ». Parler la langue de leur mère, c'était parler provençal pour des fils de paysans, d'ouvriers, de petits bourgeois, nés aux environs de 1830, pour un Mistral, un Roumanille, un Tavan, un Anselme Mathieu, mais pour un Jean Aicard, fils d'un écrivain, d'un sociologue, d'un ami de Pierre Leroux, parvenu à la vie en 1848, la langue de sa mère et celle de son père, c'était tout simplement le français comme pour beaucoup d'entre nous et ce n'est pas la faute de ces écrivains si la langue de leur mère n'a pas été tout aussi bien celle de leur grand-mère ou de leurs aïeux, s'il y a eu dans la tradition provençale une coupure linguistique dont la Provence a souffert longtemps et souffre encore.

Lorsque Palamède de Forbin, Forbin de Solliès, qui était si cher à Jean Aicard qu'il voulut le célébrer en son propre pays, remit la Provence à Louis XI, il lui fit jurer, — et le poète se plaisait à le replacer dans l'épilogue de son drame — de respecter les privilèges, droits, lois et coutumes de la Provence et le roi de France jura de respecter ces droits. La promesse de Louis XI n'a pas été tenue par ses successeurs ; la langue française est devenue la langue officielle, et puis la langue quotidienne d'une grande partie de la bourgeoisie de Provence, cependant que la langue provençale restait pendant longtemps celle du peuple. Le félibrige a restauré cette langue longtemps méprisée, Mistral lui a rendu la magnifique noblesse que confère le génie, mais les écrivains qui ont choisi pour des raisons dont ils sont seuls juges de faire leur œuvre en français, ne doivent pas être reniés par la Mère Provence, pourvu qu'ils ne soient pas de ces maudits qui renient eux-mêmes le verbe, pourvu qu'ils aiment et respectent la langue de leurs aïeux. Jean Aicard était de ceux-là et s'il n'a pas peut-être assez fortement lié son action à celle des militants du félibrige, s'il n'a pas eu la foi qui animait Mistral et ses disciples, cependant il n'a pas cessé

de donner au langage ancestral de la Provence, les marques touchantes d'une intime sympathie.

C'est ainsi qu'il s'est situé dans la littérature française à la Société des Gens de Lettres, à l'Académie Française comme un représentant poétique de la Provence. C'est ainsi qu'il s'est affirmé dès ses jeunes années, sous l'influence de Lamartine, vers lequel il était allé lui aussi comme Mistral, en donnant à la *Revue des Deux Mondes* et puis à la Librairie Lemerre ces *Poèmes de Provence*, dont certains peuvent rester comme des pages d'anthologie et surtout cette suite exquise de vers où il a célébré la Cigale. C'est ainsi qu'il a chanté après *Mireille*, la Provence bucolique en son poème de *Miette et Noré* et que, romancier, il a su évoquer les vieux quartiers pittoresques de Toulon, les grands horizons, les mas et les gardians de la Camargue, les collines de Brignoles et de Besse où flotte encore le souvenir de ce Gaspard qui n'a plus d'autre nom de famille que celui de son pays, les collines des Maures où vivra toujours ce Maurin, savoureux mélange de don Quichotte et de Tartarin que Jean Aicard osa créer après Daudet et Cervantès.

Au frontispice de son *Gaspard de Besse* que Jean Aicard appelait un bandit à la française et qu'il aurait mieux fait peut-être d'appeler un bandit à la provençale, — mais les deux termes ne sont pas contradictoires, tout au contraire — le poète écrivait mélancoliquement :

« Un des projets de l'auteur fut de consacrer à la Provence une série d'ouvrages, poèmes, romans, légendes, histoire, représentant chacun un aspect de l'esprit provençal :

XIX<sup>e</sup> siècle : les *Poèmes de Provence* ; *Miette et Noré* ; *Roi de Camargue* ; *Notre-Dame d'Amour* ; *Maurin des Maures* ; *L'Illustre Maurin*.

XVI<sup>e</sup> siècle : *Le Pèlerin* (Inédit).

XII<sup>e</sup> siècle : *La Légende du Cœur* (représentée au Théâtre d'Orange et au Théâtre Sarah-Bernhardt).

Un siècle av. Jésus-Christ : *La Milésienne*, légende ligure.

*Gaspard de Besse* (XVIII<sup>e</sup> siècle) appartient à cette série que l'auteur n'aura sans doute pas le temps de terminer. »

Hélas, Jean Aicard a été trop bon prophète : son œuvre, il n'a pas eu le temps, en effet, de l'achever, terrassé par la maladie et puis par la mort, qui le ramena vers la paix définitive de la terre provençale, loin des brumes de Paris, où son cœur d'exilé avait souffert, mais où son esprit de poète avait trouvé pourtant bien des amitiés, où il s'était senti ardemment français.

Peut-être même en son zèle exagéra-t-il un peu la note du patriotisme national. Il n'est pas nécessaire d'affirmer avec insistance qu'on est français quand on sait qu'on l'est, et français on peut l'être, en étant un poète de langue provençale.

« Sian de la Grando Franço e ni court ni coustié » s'écrit Mistral et cela ne l'empêche pas d'écrire *Mireille* et *Calendal* ; cela ne l'aurait même pas empêché d'entrer, s'il l'eût voulu, à l'Académie Française, où Jean Aicard y recueillit en quelque sorte sa succession morale. Il devait lui-même y être remplacé par un autre grand esprit du Midi, M. Camille Jullian qui, de façon définitive, a mis dans son éloge du poète toutes choses au point avec son autorité de grand historien, apaisant tous les esprits et contentant tous les cœurs.

C'est pour un apaisement de cette sorte que nous sommes rassemblés ici après les polémiques passées dans l'harmonieuse sérénité, dans la justice définitive qu'accorde la postérité aux écrivains qui ont travaillé pour elle plus que pour le succès d'un jour. Jean Aicard doit être compté parmi eux : rien dans son œuvre qui ne fasse appel aux valeurs spirituelles, aux puissances de l'âme. Qu'il célèbre l'amour le plus pur dans son ardeur même, qu'il évoque la figure de Jésus, qu'il recherche le dieu dans l'homme, qu'il se penche avec tendresse sur le cœur de

l'Enfant, pour lequel il écrit des poèmes qui sont encore sur les lèvres des petits de nos écoles, qu'il exalte dans son *Maurin* l'héroïsme, la fierté, la bonne humeur du peuple de Provence, qu'il s'attendrisse à évoquer les vieilles tantes, les sœurs discrètes et dévouées de la famille méridionale ou qu'il crée le personnage devenu populaire grâce au génie du grand Silvain, du *Père Lebonnard*, toujours Jean Aicard nous donne une haute leçon morale de charité, de bonté, de tendresse, de pitié humaine. Ce n'est pas en vain qu'il avait hérité d'un père généreux, imbu des grandes idées de 1848, son idéalisme impénitent. Cette noble république sociale et chrétienne, à laquelle présida quelques mois Lamartine, a marqué de son génie tous ceux qui ont fait depuis la gloire de notre pays : on sent passer son souffle libérateur à travers toute l'œuvre de Mistral, on le sent passer aussi bien à travers celle de Jean Aicard ; et si la littérature française, et surtout parisienne, de ces dernières années s'est abaissée trop souvent jusqu'à la foule la plus vulgaire et la plus sensuelle, c'est une consolation pour nous, Provençaux, de constater que tous nos écrivains, que ce soit les félibres, les poètes ou les prosateurs de langue française, n'ont cessé de donner à la France une haute leçon d'idéalisme ; après Mistral et ses amis, après Jean Aicard, il serait facile de citer un Joachim Gasquet, un Émile Sicard, un Lionel des Rieux, un Lucien Rollmer, un Paul Souchon, un Henri Breunet, et près de vous, Messieurs, ce Richard Andrieu dont la rude verve, fidèle à l'esprit de La Sinso, s'est exercée sous les *pignates* jusqu'au bord des tranchées allemandes.

Comment cet idéalisme se manifesta dans toute la carrière et l'œuvre de Jean Aicard, comment il passa de son cœur dans le cœur de ses amis et ce qu'il fut pour vos pays du Var, où son nom mérite de rester populaire d'autres l'ont dit ou le diront mieux que moi. Pour moi, Mesdames et Messieurs, devant ce

monument, que nous devons à l'art d'un beau sculpteur de notre pays, je me bornerai à redire en terminant ces simples vers de notre cher poète ; quand, à la fin de son poème de Cigale, il écrit son *exegi monumentum* :

« Les cigales m'ont dit : « Tu nous chantes, c'est bien ;  
Le léger galoubet auprès de nous n'est rien,  
Ni le gai tambourin, cet amoureux qui tremble,  
Et tous les deux, mêlant leurs musiques ensemble,  
Ne valent pas l'insecte au soleil résonnant.  
Des choses changeront qui plaisent maintenant  
Et tes vers passeront aussi qui parlent d'elles ;  
Mais nous, poète ami, nous sommes immortels,  
Et ton chant fait pour nous, à notre chant pareil,  
Doit vivre aussi longtemps que nous et le soleil.

Acceptons-en l'augure et souhaitons que devant cette pierre, où l'art du sculpteur a rappelé justement l'art et l'âme du poète, les Provençaux fidèles viennent se recueillir parfois dans le souvenir de celui qui voulut être, plus encore que le poète de la Provence française le poète des Cigales immortelles.

Émile RIPERT.

### **Léon Spariat, le « curé-félibre »<sup>45</sup>**

Dans ses *Souvenirs de jeunesse*<sup>46</sup>, François Armagnin évoque ses camarades apprentis-poètes dans les années dix-huit-cent-

<sup>45</sup> L'*Escolo de la Targo*, école félibréenne de Toulon dont Spariat fut membre, a récemment rendu un hommage particulier à l'abbé et deux numéros de la revue de cette association lui ont été consacrés : *La Targo, revisto prouvençalo*, n° 67 année 2018 et n° 68 année 2019.

<sup>46</sup> ARMAGNIN (François), « Souvenirs de jeunesse », *Bulletin de la Société des amis du Vieux-Toulon*, 1938, pages 159-183.

quatre-vingt — Jules Millet, Louis Peytral, les frères Bossavy, Léon Spariat, Fernand Hauser, Antonin Chaude, Fabien Mougenot<sup>47</sup>, — qui taquinaient la Muse. Ils publièrent en 1886 une jolie revue, *Le XX<sup>me</sup> Siècle*, qui connut six livraisons mensuelles<sup>48</sup> et dont le comité de rédaction était composé de jeunes gens désignés par des pseudonymes : Charles Laure (*Léo Karl*), François Brunet (*Francys Edwards*), François Armagnin (*Frank Arnin*), Louis Peytral (*Ludovic Hus*), Jules Millet (*Jansène Tellin*), Léon Spariat (*Léon de la Rouvière*), Victor Paulet (*Victor Paulus*).

Le jeune Léon, né à Roumoules (Alpes-de-Haute-Provence) le 18 août 1861, était donc membre de ce petit cénacle... mais un membre fort occasionnel. Sa famille, originaire de Roumoules, était venue s'installer à Toulon en 1864 et l'enfant y fit ses études primaires. Il étudia ensuite au petit séminaire de Grasse (1876-1880) puis au grand séminaire de Fréjus (1880-1885) et ne retrouvait guère les siens et la cité maritime qu'à l'occasion des vacances d'été. En 1886, il débuta son ministère comme curé du modeste hameau des Rouvières, appartenant à la commune de Saint-Julien-le-Montagnier, canton de Rians (Haut-Var) à la limite du département des Alpes-de-Haute-Provence. Saint-Julien était entouré de vingt-huit hameaux : Les Rouvières, à l'est dans la plaine, formaient un véritable petit village et une église y avait été édifiée en 1751.

Ses relations avec les jeunes poètes toulonnais devaient donc être fort discontinues et le fait est qu'il n'a rien publié dans leur

<sup>47</sup> Pour ces jeunes poètes, voir AMANN (Dominique), « Fernand Hauser et le Cénacle littéraire de Toulon », *Aicardiana*, n° 5, novembre 2013, 191 pages.

<sup>48</sup> *Le XX<sup>e</sup> Siècle revue littéraire et artistique*, du n° 1 15 mars 1886 au n° 5-6 15 juillet 1886, livraisons de 16 pages. Publication interrompue par la mort de François Brunet, son principal rédacteur.



éphémère revue... mais ces fréquentations littéraires lui auront certainement donné quelques occasions de rencontrer notre écrivain.

Dans un joli poème composé en l'honneur de Jean Aicard en 1905, l'abbé rappelle avec émotion sa première rencontre avec l'écrivain toulonnais, dans les années dix-huit cent soixante-dix :

### Salut à Jean Aicard <sup>49</sup>

Oh ! sois le bienvenu dans nos montagnes sombres  
Qui projettent au loin leurs pacifiques ombres,

Ô doux poète, Jean Aicard !

Viens faire resplendir, en rimes cadencées,  
Les mots évocateurs, les sublimes pensées,  
À la gloire d'Alphonse Karr !

Il est bon que le peuple entende ses poètes  
Qui de nos temps troublés sont les nouveaux prophètes ;

Ô poète, sois écouté !

Que ton verbe inspiré nous touche et nous enflamme !  
Qu'il fasse enfin renaître et reflleurir dans l'âme

La paix, la joie et la bonté !

### ENVOI

Je t'avais vu jadis — j'étais bien jeune encore —  
De ton aimable accueil et de ta voix sonore  
J'avais gardé le souvenir.

<sup>49</sup> *Hyères-Journal*, 23<sup>e</sup> année, n° 516, dimanche 22 janvier 1905, page 2, colonne 1.

<sup>50</sup> Je n'ai pas la certitude que le voyage de Jean Aicard ait eu lieu : notre écrivain a, certes, passé les premiers mois de l'année dans le Midi mais au-

Après plus de vingt ans l'humble curé-félibre  
Sent que d'émotion son cœur encore vibre

En sachant que tu dois venir.

L. SPARIAT.

Plan-de-la-Tour, 16 janvier 1905 <sup>50</sup>.

On notera que le jeune Léon fut frappé par la « voix sonore » de Jean Aicard, orateur effectivement très recherché tant pour ses qualités vocales que pour la teneur de ses discours : lui, qui allait devenir un prédicateur renommé, avait donc eu le poète toulonnais comme premier modèle d'éloquence.

Au début des années quatre-vingt, Jean Aicard était un écrivain déjà célèbre, même s'il n'avait encore publié aucune de ses œuvres majeures, à l'exception des *Poèmes de Provence* qui en 1873 lui apportèrent sa première notoriété nationale, et de *La Chanson de l'Enfant*, véritable succès de librairie. La Capitale ne l'avait pas encore trop absorbé et ses longs séjours varois — notamment en été et pour les fêtes de Noël — le rendaient accessible à ses concitoyens. Tous les poètes locaux le prenaient pour modèle et recherchaient sa fréquentation : le jeune abbé Spariat ne pouvait donc méconnaître son aîné en poésie, d'autant plus que celui-ci développait, notamment dans ses œuvres philosophiques <sup>51</sup>, des préoccupations théologiques et évangéliques.

Léon Spariat, malgré son éloignement de Toulon, conserva des relations très amicales avec François Armagnin (1861-1942), d'abord ouvrier armurier dans l'arsenal de Toulon puis employé administratif à la mairie de la ville où il acheva sa carrière

cun document de ses archives personnelles n'évoque un déplacement dans le nord du Var...

<sup>51</sup> AICARD (Jean), *Les Rébellions et les Apaisements* (Paris, Alphonse Lemerre éditeur, 1871) ; *Le Dieu dans l'homme* (Paris, Paul Ollendorff éditeur, 1885).



comme chef de bureau : or, Armagnin était aussi un ami très fidèle de Jean Aicard et c'est probablement par son entremise que l'abbé fit plus ample connaissance avec le poète toulonnais.

À la fin de l'année 1904, Léon Spariat dédia un poème en français à Jean Aicard :

### **La Noël du Petit Savoyard**<sup>52</sup>

*À Jean Aicard.*

Un petit Savoyard ayant quitté sa mère  
Et le foyer modeste où l'on priait pour lui,  
Allait, le cœur brisé d'une douleur amère,  
Allait par monts et vaux, dès que le jour a lui.

Il allait, emportant dans son cœur l'espérance  
De revenir un jour, plus grand et plus heureux,  
Au village, là-haut aux confins de la France  
Où ses petits amis de lui parlaient entr'eux.

Il avait traversé les pays que le Rhône  
Arrose en mugissant de ses troublantes eaux.  
Adieu les monts altiers que la neige couronne !  
Il allait, écoutant la chanson des oiseaux.

À force de marcher, parmi les nuits sereines,  
Sous les cieux d'Orient piqués d'étoiles d'or,  
Il rencontre un beau soir, plus belle que les reines,  
Marie et son époux et près d'eux il s'endort.

Or pendant qu'il dormait il fit un rêve étrange  
Qu'aux pauvres pèlerins il raconta joyeux :

---

<sup>52</sup> *Hyères-Journal*, 23<sup>e</sup> année, n° 514, dimanche 8 janvier 1905, page 2, colonne 2.

Il avait vu, dit-il, dans son rêve, un bel ange  
L'appelant d'un sourire au plus profond des cieux.

Marie était émue en écoutant ce rêve,  
Elle avait pris la main du petit ramoneur  
En lui disant : Enfant, ta douleur sera brève  
Et tu posséderas bientôt le vrai bonheur !

À la pointe du jour on se remit en route...  
À Bethléem le soir on arriva très las.  
Or, Marie et Joseph, étant pauvres, sans doute,  
N'eurent pour se loger qu'une caverne, hélas !

Le petit ramoneur avait suivi Marie...  
Or, voilà qu'au milieu de la nuit, il entend  
Des chœurs interrompant sa douce rêverie  
Et voit l'Enfant Jésus de lumière éclatant.

Marie alors lui dit : Approche, petit être,  
Tu seras le premier ! — Noir comme du charbon,  
Lui n'osait pas. — Approche ! aurais-tu peur peut-être ?  
Jésus aime chacun pourvu que l'on soit bon !

Que veux-tu qu'il t'accorde, enfant de la Savoie ?  
Et le pauvre petit des larmes plein les yeux :  
Ô ma mère, dit-il, fais que je te revoie ! —  
Et soudain il revit sa mère dans les cieux.

Jour de Noël 1904.

L. SPARIAT<sup>53</sup>.

---

<sup>53</sup> Le thème de l'enfant esseulé qui retrouve sa mère au Paradis a été développé par Jean Aicard dans son poème de jeunesse *L'Ange et l'Enfant*,

Le consistoire du Félibrige, réuni à Arles le dimanche 29 mai 1898 sous la présidence de son capoulier Félix Gras, élit deux majeurs : Clovis Hugues en remplacement de Paul Arène (*Cigalo de Durènço*) décédé le 17 décembre 1896, et l'abbé Spariat en remplacement de Joseph Huot (*Cigalo de Marsiho*) décédé le 8 janvier 1898. Léon Spariat, qui venait d'achever son grand poème de *Sant Aloi*, était alors un écrivain provençal reconnu et un prédicateur fort apprécié.

L'académie du Var qui, durant tout le XIX<sup>e</sup> siècle, s'est toujours intéressée à la langue et à la littérature provençales, l'admit aussitôt comme membre associé le 1<sup>er</sup> juin 1898. Le compte rendu de la séance est fort laconique : « M. l'abbé Léon Spariat est ensuite proposé comme membre associé <sup>54</sup> ». L'académie comptait alors quelques félibres : Victor Thouron neveu, ancien notaire à Toulon ; Noël Blache, ancien maire de la ville ; Célestin Sénès, dit *La Sinse* ; ou encore l'agronome Henri Plésant. Mais il y a tout lieu de penser que c'est François Armagnin, alors membre du bureau et secrétaire-archiviste de l'académie, qui aura proposé la candidature de l'abbé... avec l'assentiment de Jean Aicard.

En 1898, Léon Spariat était curé de Pourcieux. Pourtant, quoique bien éloigné de la cité maritime, il eut à cœur de maintenir le lien avec l'académie qui l'avait reçu. C'est ainsi qu'il lui envoya un exemplaire de son *Sant Aloi*, dont il fut fait mention

---

composé en mars 1863, et publié notamment par l'*Almanach historique, biographique et littéraire de la Provence*, année 1864, pages 40-41 ; ainsi que dans AICARD (Jean), *Les Jeunes Croyances*, Paris, Alphonse Lemerre éditeur, 1867, pages 37-41. Pour l'histoire de ce thème, de Franz Grillparzer à Jean Aicard, voir AMANN (Dominique), « Notes complémentaires sur quelques poèmes des *Jeunes Croyances* », *Aicardiana*, 2<sup>e</sup> série, n° 21, 15 juin 2017, pages 185-199.

<sup>54</sup> Archives de l'académie du Var, registre n° 7 « Procès-verbaux des séances (1886-1900) », année 1898, séance du 1<sup>er</sup> juin.

dans la séance du 12 octobre 1898 : « M. le Président informe l'assemblée qu'il a reçu de M. l'abbé Spariat, admis comme membre associé, dans la séance du 1<sup>er</sup> juin dernier, un volume de poésies provençales qu'il offre à l'académie. Ce volume est confié à M. Moulet qui se charge d'en faire une appréciation <sup>55</sup>. » Et Jean-Baptiste Moulet déclara que l'ouvrage était « un petit chef d'œuvre retraçant avec grâce les anciennes mœurs de Provence <sup>56</sup> ».

En 1908, Spariat revint dans la région toulonnaise comme aumônier de l'hôpital maritime de Saint-Mandrier et, accessoirement, curé du village. Il demeura dans ce poste jusqu'à la fin de la guerre et, de 1918 à 1928, dirigea le Cercle catholique des ouvriers de Toulon.

Au cours de la séance du 5 janvier 1916, François Armagnin présenta la candidature de Léon Spariat <sup>57</sup> comme membre titulaire de l'académie du Var : reçu à l'unanimité le 2 février 1916 <sup>58</sup>, il prit place dans l'assemblée à la séance du 1<sup>er</sup> mars suivant et remercia ses collègues en disant son poème provençal *La Cigalo* <sup>59</sup>, nouvellement composé, encore inédit et qui, selon l'usage, avait été admis comme discours de réception. Même si l'histoire ne le dit pas explicitement, on ne saurait

---

<sup>55</sup> Archives de l'académie du Var, registre n° 7 « Procès-verbaux des séances (1886-1900) », année 1898, séance du 12 octobre.

<sup>56</sup> Archives de l'académie du Var, registre n° 7 « Procès-verbaux des séances (1886-1900) », année 1898, séance du 7 décembre.

<sup>57</sup> *Bulletin de l'académie du Var*, 1915-1916-1917, « Procès-verbaux des séances », page 1.

<sup>58</sup> *Bulletin de l'académie du Var*, 1915-1916-1917, « Procès-verbaux des séances », page 1.

<sup>59</sup> *Bulletin de l'académie du Var*, 1915-1916-1917, « Procès-verbaux des séances », page 1 : « 1<sup>er</sup> Mars 1916. — M. le président souhaite la bienvenue à M. Spariat, qui remercie en disant son poème provençal : *La Cigalo*. »

douter que Jean Aicard, qui était actif au sein de l'académie varoise, n'ait puissamment favorisé l'élection de l'abbé, d'autant plus que ce dernier était « entré en guerre » en suivant l'exemple de son aîné.

Comme de nombreux écrivains, Léon Spariat — qui ne pouvait être admis parmi les combattants en raison de son âge et de ses infirmités<sup>60</sup> — voulut faire œuvre utile.

Dès le début des hostilités, Jean Aicard mit sa parole et sa plume au service du pays. Son œuvre de guerre est multiforme<sup>61</sup> et aborde tous les genres littéraires : conférences, discours, poèmes, théâtre, proses, écrits philosophiques et moraux, articles pour la presse régionale et nationale, chansons pour Félix Mayol, etc. Et, dans cette importante production littéraire, il poursuit plusieurs buts : flétrir les horreurs perpétrées par l'ennemi, son mépris du Droit et de la Justice et sa philosophie matérialiste ; rappeler la pensée française, inspirée par le respect du Droit et le Christianisme ; rendre hommage aux nations amies partageant nos valeurs et à leurs dirigeants ; chanter la gloire de nos soldats en magnifiant leur abnégation et leur héroïsme ; honorer les chefs de nos armées ; montrer le courage des petits et des humbles qui furent aussi souvent des héros dans leur vie quotidienne au contact de l'ennemi envahisseur.

Il donna incontestablement le ton aux écrivains locaux et les vers de Léon Spariat résonnent des mêmes accents<sup>62</sup>.

<sup>60</sup> Léon Spariat était né avec d'importantes difformités : il était petit, bossu et avait une jambe mal formée. Pour cette raison, son évêque ne voulut jamais le nommer dans une grande paroisse aristocratique et ne lui attribua que de petites cures de la campagne varoise.

<sup>61</sup> Voir *Aicardiana*, nos 24-27, qui traitent de l'œuvre de guerre de Jean Aicard.

<sup>62</sup> Le *Bulletin de l'académie du Var* publia quelques pièces : « La guerro de deman », *Bulletin de l'académie du Var*, LXXXIII<sup>e</sup>, LXXXIV<sup>e</sup> et LXXXV<sup>e</sup> an-

Dans son grand poème *Quau vivo ? – Franço !*, Spariat cite un monument qui doit être élevé :

En remembre di dos vitòri,  
Un jour, quand sara lou moumen,  
Pèr que s'aprengue nosto Istòri  
Aubouraren lou mounumen.  
Pèr que l'Istòri noun s'oublide,  
L'aubouraren aut e soulide<sup>63</sup>...

Il évoque là une initiative de Jean Aicard qui fonda, en 1918, un *Comité Caius Marius* afin d'élever, sur la commune de Pourrières, un monument célébrant « les deux victoires » : celle de Marius sur les Cimbres et les Teutons qui menaçaient Rome en 102 avant Jésus-Christ et celle des Français de 1918 sur les Allemands<sup>64</sup>.

En 1920, Léon Spariat signa les manifestes de l'*Escolo de la Targo* contre le *Forbin de Solliès* de Jean Aicard, aux côtés d'autres grands amis de l'écrivain varois comme Pierre Fontan : il faut reconnaître que Jean Aicard, en évoquant l'union de la Provence et du royaume de France, avait donné de l'Histoire une version très « romantique » et que sa glorification de Palamède de Forbin avait dressé contre lui tous ses amis provençaux et le monde félibréen. Par charité chrétienne, Spariat n'accabla pas son ami égaré et, s'il ne put se rendre à ses obsèques

nées, 1915-1916-1917, pages 46-49 ; « Remembranço », *Bulletin de l'académie du Var*, LXXXIII<sup>e</sup>, LXXXIV<sup>e</sup> et LXXXV<sup>e</sup> années, 1915-1916-1917, pages 50-52.

<sup>63</sup> SPARIAT (Léon), *Quau vivo ? – Franço !*, Toulouse, imprimerie Doula-doure, 1919, page 12.

<sup>64</sup> Léon Spariat fut membre du Comité Caius Marius, dont Jean Aicard était le fondateur et le premier président d'honneur.

célébrées à Toulon le samedi 21 mai 1921, c'est uniquement parce qu'il officiait ce jour-là au pèlerinage de Notre-Dame de Consolation à Hyères.

## BIBLIOGRAPHIE

GUILLIBERT (Hippolyte) et BERLUC-PERUSSIS (Léon de), *Fête séculaire et internationale de Pétrarque célébrée en Provence 1874. Procès-verbaux et vers inédits*, Aix-en-Provence, veuve Remondet-Aubin libraire-éditeur, 1875, in-8°, VIII-214 pages, portrait.

## JEAN AICARD ET LA SOCIÉTÉ PARISIENNE *LA CIGALE*

La société littéraire et artistique *La Cigale*<sup>1</sup>, dont les membres s'appelaient « les cigaliers », avait pour but de regrouper des hommes de lettres et des artistes originaires du Midi résidant dans la Capitale, d'être « à Paris comme un rayonnement de l'esprit méridional, une émigration d'âmes ardentes toujours attachées au sol qui les vit naître<sup>2</sup> ». Elle fut la première société de ce genre à voir le jour, précédant *La Pomme* pour les Normands et Bretons de Paris, puis d'autres sociétés des diverses provinces françaises.

À l'origine de La Cigale se trouvent trois jeunes provinciaux : MM. Maurice Faure, Eugène Baudoin et Louis-Xavier de Ricard.

*Maurice-Louis-Émile Faure*, né à Saillans (Drôme)<sup>3</sup> le 7 janvier 1850 et mort au même endroit le 8 décembre 1919, grandit

---

<sup>1</sup> Cette société s'appelait bien « La Cigale » (en français), et non pas *La Cigalo* (en provençal), comme cela est parfois écrit fautivement. Les Méridionaux de Paris avaient éprouvé le besoin de se réunir par amour de leur terre natale et de leurs patois régionaux, certes, mais ils éprouvaient également la fierté d'être Français, proclamant la France pour leur patrie... ce qu'ils manifestaient en parlant et en écrivant en français. Et ce d'autant plus que, cette association regroupant les Méridionaux « des Alpes aux Pyrénées », la multiplicité des parlers, des dialectes ou patois et des graphies ne leur aurait pas permis de s'exprimer dans une langue régionale commune !

<sup>2</sup> BORNIER (Henri de), *La Cigale à Paris*, page 10.

<sup>3</sup> Le monde est petit !... Les vitraux qui décorent la maison de Maurice Faure à Saillans ont été conçus et dessinés par mon arrière-grand-oncle, le peintre *Paul-Rosemond Audra*, un descendant de Paul Audra, propriétaire à Saillans à la fin du XVIII<sup>e</sup> siècle.

à Alès et y participa à la renaissance du provençal. Député radical-socialiste de la Drôme (1885-1902), puis sénateur du même département (1902-1919), il hérita du portefeuille de l'Instruction publique et des Beaux-Arts dans le gouvernement Aristide Briand du 3 novembre 1910 au 2 mars 1911 ; il fut également maire de Saillans (1896-1919). Outre de nombreux travaux relevant de son exercice parlementaire, il a laissé quelques œuvres littéraires <sup>4</sup>.

Eugène Baudoin, né à Montpellier le 6 janvier 1842 et décédé à Paris le 4 janvier 1893, était peintre.

Louis-Xavier de Ricard, né le 25 janvier 1843 à Fontenay-sous-Bois d'un père général et marquis, était écrivain et publia dès 1862 son premier recueil poétique, *Les Chants de l'aube*. Il fonda, en mars 1863, *La Revue du progrès*, d'existence éphémère : de Ricard, pour avoir trop proclamé son athéisme, fut en effet poursuivi par M<sup>gr</sup> Dupanloup pour outrage à la morale publique et aux bonnes mœurs ; bien que défendu par Léon Gambetta, il écopa de huit mois de prison et d'une amende. En 1870 et 1871, il soutint la Commune de Paris. En 1873, ayant épousé une jeune Écossaise, il s'installa près de Montpellier : il s'intéressa alors à l'histoire des Albigeois et se passionna pour le Félibrige. Toutefois, il s'en sépara en raison de l'orientation jugée réactionnaire donnée par Frédéric Mistral à ce mouvement et se proclama *lo felibre roge*, « le félibre rouge ». Après le décès de son épouse en 1880, il s'expatria en Amérique du Sud où il resta environ cinq ans. De retour dans le Midi, il y

<sup>4</sup> « Un félibre romantique (M. Félix Gras) », *Revue des langues romanes*, Paris, Maisonneuve, 1877, in-8°, 12 pages. — « Lou Felibridge à Paris », *Lou Prouvençau*, Aix-en-Provence, imprimerie de Jean Nicot, 1879, in-8°, 15 pages. — *Le Félibrige de Paris et Sextius Michel à propos de la « Petite patrie »*, Paris, Ernest Flammarion, 1894, in-8°, 24 pages et portrait. — *Pour la terre natale, pages historiques et littéraires*, Paris, Félix Juven, 1907, in-8°, 240 pages. 2/ Paris, Félix Juven, 1910, in-16, 327 pages, illustrations.

poursuivit sa carrière de journaliste socialiste et mourut le 2 juillet 1911 à Marseille. Son œuvre est essentiellement historique et politique.

Au printemps de l'année 1875 ces trois amis, jeunes Méridionaux désargentés perdus dans la grande ville, aimaient à se retrouver pour « parler du pays » et partager leur nostalgie du Midi ensoleillé et parfumé. Vite rejoints par d'autres compatriotes tout aussi esseulés, ils formèrent au début de l'année 1876 une petite société sous le nom de *La Cigale* et décidèrent de se réunir chaque mois, dans les salons du restaurant Richard au Palais-Royal, pour un dîner agrémenté d'une séance poétique et musicale dont la politique était bannie :

C'est pour ne pas perdre l'assent  
Que nous fondâmes la *Cigale* ;  
On parle cent à la fois, cent !...  
C'est pour ne pas perdre l'assent.  
Mais cette Cigale, on le sent,  
De rosée à l'ail se régale.  
C'est pour ne pas perdre l'assent  
Que nous fondâmes la Cigale <sup>5</sup>.

Revenu à Paris en décembre 1875 pour la publication de son livre *La Chanson de l'enfant*, Jean Aicard fut un compagnon de la première heure des Méridionaux de Paris — il leur aurait même suggéré le nom de l'association <sup>6</sup> — et sa présence est signalée au premier dîner de la nouvelle société en mars 1876 :

<sup>5</sup> *La Vie littéraire*, 2<sup>e</sup> année, n° 12, jeudi 23 mars 1876, « Gazette rimée », page 4, colonne 2. Poème de Paul Arène.

<sup>6</sup> *Le Bien public*, 6<sup>e</sup> année, n° 98, samedi 8 avril 1876, « Informations », page 2, colonne 5 : « Est-il besoin de rappeler que l'inventeur du titre, de la



La Cigale. — La Cigale est une réunion mensuelle, composée d'un groupe de littérateurs et d'artistes nés dans le Midi de la France et habitant Paris. C'était hier la première réunion de cette intéressante association : nombre de personnes connues avaient répondu à l'appel de leurs amis ; parmi eux nous citerons MM. Henri de Bornier, Louis Figuié, Jules Laurens, Xavier de Ricard, Paul Ferrier, Jean Aicard, Jules Troubat, P. Cabanel, E. Hugues, Eugène Baudouin, Maurice Faure, Barbusse, docteur Labarthe, etc.

On a porté des toasts, les poètes ont récité des vers dont la Société de la Cigale a eu la primeur. M. de Bornier a dit une magistrale poésie : *les Deux vieilles*, et MM. de Ricard, Perrier, Aicard, Valabrègue, Faure ont contribué à l'agrément de la soirée, qui a été terminée par une romance languedocienne, composée et dite par M. J. Blacher<sup>7</sup>.

Jean Aicard participa aux dîners d'avril, mai, juin, juillet, août et septembre. Il manqua les agapes d'octobre et novembre car, à son habitude, il était revenu passer l'hiver en Provence, mais il retrouva à Nîmes, en novembre, ses camarades cigaliers invités par les félibres du lieu :

— On écrit de Nîmes, le 6 courant, au *Messenger du Midi* :

« Les félibres de cette ville, assez nombreux déjà pour former une école distincte de celle d'Avignon, ont offert, hier, une brillante fête, à l'hôtel des Arts, aux Cigaliers parisiens présents dans le Midi.

---

raison sociale, est le poète Jean Aicard, le chantre harmonieux de la Cigale, le troubadour qui a pris pour sa devise ces quatre vers — qui sont de lui : Je suis la petite cigale / Qu'un rayon de soleil régale, / Et qui meurt quand elle a chanté / Tout l'été... »

<sup>7</sup> *Le Bien public*, 6<sup>e</sup> année, n° 71, dimanche 12 mars 1876, « Informations », page 2, colonne 3.

« Les poètes provençaux et languedociens étaient au grand complet. La *Cigale* était représentée par les trois fondateurs : MM. Eugène Baudouin, Maurice Faure, Xavier de Ricard, et par MM. Jules Salles, Rixens, Jean Aicard, Saint-Marc Rédarès, etc. [...] <sup>8</sup>. »

Rapidement de retour dans la Capitale, Jean retrouva ses compatriotes au dîner de décembre. À chacune de ses apparitions, il apportait des vers ou des extraits dramatiques pour participer à la soirée littéraire.

À la fin de l'année 1876, *La Cigale* réunissait déjà plus de cent membres appartenant à l'élite des Méridionaux de Paris :

— les écrivains et poètes Jean Aicard, Paul Arène, Henri de Bornier, Joseph Bru d'Esquille, Léon Cladel, Auguste Creissels, Alphonse Daudet, Achille Eyraud, Ferdinand Fabre, Maurice Faure, Paul Févier, Louis Figuié, Jules Gaillard, Grangeneuve<sup>9</sup>, Henri Grousset-Bellor, Hector L'Estraz, Henri de La Madelène, Napoléon Peyrat, Xavier de Ricard, Jules Troubat, Antony Valabrègue ;

— les poètes provençaux Albert Arnavielle, Théodore Aubanel, Louis Gleize, Félix Gras, Frédéric Mistral, Joseph Roumanille, Louis Roumieux, Victor Roussy ;

— les journalistes Adrien Barbusse, Oscar Comettant, Paul Courty, Edmond Hugues, Jules de Lamarque, Charles de Lorbac, Paul Maurou, Adolphe Michel, Gustave Rivet, Xavier Roux ;

— les musiciens Ange-Marie Auzende, Jules Blachier, Léopold Dauphin, Ange Flégier, Octave Fouque, Émile Paladilhe, Jean-Grégoire Penavaire, Alphonse Tavan ;

---

<sup>8</sup> *Le Temps*, 16<sup>e</sup> année, n° 5685, jeudi 9 novembre 1876, page 2, colonne 6.

<sup>9</sup> Pseudonyme de Jean-Jacques-Émile Morand du Puch.



- les peintres Eugène Baudoin, Pierre Cabanel, Narcisse Diaz et son fils Eugène, Gabriel Ferrier, Jules Laurens, André Rixens, Émile Villa ;
- les sculpteurs Benoît-Lucien Hercule, Jean-Antoine-Marie Idrac, Jean-Antoine Injalbert ;
- les députés Michel Alicot, Jean-Auguste Chevandier, Léonce Destremx, Derès, Eugène Ducamp, Duflo, Eugène Lisbonne, Mallet, Poujade, Charles-André Seignobos ;
- ainsi que le banquier Camille Armand, le mécène Alfred Bruyas, Emmanuel des Essarts, Paul Ferrier, Léon Guillard archiviste de la Comédie-Française, le docteur Labarthe, Gabriel Lafaille, le docteur Gustave Laurens, l'ingénieur Lisbonne, le dessinateur Paul Mauron, l'acteur Mounet-Sully de la Comédie-Française, le professeur Pozzi, Gonzague Privat, Saint-Marc Rédarès, Saint-René-Taillandier, Jules Salles, Théverin professeur à la Sorbonne et à l'École polytechnique, Vayson ; etc.

Le 16 avril 1877, la Cigale organisa une soirée au bénéfice des familles des quarante-cinq mineurs de Graissessac tués lors d'une explosion. Elle proclama ainsi son existence à Paris, son identité méridionale et sa générosité.

Le succès de la fête nîmoise de novembre 1876 leur ayant donné l'idée de se rendre chaque année dans une ville du Midi pour y rencontrer leurs concitoyens des Lettres et des Arts, les cigaliers se retrouvèrent ainsi en Arles du 22 au 25 septembre 1877<sup>10</sup>.

En octobre 1878, ils accueillirent les félibres venus à Paris à l'occasion de l'Exposition universelle. Frédéric Mistral et Joseph

<sup>10</sup> Cf. *La Cigale à Arles. Fêtes arlésiennes de la Cigale en septembre 1877*, Paris, Paul Schmidt, 1879, in-16, 224 pages. Jean Aicard est cité à la page 110 pour avoir participé au banquet du lundi 24 septembre dans la grande cour du collège d'Arles.

Roumanille n'ayant pu s'y rendre, Théodore Aubanel, Louis Roumieux, Félix Gras, Albert Arnavielle, Charles Gros, Léontine Goirand furent fêtés par une magnifique assemblée d'environ cent personnalités, dont Jean Aicard. Aubanel y proclama que l'amour de la langue du terroir n'empêchait pas l'attachement à la grande Patrie : « Quelques exagérations ont été dites. Soit ! Des imprudences ont été commises, et certains hommes que l'on pouvait croire représenter le félibrige ont essayé de le compromettre. Mais ces tentatives ont échoué devant le bon sens de la majorité des félibres. Parler purement le français et ne pas oublier le provençal, voilà notre but, et je suis heureux de me rencontrer ici avec l'un des maîtres de la littérature française, avec l'illustre Villemain, qui disait : "La France est assez grande pour avoir deux littératures"<sup>11</sup>. »

Jean Aicard – du moins lorsqu'il était à Paris – retrouvait avec plaisir ses concitoyens du Midi. Sa participation aux activités est maintes fois signalée.

En 1880, il donna huit poèmes au recueil publié par la société<sup>12</sup>. En 1882, il fit partie de la délégation qui alla souhaiter à

<sup>11</sup> *Le Gaulois*, 11<sup>e</sup> année, n° 3655, dimanche 27 octobre 1878, « Cigaliers et félibres », page 1, colonne 5.

<sup>12</sup> *La Cigale*, Paris, Guillaume Fischbacher, 1880, in-4°, 485 pages, planches, musique. Poèmes de Jean Aicard : « Puisque les dieux m'ont fait cigale » (pages 1-2) ; « Moissons » (pages 2-3) ; « Les Genêts procession de la fête-dieu en Provence » (pages 3-7) ; « Bal dans la nuit » (page 8) ; « L'Aïoli » (pages 9-10) ; « Saules et pommiers » (pages 10-11) ; « Sur une chevelure trouvée dans une tombe du seizième siècle, aux Baux » (page 11) ; « Dernier vœu » (page 12). — « *La Cigale* vient de publier un volume qui porte son nom et qui a pour éditeur M. G. Fischbacher. Ce volume original est un recueil des meilleures productions d'auteurs méridionaux. Jean Aicard, Paul Arène, H. de Bornier, Lomon, H. de la Madelène, général Pittié, etc... ont donné des vers pleins de chaleur et de gaieté [...]. » (*Le Temps*, 20<sup>e</sup> année, n° 6916, samedi 27 mars 1880, « Librairie », page 3, colonne 5).

Victor Hugo son quatre-vingtième anniversaire<sup>13</sup>. Dans le recueil de 1887, il publia son poème à Frédéric Mistral<sup>14</sup>. Et les différentes publications de la société — *Le Cigalier ; Le Mois Cigalier, petit courrier méridional* — des années 1885-1888 signalent sa présence à des dîners et annoncent la parution de ses œuvres.

Vingt ans après sa fondation, La Cigale manifestait toujours une belle vitalité :

Les Cigaliers ont fêté, hier soir, la fondation de la Cigale. Voici vingt ans déjà que cette charmante Société de poètes et d'artistes méridionaux existe.

Elle eut pour père MM. Maurice Faure, Xavier de Ricard, Paul Arène, Eugène Baudoin et quelques enthousiastes lettrés du Midi.

Depuis vingt ans, la Cigale a été tour à tour présidée par MM. Maurice Faure, Henri de Bornier, Paul Arène, Henry Fouquier, Mounet-Sully. Actuellement, Benjamin Constant la préside pour la troisième fois.

Parmi les cigaliers, nommons MM. Alphonse Daudet, Jean Aicard, Injalbert, Mercier, Falguière, Georges Niel, Sextius Michel, Jules Troubat, Paul Saïn, Jean Rameau, Amez, Paladilhe,

---

<sup>13</sup> « M. Oscar Commettant remit l'adresse de la *Cigale*, qui fut publiée le lendemain par un grand nombre de journaux, et M. Jean Aicard présenta, en disant une poésie de circonstance, un écrin contenant une petite cigale de bronze, de Ferdinand Barbedienne, et portant cette inscription : *les Cigaliers à Victor Hugo*. » (*Le Mois Cigalier petit courrier méridional*, n° 5, mai 1885).

<sup>14</sup> *La Cigale, Publication artistique à l'occasion de l'anniversaire du quatrième centenaire de la réunion de la Provence à la France* ; Paris, Alphonse Lemerre, 1887, in-folio, 24 pages. Poème « À Frédéric Mistral », pages 6-8 (voir *Aicardiana*, n° 9, décembre 2014, pages 48-51).

Deluns-Montaut, Barthou, Georges Leygues, Louis Gallet, Albert Tournier, Ferdinand Fabre, François Fabié, Raoul Guerte, Jean-Paul Laurens, Léon Barracand, Pierre Laffitte, Charles Maurras, Frédéric Amouretti, Bouchor, etc.; etc.

Les Cigaliers, de deux ans en deux ans, font, en compagnie des Félibres — ces deux sociétés sont sœurs, à ce point que tous les Félibres sont Cigaliers — un voyage dans le Midi.

Et c'est, durant huit jours, une débauche d'inaugurations de statues, de bustes, de monuments. Citons les monuments de Florian et d'Aubanel à Sceaux, de Théophile Gautier à Tarbes, de Victor Gelu à Marseille, de George Sand à Tamaris, du tambour d'Arcole à Cadenet, du général Championnet à Antibes, de Cortède de Prades, de Laure de Noves, de Caristie, de Castil Blaze, de Félicien David, d'Adolphe Dumas, etc., etc.

Les Cigaliers qui, avec les Félibres, sont les promoteurs des fêtes d'Orange, ont un petit journal mensuel : le *Mois cigalier*, que rédigea pendant longtemps M. Léon Barthou, le frère du ministre de l'intérieur<sup>15</sup>.

En 1899, 1901-1903, Jean Aicard est régulièrement cité dans les chroniques de *La Cigale*. Même si sa participation y connut des éclipses en raison de la multiplicité de ses activités et de ses longs séjours dans le Midi, il manifesta jusqu'à la fin de sa vie son attachement à cette sympathique réunion de ses concitoyens « montés » à Paris.

---

<sup>15</sup> *Le Gaulois*, 30<sup>e</sup> année, 3<sup>e</sup> série, n° 5297, vendredi 8 mai 1896, « Échos de Paris », page 1, colonne 3.

## BIBLIOGRAPHIE

BORNIER (Henri de), *La Cigale à Paris, discours prononcé au Conservatoire à l'occasion de la soirée dramatique et musicale organisée par la Cigale*, Paris, Sandoz et Fischbacher, 1877, in-16, 44 pages ; préface d'Oscar Comettant.

144

## QUELQUES PROVENÇAUX AMIS DE JEAN AICARD

### Gaston Beïnet

Gaston Beïnet naquit le 22 mars 1855 à Aix-en-Provence où son père Jules, né à Toulouse le 18 septembre 1825, était greffier en chef du tribunal civil. Son frère puîné Émile fit une belle carrière de magistrat qu'il acheva comme président du tribunal civil de Digne. Ils appartenaient à une famille de notables puisque le frère de Jules, Albert, décédé en août 1887, fut juge au tribunal civil de Grasse et premier adjoint au maire d'Aix-en-Provence (1883-1884).

Après des études juridiques poursuivies dans sa ville natale, il passa quelques années à Paris : en 1879 il y fonda avec le député de la Drôme Maurice Faure la revue illustrée *La Farandole*. Il figurait alors parmi les fondateurs de la société *La Cigale* et participait aux premières Fêtes de Florian à Sceaux, pour lesquelles il composa notamment ces vers :

LA CIGALE  
À L'AUTEUR D'ESTELLE<sup>1</sup>  
PAR  
GASTON BEÏNET

---

<sup>1</sup> BEÏNET (Gaston), *La Cigale à l'auteur d'Estelle, Hommage à Florian*, Paris, Charles Juliot libraire-éditeur, [DL 1879], in-8°, 8 pages.

145

Hommage à Florian  
à-propos en vers dit aux fêtes de Sceaux  
(les 4 et 5 octobre 1879)  
par Justin Millaud, cigalier,  
du Théâtre de l'Ambigu.

Sous les fleurs où tu dors, réveille-toi, poète,  
Regarde à notre appel ce peuple réuni,  
Il vient pour toi ; pour toi sont ces apprêts de fête ;  
Pour t'acclamer, le Nord veut se joindre au Midi.

Car fils ainsi que nous d'une Terre chérie  
Et comme nous venu vers un autre horizon,  
Jamais tu n'oublies ta première patrie ;  
Ton exemple est pour tous une grande leçon.

Ton œuvre est le reflet de ton pays : tes fables  
C'est le bon sens naïf de nos durs paysans,  
Et tes enseignements, sous des formes aimables,  
Sont, comme notre sol, fertiles et puissants.

Cœur tendre, tu prêtas à tes bergères roses  
La sereine langueur de notre air attiédi,  
Et je retrouve, errant sur leurs lèvres mi-closes,  
Le rire étincelant des filles du Midi.

\*

Mais Paris t'attirait, la Ville aux nobles âmes,  
Rendez-vous du génie et de tout cœur brûlant !  
Paris qui fit ta gloire et dont les grandes dames,  
En t'accueillant, devaient agrandir ton talent.

\*

Car vous êtes, ô Parisiennes,  
L'Esprit, la Grâce, la Beauté,  
À la fois Grecques et Romaines :  
Suprême élégance et fierté !  
Vous êtes l'Art, la Fantaisie,  
Et si l'antique poésie  
Un jour remontait dans les cieux,  
Fuyant notre terre inclemente,  
— L'Humanité reconnaissante  
La retrouverait dans vos yeux.

C'est vers vous que tous les hommages  
Montent en hymne triomphal,  
C'est pour obtenir vos suffrages  
Que tous, les chercheurs d'idéal,  
Les grandes âmes inquiètes,  
Savants, artistes ou poètes,  
Se consomment en désirs fous  
De faire vivre leur mémoire,  
— N'étant assurés de leur gloire  
Que lorsqu'ils la tiennent de vous.

\*

Tu l'eus, ô Florian, cette gloire immortelle !  
Elles t'ont tout donné : succès, honneurs, renom,  
— Sans pouvoir effacer de ton âme fidèle  
Le souvenir de tes bergères du Gardon.

Pourtant elles t'aimaient, tu les aimas peut-être,  
Et tu les honorais parfois d'un madrigal,

Aucune n'eut vraiment ton cœur, — car dans ton être  
Un autre amour plus grand dominait sans rival.

Ton pays possédait ton âme tout entière ;  
Longtemps tu comprimais tes regrets, — puis un jour  
Te sentant assez fort, dans ton œuvre dernière  
Tu mis tous tes chagrins, tes langueurs, ton amour <sup>2</sup>.

Poète, nous avons éprouvé ta souffrance,  
Comme toi nous avons quitté le sol natal,  
Et, loin du soleil d'or qui mûrit notre enfance,  
Nous nous sommes enfuis, poussés vers l'Idéal.

Cependant nous laissons la Terre sans égale :  
Sous un ciel toujours bleu l'olivier toujours vert,  
Les grenadiers en fleurs, les vignes, la cigale,  
La mer aux flots d'azur, les climats sans hiver.

C'est en vain que là-bas ceux que notre âme adore  
Voulaient nous retenir, nous avons écarté  
Les bras qui se tendaient pour nous étreindre encore,  
Épris de l'Art divin nous avons tout quitté.

Et nous sommes venus vers la Cité sublime,  
Emportant nos espoirs, nos rêves si divers,  
— Car, si l'on sent chez nous, c'est ici qu'on exprime,  
Et tout ce qu'on y fait s'adresse à l'Univers. —

---

<sup>2</sup> « Aujourd'hui moins ignorant, mais non moins timide, je veux célébrer ma patrie. » *Estelle et Némorin*, 1<sup>er</sup> livre. — C'est le dernier roman écrit par Florian ; il se déroule dans la vallée du Gardon, son pays natal, au pied des Cévennes.

\*

Mais tous un même but nous rassemble et nous lie,  
Quels que soient nos travaux, nos songes d'avenir,  
Tous nous avons au cœur cette noble folie :  
Exilés du Midi de le faire chérir.

Et c'est pourquoi, paisible et doux chantre d'Estelle,  
Puisqu'aimant ton pays tu sus le faire aimer,  
Qu'un jour tu te souvins de sa langue immortelle  
Nous, ses fils, nous venons aujourd'hui t'acclamer !

Sous le gazon fleuri dors en paix, ô poète,  
Car il s'est accompli ton vœu tant souhaité ;  
Si ton pays n'a pas ta chère Ombre inquiète,  
Ce qui fut toi, ton cœur ne l'a jamais quitté.

Et par nos nuits d'azur, de clartés si prodigues,  
Tes chants harmonieux, redits par les pasteurs,  
Reviennent éveiller l'écho de nos garrigues,  
Parmi les oliviers en fleurs.

En 1880, Gaston Beïnet s'installa comme avocat et avoué à Sisteron où il vécut de longues années ; en mars 1887, il fut élu premier adjoint au maire. Il y épousa le 20 septembre 1888 Marie-Adélaïde Galici dont il eut un fils... qui mourut adolescent.

Il s'établit ensuite à Digne où de graves problèmes de santé le contraignirent à abandonner le barreau. Il se mit alors dans les affaires et fonda la Société électrique : il en prit la direction et installa l'éclairage dans toute la ville.

Gaston Beïnet était aussi poète et fut même secrétaire de l'académie du sonnet (1877). Il est également connu comme journaliste.

Il mourut à Digne en décembre 1931.

Ces quelques jalons biographiques sont heureusement complétés par la courte notice que publia *Le Mémorial d'Aix* avec le secours des *Nouvelles littéraires* :

*Les Nouvelles Littéraires consacrent à notre regretté concitoyen, M. Gaston Beinet les lignes suivantes :*

Né en 1855 à Aix-en-Provence, dans l'aristocratie et douce ville du bon roi René, Gaston Beinet avait gardé d'elle le goût de la grâce et de la clarté.

Avocat, il fut une sorte de directeur de conscience, journaliste, il égalait les meilleurs. C'est lui qui fonda *Le Radical des Alpes*, journal politique et littéraire, qu'il rédigea presque en entier, et autour duquel il sut grouper petit à petit une étincelante collaboration. Pour son organe, il écrivit d'une plume justement redoutée par sa malicieuse ironie d'ardentes pages dans lesquelles on le retrouve tout entier.

Privé de l'ouïe et de la vue, ayant perdu un fils adolescent, G. Beinet, qui avait tant aimé la lumière et les multiples voix de sa terre provençale, devait trouver en lui assez de force pour vivre d'une vie nouvelle faite d'un héroïsme quotidien, soutenu pendant plus d'un quart de siècle par une épouse vigilante et douce. C'est alors vraiment qu'il devint grand.

Dans son hospitalière demeure de Digne, il reçut Frédéric Mistral, et le souvenir du grand provençal lui fut toujours particulièrement cher ; là se rencontrèrent tous ceux qui avaient un nom dans les lettres ou dans les arts.

À nos yeux, il restera surtout l'ami et le confident de Cécile Sauvage<sup>3</sup>. Le tout premier, alors que « La Cabrette des Alpes »

<sup>3</sup> NDLR. — Cécile Sauvage naquit le 20 juillet 1883 à La Roche-sur-Yon où son père, professeur d'histoire, était en poste. Il fut muté à Digne en 1888 et

n'était qu'une petite provinciale au cœur trop lourd, il crut à son génie, et le témoignage de cette affectueuse compréhension nous est offert à travers d'admirables et délicieuses lettres qu'elle lui écrivit tant que dura sa vie mortelle. « Bonne et folle Cécile » disait-il souvent.

L'apparition de *Colline*, dédié par l'amitié de Jean Giono, lui fut une intense satisfaction littéraire ; puis vinrent toutes ces pages de soleil et de vent qui le transportaient d'aise.

Durant ces dernières années, il éprouva une grande joie à se faire relire l'œuvre d'Alexandre Arnoux, dont la fine et délicate observation, le réalisme féérique, la psychologie profonde et nuancée l'émerveillaient toujours depuis les premiers vers de *Allée des mortes* et de *la Mort de Pan*.

Avec l'appui de M. André Honnorat, il avait réussi à faire donner à la rue qui sépare le jardin public du lycée Gassendi, ce nom aimé et doucement musical : « Allée Cécile-Sauvage ».

Que la terre soit légère, dans le petit cimetière de Sisteron, où il repose maintenant, à celui qui aima d'un même amour Frédéric Mistral et Paul Arène<sup>4</sup>.

Gaston Beinet et Jean Aicard se rencontrèrent probablement à Paris vers 1872 et participèrent tous deux à l'aventure de la société *La Cigale*.

À la fin de l'année 1879 et au début de l'année suivante, Gaston s'entremet auprès de l'éditeur Georges Charpentier pour la relecture et la correction des épreuves de *Miette et Noré*, travail

y demeura jusqu'en 1907 : la jeune Cécile fit ses études secondaires au lycée de cette ville. Le 9 septembre 1907, elle épousa Pierre Messiaen et le célèbre organiste-compositeur Olivier Messiaen est son fils. Cécile mourut à Paris le 26 août 1927, ayant publié plusieurs recueils poétiques.

<sup>4</sup> *Le Mémorial d'Aix*, 95<sup>e</sup> année, n° 15, dimanche 10 avril 1932, page 1, colonne 3.



dont il avait été chargé par l'auteur qui ne pouvait être à Paris à ce moment-là<sup>5</sup>.

Beïnet s'attacha à faire la promotion des œuvres de Jean Aicard dans son département des Basses-Alpes. Il invita à plusieurs reprises notre écrivain à venir y faire des conférences et y parler de ses œuvres nouvelles.

### Dominique Durandy

Dominique Durandy naquit à Nice le 24 janvier 1868 et y mourut le 3 janvier 1922. Son père, *Joseph-Aloys*, né à Guillaumes (Alpes-Maritimes) le 6 mars 1834, épousa à Nice le 20 novembre 1865 Célestine-Louise Limbanie-Bres (Nice, 1846-1881). Ingénieur civil spécialiste des chemins de fer, conseiller général de Guillaumes (1859-1890), président du conseil général des Alpes-Maritimes (1882-1890), chevalier de la Légion d'honneur par décret du 12 août 1869 puis officier par décret du 21 juillet 1909, il mourut à Borgo Santo Dalmazzo (Piémont, Italie) le 11 août 1912.

Dominique fit des études de droit, obtint un doctorat et s'établit avocat, mais il participa aussi activement à la vie politique niçoise et, par son mariage, s'allia avec Alfred Borriglione.

Jusqu'en 1910, il poursuivit une carrière politique de conseiller général radical et collabora activement au *Petit Niçois*, qu'il dirigea à partir de 1902, à la mort de son beau-père Alfred Borriglione. Puis, avec la parution de son roman *La Mare ensoleillée* en 1911, il orienta sa production littéraire et journalistique vers la célébration de sa ville natale et du pays niçois.

<sup>5</sup> Voir, aux archives municipales de Toulon, Fonds Jean Aicard, correspondance, les lettres de Gaston Beïnet à Jean Aicard datées de Paris le 29-30 décembre 1879 et le 2 janvier 1880.

Chevalier de la Légion d'honneur par décret du 9 août 1907 rendu sur le rapport du ministre de l'Intérieur pour son action de vice-président du conseil général des Alpes-Maritimes ; puis officier par décret du 27 septembre 1920 rendu sur le rapport du ministre de l'Instruction publique et des Beaux-Arts.

Outre des écrits politiques liés à ses fonctions électives et des guides touristiques, Dominique Durandy a laissé quelques ouvrages régionalistes : *L'Âne de Gorbio, poussières du midi*, 3/ Paris, Bernard Grasset, 1910, in-16, 278 pages, préface de Jean Aicard. — *La Mare ensoleillée*, Paris, Bernard Grasset, 1911, in-16, 292 pages. — *Mon pays, villages et paysages de la Riviera*, Bruxelles et Paris, Gérard Van Oest, 1918, in-16, 328 pages, figures, prix Montyon de 500 francs de l'Académie française en 1921. — *Mon pays, histoire, légendes et paysages des villages du Comté de Nice et ses environs*, Nice, Jacques Matarasso, 1960, in-8°, 291 pages. — *Passants de la Riviera*, Paris et Bruxelles, Gérard Van Oest et C<sup>ie</sup>, éditeurs, 1922, in-8°, 122 pages. — *La Ceinture de Vénus, collines et paysages de mon pays, de l'ancienne frontière de France au trophée d'Auguste*, Paris, Émilien Brocherioux, 1923, in-4°, VIII-132 pages. — *Marianne en ballade et autres contes de mon pays*, Paris, éditions Gérard Crès et C<sup>ie</sup>, 1923, in-16, 271 pages.

En 1910, rendant compte d'un banquet à Bormes, Dominique Durandy évoqua des personnages des romans de Maurin :

#### AU PAYS DE MAURIN DES MAURES<sup>6</sup>

L'autre dimanche, j'ai vu Maurin des Maures. Non pas le Maurin en chair et en os dont Jean Aicard nous a narré, avec

<sup>6</sup> *Le Figaro, supplément littéraire du dimanche*, 6<sup>e</sup> année (nouvelle série), n° 21, samedi 21 mai 1910, page 2 colonne 6 et page 3 colonnes 1-2.

sa verve méridionale, les aventures pittoresques et comme embaumées du parfum capiteux des montagnes où il braconnaît, mais son frère, son cousin, ses proches, ses compagnons, ses amis, toute une famille de Maurin savoureux, amusants, la galéade aux lèvres, un brin poètes, fiers et un peu fatalistes comme les Sarrazins, dont ils sont les descendants lointains.

C'était à Bormes, on donnait un banquet en l'honneur de Jean Aicard et la petite ville était en fête. Sur la place Gambetta, à côté des poivriers à la chevelure odorante et des palmiers sveltes, on avait dressé un mât enguirlandé de fleurs avec un écusson portant ce salut de bienvenue pour l'académicien, père de *Maurin des Maures* : « Au poète aimé Jean Aicard, hommage affectueux des habitants de Bormes ». C'étaient là toutes les manifestations officielles de l'allégresse générale. Mais la joie était dans le cœur de tous les « Bormencs » et, sans musique, sans oriflammes, rien que par leurs regards admiratifs, leurs gestes et leurs palabres, ils la manifestaient avec une éloquence touchante. « Monsieur Jean », comme ils disent, leur appartenait pour quelques heures, il était en famille dans cette foule enthousiaste où se mêlaient les villageois, les cultivateurs du Lavandou, les bûcherons, les bouchonniers des Maures et les hardis braconniers qui taquinaient le lapin, et le perdreau, sans oublier d'être galants avec les femmes.

Il faut dire que le pittoresque village de Bormes, accroché au flanc d'une colline qui dévale vers la mer sur laquelle flotent les îles d'Hyères — les îles d'Or — a servi, pour ainsi dire, de quartier général à Jean Aicard pour écrire *Maurin des Maures*. Le poète ne pouvait trouver un meilleur séjour pour s'imprégner heureusement de l'atmosphère, du paysage et aussi de la mentalité des gens dont il allait narrer la vie et les habitudes. La chaîne des Maures bouillonne tumultueusement derrière la petite ville et la route qui grimpe vers l'admirable forêt du Don

conduit au cœur des Maures, vers Collobrières et la Chartreuse de la Verne. Au pied de la colline, après une courte plaine, c'est la mer d'un bleu violent, les îles tièdes, l'adorable rivage qui va vers le Lavandou et la baie de Cavalaire. Quel cadre plus favorable pour écrire les allées et venues de ce héros extraordinaire, gouailleur et sensible, si dur pour les fanfarons et les exploiters, si bon pour les pauvres diables — tel Gaspard de Besse, ce « cousin » de Maurin — en continuelle délicatesse avec la gendarmerie et les lois, tout en dirigeant les chasses du préfet et en s'occupant utilement d'élections !

Et puis, dans ce pays où viennent aboutir les sentiers qui conduisent dans les bois de châtaigniers, dans les vallées profondes où chantent les merles et les rouges-gorges, sur les cimes dénudées que tapissent les genêts épineux, les menthes parfumées, le thym aux pénétrantes senteurs, il trouvait tous les types dont il voulait peupler son livre. Et par les dires des uns, par le portrait ou la caricature des autres, il suivait Maurin pas à pas, il le campait en pleine lumière, dans tous les détails de sa carrière mouvementée, courant avec lui par les chemins des montagnes, visitant les fermes et les villages, faisant ample récolte de légendes et de galéades, rapportant à pleines brassées les bons mots, les maximes populaires, les calembours et les historiettes assaisonnées d'*assent* qui poussent en tumulte sur le sol des Maures comme les cistes et les bruyères.

Tous ces modèles inconscients que le poète a croqués dans les pages du livre, je les ai entrevus à Bormes et, sur cette foule assemblée pour un jour de fête, planait l'âme de l'illustre Maurin. Elle empruntait à chacun de ces « types », quelque trait, un geste, une manière de parler ou de sourire, la crânerie du regard ou le sous-entendu d'un silence, car aucun de ceux-là n'était, à proprement parler, le Maurin enfanté par le cerveau fécond de Jean Aicard, mais tous semblaient ses proches et ses

compagnons, ayant avec lui quelque ressemblance et comme un air de famille. Tous étaient solidement enracinés à cette terre provençale, saturée d'esprit latin et de fierté arabe, leur parler était imagé, leur langue sonore, leur regard chargé de malice et de bonté. Et quand, après le banquet, Jean Aicard vint sur la place de Bormes converser familièrement avec eux, il semblait entouré des héros mêmes de son roman.

— Ils sont tous là, me disait-il... ou presque tous, je pourrais vous montrer *Parlo-Soulet* « l'incarnation du monologue », le crédule *Secourgeon*, *Caboufigues*, le cantonnier *Saulnier*... et les autres.

Et il ajoutait :

— Tenez... voilà M. Sigalous.

Et, du geste, il désignait le maire de Bormes, M. Vigourel, qui présidait la fête. C'est, en effet, cet excellent homme, pharmacien de son état, qui, sous le nom de Sigalous, se mêle, comme une heureuse Providence, aux aventures parfois dangereuses de Maurin des Maures. Au physique, c'est bien « l'homme de taille moyenne, à la barbe et aux cheveux gris, l'air énergique et bon, l'œil franc sous des lunettes étincelantes », dont parle le poète, et il est très possible qu'il soit en effet « idéaliste inconscient et incorrigible, épris de justice et de bonté ». En tout cas, le maire de Bormes est l'homme qu'il faut pour présider aux destinées de cette petite ville « perchée dans un creux de la montagne d'où elle domine le Lavandou et la mer ». Il a l'*assent* du terroir — un *assent* magnifique — cette familiarité amusante des gens du Var qui vous mettent à l'aise en un rien de temps, et il galège avec une verve rendue piquante par un air de pince-sans-rire ! Comme on se mettait à table pour le banquet, il se leva soudain. On aurait cru qu'il allait dire le *Benedicité* ! Prenant un petit morceau de pain de la main droite, il le présenta aux convives qui le regardaient faire avec quelque

surprise, puis il dit avec solennité : « Petit morceau de pain, c'est par toi que je commence... donc, place-toi bien, car... tu seras nettoyé ! » Puis, il se rassit, sans que son visage eût rien perdu de son impassibilité magnifique ! Ce petit « hors-d'œuvre » eut un juste succès d'hilarité !

Ce bon M. Vigourel a, naturellement, dans son sac une quantité d'histoires drôles ou savoureuses et il se vante d'en avoir largement fourni son ami Jean Aicard. À ce qu'il assure, l'aventure du chien enragé qu'on chasse de commune en commune est de son cru. D'ailleurs, il trouve tout naturel qu'un maire, ménager de ses finances, se soucie peu de capturer un chien enragé sur le territoire qu'il administre ? Des frais, des ennuis, des formalités administratives ! À quoi bon s'embarasser de tout cela ! Vite, on pousse la bête vers la commune voisine, et c'est à celle-ci qu'il appartient de se débrouiller.

— Tenez, observe-t-il, c'est comme lorsqu'un bâtiment fait naufrage sur *notre* rivage, vous croyez que c'est juste ce qui se passe ?... S'il vient à terre un peu de rhum ou de cognac, vite l'administration se le réclame... Mais s'il arrive un macchabée, alors on va trouver le maire et on lui dit : « Ça c'est pour vous, prenez-le, vous, et faites-le enterrer aux frais de la commune ! »

— Et ça vous coûte ? ai-je demandé.

— Cinquante francs pièce, monsieur ! Alors savez-vous ce que je fais ?

Ici, le maire de Bormes prend un air de confiance et, à mi-voix, il explique :

— Moi, quand je vois un macchabée qui s'approche de *notre* rivage, je le remets dans le courant et je lui dis : « Allez donc un peu plus loin, s'il vous plaît... vers Saint-Raphaël !... »

Voilà l'homme ! C'est bien le Sigalous du roman. On le reconnaîtrait rien qu'à l'entendre parler. Galège-t-il ou parle-t-il sérieusement ? On ne sait trop, car, lorsqu'il « conte », pas un

muscle ne tressaille dans sa figure placide. Au demeurant, il est serviable, zélé, le cœur sur la main, offrant l'apéritif avec générosité et vantant en connaisseur le « fenouillet » et « l'apéritif provençal ». Et quand Jean Aicard s'avise de discourir sur la place de Bormes et de remercier ses amis rassemblés pour l'acclamer, M. Vigourel le couve de l'œil comme un frère bien-aimé et approuve chaleureusement.

Ce petit discours de Jean Aicard fut, du reste, charmant, débité sur le ton d'une causerie familière, tout parfumé de grâce et de poésie. Les convives du banquet s'étaient groupés autour des tables sur lesquelles le café avait été servi. Au sortir de l'hôtel, le clair soleil et la brise tiède qui venait de la mer faisaient les gens plus expansifs, la gaieté plus cordiale. Les voix montaient sonores et gutturales, les rires fusaient de toutes parts, et les poètes et les galigeares du cru se faisaient la voix avant de débiter leurs vers et leurs histoires. Les hommes, les enfants, les femmes entouraient Jean Aicard, le regardant avec tendresse, cueillant ses sourires et ses paroles. On lui mit des fleurs dans les mains. Des petites filles enrubannées lui débitèrent de jolis compliments que l'académicien souligna de baisers paternels.

Puis on lâcha la bride aux conteurs et aux *rimaires* (faiseurs de rimes) et les « parents » de l'invisible Maurin des Maures se révélèrent tour à tour. Les uns célébrèrent Maurin « chasseur et troubadour, terrible, batailleur, sensible tour à tour » ; les autres se répandirent en galégeades bourrées de malicieuses allusions à la politique et de discrètes satires des puissants du jour. Puis, quand cette faconde en coup de vent fut apaisée, Jean Aicard prit la parole. Il avait rejeté le châle de grosse laine bleue dont il se drapait et redressé la tête qui, d'ordinaire, se perd dans les épaules avec quelque lassitude, son regard se promenait sur l'assistance avec bonhomie, et, d'une voix que

l'émotion faisait trembler un peu, il remercia tous ces amis qui lui faisaient cortège. Puis il parla avec une chaleur mêlée de tendresse de Maurin, de ce Maurin qui incarne si bien les solides vertus et les jolis défauts de la région des Maures. Il disait de lui que c'était « un brave homme et un brave homme du Var » Il ajoutait que Maurin était « homme de grande fierté qui, avec ses belles gaietés si françaises, savait avoir de nobles tristesses ».

Et, devant l'évocation si chaleureuse de ce héros populaire, les gens étaient émus comme si on avait parlé de quelqu'un des leurs, tellement le poète savait mettre en relief les propres sentiments, les passions, les secrètes aspirations de ceux qui l'écoutaient.

Rien n'était gracieux comme ce panégyrique de l'*Illustre Maurin* fait par son père spirituel au pied des montagnes mêmes où se déroula l'épopée merveilleuse du joyeux braconnier, sur cette place de Bormes où tant de fois le bon M. Sigaloux s'en fut le recevoir au sortir de quelque périlleuse aventure. Les cactus immobiles, les poivriers aux fines chevelures, les mimosas, les figuiers, les oliviers argentés, l'azur du ciel, les maisons brûlées de ce village méridional et, dans le lointain, le bleu de la mer et la silhouette dorée des îles faisaient un cadre bucolique, ensoleillé et vibrant à cette scène d'une grandeur étrange, d'une poésie si prenante, d'une si douce simplicité !

Et Maurin des Maures revivait ! On le voyait. Il revenait de la montagne bourdonnante du chant monotone des cigales d'or, « ces chanteuses frugales ». Il narguait les bons gendarmes de Bormes qui se promenaient sur la place. Et les femmes avaient un petit frisson à la pensée de ses audaces amoureuses et de ses victoires galantes. Jean Aicard était là pour lui ouvrir les bras, comme au retour de l'enfant prodigue et chacun s'apprêtait à l'acclamer comme le héros national de ce coin de Provence si fortement agrippé à ses légendes et à ses traditions...

Mais quand la voix de Jean Aicard se tut et qu'après avoir jeté « tout son cœur à Vigourel et aux habitants de Bormes » le poète se rassit, la vision devint indécise, presque vaporeuse comme les buées qui courent au crépuscule sur les cimes des Maures ; ce n'était plus qu'une âme mystérieuse qui flottait avec légèreté et communiait intimement avec le cœur de chacun...

Cependant, le culte dont on entoure l'*Illustre Maurin* est si vivant qu'une société s'est fondée pour grouper en une sorte de vaste confrérie poétique et joyeuse tous les gens du pays des Maures qui l'aiment comme un frère... comme un frère qu'ils auraient perdu sans l'avoir connu. On l'a dénommée : « Comité des amis de Maurin des Maures », et ses statuts spécifient qu'elle a pour but de « perpétuer l'esprit de la galégeade provençale », de faire connaître « les sites, les bois, les plages de la région des Maures et d'aider par la parole et la plume à la diffusion des ouvrages conçus dans l'esprit de l'Association et particulièrement des œuvres de son président d'honneur, Jean Aicard ». Mais le royaume de Maurin des Maures est limité et le Comité ne saurait en franchir les frontières. Il comprend le pays qui s'étend de la ligne du chemin de fer P.-L.-M. à la mer, entre Toulon et Saint-Raphaël. Seuls, les habitants de ce coin de Provence, dont les Sarrazins avaient fait jadis leur refuge opiniâtre, peuvent prétendre au titre alléchant d'*amis* de Maurin des Maures. Et ils sont déjà légion *ceusse* de Bormes, de Sainte-Maxime, de Grimaud, de Ramatuelle, de Gonfaron, de Pignans.... qui se sont ainsi « croisés » pour la cause sainte de la galégeade et de la poésie. Par faveur, on a décidé que les gens de Besse, bien qu'habitant au-delà de la ligne ferrée, seraient admis dans le Comité, parce que ce village a donné le jour au fameux Gaspard de Besse le *Fra Diavolo* provençal, détrousseur redoutable des riches et, comme Maurin, aventureux et compatissant aux misères des pauvres diables !

D'ailleurs, ce Gaspard de Besse a tenté l'esprit romanesque de Jean Aicard qui semble lui garder dans son cœur une place voisine de celle qu'y occupe Maurin des Maures. Le poète vient d'offrir à la Porte-Saint-Martin un drame dont Gaspard fait tous les frais et il témoigne à son sujet de quelque orgueil et de beaucoup d'espérances. À défaut de document, il a recueilli les légendes populaires conservées pieusement dans les foyers campagnards et il a campé ce bandit philanthrope comme une sorte de précurseur des révoltes populaires. Il en a fait, selon son expression, « un Saint-Mars ou un de Thou aux petits pieds », fier, chevaleresque et sensible comme un bon provençal. C'est peut-être à cause de cette prédilection pour ce détrousseur de grandes routes que la poésie va couvrir d'une auréole glorieuse, que certains « amis » de Maurin des Maures montrent quelque dépit quand on leur parle de Gaspard de Besse. Et c'est probablement, par une jalousie inconsciente, qu'au banquet mon voisin — un braconnier de carrière — avait adressé à Jean Aicard ce reproche plein de tristesse :

— Monsieur Jean, pourquoi, diable ! avez-vous fait mourir Maurin des Maures ? Vous auriez encore pu *tant écrire dessus !!!*

## Tancrède Martel

Tancrède Martel — de son vrai nom Joseph-François-Eugène-Napoléon Gras — naquit à Marseille le 10 mars 1856 dans un milieu très modeste : son père était portefaix et mourut encore jeune. Il passa sa jeunesse à Marseille où il fit ses études secondaires et débuta dans le journalisme en 1876 comme rédacteur rétribué au *Peuple* de Marseille et au *Petit Méridional* de Montpellier.

En 1879, il s'installa à Paris et collabora alors à de nombreux périodiques comme *Le Globe*, *L'Union républicaine*, *L'Est-*

fette, *Le Temps*, *Le Figaro*, *Le Petit Journal*, *Le Gaulois*, etc., qui appréciaient son érudition historique et artistique, sa puissante inspiration, son style coloré et la densité psychologique de ses personnages.

Il fréquenta les Parnassiens et se lia d'amitié avec Théodore de Banville, Barbey d'Aurevilly, Maurice Bouchor, François Coppée, Leconte de Lisle, Raoul Ponchon, Jean Richepin.

Il débuta en littérature en 1879 avec son recueil poétique *Les Folles Ballades*, qui attira l'attention de Victor Hugo. Il fit partie des douze poètes choisis pour veiller le défunt sous l'Arc de triomphe.

Excellent conteur et romancier, il était considéré comme l'un des maîtres du roman historique français et sa production dramatique fut accueillie par l'Odéon et la Comédie-Française.

Prix Monbinne de l'Académie française en 1905 pour l'ensemble de ses œuvres, chevalier de la Légion d'honneur par décret du 12 janvier 1909, Tancrède mourut pourtant à Paris (9<sup>e</sup>) le 17 décembre 1928 dans le plus grand dénuement.

Jean Aicard connaissait bien Tancrède Martel, d'une dizaine d'années son cadet, Provençal comme lui et fier de ses origines méditerranéennes. Ils étaient même de très anciens amis, « des amis de trente ans », comme Tancrède le lui rappelle en 1910 :

Paris, le 16 mai 1910<sup>7</sup>

6, rue Mansart

Mon cher vieil ami,

<sup>7</sup> Collection particulière. Le prix Lambert, d'un montant de 1 600 F, « destiné à des hommes de lettres auxquels il est juste de donner une marque d'intérêt public », fut offert à Hugues Le Roux, né en 1860, effectivement auteur d'une œuvre littéraire considérable (*Le Figaro*, 56<sup>e</sup> année, 3<sup>e</sup> série, n° 161 du vendredi 10 juin 1910, page 2, colonne 6).

Merci de votre amicale lettre. Je compte sur votre bonne présence à l'Académie, jeudi prochain 19 mai, car l'affaire de mon prix Lambert viendra ce jour-là. Richepin parlera le premier en ma faveur, appuyez-le chaudement ; tous deux vous serez aussitôt suivis de Masson, Doumic, Jules Lemaître, Donnay, Vandal et d'autres.

D'ici là, cher ami, tâchez de m'avoir vos académiciens amis personnels.

De tout cœur, cher Aicard, je vous remercie d'avance et vous serre la main.

Tancrède Martel

*Miette et Noré !*

P. S. Il y a eu 31 ans dans les premiers jours d'avril, nous étions tous les trois, Richepin, vous et moi, dans une loge du Gymnase, à Marseille. De ces trois poètes, deux sont devenus académiciens, et le plus jeune porte sa modeste croix de chevalier. = Trente un ans !

Tancrède avait une excellente mémoire et l'événement marseillais qu'il évoque est bien connu, notamment par la longue relation qu'en a faite J. Monblan dans *Le Progrès du Var*<sup>8</sup>, à laquelle je me référerai dans les citations données ci-après : il s'agissait d'une soirée littéraire et musicale donnée par la Société protectrice de l'enfance à ses souscripteurs, le 25 mars 1879, au théâtre du Gymnase à Marseille. La partie musicale fut composée de quelques airs d'opéra aussi bien que de chansonnettes. « L'art dramatique et la déclamation avaient pour principale interprète Mlle Rousseil (de la Comédie Française)

<sup>8</sup> *Le Progrès du Var*, 11<sup>e</sup> année, n° 2831, lundi 31 mars et mardi 1<sup>er</sup> avril 1879, « Feuilleton », page 2, colonnes 1-4. — *La Gazette du Midi* et *Le Sé-maphore* [de Marseille] ont également rendu compte de la soirée.



qui s'est produite dans une poésie de Victor Hugo, *Stella*, et dans un petit acte rimé de Théodore de Banville : *La Perle*. »

L'autre « vedette » de la soirée était Jean Aicard, venu de Paris pour dire des vers et qui recueillit une immense ovation par « son incomparable talent de lecteur, servi par une voix toujours juste, vibrante et bien timbrée ». Il triompha essentiellement avec des poèmes choisis dans *La Chanson de l'enfant* et avec des vers inédits composés spécialement pour cette soirée, *Le Petit Peuple* :

### LE PETIT PEUPLE<sup>9</sup>

Derrière nous, vieux peuple, hommes faits, — les adultes,  
Foules aux fronts plissés, pieds lourds, cœurs alentis,  
Qui troublons nos cités de cris et de tumultes,  
L'Enfant vient, l'Avenir, le peuple des petits.

Toi le blessé d'hier, ô grand peuple de France  
Qui traînas ta douleur par de si noirs chemins,  
Songe à ce peuple enfant qui porte l'Espérance,  
Le Renouveau dans ses petites mains.

Ce n'est que par ses fils qu'un peuple peut renaître :  
Tu ne refondras pas les cœurs ni les cerveaux,  
Mais ces petits enfants, si l'on veut, peuvent être  
Des hommes plus heureux et des Français nouveaux.

---

<sup>9</sup> Version publiée dans *Le Progrès du Var*, 11<sup>e</sup> année, n° 2831, lundi 31 mars et mardi 1<sup>er</sup> avril 1879, « Feuilleton », page 2, colonnes 3-4. — Ce poème a également fait l'objet d'une publication ultérieure, qui ne diffère que par quelques variantes orthographiques : AICARD (Jean), *Le Petit Peuple, strophes lues par l'auteur dans le concert annuel de la Société protectrice de l'enfance, au théâtre du Gymnase à Marseille, le 25 mars 1879*, Marseille, typographie et lithographie Cayer, 1879, 4 pages.

Qu'ils sachent notre histoire et notre expérience  
Sans trop goûter pourtant à notre cœur amer,  
Et que, pleins de savoir, forts avec patience,  
Ils montent, réguliers et beaux comme la mer.

C'est pourtant le possible et l'espoir, — que ces rêves !  
Nos erreurs, ils pourraient ne les imiter pas,  
Nos maux, les ignorer !... — Ah ! soleil qui te lèves,  
Sois doux à nos bourgeons quand tu les mûriras !

Ainsi, le sein troublé d'une attente infinie,  
Parlent les peuples vieux qu'a déçus le passé ;  
Ils espèrent la force, et qui sait ? — le génie,  
Fleur d'abord, fruit plus tard, dans ces bourgeons pressés.

Ô terre du soleil, France, sœur de la Grèce,  
Toi qui sur tes coteaux connais la vigne en fleurs,  
Toi qui sais quel trésor de force et d'allégresse  
Contient la grappe pleine, orgueil des travailleurs,

Tu sais, tu sais aussi quel frisson d'épouvante  
Nous glace jusqu'au sang quand s'élève ce cri :  
« Le printemps a trahi la terre ! Il gèle, il vente ;  
Les bourgeons sont brûlés... la vendange a péri ! »

Eh bien, c'est la vendange et la fleur de ta race,  
Ô peuple, qui périt sur un point du vieux sol !  
C'est la naïveté, c'est la candeur, la grâce,  
L'avenir ! que la Mort effleure de son vol !

Au fond de nos cités, — ô Marseille, — ici même ! —  
Plus d'un de ces petits plein d'un secret futur,

Ferme languissamment, sur un sein qui les aime,  
Son œil plein d'inconnu, de promesse et d'azur !

La misère les frappe... Un ange noir les touche...  
Ils meurent, en crispant, bien fort leur frêle main...  
Leur œil bleu se ternit... l'angoisse est sur leur bouche,  
Ce qui périt en eux aujourd'hui, — c'est Demain !

C'est l'inconnu : Demain ; c'est Demain : l'espérance !  
Ah ! détournons ce vent de misère et de pleurs.  
Et donnons tous, donnons l'avenir à la France !  
Ce que nous sauverons, c'est la Patrie en fleurs !

Il termina avec quelques fragments de *Miette et Noré*, œuvre à laquelle il travaillait alors et qui sera publiée au début de l'année suivante.

Aussitôt après cet événement, Tancredé Martel envoya à Jean Aicard une lettre de remerciement très chaleureuse :

Marseille, le 28 Mars 1879 <sup>10</sup>

Cher poète,

J'éprouve le besoin de vous serrer la main par correspondance et de vous remercier de nouveau de tout le plaisir que j'ai eu à entendre vos beaux vers, mardi, et ensuite à faire la connaissance d'un homme aussi distingué que vous.

Comptez-moi, cher M<sup>r</sup> Aicard, au nombre de vos meilleurs amis et admirateurs. Nous parlons souvent de vous avec Riche-

<sup>10</sup> Lettre autographe signée de Tancredé Martel à Jean Aicard, une page, archives municipales de Toulon, Fonds Jean Aicard, correspondance, pièce n° 122.

pin et nous attendons impatiemment le volume que vous nous avez promis : *Une Visite en Hollande*.

Dites-moi, je vous prie, où vous comptez être du 15 au 30 avril car à cette époque, Quantin me livrera mon volume de ballades et je me ferai un devoir de vous les adresser.

Recevez, cher ami, le meilleur  
de mes serrements de main

Tancredé Martel

Mille amitiés de Richepin, de Louis Brès et de Bertin.

L'amitié qui venait de naître entre les deux écrivains durera jusqu'au décès de Jean, les deux hommes se retrouvant notamment dans les sociétés réunissant « les Méridionaux de Paris ».

Il est amusant de constater que, lorsque Jean Aicard voulut nommer le petit Marseillais héros de *L'Âme d'un enfant*, il l'appela Martel... coïncidence ? Le bon grand-père, image du grand-père Jacques, est ainsi « le grand-père Martel ».

Deux autres lettres conservées de Tancredé à Jean prouvent l'amitié qui liait les deux écrivains poètes :

Paris, le 1<sup>er</sup> février 1915 <sup>11</sup>

6 Rue Mansart

Cher ami,

J'apprends à l'instant le douloureux accident dont vous avez été victime.

Je vous envoie tous mes bien sincères vœux de bonne et prompte guérison et je vous embrasse de tout cœur.

Tancredé Martel

<sup>11</sup> Lettre autographe signée de Tancredé Martel à Jean Aicard, une page, archives municipales de Toulon, Fonds Jean Aicard, correspondance, pièce n° 124.

Paris, ce 1<sup>er</sup> août 1919<sup>12</sup>

6 Rue Mansart

Mon cher ami,

Rien n'eût été plus flatteur pour moi que le suffrage de Jean Aicard, un ami de quarante ans (depuis avril 1879 !) et un maître. Mais... la santé avant tout.

On me dit que vous venez de publier un *Gaspard de Besse*, sujet provençal entre tous. Voulez-vous avoir la bonté, mon cher ami, de me faire envoyer ce livre ? Je serai très heureux d'en parler dans mon feuilleton littéraire du *Sémaphore*.

Et bien amicalement à vous

Tancrède Martel

La bibliothèque des *Lauriers-Roses*, du moins pour sa partie conservée, contient deux œuvres de Tancrède Martel, *Rien contre la Patrie* et *Châteaux en Espagne*, dont les envois manifestent de tendres sentiments : « À mon cher et vieil ami Jean Aicard, de l'Académie Française, cordial hommage » ou « À mon ami Jean Aicard de l'Académie Française cordial hommage ».

Martel a rendu compte de différentes œuvres de Jean Aicard. Il fut notamment l'un des rares critiques à parler de son *Gaspard de Besse* :

J'ai constaté, l'an dernier, le succès de l'ouvrage de M. Jean Aicard : *Gaspard de Besse*, où l'auteur faisait revivre ingénieusement « ce bandit à la française ». Sous le titre : *Le fameux chevalier Gaspard de Besse*, Jean Aicard donne aujourd'hui

<sup>12</sup> Lettre autographe signée de Tancrède Martel à Jean Aicard, une page, archives municipales de Toulon, Fonds Jean Aicard, correspondance, pièce n° 123.

les dernières aventures d'un coureur de grandes routes, resté populaire en Provence, et qui fit pleurer tant de beaux yeux le jour où il fut roué à Aix, sur la place du Marché. Ce n'est pas pour rien que Gaspard Bouis, surnommé de Besse à cause de son lieu de naissance, vécut au dix-huitième siècle. Malgré son affreux métier, il eut la galanterie, la bonne humeur de son temps. Il fut aimé des grandes dames, notamment Mme de Lizerolles, qui l'alla voir dans son cachot, à l'heure de la suprême expiation. Et quand il s'évada de la prison de Draguignan, ce fut Louissette, la jolie fille du geôlier, qui lui mit en mains la lime libératrice. La compatissante enfant chantait même force couplets pendant que le prisonnier limait ses chaînes, histoire d'étouffer le bruit. « Soyez amant, vous serez inventif », a dit La Fontaine. Gaspard prit la clef des champs et remercia Louissette en lui souhaitant un bon mari.

Ce second volume dépassera le succès du précédent, d'abord parce que la note en est plus élevée, plus dramatique : ensuite, parce que Jean Aicard, — et en cela, il est bien d'accord avec la tradition populaire et la vérité historique, — a su parfaitement dégager, du fouillis des aventures, le vrai caractère de son héros. Qu'on ne s'y trompe pas : ce révolté, ce jeune homme beau, énergique, instruit, représentait surtout la lutte contre les injustices sociales. Il devint, en Provence, une forme vivante de l'opposition. Stendhal, qui se plaît à analyser les singularités de caractère, attribue le même rôle au fameux Mandrin, grand ennemi des caisses royales, et redresseur de torts à sa façon. Ce que Mandrin fit, en Bourgogne et dans le Dauphiné, Gaspard Bouis le faisait dans sa province natale, mais avec une certaine grâce, et tant de succès auprès du sexe qu'il a laissé un souvenir sympathique et persistant, si l'on peut dire. Mandrin fut comme lui pleuré des femmes, quand on le roua à Valence, en la place des Clercs.

Je n'ai pas besoin d'insister sur la valeur littéraire du nouvel ouvrage d'Aicard. C'est, dans le genre du roman historique, une œuvre pleine de naturel, de vérité, habilement contée dont je ne veux point déflorer ici les épisodes, parfois émouvants jusqu'au tragique, souvent amusants, et qui eussent captivé Alexandre Dumas. L'intérêt grandit jusqu'au bout comme dans les bonnes pièces de théâtre ; et Jean Aicard, qui a étudié son personnage à fond, a le don d'exploiter cet intérêt, ce mouvement, ce va-et-vient aventureux, pour la plus grande satisfaction du lecteur. Un des chapitres les plus curieux, les plus symptomatiques du *Fameux chevalier Gaspard de Besse* est celui où l'auteur nous montre Sainte-Roseline, patronne des prisonniers, étendant sur Gaspard sa protection miraculeuse par l'intermédiaire d'un pauvre ermite. Mais le grand coup d'archet, le sommet du livre, se trouve au chapitre suivant. Gaspard, dans son cachot, est interrogé par un juge, délégué du parlement d'Aix. La page entière vaut d'être citée comme donnant la clef de tout l'ouvrage et nous renseignant, mieux qu'aucun document d'archives, sur l'audacieuse et périlleuse mission que s'arrogeait le bandit.

— « Monsieur, dit Gaspard, vous vendez à faux poids la justice même. Vos lois sont de très vieilles femmes, qui perdent leurs dents et vont branlant la tête. Elles déplaisent fort aux vigoureux jeunes hommes dont je suis. Elles ont beau se farder, elles sont repoussantes. La torture — pour ne parler que de cela — est toujours inscrite dans vos lois, cette torture que vous appliquez à des innocents seulement présumés coupables, pour les obliger à avouer des crimes que rien ne prouve ! Ce châtement avant jugement est une chose monstrueuse, à proprement parler, c'est une invention du diable ! Eh bien, je me suis fait bandit pour attirer l'attention des princes sur l'abomination de vos us et coutumes, et pour vous

amener à changer de manières... Monsieur, méditez ceci : il y a dans un livre d'histoire que mon curé me fit lire quand j'étais enfant, une fort belle réplique d'un bandit. Le grand conquérant Alexandre, qui fut en même temps un fameux ivrogne, dit à un pirate qu'il avait capturé : « Ne rougis-tu pas de ton vil métier ? » — « Je ne vois, répliqua le brigand, qu'une différence entre toi et moi. C'est que tu opères avec une grande flotte et moi avec un tout petit navire. » Et la réplique a du bon, Monsieur. Un chef de peuple qui ambitionne le titre de conquérant, et rêve de voler aux peuples voisins leurs terres, leurs blés, leurs vignes et leurs foyers, est un plus grand bandit, oui, celui-là est plus coupable, infiniment, que le pire des humbles petits voleurs. À côté d'un grand conquérant, je me juge fort estimable. Oui, certes, je m'estime, Monsieur, fort au-dessus d'un pirate et bien au-dessus d'un conquérant, attendu que je ne me suis pas mis en campagne pour accroître mes biens, à leur façon, par l'assassinat et le pillage, — mais pour essayer de rendre meilleures vos lois cruelles et injustes. Que ne les réformez-vous vous-mêmes ! Je n'aurais plus de raison d'être ; ou si, alors, je persistais dans ma révolte, je mériterais d'être le plus tôt possible pendu haut et court. Je suis, Monsieur, un chef de parti ; c'est ce qu'on ne voit pas encore assez clairement. Apprenez-le donc... »

Il faut l'avouer, Gaspard est éloquent. Mais le Parlement et les gens du roi avaient, eux, une autre éloquence. Ils le lui firent bien voir. Il faut reconnaître aussi que le héros de Jean Aicard est captieux, séduisant. Sa protestation verbale contre la torture, — sans parler de celle qu'il exerçait « *manu militari*, » — précéda de peu la Révolution française. De plus Gaspard est un lettré. Il a lu Voltaire. Je ne sais s'il tient du curé de Besse l'anecdote relative à Alexandre le Grand, car il est douteux que le bonhomme ait fait lire à Gaspard le livre de Nonius

Marcellus, où elle se trouve ; mais le futur bandit avait peut-être lu Villon, qui l'a plaquée dans son *Testament*, en la faisant suivre du même argument :

Si Dieu m'eust donné rencontrer  
 Ung autre piteux Alexandre,  
 Qui m'eust faict en bon heur entrer,  
 Et lors qui m'eust veu condescendre  
 A mal, estre ars et mys en cendre  
 Jugé me fusse de ma voix...

D'ailleurs, interrogeons nos douloureux souvenirs. Il me semble bien que ce que dit le bandit du dix-huitième siècle s'applique moins à Alexandre qu'au monstrueux kaiser Guillaume II. Certainement, en bon Français, Jean Aicard a pensé au roi des bandits couronnés ! Mais, il me faut citer encore un fragment de la réponse de Gaspard : — « Mes soldats eux-mêmes n'aperçoivent pas encore le but que je me suis proposé, parce que beaucoup de ces loups sont au fond des simples moutons ignorants, qu'on a tondus longtemps et qui ont l'habitude de présenter aux tondeurs leur pauvre échine ; mais il suffit que mes lieutenants et moi nous sachions où tendent nos actes, pour que nous préférions être à nos places qu'aux vôtres ! Dès que le peuple aura compris, votre règne sera fini ; et alors, selon le mot de M. de Voltaire, vos petits-neveux en verront de belles ! » — De telles apostrophes n'étaient point faites pour réconcilier Gaspard avec la justice.

Après de nouveaux exploits de grande route, et même de boudoir, — les dames du temps avaient un faible pour les mauvais sujets, — il fut pris, conduit à Aix, condamné par Messieurs du parlement et exécuté. Il eut jusqu'après sa mort la sympathie des femmes et du populaire. Son confesseur dit à la foule : « Ce criminel était le meilleur d'entre vous ». Ce fut un jour de deuil.

Vingt ans après, les colporteurs vendaient encore les complaintes et la légende de *Gaspard de Besse*. Au total, Jean Aicard nous offre un livre extrêmement intéressant, qui instruit et fait penser, et dont l'épigraphe : « En France, la gaieté est une vertu », se justifie par le caractère aimable et les galantes escapades de son personnage<sup>13</sup>.

Enfin, Tancrède Martel postula pour occuper le fauteuil de Jean Aicard à l'Académie française<sup>14</sup>.

Après la mort de notre écrivain, Tancrède reçut une belle distinction littéraire :

Ce prix Lasserre, qu'une commission spéciale, réunie mercredi dernier au ministère de l'instruction publique, sous la présidence de la comtesse de Noailles, a décerné à notre collaborateur et ami Tancrède Martel, est une fondation privée, et la plus haute récompense littéraire qui soit distribuée en dehors des prix de l'Académie.

Le prix Lasserre est distribué chaque année au mois de novembre. Il est d'une valeur de 8.000 francs, et a pour objet de récompenser un homme de lettres qui, ayant fourni une belle carrière littéraire, a publié, en outre, dans le courant de l'année, un ouvrage remarquable.

Cet ouvrage, publié par Tancrède Martel en 1921, a été un roman : *Ce que content les rêves*.

Sur 20 votants, quatorze ont, au premier tour de scrutin, décerné le prix à M. Tancrède Martel, contre 6 à M. Victor Giraud.

<sup>13</sup> *Le Sémaphore de Marseille*, 83<sup>e</sup> année, n° 28.350, mercredi 18 février 1920, « Feuilleton. Livres et théâtres », page 2, colonnes 3-6.

<sup>14</sup> Voir : *Le Figaro*, n° 364, vendredi 30 décembre 1921, page 2, colonne 5 ; *Le Figaro*, n° 13, vendredi 13 janvier 1922, page 3, colonne 6 ; *Le Figaro*, n° 160, vendredi 9 juin 1922, page 2, colonne 2.

Tancrède Martel, vieil ami de Jean Richepin et de Maurice Bouchor, est âgé de soixante-cinq ans, et Marseillais. Poète et chroniqueur abondant, il est l'auteur d'une quinzaine de romans, de beaux livres d'histoire et d'ouvrages dramatiques applaudis. À côté du roman que la Commission Lasserre vient de couronner, *Blancaflour*, le *Prince de Hanau*, la *Flûte du chevalier Pèbre*, *Julien et Marguerite de Ravalet*, sont des œuvres qui resteront<sup>15</sup>.

Martel a laissé une œuvre littéraire importante :

— poésie : *Les Folles Ballades*, Paris, imprimerie d'Albert Quantin, 1879, in-4°, x-XVIII-68 pages. — *Les Poèmes à tous crins*, Paris, Alphonse Lemerre éditeur, 1887, in-16, VIII-221 pages.

— romans : *L'Homme à l'hermine, mœurs parisiennes*, 2/ Paris, Maurice Dreyfous, 1886, in-18, III-303 pages. — *La Parpaillotte*, Paris, Ernest Flammarion, collection « Auteurs célèbres » n° 232, sd [1888], in-16, 250 pages. — *Le Prince de Hanau, roman national, 1792-1815*, Paris, Paul Ollendorff, 1907, in-16, 320 pages. — *Blancaflour, histoire du temps des papes d'Avignon*, 5/ Paris, Paul Ollendorff, 1908, in-16, 387 pages. — *Loin des autres, roman parisien*, Paris, Eugène Fasquelle, 1909, in-12, 366 pages. — *La Tant Aimée du Roi*, Paris, Paul Ollendorff, 1909, in-18, XI-316 pages. — *L'Afrancesada*, Paris, édition du Monde illustré, 1909, in-16, 293 pages. — *Rien contre la Patrie*, Paris, Paul Ollendorff, 1909, in-18, XI-316 pages. — *La Déesse vaincue*, Paris, Alphonse Lemerre éditeur, 1927, in-16, 279 pages. — *Léguée par amour*, Paris, Albin Michel, 1925, in-16, 255 pages. — *Ce que coûtent les rêves*, 6/ Paris, Alphonse Lemerre éditeur, 1921, in-16, 279 pages.

<sup>15</sup> *Le Figaro*, 67<sup>e</sup> année, 3<sup>e</sup> série, n° 340, mardi 6 décembre 1921, « Échos », page 1, colonne 3.

— contes : *La Main aux dames*, Paris, Charles Marpon et Ernest Flammarion, collection « Auteurs célèbres » n° 86, 1885, in-16, III-252 pages. — *Paris païen*, Paris, Albert Savine, 1888, in-12, 312 pages.

— théâtre : *Alfred de Vigny*, un acte en vers ; 1/ Paris, Odéon, 1897. — *Pierrot préfet*, trois actes en vers ; 1/ Paris, théâtre de la Bodinière, 1898. — *Bérénice et Corneille*, un acte en vers ; 1/ Paris, Odéon, 1898. — *Deux amis*, à-propos en un acte, en vers, Paris, Pierre-Victor Stock, 1899, in-16, 19 pages ; 1/ Comédie-Française, 6 juin 1899. — *Au Palais Cardinal*, comédie en un acte, en vers, Paris, Pierre-Victor Stock, 1908, in-12, 20 pages ; 1/ Paris, Comédie-Française, 6 juin 1908.

— divers : publication de mémoires et œuvres de Napoléon ; de poésies d'Alfred de Musset, de Pierre de Ronsard et d'Apolon Maïkoff ; de comédies du XVII<sup>e</sup> siècle.

## Adrien Oursou

La famille Oursou était établie au Luc — aujourd'hui Le Luc-en-Provence — lorsque Jean Oursou, né dans le bourg le 5 juin 1695 et meunier comme son père, épousa à Besse, le 30 janvier 1719, Thérèse Castueil ; ils passèrent quelques années à Gonfaron. Leur fils Pierre épousa à Besse, le 19 septembre 1770, Magdeleine Françoise Bernard et la famille Oursou demeura dans ce petit village : Pierre et son fils François y furent cultivateurs.

*Paul-Benoît Oursou* (Besse 1803-1871), fils de François, y fut cordier.

Si les Oursou étaient de modestes travailleurs, tous les hommes signent leurs actes de mariage et les actes de naissance de leurs enfants : ils avaient donc acquis dans leur jeunesse une première instruction.



Paul-Victor Oursou naquit à Besse le 23 janvier 1832, fils de Paul-Benoît. Ardent démocrate, républicain socialiste et libre-penseur, ses engagements politiques lui causèrent des déboires professionnels. Diplômé de l'école normale, il débuta sa carrière comme instituteur ; il était en poste à Carcès lorsque, le coup d'État du 2 Décembre 1851 ayant instauré un nouveau régime, il dut quitter ses fonctions sous la pression des autorités religieuses. Il était greffier de paix lorsqu'il épousa, le 29 avril 1862, Louise Roustan. Révoqué, il fut réintégré comme juge de paix du canton d'Ollioules en novembre 1878. Également nommé officier d'académie en février 1898, il obtint une pension de retraite avec jouissance du 20 septembre 1907 pour plus de trente et une années de services.

Il mourut à Besse le 27 mai 1908 et ses obsèques civiles réunirent plus de cinq cents personnes : « Une foule nombreuse s'était massée, bien avant l'heure fixée, devant la demeure mortuaire ; elle était composée d'une notable partie de la population bessoise au milieu de laquelle le défunt laisse de profonds regrets que partagent même nos adversaires politiques, louant en lui l'homme loyal, l'excellent cœur, le fonctionnaire intègre. De tous les côtés du département étaient accourus les vieux compagnons de lutte du citoyen Paul Oursou et les fervents admirateurs de ses vertus civiques, et encore les délégués des groupes de la Libre-Pensée de diverses communes venant témoigner du profond respect qu'ils nourrissaient à l'égard de ce vaillant protagoniste des idées d'émancipation des consciences, de cet adversaire résolu des préjugés religieux et des iniquités sociales.<sup>16</sup> » Les discours faits sur sa tombe rappelè-

<sup>16</sup> Voir la longue notice nécrologique publiée par *Le Petit Var*, 29<sup>e</sup> année, n° 10.072, vendredi 29 mai 1908, « Les obsèques du citoyen Oursou », page 2, colonnes 4-6.

rent les qualités éminentes du défunt : le citoyen Recours, au nom de la société de Libre-Pensée Sociale de Tourves, célébra « l'homme de bien que vous avez tous aimé et le républicain intègre dont l'intelligence émancipée des dogmes vieilliss ne connut d'autre religion que celle du bien, ni d'autre évangile que celui du cœur [...] il ne fut jamais de ceux qui escomptent une récompense future et prétendent être payés avec usure du bien qu'ils ont pu faire. Il aurait rougi de pratiquer la vertu en vue d'un intérêt et de demander à la divinité le paiement de son dévouement, de sa droiture, de son labeur. Il nous laisse un grand exemple pour héritage.<sup>17</sup> »

Et le citoyen Noël Blache, maire de Besse, conclut l'importante cérémonie :

Celui que nous accompagnons aujourd'hui, dans cet humble cimetière de village, où dorment déjà tant des nôtres, celui que nous regretterons toujours ; celui que tu soignais avec des tendresses infinies et touchantes, mon pauvre Adrien ; celui que tu pleures et que tu pleureras jusqu'à ton dernier souffle — fut un grand honnête homme, un noble esprit, un cœur vaillant, un républicain austère, un admirable artiste resté inconnu !

Les fièvres du combat, les soucis de la vie, les inquiétudes du lendemain, les pertes cruelles, les douleurs et les rêves, se sont partagés cette longue existence qui s'est déroulée presque toute entière au milieu de vous mes chers concitoyens... Mais rien n'avait pu abattre cette nature héroïque, trempée au feu des plus glorieuses passions !

Rien n'avait pu altérer cette hautaine sérénité philosophique qui ne transigea jamais avec le devoir ! Rien n'avait pu atténuer l'ardeur dévorante de ses pures convictions républicaines, tou-

<sup>17</sup> *Ibidem*.

jours plus vibrantes et plus fortes, en dépit de l'âge et des souffrances accumulées.

... Il y a quelques jours à peine, j'étais encore près de lui et ce n'était pas sans une émotion profonde que j'entendais ce vieillard aux yeux éteints, à demi-paralysé, déjà penché vers la tombe nous clamer — malgré les apostasies inattendues — sa foi robuste, inébranlable, dans l'avenir rayonnant des humanités opprimées.

[...].

Car cet homme que vous avez tous connu et aimé ; qui partagea votre vie faite de sacrifices et de dévouement avait été non seulement le magistrat humble et incorruptible, si doux, si bienveillant aux autres — si sévère à lui-même ! Mais ce fut aussi un penseur de haute envergure, un poète délicat et charmant — un musicien adorable, dont les rêveries superbes, sans cesse comprimées par les nécessités brutales de la vie, se déroulèrent cependant dans le secret de larges et puissantes harmonies. Et comme on serait tenté parfois de maudire cette destinée étrange qui attache à un labeur ingrat, qui mure dans une prison ces natures si puissamment douées qui ne demandaient qu'à s'épanouir au soleil éclatant de l'Art et de la Liberté<sup>18</sup> !

Paul OurSou et Louise Roustan eurent deux fils :

— Victor-Paul-Louis, né à Besse le 10 avril 1864, fit carrière dans les Travaux publics de l'État, notamment en Annam. Il prit sa retraite avec le grade d'ingénieur le 1<sup>er</sup> août 1924 et se retira à Toulouse d'où son épouse était originaire. Il était officier d'académie et membre de la section locale SFIO. Il mourut à Toulouse le 1<sup>er</sup> janvier 1928 et fut inhumé civilement à Besse le 3 janvier suivant.

<sup>18</sup> *Ibidem*.

— Adrien, né à Besse le 28 juillet 1870 et décédé à Bandol le 20 août 1914.

Adrien OurSou débuta sa vie professionnelle comme artiste peintre mais les dictionnaires spécialisés et le marché contemporain de l'art l'ont complètement oublié. Il est davantage connu comme journaliste et collaborateur du *Petit Var* sous le pseudonyme « Georges Varoy » ou les initiales « G. V. ». Il afficha des opinions bien arrêtées et poursuivit l'action entreprise par son père au sein du cercle de l'Union républicaine et socialiste de Besse et du groupe Émile Zola. À partir de 1903, il est dit secrétaire de la mairie de Besse.

Ses obsèques civiles réunirent, malgré les perturbations apportées par la déclaration récente de la guerre, de nombreux militants socialistes et élus du Var<sup>19</sup>.

Adrien OurSou fut également un ami de Jean Aicard, dont il conta la visite à Besse le mardi 7 septembre 1909 :

L'Académie en villégiature<sup>20</sup>

Jean Aicard est en ballade — ce qui n'a rien de bien extraordinaire pour un poète. Et c'est ainsi qu'on le voit surgir des détours ensoleillés de notre région — sans que la chose frappe ou surprenne — comme un esprit familier — comme l'âme même de la Provence.

Il va, le fusil en bandoulière, à travers côteaux ou plaines, là où il y a de la vigne et là où il y a des oliviers — dans les parfums de thym et de lavande, et de farigoulette, et de marjolaine —

<sup>19</sup> Voir *Le Petit Var*, 35<sup>e</sup> année, n° 12.329, dimanche 23 août 1914, « Informations locales », page 2, colonne 4.

<sup>20</sup> *Le Petit Var*, 30<sup>e</sup> année, n° 10.541, dimanche 12 septembre 1909, page 1, colonnes 4-5, sous la signature « Georges Varoy ».

dans tout ce qui sent bon notre patrie — et il butine de ci, de là, comme une abeille pour sa ruche — de bonnes histoires de Provence qui font rire et qui font pleurer — et que les libraires distribueront un jour par tranches dorées — pour la plus grande joie des gens de cœur...

Il va. Et les petits oiseaux ont vite fait de percer à jour ces attitudes belliqueuses de parade — avec la bénignité d'un arsenal à la capitan Fracasse. Et pour un peu ils voletteraient sur ses épaules — pour pépier à son oreille leurs secrets — qu'il redirait en vers charmeurs.

Il va. Le *papillon* plaqué en bataille — dans la fumée de sa cigarette qui noie ses grands yeux rêveurs, un peu égarés.

Il va. Mélancolique ou riant — selon l'aile mystérieuse qui l'effleure et que nous ne voyons pas — nous qui ne sommes que des hommes...

Jean Aicard est en ballade.

\*

*D'autres iront dormir dans une terre molle,  
Dans la boue et l'ennui d'une plaine du Nord.  
Mais les morts de chez nous, le soleil les console  
Et la terre est ardente où je dormirai, mort.*

C'est par cette strophe murmurée doucement, que le poète saluait, mardi dernier, l'entrée au cimetière de Besse qu'il avait aperçu de la route et qu'il voulait voir. Et je me suis plu à évoquer mes chers morts secoués d'un frémissement...

— C'est pour ce cimetière, que j'ai fait ces vers — pour ce cimetière que j'ignorais...

Le fait est que peu de cimetières, même en Provence, donnent cette impression de *terre ardente où le soleil console les morts*. Avec sa petite chapelle romane qui domine les roches bleues sur lesquelles il s'étale au-dessus du pays, bien en évi-

dence — avec ses chardons, et ses iris, et ses chrysanthèmes, et ses petites tombes blanches qui reflètent le soleil — avec ses gentils moineaux qui voltigent de cyprès en cyprès, et ses papillons dorés qui batifolent de fleur en fleur — et tout cela dans un désordre exquis que la nature arrange — notre champ de repos n'évoque pas le sentiment d'infinie tristesse qui vous étreint dans la symétrie funèbre de la plupart des nécropoles. C'est le cimetière de Besse, où un être cher à mon souvenir avait choisi sa place, une place « d'où la vue s'étendait très loin, et d'où l'on pouvait librement respirer... »

Et comme, pensifs, nous dévalions le chemin du retour, le poète nous arrêta brusquement, ce pendant que sa physionomie, si expressive, s'éclairait d'un large et bon sourire :

— Voilà que nous oublions notre Gaspard de Besse, s'écria-t-il.

Il était vrai. Jean Aicard nous avait déjà conté avec le charme incomparable qu'on lui sait, quelques-uns des épisodes les plus caractéristiques de sa pièce — de la pièce dont la mort de Coquelin vient de retarder si fâcheusement la mise en scène.

Le temps était radieux, les heures du jour s'ouvraient encore, toutes larges devant nous...

— Je vais vous la conter toute !

Et alors... Mais qu'allais-je dire ! Le Maître ne nous a-t-il pas recommandé le secret, un secret qui me pèse et que mes compatriotes voudront bien me pardonner et surtout me plaindre de garder ? De *Gaspard*, je ne dirai donc rien...

Mais ce fut un feu d'artifice. Durant une heure, durant deux heures, durant trois heures, le conteur conta. Et tous les dix mètres l'on s'arrêtait, faisant le cercle. Et c'était à la fois touchant et comique, cette gymnastique faciale que nous exécutions, avec un parfait ensemble, nous les auditeurs, alors que, sans répit le conteur contait et que la succession des tableaux

évoqués si rapide fût-elle, mettait sur nos visages l'expression voulue, rire ou grimace, colère ou contentement. Et c'était si touchant et c'était si comique que le poète finit par faire comme nous, et qu'on eût pu nous prendre, de loin, pour une troupe d'automates exécutant, mécaniquement, les mouvements les plus insensés...

— Ce qui m'a le plus frappé, le plus séduit, le plus charmé, me dit Jean Aicard par la suite, c'est cette passion avec laquelle je me suis senti compris, pénétré, deviné par mon auditoire d'amis de Besse, de ce Besse où vécut mon héros et où se passe nécessairement la plus grande partie de mon action. Cela, je ne l'oublierai pas et cela m'encourage — et cela me fortifie et cela me fait espérer...

Nous visitâmes le lac et le château, et les vieux ormeaux de la place, avec la vieille fontaine, et toutes ces vieilles choses qui ne parlent pas à tout le monde, mais qui savent si bien confier aux poètes qui les comprennent les secrets du passé...

À une heure du matin, dans la salle du cercle désertée, Jean Aicard nous disait encore des vers. Les paupières closes ou le regard extatique, les mains fiévreuses, la voix lente et profonde, il allait, il allait — devant nos visages ardemment tendus — et tandis que derrière nous les heures s'enfuyaient, rapides, comme toutes les heures heureuses...

Adrien Oursou participa au premier banquet des Amis de Maurin des Maures le dimanche 10 octobre 1909 à Gonfaron, à l'issue duquel il fut élu président du Comité Maurin des Maures. À ce titre, il organisa le banquet de Bormes le dimanche 10 avril 1910 pour fêter l'entrée de l'écrivain varois à l'Académie française et le banquet du samedi 9 octobre suivant à Besse, à la gloire de Gaspard de Besse. Il y convoqua poétiquement et humoristiquement les « Maurinards » :

#### Les Amis de « Maurin des Maures » <sup>21</sup>

Or ça ! les Maurinards, gens de rire sonore —  
C'est pour le neuf octobre. Heure : midi et quart  
À Besse. Il y aura le maître Jean Aicard  
Et le maître Thorel. Et puis d'autres encore.

Et sur les bords du lac, que l'automne colore,  
On évoquera l'ombre épique de Gaspard.  
Ah ! Messires, quel jour pour le rire et pour l'art !  
Les galéjades vont par centaines, éclore.

Et puis — je vous le dis, ceci à demi-voix  
Le menu sera tel qu'on lèchera ses doigts  
Et qu'Henseling n'aura point matière à satire.

Or ça ! Qu'on se le dise, et qu'on se fasse inscrire.  
Madame, vos regards me semblent des aveux...  
C'est bon. Je vous inscris, Nous voici déjà deux.

<sup>21</sup> Sonnet publié dans *Je dis tout*, n° 40, samedi 1<sup>er</sup> octobre 1910, page 11, signé des initiales « G. V. » désignant « Georges Varoy ».

## LA PROVENCE À L'ACADÉMIE FRANÇAISE

Dans un article très documenté<sup>1</sup>, écrit quelques jours après l'entrée de Jean Aicard sous la Coupole, l'archiviste marseillais Joseph Fournier (1872-1949) fit la liste des vingt et un Provençaux entrés avant lui à l'Académie française depuis sa fondation :

— au fauteuil n° 1 : François-Urbain Domergue, né à Aubagne (Bouches-du-Rhône) 24 mars 1745, décédé le 29 mai 1810 ; élu le 14 décembre 1795 ; grammairien, philologue.

— au fauteuil n° 4 : Jean-Baptiste Massillon, né à Hyères (Var) le 27 juin 1663, décédé le 28 septembre 1742 ; élu le 29 décembre 1718 et reçu le 23 février 1719 ; évêque de Clermont.

— au fauteuil n° 7 : Émile Ollivier, né à Marseille (Bouches-du-Rhône) le 2 juillet 1825, décédé à Saint-Tropez le 20 août 1913 ; élu le 7 avril 1870 ; avocat, homme politique, essayiste.

— au fauteuil n° 8 : Jean-Sifrein Maury, né à Valréas (Comtat-Venaissin) le 26 juin 1746, décédé le 11 mai 1817 ; élu le 16 décembre 1784 et reçu le 27 janvier 1785 ; réélu le 22 octobre 1806 après la réorganisation de 1803 et reçu le 6 mai 1807 ; exclu après la chute de l'Empire ; cardinal (1794).

— au fauteuil n° 9 : Joseph Autran, né à Marseille (Bouches-du-Rhône) le 20 juin 1813, décédé le 6 mars 1877 ; élu le 7 mai 1868 et reçu le 8 avril 1869 ; poète et auteur dramatique.

---

<sup>1</sup> « La Provence à l'Académie française », *Le Sémaphore de Marseille*, 83<sup>e</sup> année, n° 25078, dimanche 9 janvier 1910, « Notes provençales », page 1, colonnes 1-2. — Avec la Bretagne, la Normandie et la Lorraine, la Provence est l'une des régions de France qui a été le plus largement représentée à la grande Académie.

— au fauteuil n° 10 : Esprit Fléchier, né à Pernes (Comtat-Venaissin) le 10 juin 1632, décédé le 16 février 1710 ; élu le 5 décembre 1672 et reçu le 12 janvier 1673 ; évêque de Lavaur (1685) puis de Nîmes (1689), orateur sacré. — Jean Aicard, né à Toulon (Var) le 4 février 1848, décédé à Paris le 12 mai 1921 ; élu le 1<sup>er</sup> avril 1909 et reçu le 23 décembre suivant ; poète, écrivain, auteur dramatique, romancier.

— au fauteuil n° 12 : Joseph-Alphonse Esménard, né à Pélistanne (Bouches-du-Rhône) en 1769, décédé le 15 juin 1811 ; élu le 7 novembre 1810 et reçu le 26 décembre suivant ; poète.

— au fauteuil n° 15 : François Arnaud, né à Aubignan (Comtat-Venaissin) le 27 juillet 1721, décédé le 2 décembre 1784 ; élu le 11 avril 1771 et reçu le 13 mai suivant ; homme d'Église.

— au fauteuil n° 19 : François de Porchères d'Arbaud, né à Brignoles (Var) en 1590, décédé en 1640 ; élu en 1634 ; poète. — Gaspard Abeille, né à Riez (Alpes-de-Haute-Provence) en 1648, décédé le 24 mai 1718 ; élu le 26 juin 1704 et reçu le 11 août suivant ; homme d'Église, auteur dramatique. — Jean-Jacques Barthélemy, né à Cassis (Bouches-du-Rhône) le 20 janvier 1716, décédé le 30 avril 1795 ; élu le 5 mars 1789 et reçu le 25 août suivant ; homme d'Église.

— au fauteuil n° 20 : François Raynouard, né à Brignoles (Var) le 8 septembre 1761, décédé le 27 octobre 1836 ; élu le 7 octobre 1807 et reçu le 24 novembre suivant ; avocat, philologue, poète et auteur dramatique. — François-Auguste Mignet, né à Aix-en-Provence (Bouches-du-Rhône) le 8 mai 1796, décédé le 24 mars 1884 ; élu 29 décembre 1836 et reçu le 25 mai 1837 ; historien.

— au fauteuil n° 24 : Claude-Emmanuel de Pastoret, né à Marseille (Bouches-du-Rhône) le 24 décembre 1755, décédé le 28 septembre 1840 ; élu le 8 juin 1820 et reçu le 24 août suivant ; avocat, poète, homme politique, ministre.

— au fauteuil n° 25 : Jean-Baptiste Surian, né à Saint-Chamas (Bouches-du-Rhône) le 20 septembre 1670, décédé le 3 août 1754 ; élu le 26 janvier 1733 et reçu le 12 mars suivant ; évêque de Vence. — Jean-Étienne Portalis, né au Beausset (Var) le 1<sup>er</sup> avril 1746, décédé le 25 août 1807 ; élu en 1803 ; avocat et jurisconsulte, homme politique, ministre.

— au fauteuil n° 28 : Ferdinand Brunetière, né à Toulon (Var) le 19 juillet 1849, décédé le 9 décembre 1906 ; élu le 8 juin 1893 et reçu le 15 février 1894 ; critique, essayiste, historien.

— au fauteuil n° 31 : Emmanuel-Joseph Sieyès, né à Fréjus le 3 mai 1748, décédé le 20 juin 1836 ; élu en 1803 ; homme politique et essayiste. — Edmond Rostand, né à Marseille (Bouches-du-Rhône) le 1<sup>er</sup> avril 1868, décédé le 2 décembre 1918 ; élu le 30 mai 1901 et reçu le 4 juin 1903 ; auteur dramatique, poète.

— au fauteuil n° 34 : Honorat de Porchères Laugier, né en Provence en 1562, décédé le 26 octobre 1653 ; élu le 4 décembre 1634 ; poète.

— au fauteuil n° 38 : Adolphe Thiers, né à Marseille (Bouches-du-Rhône) le 15 avril 1797, décédé le 3 septembre 1877 ; élu le 20 juin 1833 et reçu le 13 décembre 1834 ; homme politique, chef d'État.

En rejoignant la vénérable institution, notre écrivain y retrouva donc deux autres Provençaux : Émile Ollivier<sup>2</sup> au fauteuil n° 7 et Edmond Rostand au fauteuil n° 31. Mais Émile Ollivier ne se rendait plus sous la Coupole et il mourut le 20 août

<sup>2</sup> En ce qui concerne les relations d'Émile Ollivier et de son épouse Marie-Thérèse avec Jean Aicard, voir AMANN (Dominique), « Jean Aicard et les Ollivier », *Aicardiana*, 2<sup>e</sup> série, n° 33, 15 avril 2021, pages 7-93.



1913 en ne laissant que des écrits politiques et historiques. Quant à Edmond Rostand, très célèbre auteur dramatique, il mourut le 2 décembre 1918 sans avoir laissé d'œuvres « provençales ».

En revanche, Jean Aicard fut reçu à l'Académie en qualité d'écrivain provençal, auteur de plusieurs ouvrages à la gloire de sa province natale et, jusqu'à son décès en mai 1921, il continua de chanter son Midi méditerranéen.

## LA CHANSON DE MAGALI

Jean Aicard a mis dans *Miette et Noré* une « aubade » chantée par la jeune fille un soir au temps de Noël : la *Mirèio* de Frédéric Mistral contenant une chanson exploitant la même thématique, ses détracteurs se sont empressés d'affirmer que notre écrivain avait démarqué la « Chanson de Magali » de son aîné. Or la « Chanson de Magali » n'est pas une création mistralienne — il n'est même pas assuré que son origine soit véritablement provençale — et, si les deux poèmes présentent en effet une évidente parenté, c'est parce qu'ils paraphrasent tous deux une même chanson populaire bien connue en Provence, *Les Transfourmatiens* « les Transformations », publiée notamment par Damase Arbaud : elle met en scène une jeune fille très demandée qui, après avoir menacé d'aller se noyer, imagine huit métamorphoses pour échapper à son tourmenteur ; mais le galant, qui a plus d'un tour dans son sac, imagine à chaque fois une parade... et sa constance finit par fléchir la belle.

Jean Aicard a repris six transformations de la chanson primitive, — l'anguille, l'eau, la rose, l'étoile, la nonne, la morte, — et les a traitées très librement, tout en conservant sa structure poétique très simple avec ses quatrains isométriques d'hexasyllabes aux rimes croisées *abab* alternativement féminines (*a*) et masculines (*b*) :

# LES TRANSFOURMATIENS <sup>1</sup>

Margarido, ma mio,  
Mes premieres amours,  
Te fau toucar d'aubados,  
D'aubados de tambours.

— M'embarrasse d'aubados  
De qu les fai toucar,  
S'acot duro plus gaire  
Iou m'anarai negar.

— S'acot duro plus gaire  
Que te vagues negar,  
Iou me farai nedaire  
Et t'anarai sauvar.

— Se tu te fas nedaire  
Per m'aver en nedant,  
Iou me farai l'anguiero  
T'escaparai des mans.

— Se tu te fas l'anguiero  
Que m'escapes des mans,  
Iou me farai pescaire  
Et t'aurai en pescant.

# AUBADE (Jean Aicard) <sup>2</sup>

— « Je sonne, Marguerite,  
Cette aubade pour toi.  
Le tambourin palpite ;  
Ma mie, écoute-moi. »

— « L'aubade m'est connue !  
C'est toujours le même air !...  
Si cela continue,  
Je me jette à la mer ! »

— « Si ma belle sauvage  
Croit m'échapper ainsi,  
Je me jette à la nage,  
Je la ramène ici ! »

— « Tu crois tenir la fille,  
Mon beau nageur, mais vois :  
Je me suis faite anguille !  
Je glisse entre tes doigts. »

— « Anguille, qui t'empêche !  
Glisse aux doigts du nageur ;  
Mais le pêcheur te pêche,  
Et c'est moi le pêcheur ! »

<sup>1</sup> ARBAUD (Damase), *Chants populaires de la Provence*, volume II, pages 128-134.

<sup>2</sup> AICARD (Jean), *Miette et Noré*, 1<sup>re</sup> édition, 3<sup>e</sup> partie, section « Les chants du peuple », chant I<sup>er</sup> « Un retour », pages 250-253. J'ai traduit entre crochets les vers que Jean Aicard n'a pas retenus pour sa version.

— Se tu te fas pescaire  
Per m'aver en pescant,  
Iou me farai l'herbeto  
D'aqueou prad qu'es tant grand.

[Si tu te fais pêcheur  
[ pour m'avoir en pêchant,  
[ je me ferai l'herbette  
[ de ce pré si grand.]

— Se tu te fas l'herbeto  
D'aqueou prad qu'es tant grand,  
Iou me farai segaire  
Et t'aurai en segant.

[ Si tu te fais l'herbette  
[ de ce pré si grand,  
[ je me ferai moissonneur  
[ et t'aurai en moissonnant.]

— Se tu te fas segaire  
Per m'aver en segant,  
Iou me farai la lebre  
D'aqueou bouesc qu'ès tant grand.

[ Si tu te fais moissonneur  
[ pour m'avoir en moissonnant,  
[ je me ferai le lièvre  
[ de ce bois si grand.]

— Se tu te fas la lebre  
D'aqueou bouesc qu'es tant grand,  
Iou me farai cassaire  
Et t'aurai en cassant.

[ Si tu te fais le lièvre  
[ de ce bois si grand,  
[ je me ferai chasseur  
[ et t'aurai en chassant.]

— Se tu te fas cassaire  
Per m'aver en cassant,  
Iou me farai l'endivo  
D'aqueou jardin tant grand.

[ Si tu te fais chasseur  
[ pour m'avoir en chassant,  
[ je me ferai l'endive  
[ de ce jardin si grand.]

— Se tu te fas l'endivo  
D'aqueou jardin tant grand,  
Iou me farai l'aiguetto  
T'arrousarai souvent.

[ Si tu te fais l'endive  
[ de ce jardin si grand,  
— « Alors je suis l'eau vive  
Dans ce jardin si beau. »

— Se tu te fas l'aiguetto  
Per m'arrousar souvent,

— « Et moi je suis la rive  
Ou le lit du ruisseau ! »

Iou me farai la roso  
D'aqueou rousier poignant.

— Se tu te fas la roso  
D'aqueou rousier poignant,  
Iou me farai l'abelho  
Te baisarai souvent.

— Se tu te fas l'abelho  
Per me baisar souvent,  
Iou me farai l'estelo  
D'aqueou ceou tant brillant.

— Se tu te fas l'estelo  
D'aqueou ceou tant brillant,  
Iou me farai l'aubeto  
T'aurai en me levant.

— Se tu te fas l'aubeto  
Per m'ave' 'n te levant,  
Iou me farai moungeto  
D'aqueou couvent tant grand.

— Se tu te fas moungeto  
D'aqueou couvent tant grand,  
Iou me farai lou preire,  
T'aurai en counfessant.

— Se tu te fas lou preire  
Per m'ave' 'n coufessant,  
Iou n'en farai la mouerto  
Les surs me plouraran.

— « Alors, rose vermeille,  
Je fleuris au jardin. »

[ Si tu te fais la rose  
[ de ce rosier piquant,]  
— « Je serais donc l'abeille,  
Pour dormir sur ton sein ! »

[ Si tu te fais l'abeille  
[ pour m'embrasser souvent,]  
— « Eh bien, je suis étoile ! »  
[ de ce ciel si brillant.]

[ Si tu te fais l'étoile du ciel,]  
— « Et moi... nuage aux cieus,  
Je flotte comme un voile  
Sur ta bouche et tes yeux. »

— « Si tu t'es fait nuage,...  
Me voici maintenant  
La nonne la plus sage  
Enfermée au couvent ! »

— « Oh ! va, tu peux te mettre  
Dans le couvent sacré :  
Je me ferai le prêtre...  
Je te confesserai ! »

— « Sois le prêtre, qu'importe !  
Vois-tu pâlir mon front ?  
Je suis la pauvre morte...  
Les nonnes pleureront. »

— Se tu n'en fas la mouerto,  
Quand les surs plouraran  
Me farai terro santo  
De iou te curbiran.

— Se te fas terro santo  
De que me curbiran...  
Tant vau dounc que tu m'agues  
Coum' un autre galant.

— « Morte, il faudra te taire !...  
Les nonnes ont pleuré,...  
Mais moi, je suis la terre  
Et — morte — je t'aurai ! »

— « ... Ton aubade me touche ;  
Je veux ce que tu veux...  
Tiens donc, baise ma bouche,  
Et sois mon amoureux ! »

De son côté, Frédéric Mistral s'en est inspiré d'une façon très différente, dans une versification plus savante et très éloignée des pratiques de la chanson populaire, chaque couplet associant un quatrain isométrique et un quatrain hétérométrique aux rimes *abab bacc*, féminines (*a*) et masculines (*b, c*) :

### O Magali<sup>3</sup>

O Magali, ma tan amado,  
Mete la tèsto au fenestroun !  
Escouto un pau aquesto aubado  
De tambourin e de viouloun.  
Èi plen d'estello, aperamout !  
L'auro es toumbado,  
Mai lis estello paliran,  
Quand te veiran !

« Ô Magali, ma tant aimée,  
mets la tête à la fenêtre !  
Écoute un peu cette aubade  
de tambourins et de violons.  
Le ciel est là-haut plein d'étoiles.  
Le vent est tombé,  
mais les étoiles paliront  
en te voyant. »

— Pas mai que dóu murmur di broundo, — « Pas plus que du mur-  
De toun aubado iéu fau cas ! mure des branches de ton aubade

<sup>3</sup> MISTRAL (Frédéric), *Mirèio, pouèmo prouvençau*, 1/ pages 112-122 ; traduction française de Frédéric Mistral.

Mai iéu m'envau dins la mar bloundo    je fais cas ! Mais je m'en vais  
 Me faire anguielo de roucas.    dans la mer blonde, me faire  
 — O Magali ! se tu te fas    anguille de rocher » — « Ô  
     Lou pèis de l'oundo,    Magali, si tu te fais le poisson  
 Iéu, lou pescaire me farai,    de l'onde, moi, le pêcheur je  
     Te pescarai !    me ferai, je te pêcherai ! »

— Oh ! mai, se tu te fas pescaire,    — « Oh ! mais, si tu te fais pêcheur,  
 Ti vertoulet quand jitaras,    quand tu jetteras tes verveux,  
 Iéu me farai l'aucèu voulaire,    je me ferai l'oiseau qui vole,  
 M'envoularai dins li campas.    je m'envolerai dans les landes. »  
 — O Magali, se tu te fas    — « Ô Magali, si tu te fais  
     L'aucèu de l'aire,    l'oiseau de l'air,  
 Iéu lou cassaire me farai,    je me ferai, moi, le chasseur,  
     Te cassarai.    je te chasserai. »

— I perdigau, i bouscarido,    — « Aux perdreaux, aux becs-fins,  
 Se vènes, tu, cala ti las,    si tu viens tendre tes lacets,  
 Iéu me farai l'erbo flourido    je me ferai, moi, l'herbe fleurie,  
 E m'escoundrai dins li pradas.    et me cacherai dans les prés. »  
 — O Magali, se tu te fas    — « Ô Magali, si tu te fais  
     La margarido,    la marguerite,  
 Iéu l'aigo lindo me farai,    je me ferai, moi, l'eau limpide,  
     T'arrousarai.    je t'arroserai. »

— Se tu te fas l'aiguetto lindo,    — « Si tu te fais l'onde limpide,  
 Iéu me farai lou nivoulas,    je me ferai, moi, le grand nuage,  
 E lèu m'enanarai ansindo    et promptement m'en irai ainsi  
 A l'Americo, perabas !    en Amérique, là-bas bien loin ! »  
 — O Magali, se tu t'envas    — « Ô Magali, si tu t'en vas  
     Alin is Indo,    aux lointaines Indes,  
 L'auro de mar iéu me farai,    je me ferai, moi, le vent de mer,  
     Te pourtarai !    je te porterai ! »

— Se tu te fas la marinado,    — « Si tu te fais le vent marin,  
 Iéu fugirai d'un autre las :    je fuirai d'un autre côté :  
 Iéu me farai l'escandihado    je me ferai l'échappée ardente  
 Dóu grand soulèu que found lou glas !    du grand soleil qui fond la  
 — O Magali, se tu te fas    glace ! » — « Ô Magali, si tu te  
     La souleiado,    fais le rayonnement du soleil,  
 Lou verd limbert iéu me farai    je me ferai, moi, le vert lézard,  
     E te béurai !    et te boirai. »

— Se tu te rèndes l'alabreno    — « Si tu te rends la salamandre  
 Que se rescound dins lou bertas,    qui se cache dans le hallier,  
 Iéu me rendrai la luno pleno    je me rendrai, moi, la lune pleine  
 Que dins la niue fai lume i masc !    qui éclaire les sorciers dans la  
 — O Magali, se tu te fas    nuit ! » — « Ô Magali, si tu te fais  
     Luno sereno,    lune sereine,  
 Iéu bello nèblo me farai,    je me ferai, moi, belle brume,  
     T'acatarai.    je t'envelopperai. »

— Mai se la nèblo m'enmantello,    — « Mais si la brume m'enveloppe,  
 Tu, pèr acò, noun me tendras ;    pour cela tu ne me tiendras pas ;  
 Iéu, bello roso vierginello,    moi, belle rose virginale,  
 M'espandirai dins l'epinas !    je m'épanouirai dans le buisson ! »  
 — O Magali, se tu te fas    — « Ô Magali, si tu te fais  
     La roso bello,    la rose belle,  
 Lou parpaioun iéu me farai,    je me ferai, moi, le papillon,  
     Te beisarai.    je te baiserais. »

— Vai, calignaire, courre, courre !    — « Va, poursuivant, cours, cours !  
 Jamai, jamai m'agantaras.    jamais, jamais tu ne m'atteindras.  
 Iéu, de la rusco d'un grand roure    Moi, de l'écorce d'un grand chêne  
 Me vestirai dins lou bouscas.    je me vêtirai dans la forêt sombre.  
 — O Magali, se tu te fas    — « Ô Magali, si tu te fais

L'aubre di moure, l'arbre des mornes,  
 Iéu lou clot d'èurre me farai, je me ferai, moi, la touffe de  
 T'embrasseraï ! lierre, je t'embrasserai ! »

Se me vos prene à la brasseto, — « Si tu veux me prendre à  
 Rèn qu'un vièi chaine arraparas... bras-le-corps, tu ne saisisras  
 Iéu me farai blanco moungeto qu'un vieux chêne... Je me ferai  
 Dóu mounastié dóu grand Sant Blas ! blanche nonnette du monastère  
 — O Magali, se tu te fas du grand saint Blaise. » — « Ô  
 Mounjo blanqueto, Magali, si tu te fais nonnette  
 Iéu, capelan, counfessaraï, blanche, moi, prêtre je  
 E t'ausirai ! confesserai et t'entendraï ! »

Se dóu couvènt passes li porto, — « Si du couvent tu passes les  
 Tóuti li mounjo trouvaras portes, tu trouveras toutes les  
 Qu'à moun entour saran pèr orto, nonnes autour de moi errantes,  
 Car en susàri me veiras ! car en suaïre tu me verras ! »  
 — O Magali, se tu te fas — « Ô Magali, si tu te fais  
 La pauro morto, la pauvre morte,  
 Adounc la terro me farai, adoncques je me ferai la terre,  
 Aquí t'aurai ! là je t'aurai ! »

— Aro coumence enfin de crèire — « Maintenant je commence  
 Que noun me parles en risènt : enfin à croire que tu ne me parles  
 Vaqui moun aneloun de vèire pas en riant. Voilà mon anneau  
 Pèr souvenènço, o bèu jouvènt ! de verre, pour souvenir, beau  
 — O Magali, me fas de bèn !... jouvenceau ! » — « Ô Magali,  
 Mai, tre te vèire, tu me fais du bien !...  
 Ve lis estello, o Magali, Mais, dès qu'elles t'ont vue, ô  
 Coume an pali ! Magali, vois les étoiles comme  
 elles ont pâli !

La provenance de cette chanson reste enfermée dans un grand mystère. Il est d'usage d'invoquer une odelette d'Anacréon — fragment 22 de Theodor Bergk — car elle fait également référence à des souhaits de métamorphoses :

Ἡ Ταντάλου ποτ' ἔστι  
 λίθος Φρυγῶν ἐν ὄχθαις,  
 καὶ παῖς ποτ' ὄρνις ἔπτη  
 Πανδίου χελιδών.  
 ἐγὼ δ' ἔσοπτρον εἶην,  
 ὅπως αἰὲ βλέπῃς με·  
 ἐγὼ χιτῶν γενοίμην,  
 ὅπως αἰὲ φορῆς με.  
 ὕδωρ θέλω γενέσθαι,  
 ὅπως σε χρῶτα λούσω·  
 μύρον, γύναι, γενοίμην,  
 ὅπως ἐγὼ σ' ἀλείψω.  
 καὶ ταινίη δὲ μαστῶν,  
 καὶ μάργαρον τραχήλῳ,  
 καὶ σάνδαλον γενοίμην·  
 μόνον ποσὶν πάτει με<sup>4</sup>.

« La fille de Tantale [Niobé] un jour fut changée en pierre dans les montagnes de Phrygie et la fille de Pandion [Philomèle] un jour s'envola devenue hirondelle.

« Moi, si j'étais ton miroir, alors toujours tu me regarderais ; si je devenais tunique, alors toujours tu me porterais. Je veux devenir eau pure, alors je te laverai. Si je devenais parfum, femme, alors je te parfumerais... et la bandelette des seins... et la perle pour le cou... Et si je devenais sandale, tu me foulerais aux pieds<sup>5</sup>. »

<sup>4</sup> DELBOULLE (Achille), *Anacréon et les poèmes anacréontiques*, page 65.

<sup>5</sup> Traduction Dominique Amann.

Cette piécette a été magnifiquement paraphrasée par Leconte de Lisle :

#### LE SOUHAIT<sup>6</sup>

Du roi Phrygien la fille rebelle  
Fut en noir rocher changée autrefois ;  
La fière Prokné devint hirondelle,  
Et d'un vol léger s'enfuit dans les bois.  
Pour moi, que ne suis-je, ô chère maîtresse,  
Le miroir heureux de te contempler,  
Le lin qui te voile et te caresse,  
L'eau que sur ton corps le bain fait couler,  
Le réseau charmant qui contient et presse  
Le ferme contour de ton jeune sein,  
La perle, ornement de ton col que j'aime,  
Ton parfum choisi, ta sandale même,  
Pour être foulé de ton pied divin !

D'autres réfèrent à Ovide, Pétrarque, Ronsard... mais sans convaincre. Plusieurs provinces françaises connaissent également des versions de cette chanson dans leurs patois<sup>7</sup>.

\*

L'écrivain marseillais Joseph Pradelle (1840-1890), rédacteur au *Sémaphore de Marseille*, y a laissé deux intéressants articles sur les variantes régionales de la *Chanson des trans-*

<sup>6</sup> LECONTE DE LISLE, *Poèmes antiques*, « Odes anacréontiques, IV », pages 164-165.

<sup>7</sup> La *Revue des Traditions populaires*, 1<sup>re</sup> année, n° 4, 25 avril 1886, a publié trois versions régionales de cette chanson, collectées en Champagne (pages 98-99), Haute-Bretagne (pages 100-101) et Morvan (pages 102-103).

*formations*. Il confirme ainsi que nul ne peut se prétendre — ou être proclamé — « propriétaire » de cette chanson qui, comme de nombreuses productions populaires, exploite un thème universel et intemporel :

O Magali, ma tant amado !...<sup>8</sup>

#### I

Ceci est une historiette de Tallemant des Réaux, un conteur spirituel dont le style fureteur et madré possède un grand attrait.

« M. Chapelain trouva un jour Malherbe sur un lit de repos qui chantait :

D'où venez-vous, Jeanne ?

Jeanne, d'où venez-vous ?

et ne se leva point qu'il n'eût achevé. — J'aimerais mieux, lui dit-il, avoir fait cela que toutes les œuvres de Ronsard. »

Et moi, j'aime mieux Malherbe, ainsi pris en flagrant délit d'outrance, que le solennel auteur de tant de solennelles œuvres. Il y a peut-être plus de poésie, plus de véritable tempérament poétique, dans cette boutade, que dans toutes ses odes. Ce Malherbe-là a le culte du sentiment simple et vrai qui jaillit du cœur comme l'eau de la source, de cette poésie populaire, vêtue de haillons, vagabonde, qui va nu-pieds, mais dont la voix est fraîche et sonore, et dont l'haleine fleure le thym et la marjolaine.

Molière, ainsi que Malherbe, adorait ces accents où la vérité parle là toute pure. L'austère Boileau, un grand poète aussi, ne dédaignait pas la « Mie au gai ! » et les muses rustiques. Avant

<sup>8</sup> PRADELLE (Joseph), « O Magali ma tant amado !... », *Le Sémaphore de Marseille*, 59<sup>e</sup> année, n° 17905, mercredi 7 juillet 1886, « Chronique », page 2, colonnes 2-3.



eux, Montaigne avait salué les “naïvetés et les grâces de la poésie naturelle et populaire qui l'égalent à la principale beauté de la poésie parfaite selon l'art”.

La veine populaire ne ment pas. Elle conserve à travers les siècles son accent propre, son allure paysanne, la naïveté, la gauloiserie natives. C'est cette vérité qui donne tant de prix aux chansons d'autrefois.

\*  
\* \*

On dirait que la chanson du terroir, tantôt chantante, ailée, matinale comme l'alouette ; tantôt lourde, embarrassée, courbée comme le bœuf sur le sillon, suante et tannée comme bêtes et gens aux coups de midi ; désolée, lépreuse, crispée comme la misère, est vraiment le rire, le sang, la sueur, la fringale des malheureux, mis en couplets.

Et la preuve — la preuve qu'en elle l'homme de la glèbe éponge sa joie et ses larmes, — c'est que, du Nord au Midi, de l'Est à l'Ouest, dans toutes les provinces, à travers la métamorphose ou les transformations des idiomes et des patois, on la retrouve à peu près la même, presque identique, plus ou moins vivace, plus ou moins suggestive, plus ou moins colorée selon le pays et le climat, mais similaire au fond, et de sève pareille.

Une affinité de sang, de vie et de travaux communique à toutes la même moëlle. En cherchant bien, et peut-être pas longtemps, on l'analyserait en la poursuivant pas à pas, soit en Allemagne, soit en Espagne, soit en Écosse, soit en Irlande. Et si un jour on voulait avoir, sinon l'histoire classique et grave du peuple, du moins la synthèse sociale — que le diable emporte le vocabulaire démocratique du jour ! — la véritable histoire du peuple, c'est dans un recueil de chansons populaires d'Europe depuis le moyen-âge jusqu'à nos jours, qu'on pourrait l'étudier.

Mais il faudrait pour l'écrire un musicologue qui eût l'âme d'un Michelet !...

\*  
\* \*

Le collier de misère est le même pour le paysan de Provence, pour celui d'Auvergne ou de Bretagne ; le même pour celui d'Irlande, pour celui de Hongrie, pour celui d'Andalousie.

Il y a des tempéraments de race, de milieu, de climat, de civilisation, je le sais ; au fond, cependant, le cri, — joie ou douleur, — reste égal. Les variations diffèrent en couleurs, en inventions, en broderies imaginatives ; le thème a beau voyager, aller en Champagne, en Haute Bretagne, il résiste à toutes les pérégrinations, il ne change pas ou si peu que rien.

Voulez-vous écouter ces strophes champenoises ?

Si tu te fais carpe  
Dans un vivier,  
Je me ferai pêcheur  
Pour y pêcher.  
Je pêcherai la carpe  
Par amitié...

Si tu te fais malade  
Dedans ton lit,  
Je me ferai panseur  
Pour y panser.  
Je penserai la belle  
Par amitié...

Le tour nous est connu. Nous l'avons dans notre Magali provençale. Cette jolie aubade amoureuse, dont les frémissements de colombe vont si bien aux fredons du tambourin, cette ardente incantation qui semble monter dans la tiède et lumineuse pénombre de nos nuits d'été, ne serait-elle point née sous les micouliers des mas ?

\*  
\* \*

Écoutez celle-ci encore. Tout récemment M. Paul Sebillot vient de nous offrir, dans ses deux volumes des *Légendes de la mer*, et des *Coutumes populaires*, un riche trésor de légendes, de complaintes, de chansons, des vieilles lamentations de la terre ; on y pourra puiser à loisir. Celle dont nous transcrivons quelques couplets, vient du Morvan. M. Julien Tiersot l'a recueillie d'un « flûteux » de Château-Chinon.

Si tu te rends caille volante,  
Le long des champs,  
Je me rendrai chasseur  
Pour t'y chasser.

Si tu te rends chasseur  
Pour m'y chasser,  
Je m'y rendrai rate  
Dans le grenier.

Si tu t'y rendais rate  
Dans le grenier,  
Je me rendrais chat  
Pour t'y rater.

Nous passons bien des couplets, pour arriver au dénouement.

Si tu te rends étoile  
Dedans le temps,  
Je m'y rendrai brouillard  
Pour t'y brouiller.

Si tu te rends brouillard  
Pour m'y brouiller,

Je me rendrai saint Pierre  
Dans l'paradis.

Notre tour de France n'est pas fini, la belle Magali a une sœur en haute Bretagne, et une autre encore dont l'extrait de naissance a été perdu, une sœur de la main gauche peut-être, mais dont la filiation ne saurait être douteuse ; enfin, une autre sœur dans le Midi, une Provençale de Provence, celle-là, l'aînée sans doute de la Magali de *Mireille*.

O Magali, ma tant amado !...<sup>9</sup>

## II

Nous avons parlé d'une chanson similaire à celle de Magali, retrouvée dans la haute Bretagne. Nous la devons à M. Paul Sebillot, l'auteur des *Légendes de la Mer*. On sent la même veine imagée, pittoresque, mais salée d'une certaine amertume bretonne dont le sel est plus mordant.

— Ah ! si tu prends la forme  
D'un perruquier,  
Je prendrai la forme  
D'un plat bassin.  
Où la jeune perruquière  
Lavera ses mains.

— Ah ! si tu prends la forme  
D'un plat bassin,  
Je me rendrai cloche  
Dans le clocher.

---

<sup>9</sup> *Le Sémaphore de Marseille*, 59<sup>e</sup> année, n° 17909, dimanche 11 et lundi 12 juillet 1886, « Chronique », page 2, colonnes 1-2.

— Ah ! si tu te rends cloche  
 Dans le clocher,  
 Je prendrai l'habit  
 D'un marguillier.

— Ah ! si tu prends l'habit  
 D'un marguillier,  
 Je me rendrai l'étoile  
 Au firmament.

— Si tu te rends étoile  
 Au firmament,  
 Je me rendrai la lune  
 Au ciel j'irai ;  
 Et tu coucheras ma belle  
 À mes côtés.

Une autre, recueillie dans un manuscrit, à la bibliothèque Nationale, nous fournit une délicieuse variante du même thème.

— Si tu te mets fleuriste,  
 Fleuriste jardinier,  
 Je me mettrai bichette  
 Courant par les champs.

— Si tu te mets Rosette  
 Sur un rosier,  
 Je me ferai fleuriste,  
 Fleuriste jardinier.

... — Si tu te mets docteur  
 Pour me docter,

Moi, je ferai la morte  
 Pour un moment  
 Et tu n'auras de moi  
 Aucun agrément.

— Mais si tu fais la morte  
 Pour un moment,  
 Je me ferai saint Pierre  
 Du Paradis  
 Et j'ouvrirai la porte  
 À ma bonne amie.

\*  
 \* \*

La fin n'est-elle pas d'un sentiment exquis ? — Nous nous rapprochons de la chanson provençale sur le type de laquelle Frédéric Mistral a composé sa *Magali*. M. Jean Aicard l'a intercalée dans son joli poème de *Miette et Noré*, en la traduisant en vers français, quasi mot pour mot. Les félibres la connaissent sans doute : le public peut-être pas. Le recueil des *Chants populaires de la Provence* la donne sous le nom de : *Les Transfourmatiens*.

[...] <sup>10</sup>.

\*  
 \* \*

On connaît la chanson de *Magali* dans *Mireille*.

Voilà donc une idée poétique que la muse populaire, d'un bout de la France à l'autre, a traitée selon le génie, le milieu, les mœurs de la province qui l'adoptait. Mordante et brutale dans la haute Bretagne, spirituelle et gouailleuse en Champagne,

<sup>10</sup> Pradelle insère ici la chanson des *Transfourmatiens* dans une version comportant quelques variantes et peut-être même quelques corruptions...

plus naturaliste dans le Morvan, naïve et souriante en Bretagne, plus colorée et plus vive en Provence, l'idée à travers toutes les transformations de coloris et d'accent par où elle passe, conserve toujours son originalité première.

De toutes ces chansons laquelle préférer ? Laquelle est la chanson type ? laquelle, la variante ? C'est une question très difficile à résoudre et qui se pose presque pour toutes les chansons populaires de France. Presque toutes, en effet, ont des sœurs nombreuses, soit en Picardie, soit en Bourgogne, soit en Bretagne, soit en Provence. — *Margoton va-t-à l'iau !* — *La Ballade de Jésus-Christ*, — *Mon père veut me marier !* — et tant d'autres, se chantent, enjolivées ou émondées, selon le tempérament et le climat, au nord, au midi, à l'est, à l'ouest de la France.

Quant aux diverses éditions du joli poème qui nous occupe, comment fixer une origine ? comment donner un prix ?

À mon humble avis, cette aubade est née en terre provençale, sous notre grand ciel battant d'azur ; elle a le tour, l'imagination, la couleur, la sève empourprée de notre sang méridional ; elle possède ensemble l'invention ardente, l'huile vermeille et parfumée, un peu de l'ail des mas, le contraste piquant — moitié mistral, moitié sieste — qui fait le fond de notre nature. Je la crois originaire d'une oasis de Crau, de cette Crau pierreuse et miraculeuse où la végétation a de si étranges et si florissantes poussées.

\*

\* \*

Si l'on me demande laquelle j'aime mieux des deux sœurs provençales, l'aînée ou la cadette, ma foi ! je répondrai tout simplement, tout franchement.

La beauté de la *Mio Margarido* est sans doute plus fruste, plus sauvageonne, plus paysanne ; ses cheveux ont des mèches

rebelles où joue le mistral ; ses yeux brillent au travers, avec des ardeurs intenses ; elle n'a pas de corset ; elle porte avec une inconscience provoquante la saveur de sa puberté campagnarde ; elle me plaît ainsi.

L'autre — *Magali* — me plaît aussi, parce que je suis lettré, affiné, gourmand de la forme, et extraordinairement amoureux de l'art. L'art ! j'ai dit le mot ; *Magali* c'est l'art, *La Mio* c'est la nature. *Magali*, elle, a lu George Sand, elle a lu Virgile, elle a lu Lamartine. Ses bandeaux sont irréprochables, comme ceux d'une belle chatte qui, le dimanche, va à la grand messe de Saint-Trophime.

Est-elle bien une paysanne, ou une demoiselle qui joue à la paysanne ? Gounod n'a pas hésité ! il l'a poudrée de sa poudre d'iris, il l'a parfumée de son lupin mystique. Et comme elle est artiste, la fûtée ! *Margarido* ne dit pas la suave *aigüeto lindo*, ni le joli *lou verd limbert*, ni la virgilienne *luno sereno*, ni la mignonne *blanco moungeto*. Elle ne s'attarde pas à peindre, à broder, à masquer son récit ; elle est toute à la passion. Elle est plus nature.

Comparez la dernière transformation dans *Magali* et dans *Margarido*, celle du couvent. Mistral est plus décoratif, plus littéraire, mais comme le populaire est plus vrai !

Se tu te fas lou preire  
Per m'ave'n confessan,  
Iou mi farai la muerto,  
Leis surs me plouraran.

Pas de traits inutiles, pas de mise en scène dramatique, rien que le drame simple et nu, mais combien plus émouvant ! Je n'insiste pas, le lecteur a sous les yeux les deux textes, il pourra faire son choix tout à l'aise.

J. PRADELLE.

## BIBLIOGRAPHIE

- AICARD (Jean), *Miette et Noré*, 1/ Paris, Georges Charpentier éditeur, fin février 1880, in-18, 408 pages.
- ARBAUD (Damase), *Chants populaires de la Provence*, Aix, Achille Makaire imprimeur-éditeur, 1862, in-8°, deux volumes.
- DELBOUTLE (Achille), *Anacréon et les poèmes anacréontiques*, Le Havre, Alexis-Guislain Lemale éditeur, 1891, in-16, XII-185 pages ; texte grec avec les traductions et imitations des poètes du XVI<sup>e</sup> siècle.
- LECONTE DE LISLE, *Poèmes antiques*, Paris, Alphonse Lemerre éditeur, 1874, in-8°, 312 pages ; édition nouvelle revue et considérablement augmentée ; illustrations de Paul-Adolphe Rajon.
- MISTRAL (Frédéric), *Mirèio, pouèmo prouvençau*, Avignon, Joseph Roumanille libraire-éditeur, 1859, in-8°, IV-516 pages, musique ; édition bilingue avec texte provençal et traduction littérale en regard.

## JEAN AICARD CUISINIER POÈTE

D'un naturel bon vivant, Jean Aicard aimait la vie simple et joyeuse de ses contemporains campagnards. Parmi leurs réjouissances traditionnelles, la table occupait une place importante, surtout quand la bonne chère réunissait une compagnie d'amis.

Provençal et fier de l'être, notre poète a tout particulièrement apprécié la gastronomie de son terroir et, dans ses *Poèmes de Provence*, il en a célébré les deux plats nationaux : la bouillabaisse et l'aïoli.

### La bouillabaisse

La bouillabaisse est souvent présentée, aujourd'hui, comme un plat typiquement marseillais alors qu'elle appartient à la cuisine provençale... et même plus largement méridionale, puisque ce type de préparation est connu sous le nom de *caldeirada de peixe* — ou plus simplement *caldeirada* — dans les régions côtières du Portugal et de la Galice, de *caldereta* ou *caldereta de pescado* en Espagne, de *suquet de peix* en pays catalan ou de *brodo alla vastese* en Italie, etc.

La recette aurait été apportée en Provence par ses colonisateurs hellènes. Les Grecs confectionnaient en effet, dans la *κακάβη* (*kakabê*) ou « marmite », un ragoût de poissons, aujourd'hui nommé *kakavia*, à partir du menu fretin invendu ou invendable.

Jean Aicard utilise l'orthographe « bouille-abaisse » qui rappelle l'étymologie dialectale : « BOULHE-BAISSA, s. f. et m.

(bouillie-baisse) ; BOUIABAÏSSA, BOULHABAÏSSA. Matelote à la provençale, espèce de ragoût, ou de potage que l'on fait avec du poisson bouilli, assaisonné principalement avec de l'ail. Éty. de *boulhe-baïssa*, du sens même de ces mots qui signifient, il bout, baisse, c'est-à-dire descend la marmite, le potage bout<sup>1</sup>. »

Le poème « La bouille-abaisse » apparaît dans la première édition des *Poèmes de Provence* :

### LA BOUILLE-ABAÏSSE<sup>2</sup>

À Léon Valade

« Embarque, les amis ! c'est dimanche demain.  
— La dame-jeanne ici ! — Pousse. — Donne la main.  
— As-tu le pain ? — Bon ça ! — Garçon, largue les voiles ! »

Le ciel est comme un champ plein d'un semis d'étoiles ;  
N'est-ce pas, paysans qui, le samedi soir,  
Par un beau temps, fendez le flot bleuâtre et noir,  
Et, traînant vos filets dans les vagues profondes,  
Cherchez la bouille-abaisse en fuite sous les ondes ?  
Le grand filet plombé racle le fond de l'eau,  
Ramassant ou courbant l'algue comme un râteau,  
Et le poisson surpris s'embrouille dans la maille ;  
Mais le fond montueux par instant le tiraille,  
Et l'aviron ne peut l'arracher, sans le vent.  
La brise souffle donc, et les pousse en avant ;

<sup>1</sup> HONNORAT (Simon-Jude), *Dictionnaire provençal-français*, volume I, page 312, colonne 1.

<sup>2</sup> AICARD (Jean), *Poèmes de Provence*, 1/ 1873, pages 104-106. — Nouvelle publication, sans changements, dans *Les Annales politiques et littéraires*, n° 1451, dimanche 16 avril 1911, page 389, colonnes 2-3.

Et l'un baigne sa main au fil du frais sillage,  
L'autre fume sa pipe en regardant la plage,  
Et ceux-ci sur le banc qui les berce étendus  
Fredonnent de vieux airs, les yeux au ciel perdus.

Un souvenir du jour, nuits d'été, vous colore ;  
Nuits trop courtes ! Voici déjà la blanche aurore ;  
Le sommeil flotte, vague, amortissant les voix.  
Le filet se retire et s'emplit plusieurs fois.  
« Regarde faser, petit, le point d'amure :  
Le vent mollit, ramons ! » — Et dans un grand murmure  
La barque file, ayant ses avirons armés,  
Qui, rapides et forts, coupent les flots calmés.  
Obliquant tous ensemble, à peine sans secousse  
Ont-ils plongé dans l'eau qui résiste et repousse  
Qu'on les revoit soudain, horizontaux encor,  
Emperlés et frangés de gouttelettes d'or !  
La mer rit au soleil. Les côtes se font proches,  
Et des groupes amis s'avancant sur les roches  
Appellent. « Avez-vous bonne pêche ? — Oui. — Non. »  
On hèle le patron affairé par son nom :  
« Patron Vincent ! » Mais lui : « Barre à tribord, prends  
[ garde !  
— À terre ! — Les paniers ici ! » Chacun regarde :  
« C'est beaucoup. — Non, c'est peu. — Voyons ! — Tout  
[ est vivant ! »

Les porteurs du panier trop plein marchent devant,  
Et sur la longue table, à l'abri de la treille,  
On a posé bientôt et vidé la corbeille,  
Pendant que les pêcheurs, à l'ombre des mûriers,  
Dorment, avec leurs bras croisés pour oreillers.



Ô trésors ruisselants de la mer indulgente !  
 Ce sont les loups zébrés dont le ventre s'argente ;  
 La girelle, rayée en long de bleu, de vert  
 Et d'orangé ; le crabe affreux au croc ouvert ;  
 La langouste aux anneaux polis, aux tons de laque,  
 Et dont la queue au ventre est repliée et claque ;  
 La sole plate et mince, et le rouquier qui sent  
 Les rochers sous lesquels dans l'algue il va glissant ;  
 La rascasse méchante au dos qui se hérisse ;  
 Et tout cela se tord, bondit, ondoie et glisse,  
 Étranges arcs-en-ciel mouillés et radieux,  
 Prismes éblouissants de nageoires et d'yeux.

En plein air, le chaudron où le poisson fourmille  
 Sur un trépied géant fume, et le feu pétille,  
 Sans relâche nourri de ceps et de sarments.  
 Le thym nage sur l'huile, et des bouillonnements  
 Annonceront bientôt la bouille-abaisse prête.  
 La table sous la treille a pris un air de fête.  
 La bouteille sourit, et les couverts d'étain  
 Prennent, grâce au soleil, un éclat argentin.  
 — Ça, le chaudron bouillonne ; accourez, qu'on l'enlève !  
 Cuisiniers, éveillez les dormeurs de leur rêve,  
 Et qu'on dévore enfin de la bouche et des yeux  
 Le mets chéri, le plat consacré des aïeux,  
 D'où s'exhale l'odeur des collines, et celle  
 De la mer qui là-bas au soleil étincelle.

### L'aïoli

L'aïoli est, très spécifiquement, une pommade faite à partir d'ail et d'huile d'olive malaxés dans un mortier ; il donne égale-

ment son nom au plat qu'il permet de composer avec du poisson et des légumes bouillis et servis tièdes <sup>3</sup>.

Le poème est paru dans la troisième édition des *Poèmes de Provence* :

### L'AIOLI <sup>4</sup>

Nous ferons l'aïoli ! C'est dit ! Et chacun rêve  
 Du cabanon parmi les pins, près de la grève,  
 Où, — tandis que les uns pêchent quelque poisson,  
 La ligne en main, tirant trop souvent l'hameçon,  
 Tandis que moins ardents les autres font un somme, —  
 Le plus connu pour son adresse, le vieil homme  
 Habile à bien broyer dans le mortier profond  
 L'ail roux avec qui l'huile exquise se confond,  
 Travaille, sans témoin qui le trouble et l'arrête.  
 Son pilon régulier tourne, et penchant la tête,  
 D'une main vigilante il broie, et l'autre main  
 Verse l'huile qui coule et ressemble en chemin,  
 Goutte à goutte épandue, à de l'or qui s'égrène.

Voilà ce que nos gars, en piochant dans la plaine,  
 Rêvent pour les grands jours, car les jours de travail,  
 Ils mangent simplement leur pain dur frotté d'ail,

<sup>3</sup> « ALHOLI, s. m. (aillóli) ; AIADA, AIHOLI, AILHOLI, AIORI. *Ajolio*, esp. Aillade, ail et huile, pommade à l'ail, beurre des Provençaux, que l'on fait en triturant dans un mortier de l'ail avec de l'huile. Éty. de *alhet* et de *oli*. V. *Alh*, R. ou du lat. *alliatum*. » HONNORAT (Simon-Jude), *Dictionnaire provençal-français*, volume I, page 78, colonne 2.

<sup>4</sup> AICARD (Jean), *Poèmes de Provence*, 3/ 1878, pages 59-60. — Autres publications : *Lou Franc Prouvençau, almanach de la Provence pour 1877*, 2<sup>e</sup> année, page 135. *La Cigale*, Paris, Guillaume Fischbacher, 1880, pages 9-10.

Et l'aïoli que l'huile adoucit, verte ou blonde,  
 Promet tout un festin où le légume abonde,  
 Où l'on a quelquefois un bon plat de poissons,  
 Où, s'il a plu, l'on a de ces colimaçons  
 Que les enfants s'en vont chercher sous les feuillées,  
 Dans les fenouils luisants et les sauges mouillées.  
 C'est pourquoi quand la foudre au lointain fait prévoir  
 L'eau qui les fait sortir de terre, l'on peut voir  
 Les paysans, avec d'expressives grimaces,  
 Se dire : « Eh, eh ! voilà le tambour des limaces ! »

Quelques années plus tard, Jean Aicard a développé, mais cette fois-ci en prose, sa recette de l'aïoli :

En ces jours où le Midi triomphe, voulez-vous la recette de l'ayoli par le poète Jean Aicard ? La voici : « Pour faire un ayoli présentable, dit Jean Aicard, on met au fond d'un mortier de marbre — ne pas oublier le sel — à peu près une gousse d'ail par convive, les hommes seuls sont comptés comme convives, il y a d'ailleurs peu de femmes autour d'un ayoli. C'est un vrai plat de célibataire. Mieux que le tabac, cela tue le baiser.

« Avec un pilon de buis, on broie les gousses d'ail, et, quand elles sont réduites en pâte fine, on verse dans le mortier — en faisant exécuter au pilon un mouvement circulaire toujours égal ; on verse goutte à goutte l'huile vierge, qui est d'un beau vert, où la lumière pique des paillettes étincelantes. On verse goutte à goutte l'on tourne : on tourne et l'on verse ; la sauce s'allonge toujours sans diminuer de densité, et, quand on juge en avoir une suffisante quantité, eh bien ! l'on s'arrête. Chaque convive se déclarera satisfait avec deux cuillerées d'ayoli. Quelques-uns y expriment le jus d'une moitié de citron. Virgile y voulait un filet de vinaigre. <sup>5</sup> »

Cette mention de Virgile mérite d'être explicitée, car le texte auquel réfère Jean Aicard ne concerne pas exactement l'aïoli. Il est intitulé *Moretum* et appartient à l'*Appendix vergiliana* contenant quelques œuvres attribuées — mais sans certitude — au célèbre poète latin ; ou plutôt y a été introduit assez tardivement, probablement au Moyen Âge.

Ce *Moretum*<sup>6</sup> est une idylle formée de cent vingt-trois vers hexamètres, qui met en scène un paysan italien dans les gestes simples de sa vie quotidienne.

Simulus, rustique cultivateur, se réveille au chant du coq, commence par ranimer le feu qui couve encore dans le foyer et ouvre sa porte pour inspecter le ciel (vers 1-15).

Sa première préoccupation du jour est de préparer le repas de midi : il prend une mesure de blé, broie ces grains sous la meule et sasse la farine ainsi obtenue ; il la pétrit avec de l'eau, la sale, l'aplatit pour former une galette ronde qu'il dispose dans le four. Le pain étant préparé, il inspecte ses réserves et y découvre un fromage rond et une vieille botte d'aneth (vers 16-60).

Il se rend alors dans son jardin, où il cultive les légumes et plantes aromatiques qui nourrissent ordinairement le peuple : il sort de terre quatre gousses d'ail, prend du céleri, de la rue et de la coriandre (vers 61-91).

Revenu dans sa maison, il dispose les gousses dans un mortier, les sale, ajoute la croûte d'un fromage et les herbes qu'il vient de cueillir : il broie progressivement le tout puis y verse l'huile goutte à goutte ; il ajoute un filet de vinaigre et remue de nouveau la pâte, qui est alors prête (vers 92-117). Dans cet intervalle, le pain a cuit : Simulus, joyeux à la pensée du bon repas qui l'attend, part travailler tout le matin dans son champ.

<sup>5</sup> *Le Gaulois*, 31<sup>e</sup> année, 3<sup>e</sup> série, n° 5752, dimanche 8 août 1897, « *Bloc-Notes Parisien*, LES HOMMES DE LETTRES À TABLE » page 1 colonne 5.

<sup>6</sup> VIRGILE, *Œuvres complètes*, volume IV, pages 391-394.

Le plat qu'il a ainsi préparé, le *moretum*, n'est pas exactement l'aïoli provençal, puisqu'il comprend du fromage : c'est plus précisément le « cachat » connu en Provence, au témoignage d'Honnorat<sup>7</sup>, sous le nom de *cacheti*.

\*

Les recettes, que donne Jean Aicard, de la bouillabaisse et de l'aïoli sont fort simples : ce sont en effet les plats traditionnels du peuple varois, préparés à partir de quelques ressources courantes et peu onéreuses fournies par la mer et les jardins familiaux.

Pour l'anecdote, il convient de signaler que ses choix culinaires méritèrent à notre écrivain une protestation véhémement de Charles Monselet, poète et auteur dramatique à succès : il avait, en effet, oublié de mentionner la brandade !

« La brandade, troune de l'air ! s'écriait Monselet, la brandade de morue, cette ambrosie marseillaise ! Rien qu'à prononcer ce nom, les flâneurs de la Canebière éprouvent un frémissement, un tressaillement, un chatouillement<sup>8</sup>... »

Ladite *brandada* était aussi, il est vrai, un plat de la gastronomie provençale : mais la morue séchée était plutôt consom-

---

<sup>7</sup> En provençal : « CACHETI, s. m. (catchèti) ; CACHEYA, CACHEOU, CACHAT, REBROUS. On donne ces noms, dans différentes contrées de la Provence, à une espèce de fromage que l'on réduit en pâte, et auquel on ajoute du vinaigre et quelques épices, *Rhubarbe de fromage* ? Éty. de *cachar*, briser, écraser. » HONNORAT (Simon-Jude), *Dictionnaire provençal-français*, volume I, page 368, colonne 3.

<sup>8</sup> *Le Gaulois*, 31<sup>e</sup> année, 3<sup>e</sup> série, n° 5752, dimanche 8 août 1897, « *Bloc-Notes Parisien*, LES HOMMES DE LETTRES À TABLE » page 1 colonne 5.

mée par les Varois de l'arrière-pays, lesquels ne recevaient pas le poisson frais de la Méditerranée, préféré par ses riverains !

## BIBLIOGRAPHIE

AICARD (Jean), *Poèmes de Provence*, 1/ Paris, Alphonse Lemerre éditeur, décembre 1873, in-8°, 182 pages.

AICARD (Jean), *Poèmes de Provence ; Les Cigales ; Pierre Puget*, 3/ augmentée, Paris, Georges Charpentier, 1878, in-18, III-248 pages.

HONNORAT (Simon-Jude), *Dictionnaire provençal-français ou Dictionnaire de la langue d'oc*, Digne, Jean-Baptiste-Étienne Repos imprimeur-libraire-éditeur, 1846, in-4°, trois volumes.

VIRGILE, *Œuvres complètes*, Paris, Charles-Louis-Fleury Pankoucke éditeur, collection « Bibliothèque latine-française », 1833-1835, in-8°, quatre volumes ; traduction nouvelle par MM. Mathieu-Guillaume Villenave, Jean-Pierre Charpentier, Valentin Parisot et Antoine-Laurent Fée.

**DEUXIÈME PARTIE****MAURIN DES MAURES**

- **Les romans** 221
- **Quelques modèles pour Jean Aicard** 275
- **Jean Aicard chansonnier provençal** 335
- **Maurin à la scène** 347
- **Maurin au cinéma** 381

## LES ROMANS

### La genèse des romans

En raison de l'absence complète de manuscrits dans les archives conservées de Jean Aicard, il est bien difficile de suivre précisément la genèse de *Maurin des Maures*. En revanche, le dépouillement de la presse établit la chronologie de l'écriture de l'ouvrage.

La galéjade est une forme d'humour typiquement provençale : « Et toute cette façon de rire de soi et des autres en se donnant un ridicule vrai ou seulement vraisemblable, c'est cela qui constitue la gouaillerie provençale, la galégeade. Qui trompe-t-on ici ?... Nous ne le saurons jamais.<sup>1</sup> »

Jean Aicard était un conteur merveilleux et possédait tout un répertoire de bonnes histoires locales. Il en a consigné par écrit un bon nombre, que ses archives ont conservées : *Arné conseiller général*, *Les Deux Exploits de Tistonnet*, *L'Ermite du Beausset-Vieux*, *Le Figuier stérile*, *L'Invention des Coyonets*, *Les Cœurs au cabanon*, *Les Sept Cœurs*, *Sept et Cinq*, *L'Athée de Bourtoulaigne*, *Où vend-on de l'esprit ?*, *An esca-pa !*, *L'Omelette des Alpes*, *Comment Maurin se paye la tête d'un singe*, *Les Douze Manières de manger un lièvre*, *Les Canards du Labrador*, *La Conversion de Roumaniou*, *La Rascasse désespérée*, etc.

<sup>1</sup> AICARD (Jean), *Maurin des Maures*, chapitre I, page 11.

Ses amis lui en envoyaient également et le pressaient d'en faire un recueil ... mais notre écrivain n'a pas voulu répondre à cette attente, pour au moins deux raisons : d'une part la galéjade est un genre essentiellement oral et ne vaut que par le génie de son conteur, la composition de l'auditoire et les circonstances qui la motivent, si bien qu'elle ne saurait être détachée d'un contexte ni figée dans une forme unique ; d'autre part, il ne souhaitait pas attacher son nom puis son prestige d'académicien à une œuvre de pure gaudriole alors qu'il avait développé jusque là sa pensée dans les sphères de la poésie, de la philosophie et même de la métaphysique.

C'est ainsi que naquit en lui l'idée d'un roman populaire provençal dans lequel quelques galéjades typiques pourraient être publiées dans leur contexte de survenue...

Le roman connut une longue gestation. J'en trouve les premières mentions en janvier et août 1891 :

Le roman récemment paru de Jean Aicard, *Roi de Camargue*, est le premier d'une trilogie qui comprendra la Plaine, la Montagne, la Mer. La prochaine œuvre aura pour titre : *Maurin des Maures*. Le roman se déroulera dans la montagne dite des Maures, entre Hyères et Saint-Raphaël<sup>2</sup>.

Le roman qui suivra *Pavé d'Amour* aura pour titre : *Maurin des Maures*. Ce nom de « Maures » désigne le massif montagneux qui s'étend d'Hyères à Saint-Raphaël<sup>3</sup>.

<sup>2</sup> *La Liberté*, 26<sup>e</sup> année, n° 8894, jeudi 8 janvier 1891, « Échos de partout », page 2, colonne 1. — Le projet de cette trilogie n'a pas connu de suite dans les romans ultérieurs de Jean Aicard.

<sup>3</sup> *L'Éclair*, 4<sup>e</sup> année, n° 990, 2<sup>e</sup> édition, dimanche 16 août 1891, « Saison littéraire », page 3, colonne 1.

Chaque année suivante apporta sa confirmation :

Ce sera le commencement d'une série dont le second roman, qui est déjà en préparation, aura pour titre : « Maurin des Maures ». Ce nom de Maures désigne le massif montagneux qui s'étend d'Hyères à Saint-Raphaël et que M. Élie de Beaumont a appelé « la Provence de la Provence »<sup>4</sup>.

[...] puis des pages éparses de *Maurin des Maures*, d'un roman sur Marseille, etc.<sup>5</sup>

Puis, le poète-auteur dramatique devenu romancier, l'heureux auteur de *Ibis bleu*, m'a raconté le plan de son prochain, un grand roman de chasses provençal : *Maurin des Maures*<sup>6</sup>.

Puis à la surprise de nous tous, et par une pensée admirable, vingt-quatre couples de jeunes fiancés donnant ce spectacle vraiment extraordinaire et émouvant : chaque jeune homme portant un petit étendard sur lequel était inscrit le titre de l'un des ouvrages de Jean Aicard, depuis *Miette et Noré* jusqu'au prochain *Maurin des Maures*, et chaque jeune fille offrant au poète une couronne d'olivier ou de lauriers<sup>7</sup>.

<sup>4</sup> *Le Courrier du soir*, 15<sup>e</sup> année, n° 5220, samedi 6 février 1892, « Au jour le jour », page 1, colonne 5. — La même information dans *L'Éclair*, 5<sup>e</sup> année, n° 1167, 2<sup>e</sup> édition, samedi 6 février 1892, « Les journaux de ce matin », page 2, colonne 3.

<sup>5</sup> IGNOTI, *Les Portraits de l'Indépendant du Var*, page 229.

<sup>6</sup> *Le Journal*, 2<sup>e</sup> année, n° 351, mercredi 13 septembre 1893, « La vie de château au pays des Maures », page 1, colonne 6.

<sup>7</sup> *La Dépêche de Toulon et de la Provence*, 2<sup>e</sup> année, n° 297, mardi 7 août 1894, page 2, colonne 2. Compte-rendu de la fête donnée à Bormes en l'honneur de Jean Aicard le dimanche 5 août 1894.



Le poète Jean Aicard est en ce moment en villégiature à Bormes, près Toulon, où il travaille à son prochain roman *Maurin des Maures*, qui se déroulera dans ce pays du Var<sup>8</sup>.

Un livre de Jean Aicard. — Notre compatriote et ami, M. Jean Aicard, achève en ce moment un roman nouveau intitulé : *Maurin des Maures*<sup>9</sup>.

[...] Heureux aussi d'apprendre ce que vous me dites sur Maurin des Maures, je suis trop intéressé à cette œuvre pour que j'en parle<sup>10</sup>.

M. Jean Aicard donnera, cet hiver, *l'Âme d'un enfant*. Il compte publier, au commencement de 1898, un roman de mœurs et de caractère provençaux, intitulé *Maurin des Maures*, roman de chasse et d'amour.

« Les Maures, nous dit M. Jean Aicard, sont ce massif montagneux du Var, massif isolé, qui est borné par la mer au sud, l'Argens à l'est et par cette longue plaine que suit le P.-L.-M. de Toulon à Saint-Raphaël. Là, tout est souvenir mauresque, jusqu'aux troupeaux de chèvres, que les paysans appellent « mauresques », toutes blanches avec de grandes cornes en lyre. Michelet, dans sa « Géographie », a remarqué le caractère spécial du paysan du Var : silencieux, lent, grave et noble comme un Arabe.<sup>11</sup> »

<sup>8</sup> *L'Événement*, 24<sup>e</sup> année, n° 8556, vendredi 30 août 1895, « Échos. Le monde et la ville », page 1, colonne 5.

<sup>9</sup> *Le Petit Var*, 17<sup>e</sup> année, n° 5762, mercredi 12 août 1896, « Chronique locale », page 3, colonne 1.

<sup>10</sup> Lettre autographe signée d'Alexandre Vigourel à Jean Aicard, 6 pages, vendredi 16 avril 1897, archives municipales de Toulon, fonds Jean Aicard, correspondance. La phrase citée est prise à la page 5.

<sup>11</sup> *Le Matin*, 14<sup>e</sup> année, n° 4913, mercredi 11 août 1897, « M. Aicard et le sar Peladan », page 2, colonne 1.

Près de la Garde, aux portes de Toulon, un bois de pins avec au milieu une bastide ; à l'entour, des champs, des plaines, la fin de la Crau ; à l'horizon lointain les Alpes chenuës : c'est là que la cigale, Jean Aicard, poète, butine presque toute l'année de-ci, de-là, au soleil, dans les fleurs. Ardent, enthousiaste, juvénile, malgré les cheveux qui s'argentent, maigre, les yeux vifs, la parole sonore, la figure émaciée encadrée d'une barbe de Christ brun, c'est un nerveux, un sensitif, et un fécond, témoin ses projets : *Mélita*, roman fantaisiste, histoire d'une petite bohémienne vagabonde qui traverse, sans y perdre la pureté de son cœur d'enfant, la vie aventureuse du modèle posant l'ensemble ; *Maurin des Maures* ou le Braconnier provençal, si l'on se servait encore de titre explicatif ; — second volume d'une trilogie dont *Roi de Camargue* a été le début, et qui se terminera avec *l'Île d'or*<sup>12</sup>.

Enfin, notre concitoyen est en train de préparer, avec un éditeur, la publication prochaine d'un grand roman de *Joyeusetés provençales* ou *galégeades*, intitulé : *Maurin des Maures*<sup>13</sup>.

M. Jean Aicard est à La Garde, entre Toulon et Hyères, où il achève un roman d'allure joyeuse, *Maurin des Maures*, dont le héros est ce qu'on appelle en Provence un *galégeaire*, le gouailleur bon enfant qui rit de lui-même pour pouvoir rire des autres<sup>14</sup>.

<sup>12</sup> *Le Figaro*, 45<sup>e</sup> année, 3<sup>e</sup> série, n° 6, vendredi 6 janvier 1899, « Petites enquêtes. Les œuvres de demain », page 5, colonne 2. L'idée de cette trilogie n'a pas été poursuivie.

<sup>13</sup> *Le Petit Var*, 22<sup>e</sup> année, n° 7577, vendredi 12 juillet 1901, « Jean Aicard », page 1, colonne 3 ; article signé « La Sinse » [Célestin Sènès].

<sup>14</sup> *Le Temps*, 41<sup>e</sup> année, n° 14690, samedi 31 août 1901, « Villégiatures d'écrivains », page 3, colonnes 5-6.

En avril 1903, Jean Aicard s'apprêtait à produire un texte publiable et un brouillon de lettre atteste que ce projet était alors bien avancé :

Paris 16 avril 1903 <sup>15</sup>

Mon cher directeur,

Le moment approche où je vais bientôt quitter Paris pour aller travailler dans mon coin de Provence.

Le moment est donc venu pour moi de vous écrire, comme vous me l'avez demandé, entre nous, pour bien fixer définitivement les conditions de notre publication de *Maurin des Maures*, dans le *Figaro* d'abord, et en édition du *Figaro* ensuite.

Voici les lignes générales de nos accords :

1° Que je vous livrerai mon roman *Maurin des Maures* moyennant cinq mille francs, pour la publication en feuilleton dans le *Figaro*.

2° Ce roman ne pourra avoir plus de 15,000 lignes.

3° La publication en feuilleton dans le *Figaro* sera précédée de la publication d'une feuille encartée dans le journal — laquelle donnera, avec des fragments de l'ouvrage, un certain nombre d'images d'après les photographies exécutées sur nature — que vous avez vues.

4° Les clichés ainsi publiés et ceux que vous choisirez ensuite dans nos albums serviront à illustrer le volume, et ne pourront être publiés que comme illustrations de *Maurin des Maures*.

5° Chacun de ces clichés sera payé douze francs, prix qui doit être considéré comme une très modeste indemnité allouée à l'auteur des clichés, vu les dépenses que nous avons faites pour obtenir ces illustrations dont les éléments ont été diffi-

<sup>15</sup> Brouillon d'une lettre autographe de Jean Aicard à Gaston Calmette, directeur-gérant du *Figaro*, 4 pages ; archives municipales de Toulon, Fonds Jean Aicard, carton 1 S 4, enveloppe « lettres critiques », pièce n° 31-32.

ciles à rassembler. Il reste à déterminer le tant pour cent qui constituera mes droits d'auteur sur le prix fort du volume ainsi illustré.

Je m'engage à remettre l'ouvrage au *Figaro* à la fin octobre.

Veuillez agréer l'expression de mes sentiments de cordialité.

Jean Aicard

Mais, pour des raisons que je n'ai pu élucider, il n'y eut pas de suite...

En 1905, Jean Aicard était bien décidé à achever son *Maurin* :

Je suis heureux d'apprendre que tu travailles et que tu as entrepris la grosse affaire de *Maurin des Maures* <sup>16</sup>.

L'édition populaire de *Maurin* me ravit, car c'est dans la masse des simples, où reste encore un peu de santé morale, que j'ai hâte de le voir à l'œuvre, que je veux entendre l'éclat de son rire immense, où je me réjouis de voir votre influence d'instinctif philosophe épris de Justice et de Liberté, et bon, d'une gailarde bonté, sans la sensiblerie malsaine qu'il est de mode d'introduire aujourd'hui dans toutes les « églises » d'altruistes <sup>17</sup>.

À quoi j'emploie mes vacances, mon cher confrère ? À achever

<sup>16</sup> Lettre autographe signée de Jules Clément à Jean Aicard, 4 pages, non datée mais écrite, d'après le contexte, au début du mois de février 1905 ; archives municipales de Toulon, Fonds Jean Aicard, correspondance, pièce n° 1517 ; le texte cité est pris à la page 2.

<sup>17</sup> Lettre autographe signée de Violette Bouyer-Karr à Jean Aicard, 4 pages, jeudi 17 août 1905, archives municipales de Toulon, Fonds Jean Aicard, correspondance, pièce n° 856 ; le texte cité est pris aux pages 2-3.

sous ce titre : *Maurin des Maures*, un roman facétieux que j'ai promis au *Figaro* <sup>18</sup>.

En septembre 1906, il adressa au directeur du *Figaro* le « quatrième état » de *Maurin* amendé de toutes les corrections récentes <sup>19</sup>... mais sans davantage de succès.

L'auteur, perfectionniste, apporta encore d'ultimes retouches :

M. Jean Aicard est un Provençal. Il habite, presque toute l'année, sa vieille bastide de La Garde, près Toulon, en face la ligne bleue des Maures. Il prépare en ce moment un roman : *Maurin des Maures*, où il veut dépeindre la vie provençale du Var, qu'il connaît si bien. Son héros serait une incarnation de cet esprit populaire frondeur, gouailleur, que l'on appelle là-bas la *galéjade*, et qui est l'humour railleur, prêt à rire de lui-même au nom du bon sens. Le Midi avait déjà inspiré au poète son chef-d'œuvre de début : *Miette et Noré*. Nul doute que le prochain roman d'Aicard ne soit un nouveau succès <sup>20</sup>.

En février 1907, Ernest Flammarion, toujours et légitimement inquiet quant aux perspectives commerciales des ouvrages qui lui étaient présentés, fit encore quelques réserves :

Mon cher Aicard

Votre « *Maurin des Maures* » est en effet très amusant et très typique et il faut cependant que je vous donne mon avis de

<sup>18</sup> *Le Figaro*, 51<sup>e</sup> année, 3<sup>e</sup> série, n° 237, vendredi 25 août 1905, « Petite chronique des lettres », page 3, colonne 4.

<sup>19</sup> Lettre autographe signée de Jean Aicard à Gaston Calmette, directeur-gérant du *Figaro*, 2 pages, archives municipales de Toulon, Fonds Jean Aicard, correspondance.

<sup>20</sup> *La Revue des revues*, 18<sup>e</sup> année, n° 2, mardi 15 janvier 1907, « Lettres et Arts », page 264, colonne 1.

vieux libraire.

Les *N. de D.* et autres mots qui arrivent si naturellement dans votre récit et que j'admets logiques, personnellement, vont nous enlever toute la vente à l'étranger. Et vous savez que c'est maintenant notre meilleur marché ?

Nous trainerons l'écoulement lentement, à Paris, et chez les quelques libraires de province qui vendent encore du in-f°.

Ne pourriez-vous pas pour l'in-18, supprimer ces épouvantails pour le public anglais, allemand ou russe ?

On le rétablirait en entier, bien entendu, pour l'édition à bon marché, qui serait lancée en Provence et ailleurs.

L'inconvénient que je vous signale ci-dessus n'ayant plus de raison d'être.

Mais je ne suis pas tranquille pour le in-f° ! Ajoutez à cela que vous faites deux volumes. Ce qui augmente encore le débit. On ne veut plus d'ouvrages en deux volumes, surtout des Romans.

Mais enfin cela est fait. Il ne faut plus y revenir...

Pensez donc à cela, mon cher ami, et ce que vous déciderez sera fait, bien entendu

Bien cordialement

Votre tout dévoué

E. Flammarion <sup>21</sup>

Dans sa livraison de septembre-octobre 1907, la *Nouvelle Revue* donna le chapitre V du roman <sup>22</sup>.

<sup>21</sup> Lettre autographe signée d'Ernest Flammarion à Jean Aicard, lundi 25 février 1907, 3 pages. — L'allusion aux « deux volumes » établit que Jean Aicard avait achevé non seulement *Maurin des Maures* mais également *L'Illustre Maurin*.

<sup>22</sup> *La Nouvelle Revue*, 28<sup>e</sup> année, nouvelle série, tome 48, septembre-octobre 1907, pages 55-65.

Ernest Flammarion accepta finalement de publier : *Maurin des Maures* parut aux devantures des librairies à la mi-mars 1908.

Jean Aicard avait accumulé tant de notes et rédigé tant de chapitres qu'il put en tirer un second volume, *L'Illustre Maurin*, publié fin avril 1908.

### Un Maurin « encombrant » !

Alors qu'il mettait la dernière main à ses deux *Maurin*, notre écrivain éprouva des sentiments ambivalents vis-à-vis de ces nouvelles productions : d'un côté, il était satisfait de l'achèvement d'ouvrages sur lesquels il travaillait depuis une quinzaine d'années ; d'un autre côté, il mesurait combien il s'était éloigné de l'inspiration habituelle — la philosophie de la « Pitié » — qui avait dirigé jusqu'alors la réalisation de ses travaux poétiques, romanesques et dramatiques.

Aussi, en janvier 1908, alors qu'il poussait activement sa candidature au fauteuil n° 24 de l'Académie française précédemment occupé par Sully-Prudhomme, préféra-t-il mettre temporairement sous le boisseau l'œuvre nouvelle : dans une lettre écrite le mercredi 15 janvier 1908 à Ernest Flammarion, il l'invita à différer la publication de *Maurin des Maures* après l'élection programmée pour le jeudi 5 mars : « Maurin est non seulement une œuvre de prose, mais une œuvre particulière en dehors de mes habitudes littéraires, éloignée même de ma tournure d'esprit ordinaire<sup>23</sup> ». Le premier roman, *Maurin des Maures*, ne parut en effet que la semaine suivante.

Le succès des romans dès leur mise en librairie puis l'élection de Jean Aicard à l'Académie française le 1<sup>er</sup> avril 1909

---

<sup>23</sup> Institut de la mémoire de l'édition contemporaine (IMEC), Fonds Flammarion, dossier « Jean Aicard ».

trouvèrent un écho régional au banquet offert à l'écrivain varois par l'Association de la presse locale d'Hyères le dimanche 11 juillet chez le restaurateur Augustin Roubeaud<sup>24</sup>, à la fin duquel fut lancée l'idée d'un *Comité Maurin des Maures* chargé de « perpétuer l'esprit de la galéjade » :

À l'issue d'un banquet offert, il y a environ deux mois, par l'Association de la Presse locale Hyéroise à son président d'honneur, M. Jean Aicard, de l'Académie Française, cette Association lui annonça le projet qu'elle avait formé de constituer dans la région comprise entre Toulon et Saint-Raphaël un « Comité Maurin des Maures », elle voulait ainsi, disait-elle, tout en commémorant par une ou plusieurs réunions, chaque année, le succès de l'œuvre capitale du maître, *Maurin des Maures*, perpétuer l'esprit de la galéjade provençale. En remerciant l'Association, Jean Aicard lui déclara que l'idée lui semblait particulièrement bonne si ces réunions devenaient, en effet, des occasions de retrouver et de fixer par l'écriture les traditions joyeuses et populaires de Provence ; si chacun de vous, dit-il, arrive aux réunions en rapportant quelques chansons ou quelques histoires qu'il aura recueillies dans l'année, de celles qui appartiennent vraiment aux grands fonds de nos traditions populaires alors, certainement, on pourra dire que l'idée est excellente et vous aurez servi une très bonne cause, si vous comprenez ainsi la chose, Maurin des Maures se déclare enchanté et tout à votre service<sup>25</sup>.

---

<sup>24</sup> Voir le compte-rendu dans *Le Petit Var*, 30<sup>e</sup> année, n° 10479, lundi 12 juillet 1909, « Une fête en l'honneur de Jean Aicard », page 2, colonnes 3-4, article d'Auguste Camoin.

<sup>25</sup> *Le Petit Var*, 30<sup>e</sup> année, n° 10546, vendredi 17 septembre 1909, « Comité Maurin des Maures », page 2, colonne 5. Article d'Aristide Fabre.

Gonfaron accueillit le dimanche 3 octobre 1909 le premier banquet, servi sur la Place d'Armes :

Ce fut une joyeuse tauléjade<sup>26</sup> et, de mémoire de Gonfaronnais, on n'avait ouï tant de galéjades.

Jean Aicard, rayonnant de se trouver au milieu de tant d'amis, présidait au centre de la grand'table en fer à cheval [...].

N'oublions pas aussi l'un des plus joyeux convives, le gai conteur « Arnes », des Mayons, frère aîné de Maurin, qui mit les convives en liesse avec ses savoureuses histoires vécues de braconniers et gendarmes<sup>27</sup>.

Jean Aicard y fit un discours sur la galéjade, déclarant notamment :

Qu'est-ce que la « galégeade » ? La galégeade c'est la gouaillerie à la manière provençale ; c'est la plaisanterie qui peut être hardie, mais qui reste inoffensive ; un plat gaulois avec une pointe d'ail ; la gaieté qui se moque d'elle-même avant de railler les autres, afin sans doute de les consoler par avance.

En écrivant « Maurin des Maures » et l'« Illustre Maurin », j'ai voulu faire une galégeade, c'est-à-dire railler les Provençaux et moi-même (moi qui préfère à tous autres leur pays et leur caractère), afin d'avoir le droit de plaisanter bien des gens et les abus et ridicules du beau pays de France<sup>28</sup>.

Et les convives chantèrent la ronde *L'Âne volant*<sup>29</sup>.

<sup>26</sup> NDLR. — Francisation du provençal *taulejado* « tablée ».

<sup>27</sup> *Le Petit Var*, 30<sup>e</sup> année, n° 10562, lundi 4 octobre 1909, « Les Amis de Maurin des Maures », page 1, colonne 4, article de Louis Henseling.

<sup>28</sup> *Ibidem*, page 5.

<sup>29</sup> Voir ci-après pages 344-346.

À l'issue du repas, le Comité se dota d'un bureau composé de Jean Aicard, président d'honneur ; Adrien Oursou, de Besse, président ; Mariès maire de Gonfaron et François Armagnin de Toulon, vice-présidents ; Aristide Fabre de Sainte-Maxime et Paul Maurel des Mayons, secrétaires ; Béguin, de Gonfaron, trésorier<sup>30</sup>.

Tout paraissait donc aller pour le mieux dans le meilleur des mondes. Et pourtant... Aussitôt après ce premier banquet, Jean Aicard écrivit une lettre significative à Jean Thorel : alors qu'il s'apprêtait à entrer sous la Coupole, il lui confia probablement qu'il était bien embarrassé du trop grand succès de ses *Maurin* et qu'il craignait d'être rabaissé au niveau d'un conteur populaire, puisque Thorel lui répondit à la date du 8 octobre suivant :

Ce que j'en pense ? — Je pense que vous avez eu en vous tout le génie de votre Provence, — et que votre âme a passé et revit en l'âme de Maurin. Et voilà pourquoi ce mort est si vivant ; et pourquoi il vivra indéfiniment.

Et si vous n'êtes pas content de cette première place que prend Maurin dans votre œuvre, tant pis pour vous ! mais sachez que nous sommes là devant quelque chose qui était fatal : vous ne pouviez pas ne pas faire Maurin, — et, l'écrivant, vous auriez voulu le changer : vous ne l'auriez pas pu, — parce que vous, la Provence, et Maurin, vous êtes par trop fondus l'un dans l'autre. — Dans vos autres livres, vous avez été un bon poète de la Provence ; dans Maurin vous avez été la voix même de la Provence<sup>31</sup>.

<sup>30</sup> *Le Petit Provençal*, 34<sup>e</sup> année, n° 11939, samedi 9 octobre 1909, « Var », page 3, colonne 1, article de Paul Maurel.

<sup>31</sup> Lettre autographe signée de Jean Thorel à Jean Aicard, vendredi 8 octobre 1909, une page ; archives municipales de Toulon, Fonds Jean Aicard, correspondance.



C'est probablement la raison pour laquelle le troisième volume des aventures de Maurin, devant être intitulé *Maurin est immortel*, bien qu'annoncé en septembre et décembre 1910 et de nouveau en février 1911<sup>32</sup>, ne vit jamais le jour<sup>33</sup>...

En effet, dès la publication des deux romans, Maurin disparaît de l'œuvre et des préoccupations de Jean Aicard : les deux livres ne connurent pas d'éditions ultérieures ; dans son discours de réception à l'Académie française, le nouvel élu parla des paysans du Var sans citer une seule fois le célèbre braconnier et, dans sa réponse, Pierre Loti ne mentionna qu'une fois et très incidemment le titre du roman : Maurin ne vint donc pas siéger sous l'auguste Coupole !

Le Comité des amis de Maurin avait pour tâche unique d'organiser des banquets semestriels. La commune de Bormes accueillit le deuxième, le 10 avril 1910. Mais il y eut un imprévu de dernier instant : Jean Aicard n'y participa pas. Il fit seulement une apparition à la fin du repas pour expliquer aux convives qu'il avait cru de son devoir de demeurer auprès de très vieux serviteurs devenus des amis dont la fille se mourait et que l'imminence de son décès lui interdisait de participer à une fête trop joyeuse<sup>34</sup>. En les quittant, il leur donna rendez-vous pour le banquet suivant à Besse, patrie du célèbre Gaspard.

<sup>32</sup> Voir : 1° *Le Petit Var*, 31<sup>e</sup> année, n° 10920, mardi 27 septembre 1910, « Maurin des Maures dans les Maures », page 1, colonne 3 ; 2° lettre autographe signée de Paul Maurel à Jean Aicard, 3 pages, à la date du samedi 24 décembre 1910, conservée par les archives municipales de Toulon, Fonds Jean Aicard, carton 1 S 33 (282) ; 3° *L'Intransigeant*, 31<sup>e</sup> année, n° 11177, lundi 20 février 1911, « Nos échos », page 2, colonne 5.

<sup>33</sup> Ce volume connut une parution posthume en 1923 sous le titre *Le Rire de Maurin des Maures*.

<sup>34</sup> *Le Petit Hyérois*, 2<sup>e</sup> année, n° 18, samedi 16 avril 1910, page 1, colonne 3-5.

Le choix de ce village, situé en dehors des Maures, au-delà la voie du chemin de fer Toulon-Nice marquant la « frontière du royaume de Maurin », fut certainement motivé par le fait que le président du comité d'organisation était Adrien Oursou, qui habitait le bourg et aurait ainsi plus de facilités pour préparer la réunion ; mais aussi, et surtout, pour imposer un changement de cadre et de discours car, dès l'annonce du troisième banquet, le Comité prévint les futurs participants que Jean Aicard parlerait du *Gaspard de Besse*, le drame en cinq actes et en vers qu'il achevait d'écrire<sup>35</sup> : et en effet, le dimanche 9 octobre 1910, Maurin fut à peine évoqué et le discours de l'académicien porta entièrement sur Gaspard de Besse.

Au quatrième banquet, servi aux Mayons le dimanche 2 juillet 1911, Jean Aicard présenta son prochain roman, *Arlette des Mayons*.

En 1912, il n'y eut pas de banquet et le nom de Maurin n'apparut qu'à l'occasion du carnaval de Toulon organisé durant trois jours à la mi-février : à cette date, Jean Aicard se trouvait à Paris et ne put donc pas participer à ces réjouissances.

Le cinquième banquet, à Cogolin (Var) le 30 mars 1913, fut le chant du cygne de ces festivités superficielles : l'année suivante, la survenue de la guerre imposa d'autres préoccupations aux Français.

Il est donc manifeste que, dans ces années 1908-1911, Jean Aicard était embarrassé. Il ressentait bien le divorce qui se produisait entre lui et ses amis : ceux-ci « maurinaient » à tout va sur le mode de la galéjade tandis que, philosophe, notre écrivain ne pensait plus qu'à *Gaspard*, un personnage historique,

<sup>35</sup> *Le Petit Provençal*, 35<sup>e</sup> année, n° 12282, dimanche 18 septembre 1910, « Dans la région. Var », page 3, colonne 6.



lui, — même s'il a été embelli par la légende, — qui s'était assigné une mission sociale et a porté un idéal jusque sur l'échafaud, révélant ainsi une grande densité humaine dont Maurin était très éloigné. Le personnage de Gaspard — qui inspira à Jean une pièce de théâtre achevée en octobre 1910 et deux romans publiés en 1919 — contrebalançait avantageusement Maurin et permettait à notre écrivain de revenir dans l'inspiration fondamentale de toute son œuvre.

### Des romans composites

Les deux *Maurin* sont des « millefeuilles » ; leur lecture fait apparaître les couches dont ils sont formés et qui composent le récit : les joyeuses aventures de Maurin et de son inséparable Pastouré, la galéjade provençale, une description de la région et de ses habitants, une peinture des mœurs politiques et judiciaires du temps, un enseignement moral et la recherche d'un modèle de société juste. Il convient donc de les aborder et de les décoder en utilisant plusieurs clés de lecture, et j'en vois au moins quatre.

**1° LA GALÉJADE PROVENÇALE.** — À défaut d'un « recueil de galéjades », Jean Aicard préféra enrober de bonnes histoires dans la trame d'un roman d'aventures :

À quoi j'emploie mes vacances, mon cher confrère ? À achever sous ce titre : *Maurin des Maures*, un roman facétieux que j'ai promis au *Figaro*. Oui, facétieux ! Mon héros, ce Maurin, est un *galejairé* provençal. La *galéjade* en Provence, c'est la moquerie sans fiel, parfois mordante, qui *caricature* les travers, les vices, les ridicules, et qui fait rire loyalement sans avoir l'air de trop rire elle-même.

Vous savez que nous avons dans le Var une chaîne de petites montagnes nommées les *Maures*. Les Sarrasins y faisaient de fréquentes incursions ; ils s'y étaient même établis et Maurin, mon héros, a dans les veines du sang mauresque. Ce qui lui permet de faire rire les ligures sans rien perdre de sa noble gravité.

En somme la *galéjade*, ce n'est que la raillerie, mais la raillerie tout à fait « peuple » et généralement pleine de bons sens, la raillerie bien provençale, avec l'accent et l'allure du terroir <sup>36</sup>.

— Mon Maurin des Maures, vous le connaissez déjà ; c'est l'incarnation du populaire gouaillieur ; ce n'est pas un grotesque, comme Tartarin, ni un redresseur de tort, à la façon de Don Quichotte. Loin d'être, en effet, un fou, Maurin incarne au contraire le bon sens populaire et lutte sans trêve contre les préjugés et les ridicules contemporains. Ce maître galéjaire... et d'abord, savez-vous ce qu'est la galéjade ?

Galéjer, c'est faire de la caricature sans méchanceté, de l'ironie avec une pointe d'idéal ; c'est fronder à la manière vraiment française. Savoir rire de tout, et même de soi, avec esprit : voilà la bonne, la vraie galéjade et Maurin y excelle. J'ai voulu faire revivre — ou mieux conserver — le souvenir d'une Provence vraiment gauloise — celle du Var — qui se meurt, qui disparaît emportée par les chemins de fer, et j'ai tenté d'en écrire le livre caractéristique.

Autour de la trame d'un roman dont Maurin est le héros, j'ai groupé toutes les légendes, toutes les histoires, toutes les galéjades du terroir. Ce sont scènes héroï-comiques où revi-

<sup>36</sup> *Le Figaro*, 51<sup>e</sup> année, 3<sup>e</sup> série, n° 237, vendredi 25 août 1905, « Petite chronique des lettres », page 3, colonne 4.

vent, avec le parler local moderne le vieil esprit provençal et les grosses « joyeulsetés » des chants et contes populaires<sup>37</sup>.

Eh bien, dans cette série de fresques, un tableau manque pour que ma Provence soit représentée avec tous ses caractères divers. *Maurin des Maures* vient couvrir une place vide. Maurin des Maures, c'est l'Épopée du rire... Maurin des Maures écrit la « galégeade ».

Qu'est-ce que la *galégeade* ? La galégeade, c'est la gouaillerie à la manière provençale ; c'est la plaisanterie qui peut être hardie, mais qui reste inoffensive ; un plat gaulois avec une pointe d'ail ; la gaieté qui se moque d'elle-même avant de railler les autres, afin sans doute de les consoler par avance.

En écrivant *Maurin des Maures* et *l'Illustre Maurin*, j'ai voulu faire une galégeade, c'est-à-dire railler les Provençaux et moi-même (moi qui préfère à tous autres leur pays et leur caractère,) afin d'avoir le droit de plaisanter bien des gens, et tels abus et ridicules du beau pays de France<sup>38</sup>.

Maurin des Maures est un roman d'amour et de chasse. Le héros a pour rival un gendarme. Voilà donc l'un contre l'autre les deux rivaux d'amour en guerre perpétuelle, — braconnier contre gendarme, — l'un poursuivant sans cesse, l'autre échappant toujours et chaque fois au moyen d'une ruse différente.

Dans un tel roman, chaque épisode doit être une galégeade imaginée par l'auteur, mais de plus, en toute occasion, les per-

<sup>37</sup> *Le Petit Var*, 27<sup>e</sup> année, n° 9472, vendredi 5 octobre 1906, « Le Maurin des Maures de Jean Aicard », page 1, colonne 1.

<sup>38</sup> « Maurin des Maures, conférence de M. Jean Aicard », *Journal de l'université des Annales*, 2<sup>e</sup> année, mardi 5 mai 1908, pages 812-825 ; le texte cité est pris aux pages 814-815.

sonnages qui sont gens de bonne humeur s'en raconteront « une bien bonne »<sup>39</sup>.

Et les amateurs du genre ne furent pas déçus puisque les deux romans offrent nombre de ces histoires :

— dans *Maurin des Maures* : l'histoire du geai (chapitre I, pages 9-11), le marchand de larmes (V, 52-57), la chasse aux merles (XVII, 128-132), le purgatoire de frère Pancrace (XVIII, 133-139), le bon conseil de maître Magaud (XXXI, 239-248), la chasse aux canards (XXXI, 248-252), la messe de la lièvre (XXXVII, 289-290), l'âne de Gonfaron (XXXVII, 291-294), la lièvre de juin (XLVI, 391-396), les canards du Labrador (XLVIII, 406-419), la poule verte (XLIX, 422-425) ;

— dans *L'Illustre Maurin* : le scaphandre (chapitre VII, pages 61-63), l'arrivée de l'évêque (VII, 63-65), le plan de l'Exposition (VIII, 71-79), les fanfares de Bourtoulaigne (XXVIII, 245-255), la chasse au lion (XXXIV, 299-303), le merle des fanfares (XL, 349-354), l'aviron (XLIX, 424-426), le matelot de Calas (XLIX, 427-428), les merlates (LI, 436-441).

**2° L'HYMNE AUX MAURES.** — À une époque où le massif n'était guère accessible, Jean Aicard découvrit les Maures un peu tardivement : son premier texte publié date d'avril 1883<sup>40</sup>.

Entre Hyères et Cogolin, la *route du Don* ouvrait un passage ; elle fut complétée ensuite par le petit chemin de fer du littoral dont le tronçon de Saint-Raphaël à La Foux, entre Saint-Tropez et Cogolin, fut inauguré le 25 août 1889 puis prolongé jusqu'à Hyères l'été suivant.

<sup>39</sup> « Maurin des Maures, conférence de M. Jean Aicard », *Journal de l'université des Annales*, 2<sup>e</sup> année, mardi 5 mai 1908, pages 812-825 ; le texte cité est pris à la page 815.

<sup>40</sup> *La Vie provençale*, n° 2, jeudi 5 avril 1883, « Paysages de Provence ». Article publié dans *Aicardiana*, n° 31, 20 septembre 2020, pages 10-13.

Avec le célèbre historien Jules Michelet, Jean Aicard se plaisait à reconnaître aux Maures un caractère oriental :

Les Maures, nous dit M. Jean Aicard, sont ce massif montagneux du Var, massif isolé, qui est borné par la mer au sud, l'Argens à l'est et par cette longue plaine que suit le P.-L.-M. de Toulon à Saint-Raphaël. Là, tout est souvenir mauresque, jusqu'aux troupeaux de chèvres, que les paysans appellent « mauresques », toutes blanches avec de grandes cornes en lyre. Michelet, dans sa « Géographie », a remarqué le caractère spécial du paysan du Var : silencieux, lent, grave et noble comme un Arabe <sup>41</sup>.

« Autour de la trame d'un roman dont Maurin est le héros, j'ai groupé toutes les légendes, toutes les histoires, toutes les galéjades du terroir. Ce sont scènes héroï-comiques où revivent, avec le parler local moderne le vieil esprit provençal et les grosses « joyeusetés » des chants et contes populaires. Je me suis attaché à situer ces scènes dans cette merveilleuse région des Maures, dont les chemins de fer du Sud viennent à peine de violer les forêts sauvages. Tout comme s'y réfugièrent jadis leurs ancêtres les Sarrazins du Fraxinet, les derniers Provençaux de Provence s'y sont à leur tour réfugiés ; on ne les trouve plus que là, entre Hyères et Saint-Tropez, parmi les forêts de châtaigniers, de pins, de chênes et d'arbousiers. Toutes les légendes du pays, je les ai contées de bonne humeur, afin d'amuser tout le monde et de ne blesser personne <sup>42</sup>.

<sup>41</sup> *Le Matin*, 14<sup>e</sup> année, n° 4913, mercredi 11 août 1897, « M. Aicard et le sar Peladan », page 2, colonne 1.

<sup>42</sup> *Le Petit Var*, 27<sup>e</sup> année, n° 9472, vendredi 5 octobre 1906, « *Le Maurin des Maures* de Jean Aicard », page 1, colonne 1.

Les Maures forment un petit massif bien circonscrit qui se développe le long de la côte varoise, de Hyères à Saint-Tropez :

Un pays merveilleux, un groupe de montagnes qui, selon l'expression de M. Élisée Reclus, servit de boulevard aux Maures pendant le cours des ix<sup>e</sup> et x<sup>e</sup> siècles et qui forme à lui seul « un système orographique parfaitement limité ». Le massif des Maures est séparé des montagnes environnantes par les vallées de l'Aille, de l'Argens, du Gapeau. Ces vallées sont larges et le massif est isolé. C'est comme un îlot montagneux dans la plaine et comme une île de gneiss et de schistes et de granit au milieu des calcaires. Le chemin de fer de Marseille à Nice contourne le massif au nord. Une route le traverse dans toute sa longueur qui n'a pas moins de quinze lieues. Voici d'ailleurs, monsieur le préfet, le texte même de M. Élisée Reclus :

« Ces montagnes, dignes au plus haut degré de l'intérêt du savant par la constitution géologique de leurs roches et le nombre de leurs plantes rares, devraient être également visitées par les simples touristes amoureux de la nature. Aussi bien que les Alpes et les Pyrénées, le système des Maures, qui couvre seulement une superficie de huit cents kilomètres carrés, et dont la hauteur moyenne ne dépasse pas quatre cents mètres, a sa chaîne principale et ses chaînons latéraux, ses vallons et ses gorges, ses torrents et ses rivières ; il a même son bassin fluvial complètement fermé, offrant en miniature tous les phénomènes que présentent les vallées des grands fleuves. <sup>43</sup> »

<sup>43</sup> AICARD (Jean), *Maurin des Maures*, chapitre III, pages 25-26. — L'auteur cite ici : RECLUS (Élisée), *Les Villes d'hiver de la Méditerranée*, chapitre III « Les montagnes des Maures », pages 79-80.

Le premier roman, *Maurin des Maures*, se déroule principalement dans le petit massif du Don. Son épïcetre est le carrefour du chemin qui, de Collobrières, rejoint Bormes, et du chemin perpendiculaire venant d'Hyères et se dirigeant vers La Molle — aujourd'hui La Mole. À proximité de ce croisement, sur la route du Don, se trouve en effet la maison forestière habitée par le garde Orsini et sa fille Tonia ; non loin, la cantine du Don. L'auberge des Campaux se trouve plus à l'est, à mi-chemin entre le carrefour et La Mole. Le village de Bormes est très souvent cité : là habitent, en effet, Rinal et le maire Cigaloux.

Quelques épisodes permettent de parcourir l'ensemble du massif des Maures :

— l'action des chapitres XXX et XXXI se déroule au Plan-de-la-Tour, sur la lisière du massif, entre La Garde-Freinet et Sainte-Maxime ;

— Tonia effectue son pèlerinage à Notre-Dame-des-Anges (chapitres XXXVI-XXXVIII), au nord de Collobrières, en partant de Pignans (chapitre XXXV), sur la route qui, de Cuers au Luc, borde au nord-est le massif des Maures, en passant par Gonfaron (chapitre XXXIX) rendu célèbre par son âne volant ;

— Maurin rencontre Caboufigue sur son île de Porquerolles (chapitre XL) et le comte de Sibras sur son île de Port-Cros (chapitre XLI) ; il fausse compagnie aux gendarmes au couvent de La Verne (chapitre XLIII).

*L'Illustre Maurin* se déroule également à partir du même épïcetre et fait aussi de larges incursions vers l'est jusqu'à la limite du massif de l'Estérel :

— dans les marais de Fréjus (chapitre X, XIV-XV) ;

— chez la mère de Maurin (chapitre XI), dans la plaine délimitée par Cogolin, Grimaud et La Foux, d'où part la route de Saint-Tropez ;

— chez les Pastouré à Roquebrune-sur-Argens (chapitre XXIII-XXIV) ;

— à Saint-Raphaël (chapitre XXV) pour le mariage de Firmin et Thérèse ;

— à Saint-Tropez (chapitres XXVI-XXVIII) pour la bravade ;

— à La Foux (chapitres XXIX-XXXIII), dans les arènes ;

— à Sainte-Maxime (chapitres XLI-XLIII), pour une chasse ;

— et aussi à Bourtoulaïgue (chapitre XL), commune imaginaire dont il est ainsi possible de se moquer des habitants sans vexer personne !

**3° MAURIN, L'HOMME DES MAURES.** — Maurin des Maures est décrit comme coureur de filles, braconnier, homme des bois, trompeur de gendarmes... mais nullement anarchiste. Maurin est un personnage composite élaboré à partir de types réels que Jean Aicard a connus. Aussi, le personnage éponyme du roman est-il présenté au travers de tout un ensemble de contrastes afin de le rendre plus intéressant, plus coloré et plus pittoresque : mais « contraste » ne signifie pas « contradiction » et une étude plus sérieuse de sa psychologie révèle la cohérence du héros.

Maurin est un homme fier et distingué : « Il était grand, svelte, bien pris. Ce paysan avait dans sa démarche une profonde distinction naturelle, on ne savait quoi de très digne. » (*Maurin des Maures*, chapitre I, page 1). — « Il est un roi. Comme tel, il a plus de dignité que son peuple ; et, même quand il rit, il garde encore une certaine gravité et toute sa noblesse. » (*Maurin des Maures*, chapitre V, pages 57-58). — La région de La Garde-Freinet ayant été autrefois habitée par des tribus mauresques, Maurin est paré d'un caractère arabo-orientalisant qui pigmente son personnage : « Il avait un visage allongé, les cheveux ras,

un peu crépus, et sous une barbe sarrasine, courte, légère, fri-sottée... » (*Maurin des Maures*, chapitre I, page 1). — « Vous avez reconnu en Maurin une âme plébéienne digne de sympathie et qui en conduit beaucoup d'autres. De Saint-Raphaël à la Londe-des-Maures, Maurin, en passant par Saint-Tropez, a bien dix mille, que dis-je, quinze ou vingt mille électeurs à sa suite... [...] Ce Maurin, c'est une puissance. Bravo, car il a une conscience bien supérieure à celle de la masse, ou plutôt dans laquelle je crois voir, en formation, la conscience même de la masse. » (*Maurin des Maures*, chapitre XXVII, page 208).

Et pourtant, il ne dédaigne point de servir et ne craint pas l'état de domestique. Ni pour sa propre fille : « La petite Maurin est servante chez des bourgeois de Grimaud. Elle y a appris la couture et les bonnes manières ; elle est en train de devenir une sorte de demoiselle de compagnie. Or l'état de domestique semble déshonorant à nos Méridionaux en général ; mais Maurin proteste, disant que tout le monde est au service de tout le monde. Il ajoute : "Mon chien est mon domestique et mon ami, et je suis le domestique et l'ami de mon chien. Et ça me fait honneur !" » (*Maurin des Maures*, chapitre IV, page 41). — Ni pour lui-même : « Et dire qu'il y a des gens qui auraient peur d'être domestiques ! Comme si tout le monde n'était pas le domestique de quelqu'un ! Chacun de nous sert en ce monde. Tiens, moi qui suis un enfant de la nature, j'ai des clients pour mon gibier et je les sers à l'heure et à la minute ! » (*Maurin des Maures*, chapitre XL, page 322).

Après avoir effectué son service militaire dans la Marine, Maurin, comme de nombreux Varois des villages dans la seconde moitié du XIX<sup>e</sup> siècle, avait deux occupations : il était tout d'abord bouchonnier, métier bien essentiel dans un département fortement viticole... mais aussi métier de prolétaire

soumis à la loi du rendement et aux aléas de la vente du vin ; en parallèle, il était également paysan, cultivant son petit lopin de terre afin d'assurer sa subsistance, de conquérir une autarcie lui permettant d'économiser de façon drastique son maigre revenu. « S'étant aperçu qu'avec des prodiges de célérité, d'attention, d'observation, d'adresse, de ruse et de force, il parvenait à "tirer la vie" du prix de son gibier, il avait peu à peu renoncé à son double métier de bouchonnier et de paysan » (*Maurin des Maures*, chapitre VIII, page 75) : c'est ainsi que Maurin était devenu « braconnier », terme qui, en Provence, désigne non point un fraudeur voleur de gibier mais un chasseur habile, virtuose du fusil, respectueux de la loi et de la Nature, excellent connaisseur du terrain et de la faune et rapportant, de ce fait, sa prise à coup sûr<sup>44</sup>. Par ce nouvel état Maurin s'était libéré de son esclavage de prolétaire et de sa dépendance à la terre, aux caprices du climat et aux aléas des récoltes. Il avait ainsi conquis une liberté totale en devenant coureur des bois et traqueur de gibier.

Il était même devenu un chasseur de légende : « Le galant Maurin n'avait pas seulement la réputation d'être le premier chasseur et piégeur du pays » (*Maurin des Maures*, chapitre I, page 4), il « faisait "sortir du gibier aux endroits où il n'y en avait pas". Et quel tireur, mon ami ! Bête vue était bête morte. » (*Maurin des Maures*, chapitre I, page 5). Tout cela, bien sûr, dans la plus parfaite légalité : « Il vint s'asseoir près des deux gendarmes dont il n'avait rien à redouter, s'étant toujours gardé avec soin

<sup>44</sup> AICARD (Jean), *Maurin des Maures*, chapitre III, page 27 : « On appelle braconniers chez nous, dit maître Pons, les chasseurs pour de bon, ceux qui rencontrent du gibier, ceux qui en font sortir de terre, et qui en tuent, et non pas ceux qui chassent en fraude. Le nom de braconnier est ici un titre honorifique. » — Chapitre XX, page 146 : « Il est bon de se rappeler qu'en Provence, on nomme *braconnier* tout chasseur passionné qui fait métier de la chasse, même s'il n'enfreint aucune des lois qui la régissent. »



de chasser en temps prohibé et sur des terrains interdits, — ou du moins de s'y laisser prendre. » (*Maurin des Maures*, chapitre I, page 5).

Boutade qui nous fait entrer dans la complexité du personnage. Au jeune préfet qui lui demande, « d'un air grave » puisqu'il s'agit d'une affaire très sérieuse, « Et, quels sont ses rapports avec la République française, le savez-vous, maître Pons ? », le vieux jardinier de la préfecture répond, sans hésiter : « Excellents, monsieur le préfet. Maurin ne chasse jamais sur les terres de l'État. Jamais garde ni gendarme n'a encore verbalisé contre lui. Maurin ne chasse pas en temps prohibé... tout au plus la veille ou l'avant-veille de l'ouverture pour ne pas laisser trop de gibier dans les endroits faciles, aux gens des villes... Maurin tend quelques pièges peut-être par-ci par-là, mais les renards, les fouines, les chats sauvages et même les sangliers sont des animaux nuisibles dont Maurin est l'ennemi juré. <sup>45</sup> » Maurin est donc un parfait légaliste et si, parfois, il lui arrive de s'accorder quelque dérogation, celle-ci n'est point dictée par son intérêt personnel mais est toujours justifiée par une considération d'un ordre supérieur : par exemple, éloigner les gens des villes qui ne sont que des chasseurs d'opérette et loupéraient un bœuf dans un corridor ; ou bien éliminer des animaux sauvages qui compromettent les équilibres naturels. Et enfin, quand Maurin s'autorise à parfois chasser dans l'île de Porquerolles, c'est parce que le gibier y est si abondant que son propriétaire ne pourra jamais tout prélever !

Maurin est aussi un fameux *galégeaïré* : il est moqueur et n'a pas son pareil pour conter des histoires joyeuses <sup>46</sup>. Ainsi,

<sup>45</sup> AICARD (Jean), *Maurin des Maures*, chapitre III, pages 29-30.

<sup>46</sup> Au chapitre II, page 23, Jean Aicard dit que le *galégeaïré* n'a pas son pareil pour conter des « gandoises », c'est-à-dire des « histoires de son invention ».

quand il raconte comment, plusieurs fois, il aurait manqué un geai :

Il se moquait un peu de son public, en même temps que de sa prétendue maladresse, à laquelle nul ne croyait.

Et toute cette façon de rire de soi et des autres en se donnant un ridicule vrai ou seulement vraisemblable, c'est cela qui constitue la gouaillerie provençale, la *galégeade*. Qui trompe-t-on ici ?... Nous ne le saurons jamais <sup>47</sup>.

Probablement fils de prolétaires — on le devine, même si l'histoire ne le dit pas — Maurin n'a guère fréquenté l'école primaire. Il ne possède aucune instruction livresque, sait tout juste lire, à peine écrire : il se dit lui-même « ignorant » et, pour beaucoup, c'est un illettré !

Pourtant, Maurin n'est pas un imbécile stupide. Bien au contraire, il est doué d'une vive intelligence : intelligence pratique qui lui permet de se jouer des embûches de la vie et des hommes ; intelligence sociale par laquelle il devine les réactions de ses interlocuteurs. C'est un malin, un rusé, capable de prévoir le comportement des voleurs qu'il pourchasse, de déjouer les pièges d'un gendarme vindicatif ou de manipuler des vaniteux en flattant leur bêtise.

Dans son système de pensée, Maurin est un idéaliste : « Je dis, riposta M. Cabissol avec beaucoup de vivacité, et je soutiens que Maurin est un idéaliste, qu'il croit à la bonté de ses congénères les paysans » (*Maurin des Maures*, chapitre XXXI, page 238). Idéaliste au sens noble du terme : il pense que l'homme est bon par nature, il veut établir un monde de justice et de li-

<sup>47</sup> AICARD (Jean), *Maurin des Maures*, chapitre I, page 11.



berté, il aspire à un idéal de concorde et de fraternité entre les hommes. Maurin est encore un homme du XVIII<sup>e</sup> siècle, tout pétri des idées généreuses qui ont inspiré la Révolution française avant que celle-ci ne bascule dans la Terreur.

Un général conservateur dit de Maurin : « Ce doit être un anarchiste. Ils le sont tous dans le Var. » (*Maurin des Maures*, chapitre XVIII, page 139). Grande erreur ! Maurin est, bien au contraire, un parfait légaliste, qui respecte la loi et l'ordre républicains : il s'adresse aux autorités avec la politesse la plus marquée — « monsieur le ministre », « monsieur le maire », « monsieur le comte » — et, s'il brocarde facilement le gendarme Alessandri, c'est uniquement pour dénoncer sa mesquinerie, son inertie ou son incompetence ; il déclare au ministre de l'Intérieur : « Je suis un citoyen, monsieur le ministre, et je tiens à le rester. J'ai fait mon service à la marine, j'ai fait mon devoir » (*Maurin des Maures*, chapitre IV, page 38) ; il se dit aussi « un très humble mais très dévoué serviteur de la République » (*Maurin des Maures*, chapitre XLII, page 341) ; au gendarme Alessandri, il peut certifier : « J'ai une cabane à moi dans le golfe de Saint-Tropez. Elle est en bois, mais elle paye l'impôt » (*Maurin des Maures*, chapitre XXIII, page 180) ; enfin, il organise une battue et arrête lui-même les dangereux malfaiteurs que les gendarmes n'osent pas poursuivre (chapitres VI et VII).

Et en même temps Maurin est un révolutionnaire : non pas à la façon de dangereux agités, tyranniques et sanguinaires, mais pour faire triompher les idéaux de la République. Maurin est incontestablement un nostalgique de la révolution et, s'il ne se proclame pas lui-même révolutionnaire, ses meilleurs amis le déclarent tel :

— le vieux jardinier, maître Pons : « Enfin, Maurin est un brave homme, monsieur le préfet, tout le pays vous le dira ;

c'est un révolutionnaire de gouvernement. » (*Maurin des Maures*, chapitre III, page 30).

— l'avocat rentier Désiré Cabissol : « Ne voyez-vous pas bien que, grâce à des discours pareils, tenus dans tous les cabarets du département, l'influence du roi des Maures sur son petit champ d'action, vaste pour lui, est comparable, toutes proportions gardées, à l'action révolutionnaire de Napoléon I<sup>er</sup> empereur ? La révolution n'avait coupé qu'une tête de roi, Napoléon mit le pied sur la tête de tous les rois. Je ne vois entre Maurin et ce grand civilisateur qu'une différence et à l'avantage de Maurin : Napoléon détestait et Maurin vénère les idéologues. » (*Maurin des Maures*, chapitre XXVII, page 207).

Maurin croit en la révolution populaire instaurant une république démocratique. Il se réfère essentiellement à l'acte révolutionnaire primitif et créateur, à ces instants d'exaltation et de vraie fraternisation, à ces heures de folie où un peuple épris de liberté renverse les minorités qui l'opprimaient et reprend un pouvoir qui ne peut procéder que de lui.

Mais aussi Maurin se défie des institutions, même révolutionnaires et républicaines, car elles finissent toujours par être confisquées par quelques-uns pour leur seul profit : « Dans tout Français qui détient une part d'autorité, si minime soit-elle, il y a — comme le répétait souvent M. Cabissol — un Napoléon. C'est ce qui rend notre nation inquiète, toujours partagée entre son goût de liberté et son amour de la domination. Elle n'est, au fond, composée que de révolutionnaires qui aspirent à la tyrannie. » (*Maurin des Maures*, chapitre XX, page 149).

Cette ambivalence fondamentale dans la nature du personnage explique de nombreuses réactions qui, sans cette considération, pourraient paraître paradoxales :

— à propos des juges, Maurin n'hésite pas à déclarer au gendarme Alessandri : « mais Maurin est un homme, vous entendez ! Et quand il a pour lui l'idée qu'il est dans la justice, il se fiche un peu des juges ! » (*Maurin des Maures*, chapitre VI, page 67).

— lors de l'enterrement de Crouzillat, le jeune préfet du Var dit : « Vous vous êtes mis bravement en campagne, pour aider la force publique, qui fait la sécurité du travail et dont la tâche est souvent difficile. [...] Il n'y a pas de meilleure police que celle que font les citoyens eux-mêmes, pas de meilleure garantie de nos droits, de nos libertés, que le sentiment de nos devoirs. Ce sentiment, on est heureux de le rencontrer chez des hommes rudes comme Maurin. » (*Maurin des Maures*, chapitre XII, page 93).

— à propos des candidats-députés, il dit tout de go au jeune préfet du Var : « Si votre candidat est de bonne couleur et la couleur de teinte solide, je marche — pas pour vous ni pour lui, mais pour mon peuple. [...] Voyez-vous, monsieur le préfet, nous en avons assez de vos farceurs qui nous viennent de Pontoise ou de Paris, avec des phrases et des cors de chasse, et qui se font nommer représentants pour ne rien représenter que leur intérêt. Et j'en ai assez, moi Maurin, des électeurs qui se vendent dans l'idée d'obtenir du candidat (qui se fichera d'eux, une fois député) des places de facteur rural ou d'ouvriers dans l'arsenal de Toulon ! [...] On marchera si ça sent la justice. » (*Maurin des Maures*, chapitre XVI, pages 123-124) ;

— devisant avec M. Cabissol, Maurin constate : « le gouvernement des hommes n'appartient pas toujours à ceux qui ont le mérite. C'est vrai peut-être bien, mais ce n'est pas agréable à penser. Il n'est peut-être pas agréable non plus de se dire que notre gouvernement de la République favorise tant d'intrigues ! » (*Maurin des Maures*, chapitre XLIX, page 421) ;

— Maurin reconnaît la droiture morale du comte de Siblas, gentilhomme d'Ancien Régime... mais qui se déclare prêt à favoriser l'élection d'un républicain (XLI, pages 335-336) ; il n'hésite pas à lui témoigner « la déférence du peuple pour toutes les aristocraties qui ont la vraie élévation, celle du cœur » (*Maurin des Maures*, chapitre XLI, page 336) ; en revanche, il remet vertement en place, au cours d'un dîner officiel, un marquis qui affichait sa morgue pour les pauvres gens (*Maurin des Maures*, chapitre XVII, page 127) ;

— même attitude vis-à-vis des bourgeois, quand il affirme : « il y a beaucoup de vos bourgeois qui ne veulent plus de révolutions parce qu'ils ont profité de la première. Maintenant qu'ils sont bien, ils ne veulent plus rien pour les autres. » (*Maurin des Maures*, chapitre XVII, page 127)... ce qui n'empêche pas Maurin de fréquenter des bourgeois, comme, par exemple, le chirurgien de la Marine en retraite Rinal, à qui il confie même l'éducation de son propre fils.

Mais toutes ces qualités sont singulièrement obérées par une vie amoureuse fort dissolue : Maurin est un amant volage et un père négligent.

Dans tous les aspects contrastés de sa personnalité et de son comportement analysés ci-dessus, Maurin est toujours décrit à son plus grand avantage, dans ses réussites, ses qualités et ses vertus. Et quand il paraît s'autoriser quelques écarts, ceux-ci sont toujours justifiés par de beaux motifs. En somme, son « sport » préféré semble être d'explorer les confins de la légalité, afin de profiter de toute la liberté accordée par les lois et de corriger ce que ces lois, faites par des hommes imparfaits, pourraient avoir d'imparfait vis-à-vis du peuple.

Toutefois, même s'il apparaît ainsi comme le meilleur des hommes, Maurin n'est pas lui-même totalement exempt de cri-

tiques. Jean Aicard n'a pas voulu faire de son héros un « saint laïc » — cela est réservé à l'excellent M. Rinal<sup>48</sup> — ; il fallait donc rendre plus humain, plus proche du peuple, le personnage éponyme du roman et c'est sur le chapitre de sa vie familiale que Maurin accumule ses faiblesses.

Maurin héberge sa vieille maman, probablement veuve, dans sa cabane de La Foux, à l'entrée du golfe de Saint-Tropez : il vient la visiter régulièrement et veille à ce qu'elle ne manque de rien<sup>49</sup>.

Il a reconnu deux enfants, qu'il a confiés à sa mère :

— une fille, Thérèse, née de la femme d'un bûcheron qui n'avait pas voulu la garder ; placée chez des bourgeois qui lui enseignèrent les bonnes manières puis chez un prince russe, elle oublia ses origines et, mariée à Firmin le fils de Pastouré, elle se fit elle-même bourgeoise ;

— et un fils, Bernard, né d'une fille de cantonnier qui n'a pu le garder ; élevé par la mère de Maurin, il s'en vint à Bormes pour y apprendre les métiers de leveur de liège et de bouchonnier, et prendre des leçons de morale de Rinal.

Jusque là, rien à redire !

En revanche, concernant son fils aîné César, dit « Césariot », il n'a pu le reconnaître afin de ne point mettre dans la gêne sa mère, fille de grands bourgeois bien embarrassés par cette naissance inattendue et socialement inacceptable ! Il ne l'a pas vu de toute son enfance, sa mère l'ayant caché pour éviter le scandale. Et quand Césariot est revenu au pays, placé chez un pêcheur en vue de son apprentissage, Maurin ne s'est guère

<sup>48</sup> Concernant Rinal, voir principalement le chapitre X.

<sup>49</sup> AICARD (Jean), *Maurin des Maures*, chapitre III, page 28 ; et chapitre VIII, page 75.

empressé de se faire connaître de lui : il a même attendu que son fils prenne un mauvais chemin et que plusieurs de ses amis l'en avertissent pour entrer enfin dans la vie du jeune homme et assumer auprès de lui une fonction paternelle. Et il ne paraît s'y être décidé que pour un motif bien égoïste d'amour-propre : « Cet enfant aurait pu porter mon nom : je n'entends pas qu'il le déshonore ! » (*Maurin des Maures*, chapitre IV, page 40).

Quant à ses autres enfants, Maurin n'en connaît pas exactement le nombre et ne s'en est jamais soucié, manquant ainsi à tous les devoirs de la paternité.

Enfin, sa haute renommée était principalement établie sur ce que le galant Maurin « passait pour le plus beau coureur de filles dont on eût jamais entendu parler » (*Maurin des Maures*, chapitre I, page 4), accumulant d'innombrables triomphes amoureux. « Don Juan des bois », « Don Juan des Maures », « coureur de femmes », « coureur de filles », Maurin n'écoute que son instinct de chasseur : « en présence d'une femme qui ne lui déplaisait pas, jamais Maurin n'eût "laissé le dernier" (le dernier mot) à qui que ce fût. En pareil cas, ce mâle devenait terrible, à la manière de tous les fauves. » (*Maurin des Maures*, chapitre I, page 4).

Mâle énergique, sûr de lui-même et dominateur, Maurin se plaît à voir les femmes succomber à ses charmes. Il n'a pas grande estime pour elles : « À la façon des Maures ses aïeux, il aimait les femmes un peu comme de gentils animaux familiers qui doivent servir attentivement leur maître, l'homme, pour être vraiment aimables. Il les aimait dédaigneusement. Et l'inconscient désir qu'elles avaient de vaincre ce dédain n'était pas pour peu de chose dans les passions qu'il inspirait. [...] Maurin considérait les femmes comme les inférieures prédestinées de l'homme ; même les façons galantes, les gentilles

qu'il avait avec elles, étaient comme un tribut un peu méprisant payé à leur frivolité ; peut-être, dans son idée, à leur sottise.<sup>50</sup> »

Dans la relation amoureuse, Maurin n'est qu'un érotomane fruste, un phallocrate suborneur de simplettes rurales et engrosseur de soubrettes villageoises : il ne recherche que la conquête facile et la satisfaction béate du mâle dominant.

Avec ce portrait-charge d'un séducteur animé par la recherche du plaisir égoïste, Jean Aicard redonne une dimension humaine à son héros. Qu'il ait choisi ce registre des relations amoureuses n'est pas anodin : d'une part, Maurin alimente ainsi le mythe du méridional vantard et conquérant ; par ailleurs, l'auteur apporte à ses lecteurs une raison supplémentaire, même si elle est facile et convenue, de s'identifier au héros du roman.

254

**4° UNE MORALE ET UNE POLITIQUE.** — C'est principalement Rinal qui expose le programme républicain de Jean Aicard, développe un manifeste politique et rappelle à ses concitoyens les principes d'une saine morale.

Rinal est un chirurgien de la marine en retraite, républicain convaincu, très savant, philanthrope, polyglotte et philosophe. Homme de haute taille à large poitrine, portant les favoris, il est âgé et souffre des séquelles de blessures reçues au cours de sa carrière. Il vit retiré à Bormes, ne manquant jamais une occasion de faire un peu de bien autour de lui :

Il avait toujours à leur service un conseil judicieux, simple, comme donné par un des leurs, et, en même temps, contrôlé par une haute sagesse.

Au fond, cet homme était un prêtre dans le sens élevé du mot, un recteur, un directeur d'âmes. Il avait pour clients ceux

<sup>50</sup> AICARD (Jean), *Maurin des Maures*, chapitre XXIV, pages 185-186.

qu'aurait dû rassembler le curé. Le curé en souriait : — « Vous me prenez mes ouailles. Quel dommage que vous soyez un mécréant ! Pourquoi ne croyez-vous pas en Dieu ? »

— J'y crois, j'y crois, monsieur ; Dieu, c'est la bonté humaine.

« Ce Dieu-là a sur d'autres l'avantage d'être révélé, tangible, visible, certain. Mieux vaut un bon mécréant qu'un croyant mauvais. »

Le curé allait volontiers chez le mécréant : « — Que n'ai-je, disait-il, beaucoup de païens comme celui-là ! Le bon Jésus n'osera jamais le damner ! »

Les gens de Bormes aimaient leur hôte, qui rendait au pays des services effectifs, remplaçant quelquefois, sur sa demande, le médecin malade ou absent, et surtout se faisant le professeur gratuit, non seulement de quelques enfants mais de plus d'un adulte. (*Maurin des Maures*, chapitre X, pages 83-84).

255

Grâce à ses relations, il arrange plus d'une fois les affaires bien embrouillées de Maurin.

Vieux sage, il instruit le petit Bernard de Maurin en lui apprenant « la justice », c'est-à-dire la morale, et donne par la même occasion à notre braconnier des leçons de politique.

Même s'il n'intervient pas à tous les chapitres, il est manifeste qu'il est le « penseur » du roman et la valeur de ses enseignements est renforcée par leur rareté :

Dans la vie courante, à toute heure, il faut savoir broyer en soi, douloureusement, toute compassion envers ceux qu'on aime, afin d'assurer leur progrès moral et par conséquent de les aider à être heureux un jour. C'est l'idée éducatrice par excellence. Jésus n'eut-il pas ses heures de colère ? Nietzsche n'a rien inventé ! (*Maurin des Maures*, chapitre XLVII, page 399).

Les philosophes ne me plaisent guère parce qu'ils ont la prétention, chacun, de trouver la définitive formule de la vérité. La vérité est éparse et il n'est encore au pouvoir de nulle créature humaine d'en raccorder les fragments disséminés. Le secret, la clef de cet accord ont été cachés dès l'origine sous une pierre des fées ou dans un antre de pythonisse. Il y a plus de vérité dans l'intuition intermittente des simples en général et des poètes en particulier, que dans les systèmes prétentieux d'un philosophe. Les philosophes ne sont que des poètes manqués. (*Maurin des Maures*, chapitre XLVII, page 399).

L'univers nous apparaît comme contradictoire à lui-même ; notre esprit est encore incapable de concevoir que le conflit des forces opposées, la lutte des antinomies, vie et mort, bien et mal, est la condition même de l'ordre dans le monde. Or, malgré eux, les philosophes, dont la logique est mise en déroute par l'inexplicable, finissent par se préoccuper avant tout de paraître originaux. Il faut fonder un système qui ne ressemble pas au système des aînés, sans quoi on n'est que leur écolier, et il s'agit de se poser en maître. Nietzsche est un douloureux attendri qui porte sa robe à l'envers. De quoi est-il vêtu ? Quelles couleurs singulières ! Retournez l'étoffe de Nessus qui emprisonne sa chair et vous reconnaîtrez la pitié. Il la hait parce qu'il en meurt. Grand poète, un peu obscur, que la mort de Dieu a rendu fou, admirateur de l'énergie parce qu'il se sentait faible et de la dureté parce qu'il était trop tendre. (*Maurin des Maures*, chapitre XLVII, pages 399-400).

Le besoin d'une morale préexiste, dans l'homme, à toute morale formulée. Ce besoin est un fait physiologique, comme la faim. (*Maurin des Maures*, chapitre XLVII, page 401).

Mais, à travers toutes les cruautés, les trivialités, les stupidités de notre vie sociale, il est facile, en comparant les conditions de l'existence moderne avec ce que nous savons du passé, de voir que tout est mieux. Un peu de mieux suffit à l'espérance d'un autre « peu de mieux ». De jour en jour, l'homme s'installe plus confortablement sur le globe et par suite il a le loisir de jouir mieux que jamais, et de mieux comprendre les beautés de la nature et celles des arts. (*Maurin des Maures*, chapitre XLVII, page 402).

Les bourgeois de gouvernement c'est le peuple, c'est le *sur-peuple* si vous voulez, mais le peuple d'aujourd'hui sera le *sur-peuple* de demain. Sans doute le monde, vu superficiellement, est bête, mauvais, vilain, mais n'est-il pas admirable que de tout ce chaos se dégage en somme une idée d'humanité supérieure, un simple petit espoir, mais lumineux, une vision d'homme plus doux, plus fort, plus civilisé ? Et ces bourgeois qu'on accuse — je les accuse — qu'on méprise — je les méprise — n'est-il pas magnifique, après tout, que ce soit eux qui se fassent les instruments de l'évolution du prolétariat à laquelle ils perdront quelque chose de leurs avantages ? (*Maurin des Maures*, chapitre XLVII, pages 402-403).

Laissez donc la République tranquille, Maurin ! s'écria M. Rinal. La moralité d'une époque ne tient pas nécessairement aux formes de gouvernement. On imagine très bien d'excellents rois et même de bons tyrans !... oui... oui... je ne m'en dédis pas, moi, le jacobin ! L'idéal de la République est admirable. C'est le gouvernement des meilleurs et des plus instruits, des plus *capables*, comme vous dites, mais l'organisation républicaine ne peut que permettre au peuple de se faire gouverner par ceux-là, — et d'autre part un peuple peut fort bien ne pas être digne de ses libertés. Laissez-nous le temps de nous ins-



truire de nos droits et de nos devoirs. Nous naissons à peine à la liberté. Nous grandirons. Laissez faire. Et, en attendant, rions de ce qu'il y a de risible, même dans nos malheurs. (*Maurin des Maures*, chapitre XLIX, pages 421-422).

Dans son enseignement moral, Rinal apporte au petit Bernard quelques idées simples puisées chez Jean-Jacques Rousseau :

— Au commencement, l'homme était un sauvage. Il était nu. Il se faisait des armes grossières avec des bâtons et des pierres. Il habitait des cavernes ; il en sortait pour aller à la chasse, et il allait à la chasse pour nourrir sa femme et ses petits qui, pendant ce temps, restaient dans la caverne. Quand il rencontrait d'autres hommes à la chasse, il était en colère, parce qu'ils poursuivaient la même bête que lui-même il désirait avoir pour nourrir sa famille. Et quelquefois, quand deux hommes se rencontraient ainsi, ils se battaient l'un contre l'autre pour se disputer la proie.

« Un jour, cependant, contre un animal sauvage, plus fort que lui, un homme demanda le secours d'un autre homme. Et s'étant aidés, ils furent à eux deux plus forts que la bête.

« Et alors ils pensèrent qu'au lieu de se battre entre hommes pour avoir chacun sa proie tout entière, ils trouveraient un bien plus grand avantage à se la partager et à rester unis pour être toujours les plus forts contre toutes les bêtes.

« Et ce fut là la première société.

« Puis ces deux hommes s'allièrent à un troisième, à un quatrième et ainsi de suite, jusqu'à fonder des villages, puis des villes.

« Et tous ceux qui avaient formé alliance se devaient l'un à l'autre secours mutuel, et se payaient l'un l'autre en divisant le produit de leur travail.

« Ce traité continue. Chaque homme doit son travail à tous les hommes et tous les hommes doivent travailler à la sûreté et au bien-être de chacun. C'est ainsi qu'on a des droits et des devoirs.

« Ce traité lie tout le monde, car chacun comprend que s'il se refusait à travailler pour tout le monde, la justice voudrait que celui-là fût remis, seul et nu, dans l'état sauvage où était le premier homme ; et pas un n'y consentirait.

« Car le plus misérable est encore bien heureux qu'il y ait des maisons toutes construites, et du blé semé, et de la farine, et du pain, et des feux allumés et de la lumière.

« Et si quelqu'un meurt de faim sans qu'il y ait de sa faute, tout le monde est coupable, car chaque individu a le droit de vivre et il faut changer les lois qui permettent qu'un homme meure de faim faute de travail.

« Et les lois seront changées si le peuple, instruit à l'école, connaît son intérêt et apprend à bien choisir ceux qu'il envoie faire les lois.

« Tant que les lois ne sont pas changées, il faut leur obéir parce qu'elles représentent la volonté intelligente du peuple lui-même, opposée à ses instincts et à ses passions de sauvage.

« Mais si un individu refuse à la société sa part de travail, il est indigne et plus traître que les ennemis de la cité, car la société a le droit d'avoir confiance en ceux qui sont liés par le traité des droits et des devoirs.

« La patrie est une grande association, qui comprend beaucoup de cités, de villages, de provinces.

« L'humanité a des devoirs et des droits qui sont communs à toutes les patries et qui sont plus beaux et plus grands.

« Il faut être le plus fort pour défendre le droit du plus faible.

« Il faut chercher, avant tout, dans toutes les patries, la justice, qui est la meilleure garantie de l'intérêt, et avoir dans son



cœur l'amour des hommes qui est plus grand que la justice elle-même, parce qu'il la contient. » (*L'Illustre Maurin*, chapitre IV, pages 32-34).

ou inspirées par le bon sens populaire :

La vraie justice est un idéal, une idée réalisable, mais dont la réalisation se fait attendre, car bien des hommes sont méchants, faux, violents, et ceux-là oublient que si tous se doivent à chacun, c'est à la condition que chacun travaille pour tous, de son mieux. Et si les parts sont inégales, c'est que les bonnes volontés ne sont pas égales, et les intelligences non plus. Et l'on ne pourra pas faire qu'elles le deviennent. Il faut donc souhaiter, dans l'intérêt de tous, que les meilleurs et les plus intelligents guident tous les autres : le gouvernement doit appartenir à l'expérience et à la science. Les bêtes elles-mêmes choisissent leurs chefs d'après cette loi. (*L'Illustre Maurin*, chapitre IV, pages 34-35).

— Bravo ! Maurin, dit M. Rinal. Un homme révolté contre la nécessité du travail se dévoue lui-même au malheur ! Autant ne pas accepter la nécessité de respirer... J'essaie d'apprendre à votre fils les choses que vous venez de dire. Si je lui vois une aptitude marquée vers ceci ou cela, je le pousserai, sinon je le préparerai à être un cultivateur, connaissant les progrès de la science agricole ou en mesure de se les assimiler. Mais surtout, je le garderai contre cet orgueil imbécile des enfants qui, ayant appris quelques rudiments de science, méprisent aussitôt l'ouvrier dont ils sont nés, et se mettent à lire de méchants romans ou à rêver d'en écrire, car j'ai vu cela plusieurs fois... (*L'Illustre Maurin*, chapitre XXXVIII, pages 340-341).

Et Rinal s'intéresse aussi à Césariot, l'autre fils de Maurin, qui, livré à lui-même, est entré dans une bande de contrebandiers :

Mis au courant de la situation d'esprit de Césariot, M. Rinal entre autres choses lui dit :

— Il y a beaucoup d'orphelins qui n'ont ni père ni mère, mon garçon. Vous, vous avez du moins un père, et un brave homme de père qui n'était pas forcé d'aller vous reprendre dans le mauvais endroit où vous étiez en péril. Tournez-vous vers ce brave homme et mettez-vous à l'aimer. Suivez ses conseils et les miens. S'il avait pu vous avoir auprès de lui quand vous étiez tout petit, il vous aurait donné d'autres idées, mais il n'a pas pu et il n'y a pas de sa faute. Vous cherchez, comme tout homme sur la terre, un peu de bonheur. Il y en a plus, mon garçon, dans le travail que dans la paresse, dans l'estime des autres hommes que dans leur mépris ; il y en a plus à être pêcheur pauvre sur la plage, aux regards de tout le monde, que contrebandier dans une caverne. Il vaut mieux mourir en mer par un coup de mistral que dans une infirmerie de prison. Misère pour misère, préférez celle qui vous permet de vivre au soleil, lequel n'est pas plus beau, plus chaud, plus réjouissant pour M. Caboufigue le riche, que pour le dernier des pêcheurs d'arapèdes. (*L'Illustre Maurin*, chapitre XVI, pages 129-130).

Un jour que les deux frères sont réunis chez lui, Rinal en profite pour donner une leçon à Césariot :

— Bernard, lui dit brusquement M. Rinal, je vais te faire passer un examen... Qu'est-ce que c'est qu'un contrebandier, le sais-tu ?

— Oui, monsieur Rinal.

Et d'un ton un peu monotone, comme s'il eût récité sa leçon :

— C'est quelqu'un qui se procure des marchandises soumises à l'impôt de la douane et qui les fait entrer par fraude. Un contrebandier vole ainsi l'État, l'épargne commune. Il est comme serait un fils qui s'imaginerait ne pas être un voleur parce que, dans sa propre maison, il prendrait le bien de son père et de ses frères. Ce qui excuse un peu sa faute, c'est le courage qu'il montre à courir de grands périls ; mais ce qui l'aggrave c'est que, pour n'être pas pris, il s'expose journellement à tuer ; il en arrive presque toujours à supprimer des existences humaines, pour défendre sa liberté ; il fait des veuves et des orphelins.

— Et peux-tu me dire, Bernard, pour quelle raison l'enfant doit obéir à son père ?

— Je dois obéir à mon père parce qu'il veut naturellement mon bien, et parce que je sais qu'ayant de l'expérience, il connaît mieux que moi ce qui est mon bien. (*L'Illustre Maurin*, chapitre XVI, pages 130-131).

Vieux républicain, Rinal participe un jour à la réunion d'un comité socialiste et y prend la parole, dénonçant des mœurs politiques perverses :

— La République française, la patrie française servent l'humanité, toute l'humanité — c'est-à-dire le progrès des pauvres hommes qui, ayant quelques années à vivre sur cette terre, cherchent à rendre le globe tout entier de plus en plus habitable pour leurs enfants, en diminuant — chaque jour un peu, dans la mesure du possible, — la douleur et la misère, en accroissant chaque jour le plus possible le bien-être matériel, en faisant sans cesse un peu plus de justice.

« Chaque génération ne fait que passer, mais l'humanité demeure. Elle se recommence dans vos enfants. C'est pour eux que vous travaillez comme ils travailleront pour les leurs. Voilà ce qu'il faut vous dire. L'égoïsme légitime de l'homme doit lui inspirer le désir de rendre ses enfants un peu plus justes que lui, un peu meilleurs, un peu plus heureux... un peu seulement ! car ni la perfection morale ni le bonheur complet ne sont possibles à l'homme. Choisissez donc pour députés des hommes d'avenir, c'est-à-dire de justice et d'amour, et négligez toute autre pensée — ou bien vous serez indignes du beau nom de citoyens. (*L'Illustre Maurin*, chapitre XVII, page 144).

Je suis de ceux qui trouvent que les mœurs politiques de nos jours sont honteuses. Un candidat est un homme qui se dévoue aux plus basses calomnies des adversaires et même aux injures de ses partisans. J'admire le courage de vos candidats : je ne l'ai pas. Un dernier mot : en général, vous reconnaîtrez un candidat à ceci : il vous promettra le *bonheur*. Je ne vous ai rien promis de pareil. (*L'Illustre Maurin*, chapitre XVII, page 145).

Rinal apporte ainsi aux deux romans leur densité morale, politique et philosophique. Il en est le seul penseur et c'est auprès de lui que Maurin prend quelque consistance.

### Les personnages du roman

Outre Maurin et Rinal, déjà évoqués ci-dessus, les deux romans mettent en scène toute une brochette de personnages souvent pittoresques, dont l'amusant Pastouré.

Pastouré apparaît dès le chapitre II de *Maurin des Maures* qui lui est consacré, surnommé *Parlo-Soulet* « Parle-seul » car,

en société, il reste à peu près muet tandis qu'il monologue à haute voix et avec de grands gestes quand il est seul — ou qu'il se croit seul.

Il a un frère aîné, Victorin Pastouré, travailleur acharné vivant en autarcie. Il a aussi un fils, Firmin Pastouré, qui, ayant appris le jardinage d'agrément, devient horticulteur-pépiniériste à Saint-Raphaël et épouse Thérèse, la fille de Maurin.

Les frères Pastouré possèdent, au lieudit les *Cabanes-Vieilles*, près de Roquebrune, une maison au milieu d'un champ. Ils ont également une bastide avec un champ dans l'Estérel : n'y habitant pas, ils l'ont mise en fermage.

Pastouré est un homme de grande taille, un colosse. Ses revenus et le produit de sa chasse lui permettant de vivre sans travailler, il s'est attaché comme une ombre à Maurin, son inséparable compagnon. C'est un simple qui incarne « l'âme profonde, confuse, ignorante, juste, indignée, forte à la fois et impuissante mais convaincue du peuple » (*L'Illustre Maurin*, chapitre XVII, page 155).

Quelques notables apportent la diversité sociale :

— Adolphe Désorty, jeune préfet du Var ayant été le plus jeune sous-préfet de France, administrateur attentif et grand chasseur ; sa préfecture était alors à Draguignan ;

— Désiré Cabissol, fils d'un riche épiciériste de Marseille, avocat docteur en droit, vivant de ses rentes à Fréjus ; passionné par les intrigues policières, au courant de toutes les affaires publiques et privées de la région, grand chasseur, conteur de galéjades, il est devenu le confident du préfet et l'ami de Rinal et de Maurin dont il arrange souvent « en haut lieu » les embarras et dont il partage nombre d'idées ;

— Cigalous, pharmacien et maire de Bormes, idéaliste, optimiste, attentif à chacun ; épris de liberté, de justice et de bon-

né ; plein de bon humour et de belle humeur ;

— le comte de Siblas, gentilhomme d'Ancien Régime, propriétaire de l'île de Port-Cros, qui n'hésite pas à maintenir sa candidature à la députation pour favoriser un « bon » candidat républicain et empêcher l'élection d'un « mauvais ».

Le brigadier Antonio Orsini, garde forestier du Don, hébergé dans la maison forestière du lieu, fils d'un célèbre bandit corse, élevé dans le maquis jusqu'à l'âge de vingt ans, se fit soldat puis garde-forestier. Veuf, il a une fille, Antonia Orsini, dite *Tonia*, jeune Corsoise de dix-huit ans, très courtisée par Alessandri Martello, dit *Sandri*, gendarme à cheval de la brigade d'Hyères. Malgré ses fiançailles avec Tonia, Sandri s'encanaille de temps à autre avec Margaride, la trop jolie servante de l'auberge des Campaux. Maurin ayant séduit Tonia... mais n'arrivant pas à se résoudre au mariage et continuant même ses conquêtes faciles, la Corsoise finit par le tuer d'un coup de fusil.

Des élections législatives mettent en compétition pour le Var des candidats de diverses origines :

— Vérignon, publiciste éminent, auteur d'un beau livre sur les Jacobins, homme honnête, désintéressé et investi de la candidature républicaine ;

— Cabouffigue, gamin de Saint-Tropez comme Maurin, mousse puis capitaine marchand, roi d'une tribu nègre enrichi par des trafics dans les mers lointaines ; devenu armateur, son génie du négoce et de la finance le conduisit à amasser une grosse fortune ; propriétaire de l'île de Porquerolles où il s'est fait construire un château, parvenu, bourgeois repu et gonflé de sa vanité, toujours prêt à toutes les bassesses et les trahisons pour arranger ses affaires, il renonce à sa candidature quand Maurin lui fait avoir la croix de chevalier de la Légion d'honneur ;

— Labarterie, bourgeois parisien, piètre chasseur, candidat malheureux à la députation... mais marié à une très belle femme qui fait tourner toutes les têtes ;

— Poisse, faux républicain ayant un pied dans la réaction.

Apparaissent enfin un certain nombre de personnages populaires :

— Grivolos, patron de l'auberge des Campaux, entre Hyères et La Mole, dans la forêt du Don, sur la commune de Bormes ;

— maître Halbran, hôtelier à Bormes ;

— Jouve, aubergiste au Plan-de-la-Tour et cuisinier très renommé ;

— maître Pons, le vieux jardinier de la préfecture du Var ; il a deux neveux, les frères Pons tailleurs de pierre à Saint-Raphaël, comptant parmi les meilleurs chasseurs des Maures ;

— Bédarride, le « marchand de larmes » ;

— Pierre Saulnier, cantonnier qui casse des cailloux pour entretenir les chemins publics ; il est toujours suivi par une renarde, une belette et une douzaine de perdreaux qui se sont attachés à lui... et chassent un peu pour son compte ;

— maître Secourgeon, fermier au domaine des Agasses, marié avec une épouse bien trop jeune que Maurin ne se prive pas de lutiner ;

— le père François, matelassier ambulant ;

— François Marlusse (« morue »), de Bandol, patron bouchonnier et galéjeur ;

— Lagarrigue, chasseur occasionnel mais surtout chef d'une bande de contrebandiers de tabac ;

— l'affreux Grondard, charbonnier dans les Maures, colosse, surnommé *Besti* « la Bête » tant ses mœurs sont frustes ; maître-chanteur, criminel, il finit assassiné au moment où il s'apprêtait à violer une fillette ; son fils Célestin, un impulsif borné, rendant Maurin responsable de la mort de son père, poursuit

dès lors le braconnier d'une haine inextinguible jusqu'à provoquer sa mort ;

— Fanfarnette, une nièce de Grondard, petite chevrière devenue belle garce ; s'étant donnée à Maurin, elle le fait chanter et son mensonge provoque la mort du braconnier.

Maurin reste un homme bon et sympathique, incarnant le Provençal éternel avec ses qualités mais aussi ses défauts, avec lequel les lecteurs du roman ne peuvent que s'identifier. Maurin, personnage de légende né d'une imagination féconde, et ses amis sont les porte-parole de leur créateur qui, à l'automne de sa vie, continue de propager les idées sociales et politiques qui avaient déjà bercé son adolescence. Maurin devient ainsi « l'apôtre » d'un socialisme peut-être utopique, d'un anarchisme brouillon mais chevaleresque, car toutes ses actions sont toujours inspirées par un élan généreux, celui du républicain idéaliste, celui que Jean Aicard a porté toute sa vie.

## La réception des romans

Les deux livres connurent un énorme succès de librairie : alors qu'Ernest Flammarion vendait généralement trois mille exemplaires des ouvrages de Jean Aicard qu'il avait publiés jusque là, *Maurin des Maures* et *L'Illustre Maurin* partirent à plus de quinze mille exemplaires<sup>51</sup>. Toute la presse, tant nationale que régionale, rendit compte de ces publications en termes généralement très enthousiastes. L'auteur lui-même participa à la promotion de ses romans par des articles et des conférences.

Le dépouillement de nombreux comptes-rendus parus dans la presse nationale, régionale et locale montre que les com-

<sup>51</sup> PARINET (Élisabeth), *La librairie Flammarion 1875-1914*, page 313.

mentateurs et le public se sont surtout intéressés aux joyeuses aventures et aux exploits de Maurin formant les épisodes éminemment facétieux d'un roman héroï-comique, étincelant de verve, chef-d'œuvre d'imagination et d'esprit. Ils ont apprécié cette figure de Méridional spirituel, pratiquant le dédain des lois et de l'autorité. Ils ont finalement jugé l'ouvrage original, gai, pittoresque, débordant de verve et de sel gaulois, y ont vu un monument à la malicieuse gaîté provençale produisant un long éclat de rire.

Mais bien peu ont perçu le message social, politique et philosophique invitant les hommes à construire une société humaine, juste, équitable pour tous.

Jean Aicard fut incontestablement déçu par ce succès de facilité, apporté par une lecture populaire au premier degré privilégiant la galéjade : en effet, Maurin, le « héros » éponyme des deux romans, — c'est ainsi du moins que la plupart des lecteurs de ses aventures l'ont considéré — est, à y bien regarder, un héros « bien peu héroïque » !

Passée la guerre de 1870 et jusqu'en 1914, le héros n'est plus sur les champs de bataille : à la fin du XIX<sup>e</sup> siècle, le héros célébré par Jean Aicard est le plongeur ; et au début du XX<sup>e</sup> siècle, son héros est l'aviateur<sup>52</sup>. Le plongeur et l'aviateur ouvrent à l'humanité les deux éléments encore inexplorés par l'homme : les eaux profondes et l'espace aérien.

La « gloire » de Maurin, même baptisé « roi des Maures », ne saurait donc être qu'une petite gloriole ! Même paré de quelques qualités et rehaussé par ses contrastes, il demeure un personnage falot surtout gouverné par ses instincts.

C'est pourquoi, profitant de ce qu'il avait opportunément fait mourir son personnage, Jean Aicard s'empessa d'oublier

<sup>52</sup> Voir AMANN (Dominique), « La Poésie et le Progrès », *Aicardiana*, 2<sup>e</sup> série, n° 14, 15 octobre 2015, pages 57-104.

Maurin pour mieux s'intéresser alors à Gaspard incarnant le véritable héros provençal.

## Maurin et Tartarin

Quelques commentateurs, bien mal inspirés, crurent devoir reconnaître dans Maurin des Maures un sous-Tartarin de Tarascon.

Jean Aicard connaissait bien Alphonse Daudet et son *Tartarin de Tarascon*, dont il avait rendu compte lors de sa parution en 1872 :

Tartarin (de Tarascon) est un chasseur de casquettes, fameux dans sa ville et à plusieurs lieues à la ronde. Ce qu'est un chasseur de casquettes, vous le savez, je gage. Il est peu de provençaux (citadins, s'entend) qui, faute de gibier, n'aient lancé en l'air leur casquette, ou leur chapeau, et n'aient criblé de plomb le malheureux couvre-chef.

Pour cet exploit souvent renouvelé, le grand Tartarin est réputé le plus terrible chasseur de Tarascon.

Tant et si bien qu'il finit par se croire un Nemrod... Le voici transformant en ses rêves de chasse sa casquette en pigeon, son pigeon en lièvre, son lièvre en cerf, son cerf en loup, son loup en panthère, sa panthère en lion, — et n'était que ce Don Quichotte, comme l'explique à en mourir de rire le livre dont nous parlons, est doublé d'un Sancho Pança, il partirait *tout dret* pour chasser le lion.

Eh bien, oui, il partira. Après une série d'accidents, le pauvre diable, forcé par l'opinion publique qui le raille et le pousse, d'aller chez les *Teurs* (lire Turcs), en arrivera à cet exploit superbe de tuer un lion aveugle qui, précisément comme un ca-



niche tient une sébile aux dents, et va demandant l'aumône pour un *couvent* de mahométans <sup>53</sup>.

Il est vrai que les deux personnages ont quelques points communs : leur origine provençale, leur amour de la galéjade et de la chasse. Pour autant, Maurin reste une construction parfaitement originale :

*Tartarin* est un chef-d'œuvre, inégalable, de caricature. *Maurin* est le portrait d'un homme idéal. *Tartarin* est une outre enflée d'orgueil ; il est guidé dans toutes ses actions par la vanité et il va toujours jusqu'à la sottise, quand il ne la dépasse pas. *Maurin* a de l'esprit et du meilleur, et il ne s'oublie jamais jusqu'à être sot. Il obéit à un idéal de justice, confus, mais très élevé <sup>54</sup>.

— Mon Maurin des Maures, vous le connaissez déjà ; c'est l'incarnation du populaire gouaillieur ; ce n'est pas un grotesque, comme Tartarin, ni un redresseur de tort, à la façon de Don Quichotte. Loin d'être, en effet, un fou, Maurin incarne au contraire le bon sens populaire et lutte sans trêve contre les préjugés et les ridicules contemporains <sup>55</sup>.

Le jeudi 13 novembre 1924, dans son discours de réception sous la Coupole où il venait occuper le fauteuil laissé libre par la mort de Jean Aicard, le célèbre historien marseillais Camille Jullian fit bien la part des choses :

<sup>53</sup> *L'Égalité*, mercredi 1<sup>er</sup> mai 1872, « Causerie Parisienne ».

<sup>54</sup> CALVET (Jean), « Jean Aicard. L'homme et l'œuvre », *La Revue*, lundi 1<sup>er</sup> février 1909, page 328.

<sup>55</sup> *Le Petit Var*, 27<sup>e</sup> année, n° 9472, vendredi 5 octobre 1906, « Le Maurin des Maures de Jean Aicard », page 1, colonne 1.

On a été fort injuste pour *Maurin des Maures*. Si le héros a été, de son vivant, tourmenté par des gendarmes, Jean Aicard, pour l'avoir mis au monde, a été tracassé par des gens de lettres ; et on a lancé contre lui le reproche décisif, d'avoir plagié Alphonse Daudet et copié *Tartarin de Tarascon*.

Le reproche porte à faux. Maurin ne ressemble en rien à Tartarin, auquel il est infiniment supérieur. — Je parle de la valeur des personnages, et non pas de la valeur des œuvres : car *Tartarin de Tarascon* est, du point de vue littéraire, un livre inimitable, débordant de vie, de lumière et de bruit, et, pour trouver dans nos lettres françaises un morceau d'une telle allure, alerte et endiablée, il faut remonter jusqu'aux *Plaideurs* de Racine. — Mais quelle piètre figure d'homme, ce Tartarin, à côté de Maurin des Maures !

Maurin ne s'émeut de rien, pas même du revolver chargé d'un « gendarme sans pitié » et qui serait Corse. Tartarin s'inquiète de tout, même de l'ombre d'un pharmacien de Tarascon, qui est la chose du monde la moins terrifiante.

Ce sont tous deux, sans doute, de grands chasseurs au soleil du Midi. Mais Tartarin n'a jamais chassé que des casquettes ; et Maurin a abattu soixante-quinze sangliers, dont les dépouilles ornent sa cabane, et un jour d'ouverture, il peut montrer au tableau, de compagnie avec son ami Pastouré, vingt-quatre perdreaux, huit lapins et deux lièvres, toutes espèces de gibier dont Tartarin n'a jamais rien vu.

Tartarin et Maurin nous font également rire : mais l'homme de Tarascon nous fait rire de lui-même, de ses propos, de ses gestes, de sa naïveté, de ses folles imaginations ; et sa vie est une longue suite de farces. Mais il n'a inventé aucune de ces farces pour son compte : il en est la victime, il n'en est pas l'artisan. Maurin, lui, est un intarissable créateur d'aventures et de fables : pas une seule fois nous ne rions de lui, et la gaieté



qu'il nous procure, il la tire d'ailleurs et d'autrui, des plaisanteries qu'il raconte, des imbéciles qu'il berne. Le ridicule jaillit de sa verve, et non pas, comme pour Tartarin, de sa personne.

Je ne crains pas d'ajouter que Tartarin est à peine une âme, un être de sentiment : il n'est pas méchant, c'est tout ce qu'on peut dire de lui. Après tout, le lecteur ne s'avisera pas de faire de la psychologie à propos du Tarasconnais, il ne songe qu'à « se régaler » de lui : la personne de Tartarin n'est qu'un canevas où se brodent mille drôleries, caricature folâtre à l'opposite d'un type d'idéal.

C'est au contraire ce mot d'idéal qu'il faut prononcer pour Maurin des Maures, ce « Don Quichotte paysan », ainsi que le désigna Jean Aicard lui-même. Maurin est un cœur délicat, un caractère droit, un esprit disposé aux spéculations les plus hautes : vous trouverez en lui du Socrate, un Socrate qui ferait quelque peu de braconnage, pas beaucoup, seulement deux ou trois jours avant l'ouverture. Il parle bien, il sait comment on élève les enfants, il aime les hommes, il adore ses amis. — Comme il ressemble à Jean Aicard !

C'est pour cela que Maurin des Maures vivra plus longtemps que Tartarin de Tarascon. Dieu merci ! les créatures d'idéal durent plus que les images facétieuses. Tarascon ne doit à Tartarin qu'une popularité d'assez médiocre aloi, que la gracieuse cité ne mérite guère. Mais le peuple du Var, paysans et lettrés, est fier aujourd'hui du héros qu'un écrivain a figuré et transfiguré pour lui. Maurin devient chaque jour plus populaire de Fréjus à Toulon, sur cette grande route de la montagne qui fut la voie royale de son épopée : partout il s'est fait chérir des humbles et redouter des méchants, partout il a semé son courage, son rire ou sa fantaisie ; et de tout cela a germé une moisson de saine renommée pour un beau pays et pour d'honnêtes gens. Et vraiment, d'avoir fait à un pays de France le don d'une

créature superbe qui lui servira de symbole et de signe de ralliement, c'est pour Jean Aicard une bonne action autant qu'un bel ouvrage<sup>56</sup>.

●

Relevant d'une inspiration très particulière, les deux *Maurin* ne sauraient caractériser l'œuvre de Jean Aicard, mais ils forment un bel hommage de leur auteur à ses compatriotes provençaux, tant lettrés que lecteurs populaires.

## BLIBLIOGRAPHIE

AICARD (Jean), *Maurin des Maures*, Paris, Ernest Flammarion éditeur, mars 1908, in-16, VII-432 pages. — Plusieurs rééditions : Paris, Nelson éditeur, 1939, in-16, 480 pages. Paris, Club français du livre, collection « Romans » n° 311, 1967, in-8°, VI-396 pages. Paris, Ernest Flammarion éditeur, 1970, in-16, 452 pages. Paris, Le Livre de poche, n° 4775, 1976, in-16, 414 pages. Raphèle-lès-Arles, Culture provençale et méditerranéenne, 1988, in-8°, 154 pages. Oullins, Chardon bleu éditeur, 1999, in-8°. Bordeaux, Obéron, 2001, in-8°, 410 pages. Paris, Phébus, collection « D'aujourd'hui », 1996, in-8°, 335 pages. Paris, Phébus, collection « Libretto », 2002, in-16, 335 pages.

AICARD (Jean), *L'Illustre Maurin*, Paris, Ernest Flammarion éditeur, avril-mai 1908, in-16, VII-517 pages. — Rééditions :

<sup>56</sup> JULIAN (Camille), *Discours prononcé dans la séance publique tenue par l'Académie française le jeudi 13 novembre 1924*, pages 26-29.

- Paris, Nelson éditeur, « Collection Nelson » n° 156, 1931, 480 pages. Paris, Flammarion éditeur, 1973, in-16, 488 pages. Paris, Le Livre de poche n° 4776, 1976, in-16, 447 pages. Raphèle-lès-Arles, Marcel Petit, 1989, in-8°, 220 pages. Paris, Phébus, collection « D'aujourd'hui », 1996, in-8°, 411 pages.
- IGNOTI, *Les Portraits de l'Indépendant du Var*, Draguignan, E. Luo et C<sup>ie</sup> imprimeurs-éditeurs, 1892, in-8°, XII-248 pages. Voir la notice « Jean Aicard » aux pages 221-231.
- JULLIAN (Camille), *Discours prononcés dans la séance publique tenue par l'Académie française le jeudi 13 novembre 1924*, Paris, Institut de France, 1924, in-8°, 57 pages.
- PARINET (Élisabeth), *La librairie Flammarion 1875-1914*, Paris, Institut Mémoires de l'édition contemporaine (IMEC éditeur), collection « L'édition contemporaine », 1992, in-8°, 404 pages et 16 pages de planches.
- RECLUS (Élisée), *Les Villes d'hiver de la Méditerranée et les Alpes Maritimes*, Paris, librairie de Louis Hachette et C<sup>ie</sup>, collection des Guides-Joanne, 1864, in-16, VIII-502 pages, figures, cartes, plans.

## QUELQUES MODÈLES POUR JEAN AICARD

Quelques personnages des deux romans ont été inspirés à Jean Aicard par quelques-uns de ses amis, dont certains sont connus.

### Ernest Clavel, *Maurin des Maures*

La famille Clavel était établie à Trans-en-Provence où Joseph épousa le 8 janvier 1718 Françoise Guiol, de Châteaudouble. Leur fils Jean épousa aux Mayons (Var) le 20 avril 1739 Magdeleine Brun, une jeune fille du village et y fit souche. Il y mourut le 21 mars 1759. Ses enfants et ses petits-enfants firent également leur vie aux Mayons, notamment son petit-fils Sidoine Clavel (1785-1867), père d'Ernest. Ils étaient de modestes agriculteurs.

Ernest-Timothée Clavel — plus connu sous son diminutif provençal *Arné* ou *Arnè* — naquit aux Mayons le 21 février 1832 et s'y maria le 1<sup>er</sup> septembre 1862 avec Marie-Françoise-Zoé-Eucharie Raybaud (1843-1903) ; il était tonnelier. En 1885 le couple se sépara et Ernest entra alors dans une vie assez vagabonde en vivant d'expédients aux limites de la légalité...

Conteur remarquable, joyeux compère, il était connu et aimé de tous ; la faconde méridionale le crédita de nombreuses aventures et lui-même se plaisait à embellir ses faits et gestes.

Paul Maurel, qui fut instituteur aux Mayons en 1909-1911 au début de sa carrière, a bien connu Arnè et s'est plu à évoquer le personnage :

Il fut l'un des plus fins braconniers qui soient connus de Gonfaron à Saint-Tropez, de Saint-Raphaël à Carqueiranne. Dans une interview, reproduite par l'*Écho de Paris*, Jean Aicard, parlant incidemment d'Arnè, dit qu'il prit seulement deux fois le permis, dans sa longue existence. Le fait est rigoureusement exact, et il convient d'ajouter que le montant en fut acquitté, bien qu'il s'y opposât, par des compagnons aisés de notre homme, ce dernier estimant que c'était là une dépense tout à fait superflue.

Si adroit qu'il fut au fusil, Arnè préférait les lacets et les pièges, chasse qu'il estimait plus productrice et moins bruyante. Les Maures, qu'il avait arpentées en tous sens, n'avaient point de secret pour lui, et il connaissait admirablement les coins où s'ébattaient les lapins, les lieux où venaient les bécasses, et ceux où l'on prenait les « tourdré » et les « pardigaou ». Si je l'avais écouté, j'aurais eu mon jardin rempli de pièges, placés avec un art consommé ; car, me disait-il, étant lié avec les gendarmes, ils n'auraient point de soupçons sur moi. Braconnier sur terre, il étendait sans effort son action sous l'eau : il disposait d'une main experte les nasses, les filets, aux mailles plus fines, aux dimensions les moins légales. Mais il préférait prendre, avec les mains, dans les « caouno » (trous), truites, « dorgans », « cabédés », trouvant le procédé plus rapide et beaucoup plus commode.

Arnè habitait dans la forêt, à une lieue du village, une masure dont la porte était absente, et d'où la toiture s'en allait, à chaque coup de mistral. Il s'était emparé un beau jour de la cabane, et avait étendu la prise de possession aux châtaigniers qui l'entouraient. Le propriétaire appartenait à la race des paysans durs et avarés, toujours prêts à envoyer devant les assises un simple voleur de pommes, et à lancer une assignation au voisin assez imprudent pour empiéter, en labourant dans leur

propre terrain. Sous le vague prétexte, jamais éclairci, d'une mauvaise action commise à son égard, Arnè socialisa à son profit champ et cabanon.

Il invita l'occupant antérieur à le laisser tranquille, et il faut croire qu'il mit dans son accent et son regard une énergie toute particulière, grosse de menaces, puisque l'autre, malgré son avidité, ne protesta pas.

Ai-je peint suffisamment mon Arnè ? Point encore. Je dois ajouter qu'il est le modèle des narrateurs. La diction est impeccable, la voix admirablement nuancée ; il s'intéresse tout autant que l'auditeur, à son propre récit, à ses inventions même, à ses jeux de physionomie, ses gestes en miment toutes les phases ; et s'il met en scène un personnage votre connaissance, à le regarder, à l'entendre, vous vous y tromperiez. J'ai vu, autour de lui, les gendarmes suivre, avec des rires homériques, les péripéties de ses démêlés avec la maréchaussée d'autrefois, et il me souvient que l'auteur de *Miette et Noré*, arrivant aux Mayons, brisé, fatigué, maussade, en repartit l'esprit reposé, le regard réveillé, la mine souriante, après avoir entendu quelques instants notre Arnè. Il ne sort pas des plaisanteries de commis-voyageurs, ni des extraits de revues amusantes ; ses contes viennent de très loin ; contemporains, pour la plupart, de la farce de maître Pathelin, et du roman de la Rose, ils ont conservé leur caractère moyenâgeux (sujet souvent un peu gaulois, fréquente intervention du curé) ils sont venus jusqu'à lui, après avoir apporté un peu de gaieté, au temps passé, sous la misérable chaumière, et clôturé les joyeuses « ribotes » de nos grands-pères, un soir où la « lièvre » fut tuée.

La dernière fois que je vis Arnè, c'était à l'hospice du Luc, où on le transporta à la suite d'une chute qu'il fit en allant à la pêche à une époque interdite. Il n'y manquait de rien, ayant de bons draps, du pain à chaque repas, de la bonne soupe.

Je compris qu'il avait la nostalgie de son lit de feuilles, de ses forêts sans limites, de son cabanon où passe l'eau, le froid, la bise, mais, aussi, un pan de ciel bleu <sup>1</sup>.

Jean Aicard a mis en scène Arné dans une galéjade où, bien entendu, la fiction le dispute à la réalité :

### Arné conseiller général <sup>2</sup>

Cette année-là le banquet des *Amis de Maurin des Maures* fut donné à Sainte-Maxime, où le braconnier Arné, dit « le cousin de Maurin des Maures », devait arriver en compagnie de M. Cabissol, dans l'automobile de M. Z., du Luc, parent de Jean d'Auriol.

Les journaux, comme à l'ordinaire, avaient annoncé la fête et que, à condition de se faire inscrire à l'avance, pouvait venir qui voudrait. On citait en même temps les noms des principaux personnages qui s'étaient annoncés les premiers ; et parmi ceux-là, le fameux Gagneron, homme politique considérable, président du conseil général et marqué, disait-on, pour parvenir au Sénat et de là aux plus hautes fonctions de la République.

La présence de M. Gagneron serait certes un grand honneur pour tous les convives, mais ne laissait pas d'inquiéter les organisateurs. N'allait-elle pas attirer un grand nombre de personnes plus désireuses d'assiéger un homme politique influent que d'entendre les bonnes histoires traditionnelles des vrais amis

<sup>1</sup> *Journal du Var*, mardi 27 février 1912.

<sup>2</sup> Archives municipales de Toulon, Fonds Jean Aicard, carton 1 S 34, n° 297, belle mise au net non autographe avec des corrections autographes, 27 pages ; j'ai amélioré la ponctuation, notamment pour la composition des dialogues. Le Fonds Jean Aicard contient également, carton 1 S 33, n° 265, un manuscrit autographe très travaillé.

de Maurin qui, eux, ont surtout souci du pittoresque et d'émotions artistes ? Le banquet ne tournerait-il pas à la réunion publique ?

Ces prévisions se réalisèrent en partie : quand les *Amis de Maurin* arrivèrent à Sainte-Maxime, ils y trouvèrent un certain nombre de politiciens purs, c'est-à-dire intéressés, venus pour s'adresser en solliciteurs à ce bon M. Gagneron.

Celui-ci, se voyant annoncé, se méfia et, au moment où Arné arrivait en auto à Sainte-Maxime, un télégramme avisait le président Varoy et le secrétaire Armagnin que M. Gagneron, empêché, viendrait une autre fois...

Arrivé à Sainte-Maxime dès la première heure, le président avait été en butte aux indiscretes insistances d'un personnage ridicule qui lui répétait à tout moment :

« Il viendra au *moins* ?... »

— Qui ?

— Monsieur Gagneron ? J'ai quelques petites choses à lui demander. Mon père a été victime de 52. Monsieur Gagneron ne peut pas me refuser deux ou trois petites faveurs... c'est un homme qu'on dit beaucoup puissant à Paris, parce qu'il est dans la manche des ministres... vous me présenterez, *qué* ? Je ne suis venu que pour ça.

— Comment vous appelez-vous ? lui dit Varoy.

— Tambarin.

— Je vous présenterai à monsieur Gagneron. »

Quand il eut reçu la dépêche et qu'il vit arriver le braconnier Arné, rasé de frais, dans ses habits du dimanche, Varoy eut une merveilleuse idée de galéjade. Il courut des uns aux autres, n'oubliant personne et, désignant à chacun en particulier ce Tambarin, de Bourtoulaïgue, que personne ne connaissait, Varoy disait : « Je le présenterai à Arné en lui faisant croire que notre braconnier n'est autre que le fameux Gagneron. Tâchez

de ne pas faire manquer la plaisanterie. Vous verrez. Je pressens que ce sera drôle. »

Et, courant à l'automobile, au moment où allait en descendre Arné, il lui expliqua, en trois mots, ce qu'on attendait de lui :

« Pour mieux jouer votre personnage, Monsieur Cabissol vous prêtera son pardessus orné du ruban rouge. Vous connaissez Gagneron, tâchez d'imiter ses manières... tout le monde est dans le secret de la comédie.

— Je connais monsieur Gagneron, dit Arné, mais je ne parle pas un bon français comme lui. C'est égal, vous allez voir comment je me comporte quand il faut, en grand monsieur qui a le pouvoir. Votre Tambarin peut arriver sans crainte. Il sera bien reçu. Je ne suis pas de ces hommes qu'on ne peut plus aborder lorsqu'ils sont dans les grandeurs. Quant au pardessus décoré de monsieur Cabissol, je veux bien le mettre s'il m'y autorise, quoique ce soit un pardessus d'été et qu'un pardessus d'été m'ait toujours paru le vêtement le plus inutile qui soit, vu que l'été on devrait vivre sans veste et à plus forte raison sans pardessus. Quand maître Secourgeon appelle son cheval "Pardessus d'été" dans le livre de monsieur Jean d'Auriol, c'est comme s'il l'appelait "Cheval inutile, cheval bon à rien, rosse ridicule...". Enfin, passez-moi tout de même le pardessus, à condition que je puisse laisser ma veste dans l'automobile — qu'autrement je crèverais de chaud dans une double enveloppe. »

On l'aïda à mettre le pardessus.

« Nom d'un pape, dit Arné, qui m'aurait dit que je porterais tout un jour la marque de la Légion d'honneur, moi qui suis habitué au contraire à être traité comme un malfaiteur par tous les gendarmes, du moins lorsqu'ils sont en service — car, en dehors du service, c'est tous des bons enfants qui me disent : Bonjour Arné, ça va bien Arné, ne vous faites pas pincer ! »

Et lorsqu'il fut affublé du pardessus, Arné abaissa vers la boutonnière des yeux qui louchaient, convergeant ensemble

sur la petite soie rouge : « Ça me fait quelque chose, dit-il, j'ai beau savoir qu'elle est à vous, monsieur Cabissol, de me la voir dessus moi, ça me fait une émotion et je pense déjà à la peine que j'aurai ce soir quand je vous rendrai le pardessus d'été ; — le ruban rouge me le fait estimer plus que s'il était d'hiver, voyez-vous ! »

Déjà un zélé de la galégeade avait trouvé moyen d'apprendre à M. Tambarin l'arrivée de M. Gagneron.

« Lequel est-ce ? dit Tambarin en courant vers l'auto qu'on lui désignait.

— Il est bien reconnaissable ; c'est ce grand maigre, à bar-biche et décoré.

— Il a un air avec lui ! dit Tambarin. On voit bien que c'est un grand homme. »

Et trente, cinquante personnes entouraient déjà Arné qui souriait, narquois, plein d'une dignité d'apparat qui, jointe à sa dignité naturelle, lui donnait vraiment grand air. On criait « Vive Gagneron ! vive Gagneron ! ». On agitait les mouchoirs, les chapeaux. Tambarin fendit la foule pour se mettre au premier rang et obtenir un premier regard de M. Gagneron.

Cette foule enthousiaste se dirigea vers la grand-place de Sainte-Maxime. Cette place — une merveille — est une terrasse au bord de la mer, sous les ondoyants parasols des palmiers. De là, à l'abri de la jetée qui protège le petit port de Sainte-Maxime contre la poussée des grosses mers, le regard embrasse tout le golfe de Grimaud, pur comme un saphir serti dans le platine. Aux deux bords opposés du golfe, Sainte-Maxime et Saint-Tropez sont comme deux colombes blanches toutes deux sur les deux bords opposés d'une vasque de marbre étincelante.

Sur la place même était dressée la table du banquet ; ça et là, l'ombre des palmes, parmi les plats et les assiettes, se balan-

çait sur les nappes blanches. Au-dessus de la table était tendue sur une corde entre deux palmiers une longue banderole sur laquelle flamboyait en énormes lettres de pourpre le nom de la société joyeuse : *Les Amis de Maurin des Maures*.

Tout autour de la grande table préparée pour une centaine de personnes, on s'assit à de petites tables pour y prendre les *torinos* au parfum balsamique... « Quand on boit ça, il semble qu'on boit la colline » dit Arné en humant son verre.

Bien entendu, c'est autour de lui que se pressait le groupe le plus nombreux. La comédie allait commencer... on ne se mettrait à table que dans une heure... Varoy, le président, s'avança :

« Monsieur Gagneron, dit-il à Arné, j'ai l'honneur de vous présenter monsieur Tambarin. Il n'est venu ici que pour vous. Nous ne le connaissons pas, mais il est de Bourtoulaigne et, du moment qu'il se range sous la bannière du roi des Maures, il est notre ami, et le vôtre. Réservez-lui, monsieur le conseiller général, votre plus bienveillant accueil ; — tous ces messieurs, les amis de Maurin, se joignent à moi pour vous en prier.

— Oui ! tous ! tous ! » crièrent les assistants.

Arné se rengorgea et fit bomber sa maigre poitrine dans le pardessus de M. Cabissol. Le soleil à travers les palmes, symbole de gloire, fit flamber à sa boutonnière le rouge ardent de la Légion d'honneur : « Messieurs, dit Arné, je vous comprends. Monsieur Tambarin, je vous serre la main. Vous pouvez compter sur moi. »

Tambarin, ébloui, serra la main d'Arné.

À ce moment, les tambourinaires, conduits par leur président, arrivèrent, la courroie du tambour passée sur le bras gauche, le tambourin battant le genou, la main gauche levant le flûtet jusqu'à leur lèvre, la main droite tenant la baguette d'ébène à bout d'ivoire. La baguette frappait sur la peau de chevreau traversée de la cordelette qui, mise en vibration à

chaque coup, multiplie et prolonge les bourdonnements de la peau... Fric ! boum ! boum ! On donna l'aubade : la *Marche des rois* s'il vous plaît, en l'honneur du prétendu Gagneron qui, les yeux modestement baissés, riait en dedans.

Quand les tambourins se turent et qu'on n'entendit plus que le murmure rythmique des vagues soupirantes qui frémissent sous la brise, Varoy offrit à Gagneron, c'est-à-dire à maître Arné, un gros bouquet de chardons bleus des sables entourés de verts lauriers :

« Monsieur Gagneron, dit-il, les Amis de Maurin vous saluent et vous souhaitent prospérité. Vous êtes la Providence du département. »

Mise en joie par la comédie dont elle savait le secret, la population de Sainte-Maxime se pressait riante autour d'Arné, que Tambarin ne perdait pas de vue ; le quémendeur restait le plus près possible de M. le conseiller général. Qui donc à sa place n'eut pas été victime de toute une population galégeante ?

« Messieurs, dit Arné-Gagneron, Vive la République ! Vous savez que je suis un peu le cousin du pauvre Maurin qui était le roi des Maures. Tous les rois sont cousins entre eux. Étant le cousin d'un roi, je suis un peu le cousin de tous les rois et chefs d'État. Je propose donc de boire à la santé du président de la République, mon cousin. »

Une acclamation lui répondit : « Vive le président de la République ! »

La cérémonie de sa réception étant protocolairement terminée, Arné s'assit et fit signe à Tambarin de prendre place à ses côtés pendant que la population se dispersait par groupes joyeux. Les seuls amis de Maurin entouraient maintenant la table où buvaient Tambarin et Arné. Et Tambarin dit à Arné :

« Monsieur Gagneron, j'ai une première faveur, des petites, à vous demander. Fils d'une victime de 52, étant devenu or-



phelin, je voudrais obtenir du gouvernement une petite place, si c'était un effet de votre bonté.

— La République, dit Arné, important et philosophique, c'est d'avoir des places. Parlez. Quelle place désirez-vous ?

— Je ne demande pas une place de trésorier-payeur général, ce serait trop, mais de *précepteur* seulement (percepteur).

— Ça pourra se faire, dit Arné, vous m'avez l'air d'un honnête homme.

— Et puisque vous êtes si bon, monsieur Gagneron, j'ajouterais que j'ai un frère.

— Diable ! il veut, lui aussi, être *précepteur*, je parie ? A-t-il au moins son brevet ?

— Quel brevet ?

— De maître d'école.

— Il sait les quatre règles.

— Ça suffit. Nous le nommerons instituteur à Bourtour-laïgue.

— Précepteur, monsieur Gagneron.

— C'est bien ça, maître d'école.

— Eh ! non monsieur Gagneron.

— Il faut dire « père-cepteur », souffla quelqu'un.

— Père-cepteur, dit Tambarin sans comprendre.

— Ah ! bon ! c'est encore plus facile. Et il aura la décoration violette !

— Monsieur Gagneron ?... vous pourriez pas aussi placer un peu ma femme ?

— Où la mettrons-nous ? dit Arné.

— Où vous voudrez.

— Prenez garde... je suis encore un bon coq.

— Oh ! monsieur Gagneron !

— C'est pour rire, monsieur Tambarin. »

Et, poursuivant :

« N'avez-vous pas aussi quelque cousin. Mes relations me permettent de demander la lune au gouvernement ; ne vous gênez pas.

— J'ai un cousin bien méritant.

— Méritant ? Vous voulez pour lui le Mérite agricole, je devine ?

— Ça l'aiderait beaucoup dans son commerce.

— Qu'est-ce qu'il vend ?

— Des pâtes.

— Ah ! je vois que vous aimez votre famille, fit Arné très grave. C'est très bien.

— On m'avait bien dit, monsieur Gagneron, que vous êtes un homme plein d'humanité.

— Et encore, dit Arné, vous me prenez à jeun... À la fin du banquet *je serais été* bien plus aimable.

— Oh ! Monsieur Gagneron !

— Si voulez m'en croire, revenez à la fin du banquet, quand je serai plein.

— Oh ! Monsieur Gagneron !

— Allez, mon ami, allez ! »

Arné congédia Tambarin d'un geste très digne, c'est-à-dire empreint d'une haute bienveillance. Tambarin qui s'éloignait revint précipitamment :

« J'ai oublié, dit-il, de régler les consommations.

— Vous avez eu tort, dit Arné, c'est une politesse qu'on se doit. En échange, prenez ce cigare *de la Vanne* ».

Il tendit à Tambarin un cigare d'un sou, mais ce geste fut fait avec une noblesse voisine de la majesté.

L'autre prit le cigare, le considéra et le reconnut : « *Qu vous dirai, laissa-t-il échapper, per un home coumo vous, es pas fouasso !* (Que vous dirai-je, pour un homme comme vous, ce n'est guère !) »

Arné releva le buste et la tête : « Nous ne sommes pas de ceux qui fument la sueur du peuple, *Moussu Tambarin* ! Quand on veut faire du bien, on est économe, on ménage ses moyens ; tout le monde ne peut pas être *précepteur* ! Tel que vous me voyez, j'enrichis les autres en leur donnant de bonnes places, mais moi je *m'aruine* en bonnes œuvres... À tout à l'heure ; je ne vous en veux pas. »

Tambarin s'en alla, ayant payé. Bien qu'il eut baissé la voix lorsqu'il faisait à Arné ses successives demandes de faveur, ses voisins les plus proches l'avaient entendu ; ils les répétaient tout bas à tout-venant et, de bouche en bouche, on contait le récit réjouissant par toute la place. Arné, lui, avait affecté de parler haut, et de haut ; on s'était esclaffé à chacune de ses répliques.

Une fois, comme Tambarin lui avait dit :

« Baissez un peu la voix, monsieur Gagneron.

— Monsieur Tambarin, avait-il répondu, je ne parle jamais à voix basse. Je suis l'élu du peuple. Le peuple entier a droit de savoir ce que je pense, comment je réponds à de justes demandes et comment je dilapide les deniers publics.

— Vous voulez dire comment vous administrez, corrigea Jean d'Auriol. »

Arné, sans s'émouvoir : « Oui, oui, administrer, ou dilapider, c'est la même chose. »

Tambarin le quittait à peine lorsque M. Varoy lui amena une manière de matelot en vareuse. C'était un armateur pescadou. Ayant appris par les journaux que M. Gagneron assisterait au banquet de Maurin des Maures, il était venu, dans son embarcation, d'une petite plage des environs où était sa bastide. Celui-là avait non pas une faveur mais une juste récompense à demander. Il avait expliqué la chose au président Varoy qui tout de suite le conduisit vers Arné-Gagneron : il avait jugé que le

nouveau-venu égalerait encore la comédie de la plus heureuse façon.

« Mon cher Gagneron, voici un brave homme qui a une faveur à vous demander.

— Comment s'appelle-t-il ?

— Cornat, pêcheur.

— Qu'il parle, dit Arné. Je suis consentant à l'exécuter d'une manière favorable d'avance pourvu qu'il ne demande qu'une partie de la lune.

— Mon bon monsieur Gagneron, dit Cornat, il me semble que j'ai mérité une *midaille* de sauvetage ; et si c'était un effet de bonté de me la faire *obtenir* ?

— Rien n'est plus facile, maître Cornat. Qui avez-vous sauvé ? Expliquez les circonstances. »

Arné alluma un de ses cigares d'un sou et prit l'attitude d'un fumeur qui fume non sans écouter.

« Voilà, monsieur, nous jouions aux boules, dimanche passé, sur la route, tout le long de la mer, pas loin de ma petite *mison*, et il faisait un temps à désencorner les bœufs, — vous vous en souvenez peut-être.

— Sur la route ! aux boules ! dit Arné. C'était beaucoup de l'imprudence. Il y avait de quoi vous enlever les vôtres.

— M'enlever mes boules ? le vent ?

— Non... j'ai cru qu'on m'avait dit que vous êtes Cornat.

— Je suis Cornat... de nom. Vous avez le mot pour rire, monsieur Gagneron.

— Des fois, dit Arné, mais aujourd'hui je ne me fais pas l'effet d'être moi. Si vous saviez comme ça me gêne !

— Je suis Cornat de nom, mais je ne suis pas marié.

— C'est dommage. Ça vous serait bien allé.

— Pour vous en revenir, dit Cornat, il soufflait une tempête. Les vagues dansaient, mon homme ! On les voyait là-bas sauter

sur les îles d'Hyères comme pour les avaler !... Pas un pêcheur n'était sorti ce jour-là. Pour vous le faire court, je tire une boule. Elle pique droit sur le cochonnet qui fait un bon et saute à la mer comme une grenouille ; la vague l'emporte, je me précipite...

— Eh, fit Arné plus grave qu'un pape, c'est pour avoir sauvé un cochonnet que vous voulez une *midaille* ! Un jour, moi qui vous parle, j'étais à la chasse, un sanglier que je poursuivais s'était jeté dans la mer et il se mit à la nage. J'ai compris qu'il voulait retrouver la Corse qui était son pays natal. Je me jetai après lui dans la mer pour le ramener en Provence. Je fus pris tout d'un coup d'une crampe, l'eau était profonde et je me serais noyé à sa poursuite, bien sûr, si je n'avais pas eu l'inspiration de lui prendre la queue avecque les dents. Je serrai, la douleur lui fit comprendre que la Corse était trop loin dans ces conditions. Il retourna la tête vers le rivage et me ramena en terre, à la remorque. Eh bien ! monsieur Cornat, celui-là n'a pas demandé de *midaille*.

— On me l'avait bien dit, monsieur Gagneron, que vous aviez toujours le mot pour rire !

— Il n'y a rien de risible, cette fois, dans ce que je viens de dire, fit Arné sévèrement. J'étais en péril de mort.

— Monsieur Gagneron, dit Cornat, mon cochonnet ayant sauté dans la mer coléreuse, je levai les yeux sur le grand large pour voir si la tempête n'allait pas se calmer et me permettre de sauver le bouchon. Qu'est-ce que je vois alors, là-bas, au mitan des vagues grosses comme des montagnes, une embarcation en train de courir à la mort, — parfaitement, à la mort, je vous dis.

— Et qui était dedans ?

— C'était le curé de ma commune, un gros enragé pour la pêche ! et dans une coquille qui lui appartient, il allait tout seul à la mort !

— Ah ! diable ! fit Arné. Son bateau va chavirer ?

— C'est justement ce que je dis à mes collègues qui jouaient avec moi aux boules. Je leur dis comme ça, je leur dis : "Je n'aime pas les curés, mais je ne demande pas leur mort. Je vais aller au secours de celui-là, dans le mien, de bateau." Eh bien ! monsieur Gagneron, vous qui êtes un homme juste, croyez-vous qu'ils me répondirent : "Tu n'es qu'un clérical, si tu y vas nous te renions !" Je leur dis comme ça, je leur dis : "La robe n'empêche pas l'homme". Ils me dirent : "C'est pas un homme, c'est un curé, n'y vas pas !" "J'irai !" Et j'y allai, monsieur Gagneron ! et rien que pour ça déjà, une bonne *midaille*, l'État me la doit.

— Je crois, dit Arné, que plutôt qu'à moi vous feriez peut-être mieux de vous adresser au pape. Continuez ! Et après, quand le bateau du curé chavira ?

— Il ne chavira pas.

— Alors, quoi ? le curé fut lancé à l'eau, comme un cochonnet ?

— Oh ! que non !

— Mais alors ?

— Attendez un peu, monsieur Gagneron. Je pris courageusement mon embarcation, tout seul, entendez bien. Je connais la manœuvre et il y avait un gros danger, croyez-le vous... Je tirai bordées sur bordées pour lui couper le devant, à ce curé que le mistral allait emporter jusqu'où le diable fait feu ! Et quand je fus arrivé assez près de son embarcation pour me faire entendre par lui, je lui criai, dans le tintamarre du vent, je lui criai comme ça avec les mains en porte-voix...

— Vous aviez donc lâché l'écoute ou les avirons ? dit Arné. Grave imprudence, Cornat !

— Pour sauver un homme ! dit Cornat.

— Et que criâtes-vous ?

— Je criai : "Monsieur le curé, vous me reconnaissez bien, je suis là pour vous sauver. Je suis venu exprès au péril de la vie.

Retournez-vous-en, vous avecque moi ! vite ! vite ! ou vous êtes perdu si vous ne connaissez pas la manœuvre !” Que croyez-vous qu’il me répondit ce curé du diable ? Il me répondit, comme ça :

— Je la connais mieux que toi, coïon, la manœuvre, fichez-moi la paix, bougre d’imbécile !

— Naturellement, je fus un peu surpris dans la minute, et je n’avais plus qu’à faire demi-tour, mais vous jugerez comme moi que si, à proprement dire, je ne l’ai pas entièrement sauvé, cet homme, je me suis cependant mis en péril autant que si je l’avais sauvé tout à fait ; et ça — notez-le bien monsieur Gagneron ! — sans tenir compte de sa robe, ni de son impolitesse, par humanité pure, avec bien plus de mérite que s’il m’avait reçu aimablement. J’ai fait une action comme qui dirait de tolérance politique ! Et quelle a été ma récompense ? Une grosse injure que j’ai reçue au beau milieu d’une tempête épouvantable... Croyez-le vous, monsieur Gagneron, je n’ai pas l’habitude qu’on me mette à la porte de nulle part, quand je me présente étant honorable et pas plus et en pleine mer qu’ailleurs vu que c’est par-dessus tout un endroit où je sais comme on se comporte. Si conséquemment vous croyez que, malgré la séparation ou à cause d’elle, j’ai mérité la *midaille*, je serai heureux de l’avoir par votre bienfaisance trop connue.

— Maître Cornat, fit Arné, faites-moi un récit écrit de votre action magnifique. Je le montrerai à mon ami le ministre de la Marine et des Cultes — ou à celui de l’Instruction publique et des Colonies — et s’il ne vous rend pas justice j’irai le dire à Rome... Ah ! monsieur Cornat, quand monsieur Jean d’Auriol saura votre belle action, il vous mettra vivant dans un livre. Vous pouvez compter sur moi. »

C’était le moment du banquet. On se mit à table et, une heure durant, on n’entendit plus que le bruit des mâchoires luttant

avec le bruit des vagues qui mangeaient le sable de la plage voisine.

Ce qu’on dévora et ce qu’on but cette fois, ni même les propos que l’on tint au dessert, — tout cela n’est point de mon sujet. Tout ce qu’il faut dire c’est qu’Arné, placé pas loin de Tambarin, ne cessa de lui promettre des sinécures pour lui et toute sa famille. Ce Tambarin était un brave homme ; il donna même à Arné une liste de ses amis les plus chers.

Jean d’Auriol, Cabissol, Varoy, Henseling, Armagnin, Maurel et *tutti quanti* ne cessèrent d’admirer la présence d’esprit et la justesse de ton et d’allure avec lesquelles ce diable d’Arné tint son rôle.

Le soir, le faux Gagneron repartit de Sainte-Maxime, non plus en auto pour le Luc mais pour Cogolin, par le petit chemin de fer du Sud. De Cogolin, il devait regagner Les Mayons-du-Luc, sa patrie, par La Garde-Freinet dans la carriole d’un Cogolinois des ses amis, avec M. Cabissol.

Tous les *Amis de Maurin* accompagnèrent Arné et Cabissol à la gare de Sainte-Maxime. Bien entendu, Tambarin au milieu d’eux se faisait remarquer par une exubérance exaltée qui laissait bien au-dessous d’elle toutes les exubérances.

Le train arriva, stoppa. M. Cabissol, qui suivait peut-être son pardessus, portait bien roulée dans un journal la veste d’Arné.

Quand Arné fut sur la plateforme extérieure du wagon, comme dans une tribune exhaussée de trois marches au-dessus du sol, il put voir devant lui Tambarin clamant plus fort que tous les autres : Vive monsieur Gagneron ! Et près de lui Cornat le pescadou lui cria : N’oubliez pas *midaille* !

En réponse à cette recommandation suprême Arné-Gagneron eut une inspiration de génie : il dégagea de sa boutonnière le ruban rouge de la Légion d’honneur.

Tout le monde fit silence et Arné prononça : « Monsieur Tambarin, vous ne m’avez demandé, vous, que des places qui

rapportent. Je n'ai donc pu que vous les promettre. Mais monsieur Cornat m'a demandé une distinction honorifique. Il l'aura. Il l'aura plus belle qu'il ne la demandait. Approchez, maître Cornat. Cette décoration, vous pouvez en toute justice la porter aussi bien que moi. Nous ne la méritons pas mieux l'un que l'autre. Telle qu'elle est, elle vaut, offerte par moi, elle vaut tout juste ce que vaut votre fameux sauvetage. Je ne sais pas si le gouvernement vous en donnera une autre ; mais moi je vous dis : prenez toujours celle-ci en attendant mieux. Vive la République ! »

Le train siffla, s'éloigna, salué par la foule qui inondait la gare.

Déjà Arné ôtait le pardessus de M. Cabissol qui lui remit sa veste. Et Arné, souriant : « J'ai vu jouer *Si j'étais roi* dans ma jeunesse ; il m'a semblé aujourd'hui que je le jouais au naturel... Qui m'aurait dit, monsieur Cabissol, que je serais décoré tout un jour, moi à qui les gendarmes dès demain matin vont faire encore peut-être un procès-verbal, sous prétexte que lorsque je tends un piège à une fouine le Bon Dieu, des fois, m'y pose un lapin ! »

Arné est décédé à l'hospice du Luc le 24 septembre 1914, âgé de quatre-vingt-deux ans. En raison des circonstances, sa mort passa inaperçue de tous.

### Aristide Fabre, *Maurin des Maures*

La famille Fabre qui nous intéresse ici est originaire de Grimaud (Var) où Joseph-Louis, cordonnier, mourut le 9 juin 1834. Son fils Jean-Baptiste, né le 11 mai 1813, se maria à Trans-en-Provence (Var) le 28 octobre 1834 mais fit sa vie à Grimaud où il succéda à son père comme cordonnier.

Son fils Philippe, né à Grimaud le 23 novembre 1844, s'y maria le 20 avril 1871 : son acte de mariage le dit « ex-officier de l'armée de Garibaldi ». Il travailla d'abord à Grimaud où il était propriétaire cultivateur et se lança dans la sériciculture. Il s'installa ensuite à Sainte-Maxime où il apparaît dans le recensement de 1896 et c'est là qu'il mourut le 15 décembre 1905.

Son fils aîné Aristide naquit à Grimaud le 30 mars 1872. Il fit de rapides études primaires et apprit la sériciculture chez son père. Il épousa à Sainte-Maxime le 16 novembre 1897 Irma Rouvier, née à Taulignan (Drôme) le 22 août 1875. Il fit une carrière de sériciculteur et mourut à Sainte-Maxime le 12 avril 1954. De 1924 à 1928, il fut chef de la station séricicole de Phnom Penh (Cambodge).

Admis en 1914 comme membre résident de la Société d'études scientifiques et archéologiques de Draguignan grâce à Frédéric Mireur<sup>3</sup>, il présenta quelques communications de géologie ou d'archéologie et laissa quelques monographies dans le *Bulletin* de cette société. Classé membre correspondant lors de son départ au Cambodge, il le demeura jusqu'à son décès.

La volumineuse correspondance — cent soixante-dix-huit pièces conservées<sup>4</sup> — envoyée de Paris par Jean Aicard à Aristide de 1904 à 1917 et conservée par son fils Jean Maurin Fabre donne une bonne image de leurs relations : Aristide informe son ami de sa vie dans les Maures, qu'il parcourt inlassablement à pied et où il va chasser ; il lui relate les aventures survenues à la chasse ou à la pêche, lui conte les galéjades et bonnes histoires entendues localement ou composées par lui. Et quand

<sup>3</sup> Pour Frédéric Mireur, voir *Aicardiana*, 2<sup>e</sup> série, n° 20, 15 mars 2017, pages 97-124.

<sup>4</sup> Correspondance analysée par LÉONIDE (Jean-Claude), « Une amitié fleurant bon la Provence. Jean Aicard et Aristide Fabre », *Présence de Jean Aicard (1848-1998)*, Toulon, éditions Alamo, 1998, in-8°, 150 pages.

Jean revient dans le Midi, c'est Aristide qui organise randonnées, parties de chasse et copieuses agapes en compagnie de joyeux compères.

Le Fonds Jean Aicard des archives municipales de Toulon n'a conservé que onze lettres d'Aristide à Jean, écrites de 1905 à 1918.

Les deux amis firent connaissance dans les premières années du <sup>xx</sup>e siècle et, dans sa première lettre écrite le 20 février 1905<sup>5</sup>, Aristide révèle à Jean qu'il n'avait pas encore lu ses ouvrages et qu'il venait d'ouvrir *Miette et Noré* ; il lui apprend aussi pourquoi son français est déficient : « à treize ans mon Père m'envoyait en Turquie pour apprendre le grec et le turc, au détriment du français que je n'ai jamais bien appris ».

Cette petite correspondance est également consacrée aux promenades et chasses d'Aristide dans les Maures, à l'organisation de banquets et à des envois de galéjades.

### Oscar Pin, l'hôtelier Jouve

Oscar Pin, l'aubergiste du Plan-de-la-Tour, est resté célèbre pour son originalité.

La famille Pin était établie au Plan-de-la-Tour depuis au moins Tropez Pin, né dans ce village vers 1761 et qui y passa toute sa vie, exerçant le métier de tisseur à toile.

Son fils Clément (1790-1864) fut le premier hôtelier de la famille au Plan-de-la-Tour. Il s'adjoignit son propre fils, Jacques-Casimir (1816-1843), qui n'eut qu'un fils, Oscar (1839-1912) et mourut à l'âge de vingt-sept ans : au décès de Jacques-Casimir,

<sup>5</sup> Archives municipales de Toulon, Fonds Jean Aicard, carton 1 S 56, portefeuille XVII « Monument Alphonse Kar ».

sa veuve rejoignit ses parents, également domiciliés au Plan-de-la-Tour et Clément Pin continua l'exploitation de son auberge avec le concours de son frère Magloire alors veuf.

Oscar Pin, leur petit-fils, les rejoignit en qualité de cuisinier et, au décès de Clément en 1864, il devint patron de l'auberge. Il venait d'épouser, le 10 mars 1863, Apollonie Giraud, née au Plan-de-la-Tour le 14 septembre 1836. Leurs trois premiers enfants étant morts en très bas âge, seule leur fille Sidonie Pin, née le 1<sup>er</sup> septembre 1868, leur resta.

Oscar Pin géra son établissement jusqu'à son décès le 19 juin 1912, avec l'aide de son épouse — qui mourut en novembre 1886 — et sa fille Sidonie. Après le décès de son père, Sidonie épousa un Toulonnais et quitta son village natal, dernière représentante de la famille Pin au Plan-de-la-Tour.

Jean Aicard, qui connaissait bien l'aubergiste et appréciait sa cuisine typiquement locale, se plut à célébrer le personnage :

### Chez Maître Pin le joyeux aubergiste <sup>6</sup>

Maurin des Maures, l'illustre chasseur provençal, l'homme qui faisait sortir le gibier de terre dans les contrées où il n'y en avait pas, depuis le matin courait les bois avec son fidèle compagnon Pastouré, surnommé *Parle-Seul*, parce qu'il avait le monologue en habitude. Ils se trouvèrent le soir tout près du Plan-de-la-Tour, petite ville cachée dans un creux de vallée comme un nid de caille dans un sillon.

<sup>6</sup> Archives municipales de Toulon, Fonds Jean Aicard, carton 1 S 31, pièce n° 221, manuscrit autographe, 38 feuillets ; brouillon très travaillé. J'ai amélioré la ponctuation, notamment pour la composition des dialogues.



Dans toute la Provence grecque, celle du Var, le Plan-de-la-Tour est célèbre pour avoir donné le jour au roi des hôteliers, à M. Pin :

« Allons dîner chez Pin, dit Maurin.

— Allons-y ! » répliqua Pastouré.

Les deux chasseurs avaient toujours dans leur carnier de quoi dîner — le pain, le sel, la gousse d'ail, le fromage et la bouteille, — mais quand on est un Provençal du Var, on ne peut, sous peine d'être taxé de forfaiture, passer près de l'hôtel Pin sans y entrer. On y va d'abord pour voir M. Pin, parce que M. Pin incarne le caractère du pays — fierté, indépendance, franc-parler, galéjade, — ensuite parce qu'il est le dernier représentant des traditions culinaires nationales qui exigent des feux de certains bois odorants et bien secs.

Pour les civets et les grillades, M. Pin est incomparable. Ses côtelettes qu'il appelle « pâmées » — nous disons « pannées » — sont des merveilles sur lesquelles le gourmet se pâme. Pourquoi ? 1° Parce que M. Pin, avec le coup d'œil et le tour de main du rôti-seur-né, possède aussi la science du parfait cuisinier ; 2° parce qu'il fait saisir ses fameuses côtelettes par une braise de sarments et de tiges de romarin. Il a pris soin de faire couper les sarments de vigne en plein été et les tiges de romarin en toute saison mais avant le lever du soleil.

Maurin et Pastouré allèrent donc chez Pin qui, les voyant arriver, porta la main à sa casquette et la fit tourner sur elle-même de façon à en rabattre la visière tout contre son oreille droite. Telle est sa façon habituelle de marquer sa joie quand il lui arrive une visite d'amis.

« Nous venons dîner chez vous, maître Pin.

— Et heureux vous êtes, dit Pin, puisque vous arrivez deux heures avant l'heure. J'aurai le temps de vous préparer un de mes meilleurs plats. Le monde, voyez-vous, est plein de fai-

seurs d'embarras qui m'arrivent des fois tout en un coup, après l'heure de midi ou de sept heures, c'est-à-dire quand tous les honnêtes gens ont dîné ou soupé, et ces individus-là, des Parisiens le plus souvent, me disent : "Servez-nous !" Qu'ils aillent se faire servir au diable ! Je suis le maître de ma maison, quoi- qu'elle soit à la disposition des voyageurs. Encore faut-il, pour que je les reçoive, que les voyageurs soient des personnes raisonnables : je n'accepte ni des fous ni des chanteurs ambulants.

« Si vous voulez manger de la cuisine de M. Pin, donnez-lui le temps de la faire bonne. Je ne suis pas ici pour faire vos caprices, *tron de sort* ! Quand je présente un plat, il faut que je puisse dire : "C'est moi qui l'ai fait". Je n'aime à mettre sur la table que ceux qui portent avec eux dans leur parfum ma signature. Et quand le roi viendrait — s'il y avait encore des rois, — il n'aurait rien de moi s'il se présentait après l'heure convenable. Ceux qui ne veulent manger que du pain et de la cochonaille, que ceux-là s'adressent au charcutier et au boulanger. Quand on vient me trouver, c'est pour avoir une nourriture digne de ma réputation et pour cela, je vous dis, il faut me prévenir deux heures avant, et si c'est plusieurs jours à l'avance, il n'en va que mieux.

« Pour ce qui est d'aujourd'hui, mes amis, j'aurai, parce que c'est vous, tout ce qu'il faut et principalement, — ici M. Pin cligna de l'œil ce qui aussitôt mit en méfiance Maurin et Pastouré, — et principalement, poursuivit-il, vous me direz des nouvelles d'un certain salmis où pour la plus grande gloire de la cuisine varoise je marierai ensemble un écureuil des jeunes et une tourterelle vierge comme la bonne huile de Salernes. Ça vous fera un plat à se lécher les dix doigts à la fois d'un seul coup de langue.

— Maître Pin, dit Maurin des Maures, vous êtes le flambeau et le roi des aubergistes comme je suis le roi et le flambeau des

braconniers. Allumez vos fourneaux. Nous allons pendant ce temps rendre visite à quelques amis dans le voisinage et sur le coup de sept heures nous serons de retour. Travaillez pour nous comme vous savez faire ; et nous, à notre usage, nous vous paierons en gibier.

— Vous me paierez comme vous voudrez, dit Pin, à votre convenance attendu que vous êtes vous. La maison est à vous. Et vous savez que, quand des hommes comme vous ont payé des hommes comme moi, et que leur compte est réglé, je leur offre alors une de ces bouteilles que j'ai dans ma cave où déjà mon arrière grand-père les avait toujours vues ; et on la boit à ma santé joyeusement, comme il est convenable. »

Maurin et Pastouré ayant laissé Maître Pin à ses fourneaux revinrent à l'heure dite, bien exactement. Une double surprise les attendait à l'hôtel Pin : M. Cabissol venait d'y arriver précédé d'un télégramme à seule fin d'y déguster une bécasse faite à point ; il était accompagné d'un ami qu'il leur présenta : cet ami, c'était le fameux Jean d'Auriol.

« Parbleu, monsieur Jean d'Auriol, dit Maurin, je suis content de faire votre connaissance. On m'a lu souvent de vos histoires que vous écrivez dans les journaux... je les aime comme tout le monde et j'en ai gardé plus d'une dans ma mémoire !

— Maître Maurin, dit Jean d'Auriol, M. Cabissol m'a parlé de vous. Je connais des traits de votre existence qui sont tout à votre honneur et quelque jour, je vous le prédis maître Maurin, votre gloire se confondra avec celle de notre Provence.

— Ne me dites pas des choses ainsi, que je deviendrais trop fier, dit Maurin... Et mettons-nous à table tous quatre ensemble, si vous le voulez bien. »

On dîna. Après le potage on eut, comme de juste, les célèbres côtelettes pâmées. Après les côtelettes pâmées, les perdreaux à la broche ; après les perdreaux, le civet de lièvre ; après le ci-

vet, l'étrange salmis d'écureuil et de tourterelle que maître Pin annonça de nouveau avec trop de solennité : « Attention ! » proclama Pin en posant son chef d'œuvre sur la table et d'un tour de main il fit passer de son oreille droite sur son oreille gauche la visière de sa casquette plate en signe de contentement.

Maurin et Pastouré se regardèrent. Après des échanges de politesses, Jean d'Auriol dut se servir le premier. Et Pin, avec une expression d'intense curiosité, se mit à observer la physiologie de ses hôtes pendant qu'ils attaquaient le prétendu écureuil et la soi-disant tourterelle. Le ragoût mystérieux que rendait attrayant une sauce véritablement exquise n'était pas composé en effet d'une tourterelle et d'un écureuil mais d'un hérisson et d'une vieille agace femelle, la pire des agaces.

Dès le premier morceau qu'ils piquèrent de la fourchette dans leur assiette, Maurin et Pastouré songèrent : « Attention, c'est ici sûrement une très vieille pie, affreusement vieille, de celles qui ont beaucoup jacassé et beaucoup pondu mais si vous laissez croire à maître Pin qu'il a réussi à nous la faire prendre pour une tourterelle et son hérisson pour un écureuil ce sera nous les vainqueurs... et lui le galégé. Donc, silence ! »

Jean d'Auriol naturellement pensait les mêmes choses de son côté et comme M. Cabissol étourdiment commençait à dire : « Mais, sacrebleu, il me semble que ce salmis... » les trois compères lui firent comprendre avec un clignement des yeux qu'il devait se taire.

Et tous d'accord se mirent à faire l'éloge des morceaux : « Quelle sauce, mes amis ! et quelle chair ! rien n'est meilleur que la tourterelle, maître Pin, si ce n'est l'écureuil... Avec le sang mélangé de ces deux bêtes — poil et plume — vous avez vraiment fait là, véritablement, maître Pin, un de vos chefs d'œuvre ! Ah ! vous êtes sans pareil pour faire un salmis de tourterelle et d'écureuil mariés ensemble, une bouille-abaisse

de carpes de l'Argens et lapins de l'Estérel. » Et ce disant nos quatre amis étaient si sérieux que maître Pin trompé, trompé en les croyant trompés, riait au-dedans de lui-même et son œil lançait au dehors malgré lui quelque chose de son contentement intérieur, en sorte que les deux camps, l'hôtelier d'un côté et les clients de l'autre, goûtaient une satisfaction égale et sans nul mélange : « Je suis content, dit Pin, de vous voir si gais ; pareille gaité assure les digestions faciles — et c'est là ce qui fait par-dessus tout les bonnes auberges. »

Dans la salle où dînaient Maurin et ses amis, quatre inconnus y mangeaient, se taisant pour écouter. L'Amphitryon de cette table, tout en trouvant la chère bonne, s'était déclaré à plusieurs reprises incapable d'achever sa part des mets qu'on accumulait dans son assiette. Maître Pin, s'en étant aperçu, l'avait apostrophé durement en ces termes : « Quand on n'a pas meilleur appétit, monsieur, on reste chez soi ! »

Le monsieur avait fait la grimace en essayant un faux sourire. À présent il criait :

« Du café ! du bon café ! vite !

— À votre tour vous en boirez, quand je l'aurai servi à ces messieurs, dit l'hôtelier en désignant la table de Maurin.

— Eh bien, du café, ami Pin ! s'écria Maurin, du bon café maure ! et, s'il vous plaît, venez en prendre avec nous. »

Quand il apporta le café à ses hôtes de prédilection Pin mit sur la table une bouteille de vieux rhum : « Celle-là, dit-il, tout le Plan-de-la-Tour le sait, je l'avais mise de côté pour que, le jour de mon enterrement, on en arrosât la terre sur ma tombe. Mais pour Maurin, je consens à la boire aujourd'hui — et dans des grands verres. Tout compte fait, j'en aurai mieux le goût. »

Les gens de la table voisine louchèrent vainement du côté de la précieuse liqueur. Pin ne leur en ayant pas offert une

goutte, ils durent se contenter, en buvant du vulgaire, d'écouter les bonnes histoires que se contèrent alors les quatre amis...

« Allez, maître Jean d'Auriol, dites-nous-en une, vous qui les dites si bien.

— Je voudrais de tout mon cœur, répliqua Jean d'Auriol, que celle que je vais vous conter fût drôle ; mais qu'elle le soit, je n'en suis pas sûr, vu que moi, elle m'a cruellement ennuyé.

« Vous savez, puisque vous êtes de chez nous, que les rivières du Midi sont enviées par bien des pauvres gens sans doute pour cette raison qu'elles ont des lits, mais, par malheur, elles n'ont que cela. Quelques-unes ont bien des ponts, mais c'est pour que les chasseurs se puissent mettre dessous à l'ombre.

« Nous avons aussi des marais mais ils sont toujours secs comme des harengs de conserve. Cependant ils retiennent de temps en temps, lorsqu'il pleut par hasard, une certaine humidité. Cela leur permet d'avoir un peu de boue au milieu, un peu d'ajoncs et quelques tamaris sur les bords ; ils font, de la sorte, figure de marais, assez pour tromper quelques canards en hiver, quelques grenouilles au printemps et, en toute saison, quelques chasseurs novices. Elles aussi nos rivières attirent de loin en loin par les mêmes moyens quelques bêtes aquatiques. Des saules, qui pleurent parce qu'ils sont désolés de manquer d'eau, poussent çà et là près des puits à roue grâce auxquels les riverains peuvent arroser, s'il leur en prend l'envie, le lit des rivières afin d'y cultiver des roseaux pour faire des mirlitons, pourquoi il se peut faire que quelquefois dans un creux de rocher en plein lit de torrent on trouve une flaque d'eau et dans la flaque des têtards et quelques microscopiques poissons. Cette humidité reluisante peut attirer parfois un culs-blancs ou même, je l'avoue, une sarcelle en détresse.

« Toutes ces constatations me firent, l'an passé, concevoir le désir bien naturel d'acheter des bottes de marais.

« Je quittai mon village un beau matin et j'allai me commander les bottes à Marseille. Là, un bottier célèbre en fait de très belles, les plus belles qu'on puisse voir, à l'usage des riches négociants qui louent les marais de Camargue, de vrais marais ceux-là, où l'on chasse tous les gibiers d'eau, hérons, cols-verts, pétrels, jusqu'à l'ibis et au flamant rose, mes amis ! On y a même tué une frégate au siècle dernier ; c'est là du reste que la Tarasque amphibie fut charmée et capturée par sainte Marthe... Ainsi, jugez un peu !... mais passons.

« Monsieur, me dit le bottier, je vous ferai des bottes comme les rois n'en ont pas.

« En effet, quand je retournai à Marseille pour les essayer, je tombai en extase. Naturellement, je les payai fort cher. C'étaient des bottes salées... mais quelles bottes ! Elles me montaient comme de juste jusqu'au ventre. Elles étaient si souples qu'il me fallait les maintenir au haut de mes cuisses avec un système de bretelles très compliqué ; je pouvais en rabattre le couronnement évasé et c'étaient alors des bottes à revers, des bottes de d'Artañan à faire rêver toutes les belles filles ; car nulle femme n'ignore qu'un pied d'homme chaussé de bottes a sur le cœur des femmes une influence très particulière, je dirai même décisive.

« Le bottier roula sur elles-mêmes les bottes merveilleuses, qui étaient en cuir de Russie, comme on roule un foulard de soie, un foulard parfumé. Une fois roulées, elles ne pesaient rien et ne tenaient aucune place.

« Elles sont étanches ? demandai-je machinalement avant de les emporter.

« Le bottier me répondit : "Ne vous occupez pas de ça, dit-il sans rire, il n'y a pas d'eau dans les rivières ni dans les marais de chez vous. Du reste, vous pourriez marcher au fond de la mer avec ces bottes, sans qu'il y pénétrât une goutte d'eau, à

condition comme de juste de n'avoir la mer que jusqu'à la cheville. Et, chaussé de mes bottes, vous tuerez ce que vous voudrez, pourvu que le gibier s'y prête." Sur cette assurance, je partis fier et content, mes bottes sous le bras.

« Je les mis une seule fois pour chasser, au cœur de l'hiver.

« Après une journée de marche, tant le soleil de janvier était fort, elles devinrent sèches et raides, mon ami, comme de la corne de bison qui cherche depuis vingt jours un ruisseau pour boire dans le désert.

« Voilà, dis-je au savetier de ma ville natale c'est-à-dire d'Auriol, une paire de bottes qu'il faut me graisser soigneusement.

« Et je les lui laissai.

« À quelque temps de là, il plut terriblement, comme il pleut chez nous. Seulement, ces temps-là, tout en étant favorables à la nature, ne sont pas de première utilité pour la chasse au marais ou au bord des rivières, vu que nos marais comme nos rivières ont tellement soif qu'ils boivent la mer d'un coup sans s'en apercevoir.

« Cependant je me dis : "Il doit y avoir de la boue maintenant par-ci par-là et des flaques dans le creux des rochers. Allons reprendre mes bottes."

« Je retournai chez le savetier et les lui demandai.

« Monsieur, me répondit-il gravement, j'ai cru que vous songiez plus ; je me suis pensé comme ça que vous aviez fait une folie ; j'ai trouvé une occasion raisonnable, unique de les vendre, je les ai vendues.

— Vendues, *qué* vendu ? mes bottes ! Toutes les deux ? Vous êtes donc fou ?

« Il prit un air digne :

« Fou, monsieur, c'est vous qui le fûtes en achetant des bottes d'eau dans un pays sans eau. Je les ai vendues.

— Et l'argent ?

— J'avais une échéance.

« Je crus m'apercevoir qu'il était gris.

« — Malheureux, tu as bu mes bottes !

« C'était vrai : il les avait bues. Je compris qu'à moins d'aller en justice, c'est-à-dire de me faire traiter comme un criminel par des avocats et de me couvrir de ridicule aux yeux des Parisiens — tout finit par s'apprendre à Paris — je n'avais qu'à me taire.

« Mon ami, dis-je au savetier, je te donnerai quarante sous pour que tu boives à ma santé, si tu veux bien me dire à qui tu les as vendues, mes bottes.

« Il me le dit.

« Un M. Soupezon, sous-directeur des ménageries, dompteur illustre, avait donné quelques représentations à la ville voisine. Le savetier, attiré par de terrifiantes affiches, était allé le voir et comme il l'avait trouvé mal botté, l'idée lui était venue de lui proposer l'achat de mes admirables bottes de marais — pour un prix nécessairement avantageux.

« Je courus à la ville voisine : je voulais les revoir, je les revis, messieurs. Elles étaient plus belles que jamais. Le dompteur, sanglé dans une veste de velours vert sombre à brandebourgs, les battait de temps en temps de sa cravache à pomme dorée. Elles lui allaient comme des gants. On les avait entaillées, dentelées de créneaux fantaisistes. Elles avaient quelque chose de glorieux et de narquois. Mon regard les suivit dans tous leurs exercices... À la fin de la séance, au moment où l'homme plein d'autorité forçait un grand lion à ramper devant lui et surtout quand l'une d'elles, la droite, se souleva et se posa triomphante sur la crinière du roi des déserts, je mêlai malgré moi mes acclamations à celles des cinq ou six cents spectateurs qui, assis aux côtés de leurs épouses frissonnantes ne cessaient plus d'applaudir. J'avais applaudi, j'étais désarmé !

« D'ailleurs je redoutais la justice de mon pays. Que pouvais-je faire ? Rien ! Je ne fis donc rien.

« Et je ne sais pas si vous trouvez cette histoire drôle ; mais moi, sur le moment, elle m'a beaucoup ennuyé.

« C'est égal, nous autres Méridionaux, il n'y a pas à dire, nous avons du génie en tout. Que ce savetier ait compris que chez nous des bottes de marais ne peuvent servir sans ridicule qu'à un dompteur de bêtes fauves, j'admire cela malgré moi de toutes mes forces et cette seule idée m'a consolé à la longue de ma déconvenue, et même de quelques autres. »

Il y eut un long silence.

« Il y a dans cette histoire une chose qui n'est pas convenable, déclara Maurin des Maures, c'est que vous y donnez sérieusement à croire que nous n'avons plus de vraies rivières dans nos contrées — et pas de canards ni d'autre gibier d'eau. Les bonnes galéjades sont toujours tournées de manière qu'on n'en puisse rien conclure de sérieux contre les gens qu'on galèje.

— C'est vrai, dit Pastouré, j'ai tué dans ma vie des bandes de canards et de sarcelles. La plaine de Fréjus pourrait vous le dire !

— Je vous crois, dit M. Cabissol et je sais aussi qu'il tombe plus d'eau chez nous dans une seule nuit que sur le reste de la France en une année. Seulement elle tombe tout à la fois et dès le jour le gros soleil la boit toute tout de suite.

— Voilà ! dit Pastouré. »

« Allons, à moi, reprit M. Cabissol, permettez-moi de vous conter une chose qui est arrivée il y a peu de jours à Bourtourlaïgue. Cela n'a aucun rapport avec la chasse et les chasseurs, mais j'y songe parce que c'est demain ici au Plan-de-la-Tour la fête du grand saint Martin et que pour ma part je trouve les libres-penseurs, qui n'ont jamais pensé ni librement ni d'aucune autre manière, aussi ridicules pour le moins que les sau-

vages naïfs qui donnent le fouet à leurs dieux de bois quand ceux-ci n'ont pas exaucé leurs sottises égoïstes. »

Maître Pin versa à chacun de ses hôtes une rasade de son vieux rhum ; tous les verres se choquèrent. L'étranger qui présidait l'autre table demanda :

« Ne pourrait-on, monsieur Pin, se payer un peu par ici de ce rhum extraordinaire ?

— Vous n'en auriez pas quand vous le paieriez cent francs le verre, dit Pin. C'est le rhum de mes aïeux, le rhum de ma tombe, le rhum réservé aux vieux amis. »

Cette réplique jeta un froid.

M. Cabissol reprit vivement la parole :

« Le curé de Bourtoulaigne, dit-il...

— C'est donc à Bourtoulaigne que se passe toujours tout ? s'écria Maurin.

— Comme c'est une ville, répliqua M. Cabissol, qu'on ne trouve pas sur la carte, ça n'offense personne de la charger de tous les ridicules.

— À la bonne heure ! grogna Pastouré. Qui voudra se reconnaître pour être Bourtoulaignois le sera, et nul autre, et nous rirons en paix.

— Le curé de Bourtoulaigne, reprit M. Cabissol, vit arriver l'autre matin la femme de d'un Bourtoulaignois célèbre dans tout le pays pour ses opinions avancées.

— Monsieur le curé, dit la femme, mon mari veut vous voir. Il a entendu une voisine me dire qu'il ne passerait pas la nuit... et... il vous demande !

— Il me demande ! s'écria le curé, stupéfait, vous vous serez trompée, ma bonne dame. Il y a des miracles impossibles. Celui-ci en serait un et je n'y peux pas croire !

— Il en est pourtant ainsi, mon mari m'a dit comme ça : Cours

chercher monsieur le curé, attendu que je veux lui parler puisque je vais mourir !

— Que sa volonté soit faite, murmura le curé ; j'irai le voir de ce pas comme je le dois mais la fin de cette affaire ne sera pas, j'en ai peur, pour réjouir le Bon Dieu. »

Dès que le malade aperçut le prêtre, de sa voix affaiblie mais avec une grande énergie morale, il lui parla de la sorte :

« Je vous ai un peu fait venir, M. le curé, parce que j'ai pensé que vous avez une grande habitude de voir des malades et vous saurez en conséquence me dire si vous croyez que je suis pour mourir cette nuit comme je l'ai entendu annoncer par une voisine, bien qu'elle parlât tout bas à ma femme. »

Le curé pensa d'abord que notre homme voulait avoir une consultation gratuite mais il ne s'arrêta pas à cette idée et il répliqua :

« Un miracle est toujours possible à Dieu et, je le vois bien, vous en êtes la preuve puisqu'il en a déjà fait un des plus extraordinaires en votre faveur en vous inspirant l'idée de m'appeler ici, à vous qui êtes connu pour vos opinions rouges, parmi les rouges, à vous qui êtes, si je ne m'abuse, vice-président de deux ou trois cercles de la Libre Pensée bourtoulaignoise.

— Parlons peu mais bien, proféra le malade de sa voix éteinte : croyez-vous, monsieur le curé, en votre âme et conscience, que je doive mourir cette nuit ?

— Le mieux portant d'entre nous, fit le curé, est exposé à la mort soudaine ; la mort est un larron de nuit qui entre à pas silencieux dans les demeures ; lequel de nous en s'endormant est sûr de se réveiller vivant ? Je vous engage donc, mon ami, à user de mon ministère puisque vous l'avez réclamé ; allons, dites-moi donc sans fausse honte vos péchés petits et gros.

— Monsieur le curé, dit le malade, têtue, je me confesserai le moment venu car tel que vous me voyez, et quoique je porte



volontiers encore le poêle rouge aux enterrements, j'ai toujours aimé votre sainte religion et désiré le Paradis et redouté le feu de l'enfer.

— Dieu soit loué ! Ce que j'entends me remplit de surprise et de joie. Confessez-vous.

— Dieu est au Ciel et nous sommes ici-bas, répliqua le mourant et puisse-t-il me tirer d'embarras. Monsieur le curé, vous ne m'avez pas répondu : dois-je à votre appréciation mourir cette nuit ?

— Je n'en sais rien mais bien vite faites un acte de contrition sincère, monsieur, il est toujours bon de se mettre en état de comparaître devant le souverain juge. Je vous donnerai l'absolution et vous n'en auriez aucun dommage, dussiez-vous vivre cent ans encore ; on n'a jamais entendu qu'une bonne absolution, qui est comme la guérison de l'âme, ait jamais nui à la santé du corps. »

Mais l'autre répétait toujours :

« Croyez-vous, en fin de compte, monsieur le curé, que je doive guérir demain ou mourir cette nuit ?

— Et comment le saurai-je ? dit le prêtre. Mais qu'importe : confessez-vous par précaution ; confessez-vous d'abord et guérissez ensuite, c'est la double grâce que je vous souhaite. Ainsi soit-il.

— Je sais bien qu'*ainsi soit-il* est loin d'être un nigaud, soupira le malade, mais c'est égal, monsieur le curé, je ne me confesserai que si je dois mourir cette nuit.

— Et pourquoi cet entêtement ? dit le curé.

— Et pourquoi me forcer à vous en donner explication, monsieur le curé ? et comment ne le comprenez-vous de vous-même sans qu'on vous l'explique ? Si je suis sûr de mourir cette nuit, vite j'entends me confesser afin de pouvoir paraître avec une conscience pure devant mon Créateur qui est là-haut et dans

lequel j'ai foi, comme je vous le répète... mais si je dois guérir, alors je remettrai cette confession à une autre fois — vu que, réfléchissez un peu, si après m'être confessé, je faisais la faute de guérir, plus jamais plus de ma sainte vie, pauvre de moi ! je ne pourrai aller au cercle de Bourtoulaigne ! »

Pastouré étendit le bras, ferma son poing et releva le pouce, bien roide. Il y eut un éclat de rire puis un long silence que rompit maître Pin :

« J'ai vu voler des cigales, dit-il, sentencieusement, des sauterelles, des darnagas, des moineaux, des aigles et même des hommes en ballon — mais d'âme jamais, jamais je n'ai vu voler d'âme. Votre libre-penseur manquait de réflexion. Mais en attendant qu'on meure, il faut bien vivre, dit maître Pin... Encore un coup de mon vieux rhum.

— M. Cabissol, mon cher Maurin, dit Jean d'Auriol à Maurin, me parle souvent de vous, et il avait depuis quelque temps l'envie 1° de vous connaître, 2° de savoir dans quelle circonstance vous avez lié amitié avec M. Pastouré dont la réputation de chasseur égale la vôtre.

— Il n'y a qu'un Maurin, grogna Parlo-Soulet. »

« Voici, dit Maurin ; quand je revins du service — on m'avait envoyé dans la Marine, — je dus, pour vivre, aller en journée comme travailleur de terre. On m'employa à arracher des oliviers ; il fallait caver tout autour de la rabasse (bloc formé par les racines) puis, pour l'extirper, jouer du pic. J'étais à mes pièces, c'est-à-dire que j'avais « tant » par olivier arraché ; plus j'en arrachais plus je gagnais et la mère à la maison avait besoin d'argent. Alors, pour ne pas perdre de temps et aussi pour m'exciter au travail, je renonçais à m'asseoir aux heures des repas, c'est-à-dire à me reposer en mangeant ; je n'avais que

du pain, une bouteille d'eau. Lorsqu'approchait l'heure du déjeuner ou celle du dîner, je mettais toutes ces bonnes choses à terre, devant moi, à une distance convenable, et je me pensais : Maurin, mon ami, quand tu auras défoncé tout l'espace de terrain qui te sépare de ta nourriture, alors, seulement, tu auras le droit d'en goûter. J'y arrivais par instants et alors, à belles dents, je mangeais une grosse bouchée ; et je buvais une grosse gorgée ; et aussitôt, ayant un tout petit peu trompé ma soif et ma faim, je posais encore à trois ou à cinq pas devant moi, mon boire et mon manger ; c'était de nouveau le but à atteindre par mon travail ; il fallait que je me gagne ainsi une à une chaque gorgée et chaque bouchée, et j'étais jeune et j'avais un appétit de loup, mon homme !

— C'était du courage, dit maître Pin émerveillé.

— Un jour il arriva qu'un particulier inconnu, très grand et déjà un peu ventru, de loin se mît, pour que moi je l'aie vu, à examiner tous mes mouvements ; puis il s'approcha dans un des instants où je prenais ma satisfaction et il me dit, en avançant sa main fermée, le pouce en l'air : "Bràvo, mon homme ! des mâtins comme toi on n'en voit plus guère. Tu serais un gaillard à démolir tout Paris à coups de bêche, s'il t'en prenait fantaisie, et il faut que tu me paraisses un rude artiste pour que tu me donnes envie de te parler, à moi qui ne te connais pas et qui volontiers ne parle à personne qu'à moi-même, à condition encore que je sois seul." Cet inconnu, c'était Pastouré que voici.

— Alors, me dit-il, puisque tu sembles avoir besoin de gagner ta vie, je te raconterai, si tu le veux, comment, avec un permis de chasse, on peut se faire des récréations qui « rapportent ». Il y a, dans les Maures, en gibier de toute sorte, pour un travailleur de volonté et d'adresse, de quoi « lever la vie ».

— Si vous repassez par ici, lui dis-je, quand ma journée sera finie, nous causerons de cela. Merci à vous en attendant.

— Il partit et revint et quand mon dernier olivier fut arraché, nous fîmes dans les Maures, justement près d'ici, notre première battue au sanglier. Elle fut heureuse. Nous tirâmes un gros solitaire. Et voilà. Pastouré et moi, depuis ce temps, nous fîmes une paire d'amis et je crois bien qu'ainsi nous irons, la main dans la main, jusqu'au bout du chemin qu'on a à faire en ce monde. »

Sur ces derniers mots il se fit un silence où tous sentirent leur émotion.

Le personnage aux airs importants qui présidait la table des « étrangers » profita de cette minute pour appeler d'une voix autoritaire : « Patron ! »

Maître Pin, se retournant sur sa chaise, dit :

« Qu'est-ce que c'est que vous voulez ? »

— Nous voulons payer. Combien ?

— C'est vingt francs, dit Pin. »

L'étranger lui tendit un billet de cent francs.

Pin sortit, revint, et lui rapporta aussitôt quatre louis proprement étalés sur une assiette.

« Je ne paie pas pour moi seul, mais aussi pour mes trois amis, dit le monsieur important. Vous me rendez en trop quatre pièces de vingt francs. »

Pin, stupéfait, eut un mouvement de recul :

« Et alors, dit-il vraiment vous avez cru que je vous demandais vingt francs par tête ? »

— Et ce n'est pas cher, dit l'autre, car votre dîner était de tout premier ordre. Je m'y connais : j'ai débuté à Nice comme chef cuisinier du *Splendide Hôtel des rois d'Amérique*, dont je devins le patron un peu plus tard et que j'ai quitté, depuis trois mois, après fortune faite. Votre dîner vaut vingt francs par tête, je suis du métier, je m'y connais. »

Pin avait repris son sang-froid : « Monsieur, dit-il, mon dîner vaut cinq francs par tête, pas un sou de plus : trois francs plus cher que vos dîners ordinaires. Ah ! Vous avez fait fortune dans le métier ! ça ne m'étonne pas puisque vous estimez vingt francs ce qui en vaut cinq. Voici donc vos quatre pièces. Je ne suis pas un voleur de votre espèce, mōssieur. »

Tandis que le noble ex-patron du *Splendid Hôtel des rois d'Amérique* avait un haut-le-corps, maître Pin, d'un geste de brusque satisfaction, fit tourner sur ses cheveux blancs sa casquette dont il aplatit la visière sur son oreille gauche.

Les deux tables vibrèrent sous le coup de poing joyeux de tous les assistants.

« Vous êtes un type, dit avec bonne humeur et non sans esprit l'ex-patron du *Splendid Hôtel des rois d'Amérique*. Avec vous je vois bien qu'il faut à tout moment ou se fâcher ou rire.

— Et moi, monsieur, dit Pin, je vois que vous savez entendre vos vérités, ce qui n'est pas donné à tout le monde. Ça vaut un pourboire et vous l'aurez. »

Il alla prendre la bouteille de vieux rhum.

« Vous louchiez vers cette liqueur depuis un moment, dit-il, parce que vous m'aviez entendu dire qu'on devait en arroser mon tombeau (le plus tard possible). Eh bien, puisqu'il était dit que, vivant, j'en connaîtrais le goût, préparez tous vos verres. »

Tous les petits gobelets se levèrent au bout des bras haut tendus... Un hurrah formidable fit trembler les vitres : « Vive maître Pin ! »

« Vive Maurin des Maures ! dit modestement maître Pin et vive Jean d'Auriol, qui a parlé de moi dans son livre, et à qui je dois une gloire qui ne périra plus. À ta santé, Pastouré, que nous sommes immortels — ce qui nous est bien égal... »

Après divers autres propos joyeux, les amis se séparèrent.

Au moment du départ, Maurin et Pastouré firent à Pin de tels compliments sur le salmis de tourterelle et d'écureuil que Pin finit par comprendre qu'ils avaient pénétré la supercherie. Il comprit également qu'ils voulaient le tromper en lui laissant croire qu'ils en étaient dupes ; c'est pourquoi, voulant lui avoir *la belle*, il ne leur dit point qu'il les devinait — ce qu'ils comprirent parfaitement de leur côté, sans le dire, en sorte qu'on ne saura jamais si Pin, cette fois-là, a trompé Maurin ou si Maurin a trompé Pin.

### Léopold Reymonenq, *Parlo-Soulet*

Victor-Michel Reymonenq, un boulanger originaire de La Roquebrussanne où sa famille était établie depuis de nombreuses générations, ayant épousé Marie-Victoire Fort, née à Bormes — aujourd'hui Bormes-les-Mimosas, — se fixa dans ce petit village.

Leur fils Trophime naquit à Bormes le 7 nivôse an X [28 décembre 1801]. Boulanger comme son père, il épousa à Bormes le 31 janvier 1831 la très jeune Théodor Fournier mais celle-ci mourut le 29 octobre 1834. Il se mit alors en ménage avec Marie-Justine-Véronique Porte qui lui donna quatre fils avant qu'il ne l'épouse le 25 janvier 1847 : ils eurent au total sept fils, dont deux décédés en bas âge, et une fille. Trophime mourut à Bormes le 2 novembre 1878 après y avoir été boulanger, agriculteur, meunier à farine et épicier.

Leur fils Léopold Reymonenq naquit à Bormes le 22 avril 1840. Le 1<sup>er</sup> juillet 1867 il y épousa Marie Michel, née à Bormes le 28 novembre 1849 dans une famille d'agriculteurs. Le couple resta sans enfants et, dans les recensements quinquennaux de la population de 1871 à 1906, Léopold et son épouse sont mentionnés comme bouchonniers. Léopold mourut à Bormes le 22 janvier 1908 : c'est ce Léopold Reymonenq qui fournit à Jean Aicard le modèle de son Parlo-Soulet.

Léopold Reymonenq connut une petite heure de gloire — posthume — le samedi 15 octobre 1910, à l'occasion de la fête donnée par la municipalité et la population borméennes à Jean Aicard. À l'issue du banquet, les convives se rendirent au cimetière : « Il est parlé de “Parlo-Soulet” — le bon Reymonenq — qui dort son dernier sommeil, là-bas, à l'ombre des eucalyptus. On va porter sur sa tombe une gerbe de fleurs. Et là, dans le silence, Jean Aicard raconte, au milieu de toute une foule recueillie et émue, la bonté de cet homme rustique.<sup>7</sup> » Jean Aicard y fit un petit discours :

« Mes chers amis de Bormes<sup>8</sup>,

« Notre ami Vigourel a eu aujourd'hui, une pensée particulièrement touchante, celle de vous amener devant la tombe de Reymonenq, que nous appelions familièrement « l'ainé ». Vigourel ce maire modèle qui administre depuis trente-trois ans son pays, avec habileté et amour, a souvent de bonnes idées parce que chez lui, les idées viennent du cœur. Il s'est rappelé que notre brave Reymonenq, qui fut un ami pour moi, a été une des figures auxquelles j'ai songé quand j'ai écrit ce livre que je vous remercie d'aimer, ce père de Maurin des Maures qui groupe autour de lui nos sympathies vivantes tout comme s'il était réel et vivant. Vivant, il l'est dans votre affection et il l'est parce qu'il est réel, ayant été composé par moi avec le souvenir que je porte partout de vos caractères de bonne humeur, de vos esprits loyaux et clairs, de vos chaudes générosités. Mon livre n'est pas une œuvre de fantaisie littéraire, c'est à proprement parler un acte d'amour pour ma grande petite patrie, pour

<sup>7</sup> *Le Petit Marseillais*, 3<sup>e</sup> année, n° 15458, mardi 18 octobre 1910, « Une Fête littéraire à Bormes », page 3, colonne 6.

<sup>8</sup> Archives municipales de Toulon, Fonds Jean Aicard, carton 1 S 43, agenda n° 7, page 65, coupure prélevée dans un périodique non nommé.

notre midi du Var. Mon cher Vigourel, votre Conseil municipal m'a nommé un jour citoyen de Bormes ; eh bien, si je n'ai pu habiter Bormes de mon vivant je compte bien que je l'habiterai pour toujours, à l'heure du dernier sommeil. Je vous le dis à tous avec une émotion profonde. Je deviendrai ainsi votre hôte un jour, près de vous tous qui m'avez aimé dès la première heure, près de vous dont la fidèle affection m'a soutenu et consolé dans tous les instants de ma vie. »

Léopold mena une existence obscure et laborieuse. Aujourd'hui encore, il est resté totalement inconnu...

### Michel Reynaud, *Rinal*

La vie du chirurgien de marine Michel Reynaud débuta d'une façon toute romanesque. On lit en effet, dans le registre des naissances de la commune de Toulon, année 1808, acte n° 925 :

Du premier octobre mil huit cent huit à 10 heures du matin.

Acte de naissance de Michel enfant trouvé ainsi qu'il conste par le procès verbal dont la teneur suit : cejourdhui premier octobre mil huit cent huit à dix heures du matin par devant nous Bessière adjoint à la Mairie de Toulon délégué par M<sup>r</sup> le Maire aux fonctions d'officier public de l'état civil est comparu S<sup>r</sup> Jacques Gaetan Cocorel, natif de S<sup>t</sup> Zacharie Dép<sup>t</sup> du Var, âgé de quarante six ans, portier à l'hospice civil du Saint Esprit de cette ville de Toulon lequel nous a déclaré que cejourdhui à deux heures du matin, il a trouvé dans la niche d'exposition un enfant mâle de naissance ayant sur sa tête un calotton de toile de coton [...], il avoit encore sur lui un billet dont la teneur suit et une médaille neuve en argent de forme ronde attachée à un ruban rose pâle ayant en gravure d'un côté un cœur sur deux

branches de laurier surmonté d'une couronne et de l'autre une M et une R en chiffre entrelacés, le billet est ainsi conçu et sans signature « je desire que le porteur de ce billet se nomme Michel, je le recommande aux soins charitables des Sœurs de la Sagesse et à la bienveillance des administrateurs. mon intention est de le retirer à l'instant que les circonstances me le permettront. je desire que cette médaille ne le quitte jamais. » [...].

[En note marginale :] Par acte reçu par l'officier public de l'état civil à Toulon sur le registre à ce destiné le quatorze septembre mil huit cent dix huit l'enfant dénommé en l'acte ci contre a été reconnu par le sieur Jean Michel Reynaud né à Toulon y domicilié professeur de seconde au collège de la dite ville. = Ainsi enregistré par moi Greffier du tribunal civil de Toulon dépositaire du présent registre, à la réquisition de M<sup>r</sup> le procureur du Roi, d'après une lettre à lui adressée par M<sup>r</sup> le maire de Toulon. A Toulon le dix neuf mars mil huit cent vingt neuf.

Nous ignorons quelle situation critique ou de détresse avait contraint un père à abandonner son enfant nouveau-né à la charité publique : la mère ne l'ayant pas reconnu et ayant disparu de la ville, il y a tout lieu de penser qu'elle ne souhaitait pas élever elle-même ce fils conçu hors mariage et probablement non désiré.

### *Jean-Michel Reynaud, père*

Jean-Michel Reynaud naquit à Toulon le 8 mai 1788, de Louis-Michel (1742-1805), maître tailleur d'habits, et d'Anne Laumard (1754-1824) son épouse. Sa biographie est connue principalement par l'important dossier F/17/21606 des Archives nationales.

Il fit ses premières études à l'école centrale du Var puis à l'école secondaire de Toulon et réussit le baccalauréat. Il est, par ailleurs, licencié et docteur ès lettres.

Ayant opté pour l'enseignement, il débuta sa carrière comme professeur de sixième et de cinquième à l'école secondaire de Toulon, du 1<sup>er</sup> mars 1806 au 11 octobre 1810 ; titulaire de la licence, il exerça les fonctions de régent de quatrième et de troisième au collège de Toulon du 11 octobre 1810 au 15 janvier 1811 puis de régent d'humanités du 15 janvier 1811 au 28 septembre 1818.

Le 14 septembre 1818, il reconnut son fils Michel et le prit avec lui. Le 2 octobre suivant, il épousa à Toulon Marie-Élisabeth Bertulus née à Toulon le 1<sup>er</sup> avril 1791<sup>9</sup>.

On le trouve ensuite professeur de seconde au collège royal d'Avignon du 28 septembre 1818 au 29 septembre 1819 ; professeur de quatrième au collège royal de Marseille du 29 septembre 1819 au 27 novembre 1821 puis chargé des fonctions de professeur de troisième du 27 novembre 1821 au 7 octobre 1823 ; professeur de seconde au collège royal de Douai du 7 octobre 1823 au 13 août 1824 ; professeur de rhétorique au collège royal de Grenoble du 13 août 1824 au 23 septembre 1829 ; professeur de rhétorique au collège royal de Marseille du 23 septembre 1829 au 18 septembre 1838.

Il poursuivit sa carrière à l'université comme chargé des fonctions de professeur de littérature française et doyen de la faculté des lettres de Lyon nouvellement rétablie, du 18 septembre 1838 au 27 août 1844.

Admis à faire valoir ses droits à la retraite, en raison de ses problèmes de santé — qu'un médecin décrit comme « irritation

<sup>9</sup> Le premier témoin de leur mariage fut Jacques André, le père d'Amédée et donc le grand-père de Jacqueline.



intestinale » — et de la maladie de son épouse, il obtint une pension avec jouissance du 28 août 1844. Il se retira alors à Marseille, 13 rue Fontange, où son épouse mourut le 10 novembre 1847. Lui-même finit sa vie dans cette même ville le 10 mars 1849. Il était chevalier de la Légion d'honneur.

### *Son fils, Michel Reynaud*

Jean-Michel Reynaud était un jeune professeur de sixième et de cinquième à l'école secondaire de Toulon lorsque son fils Michel vit le jour le 1<sup>er</sup> octobre 1808. Le rôle d'équipage de la *Poursuivante* mentionne que Michel est « fils de Jean et d'Henriette Müller ».

En septembre 1818, au moment de quitter Toulon pour rejoindre le collège royal d'Avignon, Jean-Michel reprit son fils avec lui : sous sa direction, le jeune garçon fit d'excellentes études secondaires, qu'il compléta probablement dans quelque université — il parlait notamment l'anglais, l'allemand, l'espagnol, l'italien, l'arabe et le grec — avant d'opter pour une carrière de chirurgien de la Marine qu'il poursuivit du 1<sup>er</sup> janvier 1834 au 10 septembre 1859. Alternant embarquements et postes à terre, il participa à l'expédition du Mexique (1838-1839), fit campagne en Océanie et le long des côtes occidentales d'Amérique (1847-1851). En 1854-1856, il participa à la guerre de Crimée. Revenu à Toulon en 1857, atteint d'une affection du tube intestinal contractée au Kamtchatka, il demanda à faire valoir ses droits à la retraite et y fut admis le 10 septembre 1859<sup>10</sup>. Il

<sup>10</sup> Pour plus de détails sur la carrière militaire de Michel Reynaud, voir l'intéressante notice biographique in BRISOU (Bernard), *Dictionnaire des médecins, chirurgiens et pharmaciens de la Marine*, Vincennes, Service historique de la Défense, 2010, in-8°, 873 pages ; notice dans laquelle j'ai puisé les quelques repères que j'indique ici.

se retira alors à La Crau (Var) où il mourut le 8 mai 1890, à cinq heures du matin, âgé de quatre-vingt-un ans.

Michel Reynaud était un ami d'Alexandre Mouttet et c'est par son truchement que Jean Aicard fit la connaissance du chirurgien, probablement à l'été 1865 car deux de ses poèmes ont été écrits à La Crau, près d'Hyères : « Aquarelle<sup>11</sup> », dédié à Vincent Courdouan et simplement daté « 1865 », et « Tristesse de Loubet<sup>12</sup> », achevé à Toulon fin octobre ou début novembre 1865 : *Loubet* était le chien de la famille de Tournemine, resté seul à La Crau, et qui se languissait de ses maîtres et de leurs enfants. Le jeune poète, qui venait de quitter le lycée de Nîmes après son année scolaire, était donc familier de La Crau. Il dédia un poème de son premier livre à son nouvel ami :

### **LIBERTÉ, ÉGALITÉ, FRATERNITÉ<sup>13</sup>.**

*À mon ami Michel Reynaud.*

Tout homme est prêtre.

Quand nous saurons bien tous que nous sommes des frères,  
Quand l'amour coulera dans le sang de nos cœurs ;  
Debout sur les engins des haines et des guerres,  
Quand vainqueurs et vaincus s'embrasseront, vainqueurs ;

<sup>11</sup> Ce poème se trouve, sous ce titre, dans le recueil manuscrit *À ma sœur*, page 26 et dans le recueil imprimé *Les Jeunes Croyances*, II<sup>e</sup> partie, VI, pages 52-53. — On le retrouve, sous le titre « Le long de la rivière », dans les recueils manuscrits *Flux et Reflux*, II, page 3, et *Aimer-Penser*.

<sup>12</sup> Ce poème se trouve dans les recueils manuscrits *Mes vers d'enfant*, pages 14-16, *Flux et Reflux*, VIII, page 13 et *Aimer-Penser*.

<sup>13</sup> AICARD (Jean), *Les Jeunes Croyances*, IV<sup>e</sup> partie, XVI, pages 129-131.



Quand, reniant le trône, un roi dira : « J'abdique !  
J'abdique les hauteurs... je dois régner d'en bas ! »  
Quand on aura compris la sainte République,  
Quand les peuples n'auront ni prêtres ni soldats !

Quand on ne verra plus sous les splendeurs célestes  
Le théâtre forain, l'auberge aux toits branlants ;  
Quand les forts et les grands n'auront plus sur leurs vestes  
Les tatouages d'or des bouffons ambulants !

Quand l'homme bénira Dieu, créateur des mondes,  
Ou dira : « Je ne puis monter jusqu'à la foi !  
Ô Dieu qui t'es voilé de ténèbres profondes,  
Laisse-moi seul ! je vais, sans plus songer à toi ! »

Quand les foules, bien haut par l'Esprit emportées,  
Jetteront dans l'oubli l'inutile douleur,  
Quand douteurs et croyants, et sublimes athées  
Éclairciront les nuits de l'esprit par le cœur !

Quand la science et l'art par leurs portes divines  
Montreront l'inconnu : la Vie ou le Néant !  
Quand tous les cœurs auront dans toutes les poitrines  
La régularité des flux de l'Océan !

Quand nous marcherons tous dans la même pensée,  
Cherchant un seul but, même en des chemins divers ;  
Quand vers ce but sera sans relâche fixée  
Toute la volonté ferme de l'Univers !

Alors viendra la Paix, la grande Nourricière !  
Alors plus de patrie ! un seul peuple de dieux !

L'Égalité luira vivante sur la terre !  
La Liberté vivra splendide sous les cieux !

Toulon, 20 septembre 1866.

Lorsqu'il résidait à Paris, Jean recevait des nouvelles de Michel Reynaud par Jules Clément<sup>14</sup>.

Leur amitié dura jusqu'à la mort du vieux chirurgien et ses amis prièrent Jean Aicard de faire le discours d'adieu sur la tombe :

Voici le magnifique discours qui a été prononcé hier matin à La Crau par M. Jean Aicard sur la tombe d'un savant inconnu, d'un véritable sage vénéré par toute la population. Ce discours a une portée tellement générale, déborde tellement le cadre de nos informations courantes, que nous croyons devoir le donner en première page. Et l'homme dont il est question était d'une élévation morale si hautement reconnue, qu'ayant à donner un titre à cette page, qui est une étude et un portrait, nous n'avons trouvé que celui-ci :

### UN JUSTE

Mes amis, messieurs,

Vous attendez de moi quelques paroles ; je les dirai ; c'est mon devoir strict.

J'ai à proclamer simplement, sur la tombe de M. Michel Reynaud, que votre pays vient de perdre un des hommes les plus obscurs et en même temps les plus distingués de France. Ces mots, qui jurent ensemble, caractérisent un des côtés saisissants de cette noble figure, à jamais chérie.

<sup>14</sup> Pour Jules Clément, voir *Aicardiana*, 2<sup>e</sup> série, n° 32, 31 décembre 2020, pages 159-230. — Michel Reynaud est cité dans les lettres des mercredi 22 mai 1872, mercredi 11 février 1874, jeudi 12 février 1874, jeudi 19 mars 1874, samedi 28 juin 1879.

M. Michel Reynaud, né en 1808, ancien médecin principal de la marine, retraits de bonne heure pour cause d'infirmités contractées au service, était le fils d'un remarquable professeur de rhétorique de Marseille, qui fut appelé à remplacer l'illustre historien Edgard Quinet à la Faculté des lettres de Lyon, dont il devint le doyen et où il fut remplacé à son tour par mon ami le poète Victor Laprade, de l'Académie française.

Le docteur Arlaud, ancien directeur du service de santé de la marine, est resté un de ses plus brillants et de ses plus reconnaissants élèves.

La carrière de M. Michel Reynaud comme médecin est simple et se résume d'un mot : il fit son devoir. Pendant la guerre de Crimée, il était de l'expédition malheureuse de Pétropolowski ; il fut de la campagne du Mexique. Ce n'est point l'historique de sa vie militaire que j'ai à faire ici, c'est l'éloge de son esprit subtil et puissant, l'esquisse de son caractère tout de tendresse et d'énergie.

Michel Reynaud était un savant. Il connaissait assez de langues pour goûter, dans le texte original, les principales beautés de huit ou dix littératures. C'était surtout un orientaliste passionné (l'arabisant M. Rat peut nous le dire) et, comme tel, il était instruit comme le sont peut-être en France une dizaine d'hommes tout au plus. Avec cela, nulle prétention ; — d'ambition aucune ; il n'a jamais rien désiré des joies vaines que donne la renommée. D'une modestie naïve, il se considérait comme l'éternel écolier de tout l'inconnu, et ne se trouvait aucun mérite d'avoir de si belles lumières sur tout ce qu'on peut savoir.

En même temps, d'esprit alerte, varié, toujours prêt à s'intéresser à autre chose qu'aux objets de ses hautes études, il regardait autant dans la vie que dans les livres. L'érudition qui souvent dessèche l'imagination, accapare tout le cerveau, enva-

hit et accable toute la mémoire, l'avait laissé toujours capable d'intérêt pour les choses bonnes, charmantes, et surtout généreuses de la vie autour de lui. Il savait regarder une fleur ou en amuser un petit enfant, en oubliant qu'elle avait un nom latin. Il interrogeait les jeunes hommes sur leurs projets, leur avenir ; il leur donnait avec bonne humeur le conseil sans pédanterie, celui qu'on se hâte de suivre, uniquement parce que le sourire, la grâce, l'indulgence du conseiller font trouver la « vertu » aimable...

Essentiellement Français, il savait rire. Rien de cosmopolite chez ce polyglotte, chez ce citoyen de l'univers qui se déclarait chauvin. Il avait la clarté, le charme, la brièveté avec la profondeur, et, rien qu'à l'entendre, on se prenait à regretter que ce traducteur de tant de chefs-d'œuvre ne voulut livrer au public aucun de ses travaux. Mais je l'ai dit, il était sans ambition, trop modeste, et il savait d'ailleurs rendre utiles aux autres, d'une façon toute directe, plus humaine en quelque sorte, celles de ses connaissances qui pouvaient avoir, dans la vie sociale, une application pratique : demandez en effet aux hommes mûrs, aux jeunes gens de la Crau, combien d'entre eux ont reçu de sa générosité un complément de haute instruction.

De ces fils de son intelligence, beaucoup sont ici qui le pleurent... Ils peuvent pleurer. Ils ne reverront plus cette figure de bonté au geste énergique ; ils n'entendront plus cette voix faite pour exprimer, avec les vigueurs du bon conseil, toutes les grâces de la tendresse et de la courtoise... Le meilleur, entre beaucoup d'hommes, nous a quittés. En vingt-cinq ans d'amitié filiale, je n'ai pas mémoire d'un mot de lui qui ne m'ait révélé la bienveillance pour tous, l'amour pour tous, le plus absolu. Si la bonté infinie d'un grand cœur donnait la gloire, nous proclamons que le plus obscur des hommes, celui-ci, serait le plus glorieux.

Reynaud aimait passionnément les pauvres. Quand le mendiant du grand chemin frappait à sa vitre, le vieux liseur des livres sacrés de toutes les races se levait, clopin-clopant, un peu courbé en ces derniers temps, et ne manquait jamais de donner, avec l'obole, la bonne parole familière, d'humanité sans orgueil, dont a soif le misérable.

S'il eût été riche, c'est à des pauvres qu'il eût légué sa fortune. L'injustice sociale le révoltait tellement que, en théorie, il était féroce dans ses jugements politiques, par pure humanité.

Il ne voyait point Marat d'un mauvais œil ; il en voulait beaucoup à Charlotte Corday, mais il se serait donné une entorse, comme l'évêque Myriel, pour ne pas faire de mal à une fourmi de son jardin... Ne me parlez pas de ces révolutionnaires : en mettant la main sur leur poitrine, on y sent battre des cœurs de Saint-Vincent-de-Paul.

On ne pouvait faire une visite à cet homme sans revenir accru et fortifié, dispos, prêt au travail, aux activités généreuses. Il rayonnait de lui du courage à vivre. Comment créait-il en nous cette force ? Elle venait simplement de sa puissance à s'intéresser aux autres... Il se donnait sans cesse, toujours, encore ; voilà son secret.

Michel Reynaud était, dans toute la force du terme, un matérialiste. Il ne croyait ni à l'existence de Dieu, ni à l'immortalité de l'âme. Il y a quelques jours à peine nous parlions encore ensemble de ces graves sujets. Nous n'étions pas tout à fait d'accord. Je ne suis pas de ceux qui croient, mais je ne puis m'empêcher d'espérer encore.

L'affirmation du néant nous paraît aussi hardie que l'autre. Ce n'est qu'une foi retournée. On ne sait rien... On peut s'attendre à tout, même à Dieu, comme dit à peu près Renan. Cette incertitude seule suffit à nous accabler, nous autres. Reynaud, lui, qui se croyait sûr du néant final, n'en était pas moins tranquille et souriant.

D'où vient donc que son enterrement est religieux ? Est-ce un mensonge posthume ? Quel intérêt a-t-il voulu respecter ? — Aucun, si ce n'est la foi des autres. Il n'a pas voulu que ses héritiers eussent le chagrin de ne pas voir, à son enterrement, les représentants de leur religion.

Mort, n'ayant plus rien à donner, il s'est donné lui-même par esprit de charité... L'Église n'ignorait pas qu'elle octroyait l'hommage de ses chants et de ses cérémonies à un athée avéré, mais l'Église, aujourd'hui, sait honorer partout, même chez ses adversaires, la probité impeccable, la sainteté, même philosophique. Elle sait être tolérante enfin, par un juste retour, envers ceux qui ont inventé la tolérance.

Aucune douleur physique n'a été épargnée à cet homme qui, depuis quarante ans, luttait avec la mort, sans cesser de travailler et de donner son cœur, sans cesser de sourire.

Cet athée est un juste. Si Dieu existe, il n'aura jamais le courage de le damner... Ne le pleurez donc plus, vous qui croyez en Dieu.

Et vous qui ne croyez pas, chargez-vous, mes amis, d'assurer l'immortalité de cette belle âme : vous le pouvez.

Il y a des pères de famille parmi ses amis ; il y a des instituteurs, des écrivains. Qu'ils interprètent cette vie et cette mort ; qu'ils disent comment la douleur de la chair et de la pensée est diminuée dans l'homme, — supprimée même, — dès qu'on pense aux autres. L'effort d'oubli de soi, dans l'intérêt d'autrui, a cette récompense soudaine : l'oubli (fût-il momentané), des pires douleurs qu'on souffre. L'idéal que nous créons, à force de s'exprimer et de se faire aimer, devient réalité, se fait chair, dans les hommes futurs, par l'éducation. Voilà l'évolution ; voilà Dieu peut être.

Une toute petite part des nobles qualités de cet homme-ci suffira à faire plus d'un brave citoyen, plus d'un vaillant. Ne lui

dites donc pas adieu. Ceux qui sont aimés vivent toujours. Nous ne laissons ici rien de lui. Ce qui fut lui, nous l'emportons, je l'emporte. Et moi qui le connais bien, je l'entends vous dire : « C'est assez, mes bons amis ; quittez le cimetière ; laissez la douleur, allez travailler, allez sourire, allez vivre ! »

Voilà ce qu'il vous dit. Je n'ajoute qu'un mot : Allez et multipliez son cœur <sup>15</sup> !

Ernest Lacoste, un poète ami de Jean Aicard, rencontra Michel Reynaud à La Crau quelques jours avant sa mort et cette visite lui inspira ce délicat sonnet :

MICHEL REYNAUD <sup>16</sup>

Hélas ! nous ne pouvons jouir sur cette terre  
De plaisir que ne vienne obscurcir un chagrin ;  
Chaque fruit a son ver, chaque joie a son frein ;  
Un serpent est caché sous l'eau qui désaltère.

Quand on est trop heureux, il faut savoir le taire,  
Ne pas lancer aux cieux son plus joyeux refrain,  
De crainte que le sort, inflexible, d'airain,  
Ne tranche ce bonheur d'un coup de cimeterre.

<sup>15</sup> Le discours de Jean Aicard sur la tombe de Michel Reynaud existe en plusieurs exemplaires. Aux archives municipales de Toulon, Fonds Jean Aicard, dans le carton 1 S 40 pièce n° 439, par exemple, il y a le manuscrit autographe de l'auteur, ébauche très travaillée et à la limite de la lisibilité, ainsi qu'une très belle mise au net d'une main inconnue mais avec des variantes. Je donne ici la version publiée dans *Le Petit Var*, 11<sup>e</sup> année, n° 3493, dimanche 11 mai 1890, page 1, colonne 1 et 2, qui m'a paru être la plus achevée.

<sup>16</sup> LACOSTE (Ernest), *Fleurs sauvages, sonnets*. Le sonnet cité est chiffré LVII. — Concernant Ernest Lacoste, voir sa biographie dans *Aicardiana*, 2<sup>e</sup> série, n° 11, 15 avril 2015, pages 145-150.

J'arrivais plein d'espoir au pays de l'azur,  
Le soleil était d'or et le ciel était pur,  
Me promettant, après tant de longues années,

De revoir un ami qui fut cher à mon cœur,  
De ranimer des fleurs plus qu'à demi fanées ;  
Je le trouve râlant sur un lit de douleur.

*La Crau, Avril 1890.*

### *Le docteur Rinal*

Jean Aicard s'est inspiré de Michel Reynaud pour créer le personnage de Rinal dans le roman *Maurin des Maures*.

### *Alexandre Vigourel, Cigalous*

Homme réservé, isolé dans son petit village de Bormes, Alexandre Vigourel reste aujourd'hui bien mal connu.

Les Vigourel sont originaires de l'Hérault et c'est Joseph-Benjamin, né à Ceyras (Hérault) en janvier 1789, qui vint s'établir à Bormes où il épousa le 2 novembre 1812 une jeune fille du village, Henriette Blanc. Libéré de ses obligations militaires, il se fit marchand d'étoffes. Son fils François-Victor-Étienne Vigourel (1813-1870), également marchand de tissus, marié à Bormes le 11 octobre 1836 avec Adèle Monier, eut au moins six enfants, dont Alexandre (1848-1911), qui sera pharmacien, maire de Bormes (1878-1911), conseiller général radical du canton de Collobrières (1879-1883, 1905-1911). Marié à Cogolin (Var) le 12 octobre 1874 avec Élisabeth Sénéquier, Alexandre eut une fille puis un fils décédé en très bas âge.

Né également en 1848, Alexandre Vigourel est donc un exact contemporain de Jean Aicard. Sa correspondance conservée

avec notre écrivain commence le 30 avril 1892 et il lui donne déjà du « Mon cher ami ». À partir de cette date, leur amitié continua jusqu'à la mort de Vigourel le 23 juillet 1911. Quelques événements plus marquants la ponctuent :

— aux fêtes de Bormes pour la triple inauguration de l'école communale, de l'hôtel de ville et d'une fontaine et d'un monument à la Révolution le dimanche 25 septembre 1892, Jean Aicard fut traité en invité d'honneur.

— les samedi 4 et dimanche 5 août 1894, Bormes organisa une fête populaire en l'honneur de Jean Aicard, au cours de laquelle le doyen du village, M. Calixte Michel lui offrit, au nom de la population : 1° la médaille commémorative coulée spécialement en bronze et réalisée par le sculpteur Louis-Oscar Roty (1846-1911) ; 2° les listes portant, enfermés dans un riche étui, les noms de tous les souscripteurs ; 3° un parchemin, véritable œuvre d'art, précieuse par la beauté des enluminures, portant le texte de la délibération du conseil municipal et du comité des fêtes.

— lorsque Vigourel fut nommé chevalier de la Légion d'honneur par décret du 1<sup>er</sup> août 1901 rendu sur le rapport du ministre de l'Intérieur, c'est Jean Aicard qui vint lui remettre ses insignes à Bormes le samedi 19 octobre suivant.

— Alexandre Vigourel participa à la grande fête organisée à La Garde le dimanche 23 mai 1909 après l'élection de notre écrivain à l'Académie française et lui apporta le salut de son petit village :

Poète aimé,

On m'a dit récemment entre deux trains : le 23 mai nous fêtons Jean Aicard, et me voilà au rendez-vous pour vous fêter, moi aussi.

J'aurais voulu vous apporter la musique de nos kilomètres de bois de pins chantant ensemble le parfum de nos kaïleles, le

jaune étincelant de nos argilas. Hélas ! tout cela n'est pas transportable, car tout cela, c'est l'âme même du royaume de Maurin.

Mais je vous apporte de nos montagnes l'affection jamais diminuée de ses habitants, et c'est en leur nom et au mien que je viens vous dire : « En vous admettant dans son sein, l'Académie française n'a pas seulement honoré la Provence entière, mais s'est honorée elle-même. »

Vous êtes certainement le poète qui divinise tout ce qu'il chante, mais vous êtes aussi le cœur qui pleure sur tout ce qui souffre, et c'est pour cela que le peuple de Provence vous aime et crie avec moi : « Longue vie et bonheur au poète aimé. <sup>17</sup> »

Le dimanche 15 mai 1910, Bormes offrit un banquet à Jean Aicard et Vigourel le salua de ce joli compliment :

« Mon cher Jean Aicard <sup>18</sup>,

« On nous a dit dimanche dernier tout ce que votre œuvre pouvait inspirer de beau et de bien : Gaspard des Maures et Maurin de Besse se sont faits vis-à-vis pendant toute la journée depuis le serrement de main de la bienvenue jusqu'au dernier pas de la farandole de l'adieu. Je ne peux pas et je ne veux pas, moi, dissenter longuement sur l'art, personne aimable certes, mais assise un peu trop haute, mais je parlerai un peu de vous : je veux dire qu'ici l'on vous aime depuis toujours, que vous avez conquis les cœurs dans les soirées d'éducation populaire où, d'une voix vibrante, vous saviez si bien élever l'âme popu-

<sup>17</sup> *Le Petit Var*, 30<sup>e</sup> année, n° 10430, lundi 24 mai 1909, « En l'honneur de Jean Aicard », page 1, colonne 6.

<sup>18</sup> Extrait d'un périodique non identifié dont les coupures sont conservées aux Archives municipales de Toulon, Fonds Jean Aicard, carton 1 S 43, agenda n° 7, pages 63-65.



laire pour lui faire connaître les fines joies du Beau, que vous avez pour vous l'affectueuse sympathie de tous nos paysans, chasseurs enragés qui savent que, malgré votre fusil dernier modèle, votre carnier dentelé et ajouré comme une mantille espagnole, votre chien de race noble, votre chapeau de brigand et votre permis de chasse scrupuleusement renouvelé chaque année, vous n'êtes pas le destructeur de gibier qui oblige à la jalousie et qu'après tout il reste encore quelque chose pour les confrères en percussion centrale. Ils savent, mes compatriotes, que vous êtes surtout le rêveur indulgent pour les bêtes de la forêt, s'extasiant devant le vol souple d'une bécasse au point d'oublier de l'ajuster et que maintes fois, devant une compagnie de perdreaux, vous avez oublié votre fusil parce que vous pensiez trop à la perdrix. Et c'est cette sensibilité toujours en éveil, cette bonté jamais lassée qui fait qu'à votre venue la joie s'épanouit au front de tous, que les drapeaux sortent de leurs gaines et que les mâts s'enguirlandent. »

Alexandre Vigourel étant décédé à Marseille le 23 juillet 1911, Jean Aicard se rendit à Bormes pour accompagner son ami à sa dernière demeure.

Alexandre Vigourel a été magnifiquement évoqué par Dominique Durandy au banquet de Bormes le dimanche 15 mai 1910 :

— Tenez... voilà M. Sigalous.

Et, du geste, il désignait le maire de Bormes, M. Vigourel, qui présidait la fête. C'est, en effet, cet excellent homme, pharmacien de son état, qui, sous le nom de Sigalous, se mêle, comme une heureuse Providence, aux aventures parfois dangereuses de Maurin des Maures. Au physique, c'est bien « l'homme de taille moyenne, à la barbe et aux cheveux gris, l'air énergique et bon, l'œil franc sous des lunettes étincelantes », dont parle

le poète et il est très possible qu'il soit en effet « idéaliste inconscient et incorrigible, épris de justice et de bonté ». En tout cas, le maire de Bormes est l'homme qu'il faut pour présider aux destinées de cette petite ville « perchée dans un ceux de la montagne d'où elle domine le Lavandou et la mer ». Il a l'*assent* du terroir — un *assent* magnifique — cette familiarité amusante des gens du Var qui vous mettent à l'aise en un rien de temps, et il galège avec une verve rendue piquante par un air de pince-sans-rire ! Comme on se mettait à table pour le banquet, il se leva soudain. On aurait cru qu'il allait dire le *Benedicité* ! Prenant un petit morceau de pain de la main droite, il le présenta aux convives qui le regardaient faire avec quelque surprise, puis il dit avec solennité : « Petit morceau de pain, c'est par toi que je commence... donc, place-toi bien, car... tu seras nettoyé ! » Puis, il se rassit, sans que son visage eût rien perdu de son impassibilité magnifique ! Ce petit « hors-d'œuvre » eut un juste succès d'hilarité !

Ce bon M. Vigourel a, naturellement, dans son sac une quantité d'histoires drôles ou savoureuses et il se vante d'en avoir largement fourni son ami Jean Aicard. À ce qu'il assure, l'aventure du chien enragé qu'on chasse de commune en commune est de son cru. D'ailleurs, il trouve tout naturel qu'un maire, ménager de ses finances, se soucie peu de capturer un chien enragé sur le territoire qu'il administre ? Des frais, des ennuis, des formalités administratives ! À quoi bon s'embarrasser de tout cela ! Vite, on pousse la bête vers la commune voisine, et c'est à celle-ci qu'il appartient de se débrouiller.

— Tenez, observe-t-il, c'est comme lorsqu'un bâtiment fait naufrage sur *notre* rivage, vous croyez que c'est juste ce qui se passe ?... S'il vient à terre un peu de rhum ou de cognac, vite l'administration se le réclame... Mais s'il arrive un macchabée, alors on va trouver le maire et on lui dit : « Ça c'est pour vous, prenez-le, vous, et faites-le enterrer aux frais de la commune ! »



— Et ça vous coûte ? ai-je demandé.

— Cinquante francs pièce, monsieur ! Alors savez-vous ce que je fais ?

Ici, le maire de Bormes prend un air de confiance et, à mi-voix, il explique :

— Moi, quand je vois un macchabée qui s'approche de *notre* rivage, je le remets dans le courant et je lui dis : « Allez donc un peu plus loin, s'il vous plaît... vers Saint-Raphaël !... »

Voilà l'homme ! C'est bien le Sigalous du roman. On le reconnaîtrait rien qu'à l'entendre parler. Galège-t-il ou parle-t-il sérieusement ? On ne sait trop, car, lorsqu'il « conte », pas un muscle ne tressaille dans sa figure placide. Au demeurant, il est serviable, zélé, le cœur sur la main, offrant l'apéritif avec générosité et vantant en connaisseur le « fenouillet » et « l'apéritif provençal ». Et quand Jean Aicard s'avise de discourir sur la place de Bormes et de remercier ses amis rassemblés pour l'acclamer, M. Vigourel le couve de l'œil comme un frère bien-aimé et approuve chaleureusement<sup>19</sup>.

## BIBLIOGRAPHIE

AICARD (Jean), *À ma sœur*, archives municipales de Toulon, Fonds Jean Aicard, carton 1 S 38, paquet de feuilles non reliées qui constitue une tentative de recueil faite en 1866.

AICARD (Jean), *Aimer-Penser*, archives municipales de Toulon, Fonds Jean Aicard, carton 1 S 32 ; beau registre non folioté,

<sup>19</sup> *Le Figaro*, supplément littéraire du dimanche, 6<sup>e</sup> année (Nouv. série), n° 21, samedi 21 mai 1910, « Au pays de Maurin des Maures », page 3, colonne 1.

composé pour Jacqueline avec des poèmes des années 1864-1870 parfaitement mis au net.

AICARD (Jean), *Flux et Reflux*, archives municipales de Toulon, Fonds Jean Aicard, carton 1 S 32, cahier 224, 180 pages ; beau registre folioté, regroupant quatre-vingt-huit poèmes composés en 1865 et 1866, joliment mis au net.

AICARD (Jean), *Mes vers d'enfant*, archives municipales de Toulon, Fonds Jean Aicard, carton 1 S 34, cahier d'écolier de 64 pages ; l'auteur y a copié, dans un ordre essentiellement chronologique, des poèmes et articles publiés jusqu'en 1879.

AICARD (Jean), *Les Jeunes Croyances*, Paris, Alphonse Lemerre éditeur, mi-mai 1867, in-18, 146 pages.

LACOSTE (Ernest), *Fleurs sauvages, sonnets*, Hyères, imprimerie Arène, 1903, in-16, non paginé, sonnet liminaire de Jean Aicard.

## JEAN AICARD CHANSONNIER PROVENÇAL

Les romans de *Maurin des Maures* ont inspiré quelques artistes et notamment, en 1912, les organisateurs du carnaval de Toulon.

### *La Marche des amis de Maurin des Maures*

#### *Le carnaval*

Dans le calendrier liturgique, les fêtes de Noël — qui en Provence s'achèvent avec la Chandeleur le 2 février — sont séparées des fêtes pascales par le carême, longue période de pénitence de quarante-six jours, s'étendant du mercredi des Cendres au Samedi Saint, pendant laquelle l'Église proscrivait toutes les réjouissances. Jusqu'à la fin du Second Empire, quand le catholicisme était religion d'État, les autorités civiles imposaient également diverses restrictions, notamment pendant la Semaine sainte précédant le dimanche de Pâques. Et l'usage perdura sous la III<sup>e</sup> République, pour les chrétiens et les gens « bien-pensants », d'éviter toute manifestation de liesse trop tapageuse durant le temps du carême.

La tradition avait donc été établie d'organiser des festivités, soit avant le carême, soit à la Mi-Carême où les divertissements étaient autorisés pendant une journée.

La municipalité toulonnaise ayant souhaité pour l'année 1912 un carnaval magnifique, digne de ceux qui se faisaient dans les villes voisines, un comité spécialement créé fit appel à toutes les bonnes volontés, ouvrit une souscription et proposa à la population un programme certes fort classique mais riche de nombreuses distractions et dont le clou était un char monumental construit par les entrepreneurs Dugand et Blanc fils sur une maquette de René Darbon<sup>1</sup> et portant un Maurin des Maures chevauchant l'âne de Gonfaron aux ailes largement éploées.

Le comité d'organisation ne ménagea ni sa peine ni sa bourse : les festivités furent particulièrement réussies et la ville connut une grande liesse pendant quatre jours, du samedi 17 au mardi 20 février 1912.

Le samedi soir, le carnaval débuta en soirée par une retraite aux flambeaux qui, partie de la gare du chemin de fer, fit un tour de la ville jusqu'à la place de la Liberté : le char de Maurin, escorté par la foule et plusieurs musiques militaires, y fut installé en grande pompe.

Le lendemain, dimanche, un corso anima le boulevard de Strasbourg, livré aux chars, voitures automobiles et hippomobiles décorées et à des groupes travestis qui se livrèrent à une fantastique bataille de confettis avec les spectateurs massés sur le parcours. Et la journée se termina à l'*Eden-Cirque* où un bal masqué avait été préparé.

Le lundi 19 les enfants eurent leur propre fête à l'*Eldorado-Cirque*. Le soir, le Grand-Théâtre offrit un magnifique bal paré, masqué et travesti avec grand orchestre.

Enfin, le mardi, second corso, sur le cours Lafayette : le char de Maurin fit de nouveau le tour de la ville, escorté par plusieurs

<sup>1</sup> René-Jules-Maurice-Michel Darbon, né à Albi (Tarn) le 16 juillet 1883, décédé à Toulon le 22 avril 1922 des suites d'une maladie contractée pendant la guerre, artiste peintre, professeur à l'école municipale de dessin.

musiques et une joyeuse compagnie. Le soir cette effigie fut embrasée sur la place de la Liberté au milieu des réjouissances populaires.

D'après *Le Journal du Var*, toutes ces manifestations se déroulèrent au son d'une marche officielle du carnaval, créée par le maestro Félix Corbeau, chef d'orchestre du *Casino*, intitulée *Angèle*<sup>2</sup> et dont la partition avait été distribuée à toutes les sociétés musicales.

### La Marche

*Les Annales* annoncèrent également, mais trop tardivement, une *Chanson des Amis de Maurin des Maures*<sup>3</sup>.

Aux *Lauriers-Roses*, un portefeuille contenant tout un paquet de partitions manuscrites inédites propose, pour cette chanson, deux mélodies de même esprit — *tempo di marcia* — et très simples.

L'une, sous le titre *Les Amis de Maurin des Maures, Chanson*, précise « Paroles & Musique de Jean d'Auriol », ce qui ferait de Jean Aicard l'auteur du poème et le compositeur de l'air :

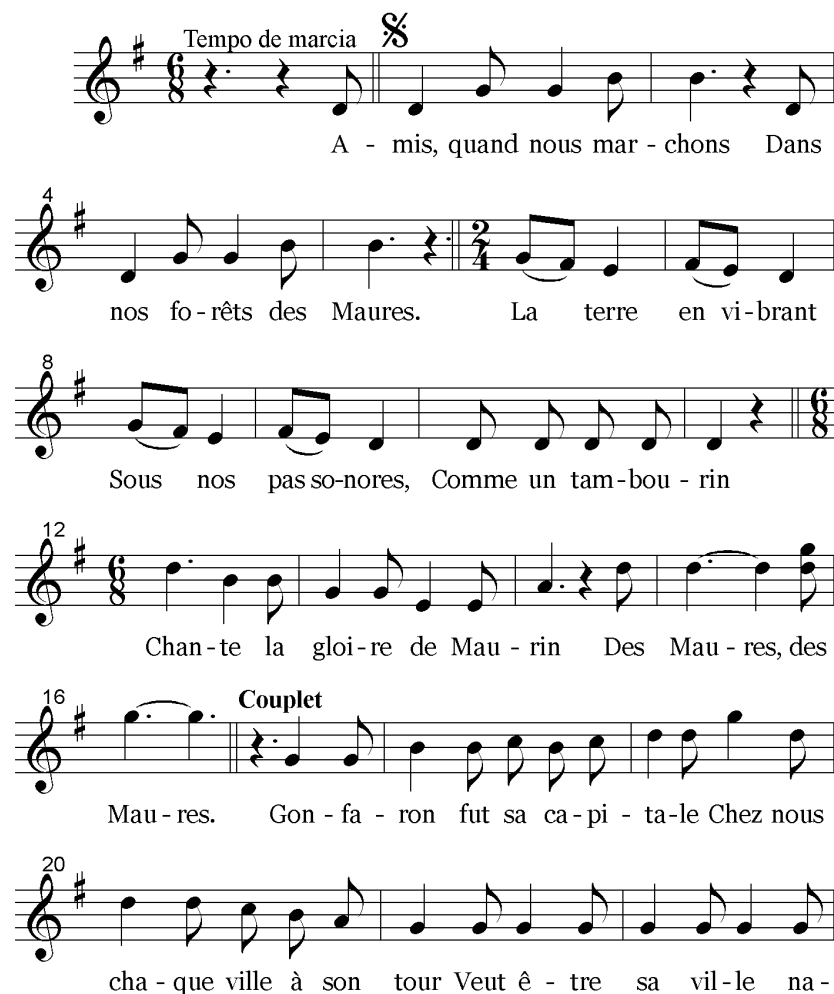
<sup>2</sup> *Angèle ! Angèle ! chansonnette comique*, paroles de Martial Verdellat, musique de Félix Corbeau, Paris, Gustave Siéver éditeur, 1913, in-folio, 6 pages ; partition chant et piano, cotation G.3456.s. — Félix Corbeau est né le 29 novembre 1867 à Haguenau (Bas-Rhin) où son père était boucher. Il est signalé à Toulon à partir de 1905 comme chef de l'orchestre du *Casino*, établissement très prospère du boulevard de Strasbourg à la Belle Époque. Officier d'académie (1908), officier de l'instruction publique (1913). Comme compositeur il a laissé une œuvre très importante : le catalogue général de la Bibliothèque nationale de France recense plus de cent quarante pièces publiées, essentiellement dans le genre de la chanson ou de la chansonnette — comique, satirique, grivoise, militaire, patriotique, « gommeuse », excentrique. On trouve également quelques œuvres pour le piano ou l'orchestre. Félix Corbeau est décédé à Toulon le 11 décembre 1918.

<sup>3</sup> *Les Annales politiques et littéraires*, 30<sup>e</sup> année, n° 1495, dimanche 18 février 1912, pages 153-154.

## Refrain

Amis, quand nous marchons dans la forêt des Maures  
La terre en vibrant sous nos pas sonores  
Comme un tambourin  
Chante la gloire de Maurin  
De Maurin des Maures

Tempo de marcia 



A - mis, quand nous mar - chons Dans  
nos fo - rêts des Maures. La terre en vi-brant  
Sous nos pas so-nores, Comme un tam-bou - rin  
Chan-te la gloi-re de Mau - rin Des Mau-res, des  
Couplet  
Mau-res. Gon - fa - ron fut sa ca-pi - ta-le Chez nous  
cha - que ville à son tour Veut ê - tre sa vil-le na -

Gonfaron fut sa capitale ;  
Chez nous, chaque ville, à son tour,  
Se prétend sa ville natale :  
C'est partout qu'il a vu le jour.

Maurin fatiguait à la course  
Les gendarmes, ses bons amis,  
Puis, saoul d'air libre et d'eau de source,  
Il leur criait : « Z'ai le permis ! »

Son carnier, grand comme deux malles,  
Portait, comme outils de travail,  
Du pain, du sel, du plomb, des balles,  
Un oignon et vingt têtes d'ail !

Maurin des Maures, dit l'histoire,  
Dévotement s'agenouillait  
Comme un ermite, avant de boire  
Les gouttes d'or du « fenouillet ».

Roi des chasses, roi des bravades,  
Il affrontait tous les puissants...  
Tous les gueux sont ses camarades ;  
Ses amis sont les innocents.

Il disait : « Tout pour la justice !  
Mais, si c'est un rêve de fou,

23 



ta - le C'est par - tout qu'il a vu le jour. A -

Ze suis d'Auriol ! ze je m'en fice !  
Ze suis d'Auriol... avant tout ! »

L'autre, *Chanson des Amis de Maurin des Maures*, indique :  
« Paroles de Jean d'Auriol. Musique de Parlo-Soulet » :

**Chanson des Amis de Maurin des Maures**

Tempo di Marcia

A - mis, quand nous mar - chons dans la fo - rêt  
des Mau - res, La ter - re en vi - brant  
sous nos pas so - no - res Comme un tam - bou - rin  
Chan - te la gloi - re de Mau - rin des  
Mau - res des Mau - res  
res. Gon - fa - ron  
fut sa ca - pi - ta - le Chez nous cha - que ville à son  
tour, Se pré - tend sa vil - le na - ta - le:  
C'est par - tout qu'il a vu le jour. A -

**La Marche (musique de Henri Simil)**

À défaut d'avoir été jouée au carnaval toulonnais, cette *Marche des Amis de Maurin des Maures* anima la fête donnée à Draguignan le 5 avril 1914 en l'honneur de Jean Aicard, sur une musique, — mélodie avec accompagnement de piano, — composée par le Nîmois Henri Simil (pages 342-343).

La famille Simil est originaire de Lunel (Hérault) où Charles-Auguste Simil, grand-père d'Henri, vécut jusqu'à sa mort le 3 septembre 1866.

Louis Simil, né en 1822, le père d'Henri, commença ses études artistiques à l'école publique de dessin de Nîmes et y remporta en 1838 le premier prix de modèle vivant. Il travailla au dessin de fabrique jusqu'en 1842 tout en apprenant la peinture avec Numa Boucoiran et se forma ensuite à Paris, aux Beaux-Arts, sous la direction d'Ingres. En 1852-1853, il séjourna chez le bey de Tunis qui lui fit faire des portraits de toute la cour.

Son fils Henri, né à Nîmes le 21 juin 1872, s'adonna à l'art musical : il produisit une petite œuvre, citée *passim*, dont il fit imprimer quelques mélodies. Il mourut à Arles (Bouches-du-Rhône) le 27 août 1959.

La *Marche* a été orchestrée en 1914 par Alcide Marcou (1853-1926), un ancien chef de musique militaire. Retraité en mars 1895, il résida à Toulon dans les années 1899-1902 puis s'en fut à Draguignan où il créa l'école municipale de musique et forma la musique municipale, qu'il dirigea au moins jusqu'en 1921. Il mourut à Strasbourg en septembre 1926. En 1914, il mit également en musique le poème *L'École* de Jean Aicard, pour lequel il composa une mélodie pour voix d'enfants et une orchestration. Sa fille Félicie fit carrière comme pianiste et professeur de musique.

# Chanson des Amis de Maurin des Maures

Paroles de Jean AICARD

Musique d'Henri SIMIL

Tempo di Marcia.

5 A - mis quand nous mar - chons dans la fo - rêt des

9 Mau - res la terre en vi - brant sous nos pas so -

13 no - res comme un tam - bou - rin chan - te la

*mf*

*p staccato.*

*f*

17 gloi - re de Mau - rin de Mau - rin des Mau - - -

21 Fin. *p* Mouvement de farandole bien rythmé. res. Mau - rin des Mau - res dit l'his - toi - re, Dé - vo - te -

24 ment s'a - ge - nouil - lait Comme un er - mite a - vant de

27 boi - re Les gout - tes d'or du Fe - nouil - let! A

*ff*

*p*

*f*



## Une Ronde

Dans le même portefeuille conservé aux *Lauriers-Roses*, se trouve également une *Ronde*, avec couplet unique et refrain, sans aucune mention de parolier et de musicien : les paroles complètes — un refrain et cinq couplets — apparaissent sur une feuille dactylographiée qui précise : « *L'Âne volant, ronde*, musique de Isnard, paroles de Armagnin »<sup>4</sup>. Cette chanson paraît avoir été composée pour le premier banquet des Amis de Maurin des Maures servi à Gonfaron le dimanche 3 octobre 1909.

Si les paroles paraissent plutôt destinées à un public d'enfants, la mélodie offre plus de recherche et nécessite une voix exercée :

344

### L'ÂNE VOLANT RONDE

MUSIQUE de Isnard. paroles de Armagnin.

#### Refrain

Chantons l'âne, Roi des ânes,  
Inventé par Gonfaron,  
Pays des aéroplanes  
Qui sont fils d'Aliboron !

#### I

Garde, dit le Var au Rhône,  
Le chameau de Tartarin !  
Un âne, ici, le détrône :  
L'âne volant de Maurin !

<sup>4</sup> Archives municipales de Toulon, Fonds Jean Aicard, carton 1 S 43, agenda n° 5, page 93. — Charles Isnard, compositeur et directeur de l'orchestre de Saint-Jean-du-Var *La Jeune France*, décédé en décembre 1928.

## II

Des Maures à la Camargue,  
Le Moco sait galéger,  
Mais n'entend pas qu'on le nargue  
Si l'on n'est qu'un étranger.

### Ronde

Allegro Refrain

Chan - tons l'â - ne roi des â - nes, In - ven - té par Gon - fa - ron, Pa - ys des a - é - ro - pla - nes Qui sont fils d'a - li - bo - ron. Chan - tons l'â - ne roi des â - nes, In - ven - té par Gon - fa - ron. Pa - ys des a - é - ro - pla - nes Qui sont fils d'a - li - bo - ron. Couplet Moderato

ron. Gar - de, dit le Var au Rhô - ne, Ce cha - meau de Tar - ta - rin, Mon âne i - ci le dé - trô - ne, L'â - ne vo - lant de Mau - rin. Chan -

Au refrain

345

### III

Toi, Maurin, fumeur de pipes,  
Braconnier, fier comme un Roi,  
Connaissant bien tes principes,  
Nous aimons rire avec toi !

### IV

Dis galégeade et gandoise,  
Tant et plus : ça t'est permis.  
Nul ne te cherchera noise :  
*Eici sian toutei d'amis.*

### V

Mais si l'étranger nous raille,  
Étrillons ce paroissien,  
Puis nous lui mettrons la paille  
À l'endroit que l'on sait bien.

•

D'autres chansons ont encore été composées sur le thème de *Maurin des Maures*, pour le théâtre ou le cinéma notamment, mais j'ai voulu me limiter à celles qui furent connues de Jean Aicard lui-même.

## MAURIN À LA SCÈNE

Quelques auteurs dramatiques, toujours désireux de varier leur inspiration et d'apporter sur la scène un répertoire renouvelé, entreprirent d'adapter les deux romans de Jean Aicard pour le théâtre.

### Jean Thorel (1907-1911)

#### *L'écrivain Jean Thorel*

« Jean Thorel » est le nom de plume de Jules-Raymond-Virgile Bouthors.

La famille Bouthors est originaire du petit village de Puchevillers (Somme) en Picardie où elle était déjà établie au début du XVIII<sup>e</sup> siècle dans les métiers du tissage.

Auguste Bouthors, né à Puchevillers le 22 octobre 1829, rompit avec la tradition familiale : il se fit instituteur primaire, quitta son village natal et poursuivit sa carrière dans les postes qui lui furent assignés. Il épousa au Perchay (Val-d'Oise), où il se trouvait alors, le jeudi 19 février 1857, Céline D'heilly née à Puchevillers le 19 septembre 1828 et ils eurent cinq enfants dont Raymond, en littérature *Jean Thorel*. Auguste mourut en 1892.

Jean Thorel naquit, au hasard des affectations de son père, à Éragny (Val-d'Oise) le 11 septembre 1859. Il épousa à Paris (17<sup>e</sup>) le 3 décembre 1898 Thérèse Cahard, née à Yvetot (Seine-Maritime) le 13 octobre 1866 : ils eurent un fils né le 31 décembre 1899 et une fille née le 19 juin 1901.

Les Thorel s'établirent alors à Enghien, dans la banlieue nord de Paris, unique station balnéaire de l'Île-de-France avec son lac et son casino, reliée à la Capitale par un service régulier de trains et devenue sous le Second Empire un lieu à la mode très fréquenté par l'aristocratie. De juin à octobre, ils se transportaient un peu plus au nord, au petit village de Montsoul.

Jean mourut dans sa maison d'Enghien le 20 août 1916, au terme d'une honorable carrière d'homme de lettres, auteur dramatique, romancier et journaliste ; l'Académie française couronna deux de ses romans : *Devant le bonheur* (1897) et *Gillette* (1902). Il était chevalier de la Légion d'honneur par décret du 15 juillet 1909 rendu sur le rapport du ministre de l'Instruction publique et des Beaux-Arts.

Il a laissé une œuvre littéraire importante :

— *La Complainte humaine* (1889) ;

— *Promenades sentimentales*, fantaisies (1891) ;

— *Le Joyeux Sacrifice*, nouvelles (1895) ;

— des traductions de l'allemand : *Souvenirs d'un prisonnier de guerre* (1892) de Theodor Fontanes ; *Le Drame wagnérien* de Houston Stewart Chamberlain (1893) ; *Les Tisserands*, drame (1893) de Gerhart Hauptmann ; *Ondine*, roman (1893) de La Motte-Fouqué ; *L'Assomption de Hannele Matterer*, drame (1894) de Gerhart Hauptmann ; *Amourette*, comédie (1897) de Schnitzler ; *Le Voiturier Henschel*, drame (1901) de Gerhart Hauptmann ; *Colombine*, pièce (1902) d'Erich Korn ; *Discipline*, drame (1904) adapté de Friedrich Franz von Conring ; *Rose Bernard (pauvre fille)*, drame (1905) de Gerhart Hauptmann ; *Schnock*, conte (1906) de Friedrich Hettel ;

— du théâtre : *L'Enfant*, comédie en trois actes (1894) ; *Deux sœurs*, comédie en trois actes (1896) ; *Le Chemin des ruines*, drame en cinq actes (1899) ; *Devant le bonheur*, comédie en

un acte (1901) ; *Son Excellence Dominique*, pièce en un acte (1905) ; *La Race*, comédie en quatre actes (1905) ; *Hannele Mattern*, rêve lyrique en cinq tableaux et un épilogue d'après le drame de Gerhart Hauptmann (1911) ;

— des romans : *Devant le bonheur* (1897) ; *Gillette* (1902) ; *La Lutte pour l'amour* (1907) ; *Geneviève Burnet* (1908) ;

— de nombreux articles de critique littéraire, théâtrale, musicale, au *Rappel*, à la *Revue des Deux-Mondes*, la *Revue Bleue*, la *Nouvelle Revue*, les *Entretiens politiques et littéraires*, la *Gazette des Beaux-Arts*, le *Figaro*, etc. (1889 à 1909), etc.

### Jean Thorel et Jean Aicard

Les archives municipales de Toulon conservent cinquante-deux lettres<sup>1</sup> de Jean Thorel à Jean Aicard qui posent quelques jalons de l'évolution de leurs relations.

Jean Thorel paraît avoir rencontré Jean Aicard vers 1892, comme le suggère une lettre autographe signée qu'il écrivit de Colombes (Seine) à notre écrivain sur un papier grand deuil, l'année du décès de son père Auguste Bouthors<sup>2</sup>. La lettre suivante est une petite carte humoristique écrite de la rue de Milan que Jean Thorel habitait avant son mariage, donc avant 1898. En juin 1901, un faire-part annonça la naissance de Marie-Anne. Et en juin 1906, Thorel, qui convoitait la Légion d'honneur, appela Jean Aicard à son secours : le ton y était plus cordial, « Cher bon ami ».

Leur correspondance régulière démarre véritablement en 1907 autour du personnage de Maurin. Alors que les deux ro-

<sup>1</sup> Quelques lettres non datées ont pu l'être par référence à leur contenu.

<sup>2</sup> Lettre conservée aux archives municipales de Toulon, Fonds Jean Aicard, correspondance. — Cette date est globalement confirmée par sa lettre du vendredi 30 septembre 1910 dans laquelle Jean Thorel rappelle à son ami : « il y a plus de quinze ans que je vous connais ».

mans n'étaient pas encore publiés, Jean Thorel avait décidé d'en produire une adaptation pour la scène : c'est ainsi qu'on possède sept lettres pour l'année 1907, une en 1908, onze en 1909, dix-huit en 1910 et neuf en 1911.

Jean Thorel fut victime d'un accident vasculaire cérébral entre le 17 et le 22 octobre 1910 : si son esprit resta intact, il en conserva de lourdes séquelles d'hémiplégie l'empêchant de marcher et d'écrire. Il dut mettre un terme à sa production littéraire, parvenant toutefois à achever son *Maurin des Maures* sous la forme d'une pièce en sept tableaux.

L'éloignement, la survenue de la guerre et de la maladie de Jean Aicard mirent fin à leurs échanges épistolaires et, de toute façon, Jean Thorel acheva son existence le 20 août 1916.

### *Maurin des Maures*

En janvier 1910, *Le Petit Provençal* crut pouvoir annoncer l'arrivée de *Maurin des Maures* sur la scène lyrique avec un livret de Charles Florentin mis en musique par Achille Phillip<sup>3</sup>. Mais les deux auteurs s'étaient quelque peu emballés et avaient « omis » de demander l'autorisation au romancier ! Ils s'attirèrent un cinglant désaveu, Jean Aicard leur faisant aussitôt savoir par la presse qu'il avait accordé le droit exclusif de porter *Maurin* au théâtre au seul Jean Thorel :

---

<sup>3</sup> *Le Petit Provençal*, 35<sup>e</sup> année, n° 12032, mercredi 12 janvier 1910, page 2, colonne 3. Information aussitôt répercutée par *Le Petit Marseillais*, 43<sup>e</sup> année, n° 15179, mercredi 12 janvier 1910, page 3, colonne 3 ; puis par *Le Figaro*, *L'Humanité*, *La Petite République*, *La République française*, *Gil Blas* le 13 janvier ; et enfin par *Le Petit Caporal*, *Le Temps*, *La Lanterne* le 14 janvier. — Charles Florentin, journaliste et homme de lettres né le 16 février 1870 à Bar-le-Duc (Meuse). — Achille Philip (1878-1959), organiste et compositeur arlésien, élève d'Alexandre Guilmant au Conservatoire de Paris, professeur d'orgue et d'harmonie à la *Schola cantorum* (1904-1950).

Nous annonçons hier, à la prière des intéressés, que MM. Charles Florentin et Achille Philip tiraient, en ce moment, un ouvrage musical de *Maurin des Maures*. M. Jean Thorel, l'auteur bien connu, est venu hier nous trouver à ce propos. Il était porteur d'une lettre de M. Jean Aicard, dans laquelle le poète déclarait à M. Jean Thorel que lui seul avait l'autorisation nécessaire pour porter *Maurin des Maures* au théâtre. Dont acte<sup>4</sup>.

La correspondance Thorel/Aicard permet de suivre la genèse de cette œuvre. La première mention du personnage se trouve dans la lettre du jeudi 18 juillet 1907 ; et dans celle du lundi 12 août suivant, il se confirme que Thorel avait commencé la rédaction de sa pièce. Il y travailla tout l'été et, le mardi 12 novembre, il put en lire le premier état, en neuf tableaux, à Jean Aicard qui se trouvait alors à Paris. En juin 1908, *Le Petit Var* publia l'information : « Ajoutons que l'éminent écrivain Jean Thorel, qui a adapté plusieurs pièces étrangères pour le *Théâtre Antoine*, a demandé à Jean Aicard l'autorisation de tirer une pièce de son dernier roman. Nous avons lieu de croire que nous verrons *Maurin des Maures* bientôt sur une de nos grandes scènes parisiennes.<sup>5</sup> » Et le titre réapparut dans la lettre du lundi 24 mai 1909 où Thorel indiquait avoir rendez-vous avec l'acteur et auteur dramatique Louis Decori (1858-1909) pour lui lire sa pièce.

À l'occasion de cette lecture, il s'accorda avec son auditeur pour établir que *Maurin* avait besoin d'être condensé : il y tra-

---

<sup>4</sup> *Le Figaro*, 56<sup>e</sup> année, 3<sup>e</sup> série, n° 14, vendredi 14 janvier 1910, « Courrier des théâtres », page 6, colonnes 4-5, article de Serge Basset.

<sup>5</sup> *Le Petit Var*, 29<sup>e</sup> année, n° 10083, mardi 9 juin 1908, « Nos auteurs dramatiques », page 1, colonne 4.

vailla assidument tout l'été et, dans sa lettre écrite le mercredi 15 septembre 1909, il put annoncer à son ami que le nouvel état, en sept tableaux, était achevé.

Parallèlement, il avait commencé sa quête d'une scène qui pourrait accueillir l'œuvre : il contacta tout d'abord André Antoine (1858-1943), le directeur de l'Odéon, qui n'en fut guère enthousiasmé ; il envisagea alors de montrer son travail à Firmin Gémier (1869-1933) le directeur du Théâtre-Antoine. En septembre 1909, il se tourna vers le théâtre de Monte-Carlo et pressentit l'acteur Albert Lambert fils (1865-1941) pour créer le rôle-titre : l'acteur amateur Wulfran Canaple (1856-1928) et le banquier marseillais Auguste Rondel (1858-1934) jouèrent les bons offices <sup>6</sup>.

Mais toutes ces démarches n'aboutirent pas. En mars 1910, Thorel continuait à améliorer son texte et parvint à une nouvelle version de ses sept tableaux.

En juillet 1910, il reprit contact avec André Antoine qui eut l'idée de confier le rôle de Maurin au célèbre acteur Max Dearly (1874-1943)... ce qui n'empêcha pas Thorel de continuer parallèlement ses assiduités auprès de Firmin Gémier.

Jean Thorel se rendit dans le Var à la mi-septembre 1910 pour y visiter les Maures, théâtre des romans, et y rencontrer Arné<sup>7</sup>. Il pensait rester dans la région jusqu'au banquet des amis de Maurin des Maures le dimanche 9 octobre mais ses activités le rappelèrent chez lui à la fin de septembre.

---

<sup>6</sup> Il est amusant de constater que *L'Épreuve galante*, petite comédie de Jean Aicard écrite pour le salon de Louis Arnavon à Marseille, fut interprétée le mercredi 19 janvier 1881 par quelques amateurs dont M<sup>me</sup> Valentine Arnavon, MM. Wulfran Canaple et Auguste Rondel. Concernant cette pièce et les Arnavon de Marseille, voir AMANN (Dominique), « La famille Arnavon », *Aicardiana*, 2<sup>e</sup> série, n° 11, 15 avril 2015, pages 169-176.

<sup>7</sup> *Le Petit Var*, 31<sup>e</sup> année, n° 10920, mardi 27 septembre 1910, « Maurin des Maures dans les Maures », page 1, colonne 3.

Antoine et Dearly persistant dans leurs bonnes dispositions vis-à-vis de la pièce, Thorel la fit dactylographier par l'Agence de copies d'Henri Compère qui en réalisa aussitôt plusieurs exemplaires et les envoya aux intéressés.

Sur ces entrefaites, son accident vasculaire cérébral obligea l'écrivain à cesser toute activité pendant plusieurs semaines. De son côté André Antoine était constamment assiégé par nombre d'auteurs désireux de lui faire accepter leurs travaux. Le dimanche 2 juillet 1911, les Amis de Maurin des Maures réunis aux Mayons (Var) pour leur quatrième banquet lui envoyèrent un télégramme chaleureux pour l'encourager :

Réunis aux Mayons (Var) pour leur banquet traditionnel en l'honneur de Maurin des Maures, qui incarne notre Provence, la société « les Amis de Maurin des Maures » rapproche étroitement dans ses sympathies des noms de Jean Aicard et Jean Thorel celui d'Antoine, directeur du Théâtre national de l'Odéon. Ils envoient à M. Antoine les félicitations les plus sympathiques et le vœu de voir bientôt vivre sur la scène qu'il dirige en véritable novateur du théâtre notre héros populaire, notre Maurin des Maures, à la fois si provençal et si français <sup>8</sup>.

Mais finalement, et malgré des annonces quelque peu aventurées, Antoine dut renoncer vers la fin de l'année à produire Thorel et son *Maurin*.

Le Fonds Jean Aicard des archives municipales de Toulon n'en détenant pas de copie, cette pièce est aujourd'hui totalement inconnue et peut-être même perdue...

---

<sup>8</sup> *L'Intransigeant*, 31<sup>e</sup> année, n° 11312, mercredi 5 juillet 1911, « Le théâtre », page 3, colonne 2, article de Jacques Des Barreaux.



## Gaston Gavot (1910)

Louis-Gaston Gavot naquit le 31 juillet 1856 à Paris (6<sup>e</sup>) où ses parents tenaient commerce de bimbeloterie. Après quelques études secondaires, il se mit négociant au 61 rue du faubourg Saint-Martin. Le 12 septembre 1885 il épousa à la mairie du 3<sup>e</sup> arrondissement Amélie Marois née à Paris le 30 mars 1866. Le couple s'installa ensuite à Orléans (Loiret) et Gaston fit carrière au syndicat d'initiative. Il mourut dans cette ville en mars 1938.

Ces quelques renseignements, — bien maigres il faut en convenir, — peuvent être quelque peu complétés par ceux que Gaston Gavot lui-même apporta dans sa première lettre à Jean Aicard :

Orléans 26 juillet 1910<sup>9</sup>  
à Monsieur Jean Aicard

Très illustre maître

Ayant habité le midi de la France pendant plusieurs années, connaissant tout le littoral entre Nice et Marseille, ayant séjourné à Fréjus, Lamole, Cogolin etc. etc., j'ai lu avec plaisir votre si intéressant Roman de Maurin des Maures, je l'ai relu, et chaque fois que par suite des temps sombres que nous avons dans nos régions, mes idées deviennent sombres aussi, je le reprends, et immédiatement, le soleil, le soleil de là-bas rentre en moi. J'y ai reconnu tous les types vus et fréquentés là-bas.

Bref, j'y ai pensé si souvent qu'un jour l'idée m'est venue, à moi qui pendant 25 ans ai fréquenté le théâtre parisien et ai connu la pléiade d'artistes de cette époque, l'idée m'est venue dis-je qu'il y avait dans votre beau roman matière à comédie dramatique.

<sup>9</sup> Lettre autographe signée de Gaston Gavot à Jean Aicard, 4 pages, mardi 26 juillet 1910 ; archives municipales de Toulon, Fonds Jean Aicard, correspondance, pièce n° 121.

L'idée a germé, le scénario s'est un jour trouvé composé en ma pauvre cervelle, puis sur le papier, puis enfin de tout cela est sorti cinq actes qui m'ont semblé très intéressants, et qui selon moi, remaniés et complétés par un maître en art dramatique pourraient avoir quelque succès.

J'ai vécu ces actes en rêve sur la scène d'un de nos théâtres parisiens avec le décor ensoleillé, avec l'interprétation première et supérieure que cette œuvre pourrait avoir.

À qui, me suis-je dit, m'adresser, à qui offrir cet essai, si ce n'est à celui qui le premier l'a enfanté, a créé le type et c'est ce qui fait très cher maître que je vous l'adresse. Si vos instants vous permettent d'y jeter un coup d'œil, si l'embryon que je vous adresse, vous semble de quelque intérêt, vous le recueillerez sinon rejetez-le au néant d'où il n'aurait pas dû sortir alors. Mais si grâce à votre plume alerte et vive, cet embryon mis complètement au point sortait de l'ombre, j'en serais heureux, ne serait-ce qu'au point de vue de l'art.

J'ajoute monsieur et cher maître que je n'ai aucune prétention à l'honneur de la collaboration. Voilà le fœtus, je ne prétends pas à plus, mais j'entrevois une belle, même deux belles créations Maurin et Tonia pour deux de nos excellents comédiens actuels et le succès mérité pour l'œuvre entière.

Excusez-moi donc, monsieur et cher maître d'avoir abusé de vos instants, et d'avoir la témérité d'espérer que ma misérable prose aura l'honneur d'être lue par vous.

Agréez donc

Monsieur et très cher Maître,

L'assurance de mon admiration pour votre grand talent,  
et mes très empressées salutations,

GGavot

G. Gavot, 11 bis Avenue Dauphine, Orléans.



À cette intéressante missive étaient en effet joints deux cahiers d'écolier<sup>10</sup> contenant une pièce de théâtre intitulée *Maurin des Maures* en cinq actes et en prose avec vingt personnages : acte I, l'auberge ; acte II, l'attentat ; acte III, le pèlerinage ; acte IV, la Corsoise ; acte V, la mort de Maurin.

L'auteur avait choisi les épisodes lui paraissant les plus significatifs et les avait « cousus » à la suite, au plus près du texte de Jean Aicard. Mais sa rédaction n'était pas parvenue à un état définitif et de nombreuses collettes parsemaient les pages de son manuscrit.

Gaston Gavot n'étant pas un écrivain, il y aurait eu beaucoup à faire pour achever son ouvrage, qu'il présentait lui-même comme « un embryon » ou « un fœtus »... et Jean Aicard fut surtout obligé de lui apprendre qu'il avait déjà cédé à Jean Thorel le droit d'adapter ses *Maurin* pour la scène.

Gavot n'insista pas, proposant même à son correspondant que Jean Thorel utilisât éventuellement ce qui pourrait l'intéresser dans sa pièce :

Orléans 10 nov. 1910<sup>11</sup>

Monsieur et très honoré Maître

C'est avec plaisir que j'ai reçu votre très aimable lettre, m'apprenant que de votre *Maurin*, allait être tirée une adaptation théâtrale.

J'entrevois, dans des décors ensoleillés qui ne ressemblent en rien au temps de notre région, *Maurin*, tel que vous l'avez conçu, conquérant le grand public parisien, et marchant allègrement à la centième.

<sup>10</sup> Cahiers conservés aux archives municipales de Toulon, Fonds Jean Aicard, carton 1 S 58 (71).

<sup>11</sup> Lettre autographe signée de Gaston Gavot à Jean Aicard, 2 pages, jeudi 10 novembre 1910 ; archives municipales de Toulon, Fonds Jean Aicard, correspondance, pièce n° 122.

N'ayant aucune prétention à la paternité de la chose, je n'ai que le désir d'aller applaudir bientôt votre héros, sur une de nos grandes scènes parisiennes. Quant au manuscrit, il n'a à mon sens qu'une valeur très modeste, et toute indicative et pourrait, tout au plus peut-être être un très modeste appoint à M<sup>r</sup> Jean Thorel, le sympathique auteur de *la Race*.

Je vous autorise donc, si vous le jugez nécessaire, à le lui remettre avec les souhaits que je forme pour la réussite de sa pièce, et le désir de faire sa connaissance.

Quant à vous, Monsieur et très honoré Maître

Veuillez agréer, l'assurance de mon admiration pour votre grand talent. Votre très dévoué admirateur

GGavot

À cette époque Jean Thorel avait achevé son propre *Maurin des Maures* et sa récente maladie l'empêchait de travailler. Jean Aicard conserva donc les cahiers de Gaston Gavot — avec son autorisation — et la tentative d'écriture dramatique de ce bien modeste artisan des lettres avorta...

### René Bussy et Léo Pouget (1925)

René Bussy est un écrivain aujourd'hui bien oublié : il est décédé le 16 mai 1952 dans le plus grand anonymat.

Acteur, il s'intéressa à la mise en scène et écrivit quelques livrets, notamment une comédie musicale en trois actes, *Maurin des Maures*, mise en musique par Léo Pouget.

Léon-Eugène Pouget-Maisonnette<sup>12</sup>, dit *Léo Pouget*, naquit le 12 décembre 1875 à Odessa (Ukraine, alors dans l'Empire

<sup>12</sup> À sa naissance, il fut déclaré sous le nom de sa mère : Causse. Son père ne le reconnut qu'en octobre 1903.

russe) où son père était ingénieur et arriva à Paris à l'âge de seize ans.

Admis au Conservatoire, il entra dans la classe de Charles-Marie Widor et donna ses premières compositions en 1894.

Il a laissé une œuvre importante de musique de chanson et de danse ; on lui doit également de nombreuses partitions pour la scène et le cinéma.

En 1921, le Gouvernement le chargea d'une mission artistique au Chili et au Pérou. Il dirigea ensuite le théâtre Marigny à la fois comme gestionnaire et comme chef d'orchestre.

Il mourut le 21 janvier 1930 dans son domicile parisien de la rue La Bruyère (9<sup>e</sup> arrondissement). Il était membre du conseil d'administration de la SACEM, officier d'académie et officier de l'Instruction publique (arrêté du 27 février 1908).

Leur opérette *Maurin des Maures* fut acceptée par le théâtre parisien des Folies-Dramatiques :

*Maurin des Maures*, l'opérette que M. René Bussy, pour le livret, et M. Léo Pouget, pour la musique, ont tiré du roman de Jean Aicard, passera en répétition générale aux Folies-Dramatiques le 9 novembre prochain.

Les décors seront exécutés par le peintre Maurice Neumont. Les principaux rôles seront tenus par MM. Tramel, Alerme, Jacques Vitry, Paul Darcy et Mmes Marie Delna, Mary Malbos, Lulu Vathier, Ginette Dubreuille, Dorsena, etc.<sup>13</sup>

Créée le 10 novembre 1925, elle tint la scène jusqu'à la mi-décembre après avoir fourni quelques séances.

<sup>13</sup> *L'Homme libre*, 13<sup>e</sup> année, n° 3379-80, samedi-dimanche 24-25 octobre 1925, « Les Théâtres. Petites nouvelles », page 3, colonne 6.

La pièce apparut comme une succession de tableaux assez faiblement reliés entre eux manquant d'éclat et de chaleur, portés par une musique trop mesurée et trop raisonnable. Et l'interprétation fut jugée seulement suffisante. La critique conseilla de réduire ce spectacle trop copieux et bon pour un public naïf :

M. René Bussy, ayant mis en pièce le roman de Jean Aicard, en a relié les morceaux épars à l'aide de couplets qui ne sont pas tout à fait dans le même style. M. Léo Pouget s'est efforcé d'en voiler les rimes avec une musique inspirée de thèmes provençaux. Quelques-uns sont joliment orchestrés. Le reste de la partition manque un peu d'originalité, mais la facture en demeure distinguée ; on n'y trouve point de choquantes vulgarités. C'est un mérite qu'il faut souligner<sup>14</sup>.

Ce n'est jamais une tâche aisée de transporter un roman à la scène, quel que soit le talent de l'adaptateur et l'entreprise risque de devenir périlleuse lorsqu'il s'agit, comme dans *Maurin des Maures*, d'une suite d'anecdotes qui ne sont pas reliées entre elles par une action principale. Sous peine de devenir fatigante à suivre dans son éparpillement, l'intrigue, au théâtre, doit se réduire à quelques lignes simples, et ne pas s'encombrer de détails qui détournent l'attention et nuisent à la clarté de l'ensemble.

C'est là le défaut de la pièce de M. Bussy. Ce sujet si simple en soi devient absolument obscur par la surabondance des épisodes et la multiplicité des personnages qui finissent par être

<sup>14</sup> *Comoedia*, 19<sup>e</sup> année, n° 4707, mercredi 11 novembre 1925, « Aux Folies-Dramatiques », page 1 colonne 6 et page 2 colonne 1, article de Pierre Maudru.

tous au même plan. Certains de ceux-ci sont entièrement inutiles à l'action. Les rôles de Bedarride le marchand de larmes et celui de Misé Rabasse la sorcière (est-ce une sorcière ?) par exemple, pourraient être supprimés sans que la pièce s'en ressentît<sup>15</sup>.

La comédie musicale tirée de l'épopée de Maurin des Maures ne donne qu'un assez pâle reflet de la pittoresque figure présentée par Jean Aicard. Porté au théâtre, le roman, se plaisant en mille détails caractéristiques, ne pouvait être qu'évoqué à grands traits, sans le mélange de sérieux et de comique du livre. La pièce se borne à s'inspirer de quelques-uns de ses épisodes, en évitant, bien entendu, son dénouement<sup>16</sup>.

Si les romans de Jean Aicard étaient encore dans les esprits, l'auteur, décédé depuis plus de quatre ans, était entré dans la phase d'oubli qui attend tous les artistes après leur mort... et les Parisiens ne comptaient pas parmi les grands enthousiastes de Maurin : « Il faut dire que le personnage méridional imaginé par Jean Aicard, si séduisant qu'il soit parce que nous aimons toujours voir Polichinelle rosser le commissaire, est bien falot pour attirer Paris aux Folies-Dramatiques ; il n'aura de prestige que pour les Méridionaux transplantés dans la capitale ; ceux-ci apporteront sans doute avec eux l'exubérance qui manque souvent à l'ouvrage<sup>17</sup>. » Aussi la pièce ne rencontra-t-elle qu'un succès modéré et disparut bien vite de la scène.

<sup>15</sup> *Le Figaro*, 72<sup>e</sup> année, n° 316, jeudi 12 novembre 1925, « Chronique des spectacles », page 4, colonne 3, article d'André Messager.

<sup>16</sup> *Le Petit Parisien*, 50<sup>e</sup> année, n° 17789, jeudi 12 novembre 1925, « Premières représentations », page 4, colonne 3, article de Paul Ginisty.

<sup>17</sup> *Le Gaulois*, 60<sup>e</sup> année, 3<sup>e</sup> série, n° 17569, mercredi 11 novembre 1925, « Le Gaulois au Théâtre », page 4, colonnes 4-5, article de Louis Schneider.

Le livret de René Bussy n'a pas été publié. Seule la musique a été imprimée<sup>18</sup>.

## André Dumas (1938)

Issu d'une vieille famille cévenole comptant une prisonnière de la Tour de Constance et ayant toujours conservé sa foi huguenote, André Dumas naquit à Paris (16<sup>e</sup>) le 1<sup>er</sup> février 1874, pénultième enfant d'une fratrie de quatre frères et deux sœurs. Leur père y travaillait comme ingénieur chimiste.

Au décès prématuré de leur mère le 4 décembre 1877, les enfants furent recueillis à Nîmes par leur grand-père maternel Jacques Faucher, né à Alès le 26 novembre 1815 et décédé à Nîmes le 22 février 1903, ancien directeur des poudres et salpêtres à Marseille ; son épouse, Élisabeth Nivard, née à Uzès le 15 janvier 1790 était déjà décédée puisqu'elle mourut à Alès le 25 janvier 1855.

En 1890, André revint à Paris pour suivre la classe de rhétorique au lycée Henri-IV. Titulaire du baccalauréat en juillet 1891, il s'inscrivit à l'Université pour des cours de lettres et de droit.

Il débuta dans la carrière dramatique à la fin de l'année 1895 sur le théâtre de la Gaîté avec *Galante Surprise*, un acte en vers à six personnages.

Il commença également une carrière dans l'Administration : secrétaire général de la préfecture des Basses-Alpes à Digne le

<sup>18</sup> Partition complète en réduction : *Maurin des Maures*, Paris, Marcel Labbé, 1925, in-4°, 166 pages, partition chant et piano. — Morceau détaché : « Chanson de la galégeade », *La Musique des Annales*, n° 50, 17 janvier 1926, supplément aux *Annales politiques et littéraires* n° 2221, 17 janvier 1926, 4 pages, partition pour chant et piano.

6 février 1903 ; sous-préfet de Châteaulin (Finistère) le 12 juin 1903, de Baugé (Maine-et-Loire) le 30 décembre 1905, de Barbezieux (Charente) le 4 janvier 1906, de Wassy (Haute-Marne) le 15 janvier 1906, de Châteaulin (Finistère) le 24 janvier 1906, de Dole (Jura) le 13 octobre 1907 et de Mantes (Seine-et-Oise) le 29 septembre 1909. Nommé sous-préfet honoraire le 30 janvier 1913, ayant quitté ses fonctions à la suite de la mort de sa fille Christiane-Andrée née en 1906 et décédée en 1912, il se consacra alors totalement à l'écriture.

Poète et dramaturge, il a laissé une œuvre littéraire importante ayant connu le succès : il obtint un prix Archon-Despéruses de l'Académie française en 1918 et le prix littéraire de la Ville de Paris 1938 pour l'ensemble de ses poésies.

Journaliste, il collabora à plusieurs périodiques : *Le Signal*, *L'Estafette*, la *Revue de Paris*, la *Revue des Deux Mondes*, la *Revue bleue*, le *Censeur*, *La Revue hebdomadaire*, *La Nouvelle Revue*, *L'Illustration*, etc.

Il a également publié des critiques littéraires et de courtes biographies de poètes.

Tout en dirigeant *Les Annales politiques*, il publia des anthologies de poètes français.

Il fut président de la Société des poètes français et vice-président de la Société des gens de lettres.

Il mourut à Paris le 17 février 1943, durant la deuxième guerre mondiale et sombra alors dans le plus grand oubli.

André Dumas, jeune étudiant de vingt ans mais aussi journaliste débutant, publia, vers la mi-mai 1894, sur notre écrivain qui venait de déposer sa première candidature à l'Académie française, un bel article bien documenté, donnant le sentiment qu'il avait déjà rencontré Jean Aicard et lui avait rendu visite dans son appartement parisien :

## JEAN AICARD

Il est dans la vie des hommes, et surtout dans celle des hommes de lettres, un moment où nous leur consacrons plus d'attention que jamais. Ce moment est précédé d'ordinaire d'une longue période d'années laborieuses. C'est l'époque de l'effort obscur, acharné, sans lequel bien des lampes veilleraient moins tard aux fenêtres des cinquièmes. L'effort d'un certain nombre reste inconnu. Les heureux parviennent à la célébrité, ils *arrivent*, ils deviennent *quelqu'un*. Pendant un certain temps leur réputation reste plus grande qu'elle ne l'a jamais été, puis elle décroît lentement. L'artiste véritable alors, n'ayant pas assez connu la gloire, pour soupirer après l'inactivité ignorée, l'ayant connue suffisamment pour ne plus la rechercher, peut continuer son œuvre dans un calme plus discret.

M. Jean Aicard arrive à ce moment de plus grande renommée. Voilà déjà beau temps qu'il est *quelqu'un*. Aujourd'hui des circonstances particulières attirent l'attention sur lui. Il fut tout récemment nommé président de la Société des gens de lettres. Il se présente à l'Académie. S'il n'est point admis dès sa première requête à prendre place sous la Coupole, il est probable que son admission ne se fera guère attendre, et que les Quarante, n'ayant pas contre lui les mêmes préventions que contre son prédécesseur à la Chaussée d'Antin, accueilleront

<sup>19</sup> *Le Semeur*, mi-mai 1894, pages 496-501 ; des coupures conservées aux archives municipales de Toulon, Fonds Jean Aicard, carton 1 S 44, agenda n° 1, pages 118-122. — La date des prochaines élections à l'Académie française ayant été fixée le jeudi 15 mars 1894, Jean Aicard se porta aussitôt candidat ; puis il fut élu président de la Société des gens de lettres le 9 avril suivant. Cet article a donc été écrit après cette dernière date, mais avant le 31 mai ainsi qu'il est précisé dans une note de bas de colonne. En confirmation, on notera qu'André Dumas ne cite aucune œuvre de Jean Aicard postérieure au roman *Fleur d'abîme* prépublié en feuilletons de février à mai 1894.

parmi leurs membres celui que les *gens de lettres* ont choisi pour présider leur république.

Originaire du Var, Aicard fit ses études à Nîmes. Au sortir du lycée, dégoûté du latin et du grec, il hésita un instant sur le choix de sa carrière, pour se consacrer ensuite à la poésie. Pendant sa jeunesse, il eut l'occasion de rencontrer Lamartine. Ce fut un rayon qui illumina les années grises de sa vie d'interne. Le souvenir qu'il garda du grand poète contribua beaucoup à fixer sa vocation. Un peu bouillant, comme tous ses compatriotes, il se jeta corps et âme dans la lutte. Il fut un poète abondant. Les dames des salons parisiens applaudirent souvent ses poésies. Les paysans du Var connurent aussi ses œuvres et les surent apprécier. S'il doit aux premières quelques-uns de ses succès d'artiste, il doit aux seconds, sans doute, beaucoup de ses meilleures joies de poète. Rarement un auteur fut plus aimé dans son pays. Il a su faire vibrer l'âme de ses compatriotes, il est leur *poète*, et dans les dernières fêtes de Toulon, où son attitude fut critiquée de quelques-uns, il fut avant tout, sans prétention artistique, le porte-parole de ses amis.

La vie littéraire d'Aicard comprend trois parties bien distinctes. Il fut d'abord poète, puis auteur dramatique, puis romancier. Comme la plupart des jeunes auteurs, il débuta par un volume de vers, les *Jeunes Croyances*, qui parut en 1867. Depuis cette date, jusqu'en 1888, il ne donna pas moins de douze recueils. Les *Jeunes Croyances* sont de courts poèmes d'une forme très pure, pleins d'élans juvéniles. Jean Aicard paraît là ce qu'il restera toute sa vie, un poète convaincu, très vibrant, chez lequel la pensée est toujours très élevée. Je citerai trois strophes, qui peindront mieux le poète que je ne saurais le faire.

Mon âme est fiancée à l'humble solitude ;  
Son chaste baiser plaît à mon front sérieux.

Je connais de profonds ombrages, où l'étude  
A des charmes plus doux pour l'esprit et les yeux.

Je suis l'amant rêveur des récifs et des grèves,  
L'insatiable amant du grand ciel inconnu.  
Je ne retrouverai la vierge de mes rêves,  
Qu'en l'immortel pays d'où mon cœur est venu.

La vertu de l'amour, l'homme en a fait un crime !  
Je ne veux pas aimer, comme on aime ici-bas,  
Et ce cœur, façonné pour un élan sublime,  
Tant qu'il pourra monter, ne se posera pas.

Parmi les volumes de vers qui suivirent, il faut citer le poème de *Miette et Noré*, poème d'une fraîcheur exquise et qui reste d'autant plus intéressant qu'il appartient à un genre fort rare chez nous. Citons encore les *Poèmes de Provence*, qui constituent assurément l'un des plus beaux volumes du poète. L'une des pièces, le *Rhône*, est d'un coloris merveilleux. Le poète y peint le fleuve sortant du lac, semant la fertilité sur son passage, calme et impétueux tour à tour, et voulant s'attarder sous le ciel du Midi pour mieux contempler la Provence.

Tu fais germer des bourgs, croître des capitales ;  
Voici Lyon, Valence, et la brune Avignon,  
Dont les filles gaîment, sur tes rives natales,  
Peuvent mêler le pampre aux nœuds de leur chignon.

Sans pouvoir t'indigner, le mistral te devance.  
Ah ! tu voudrais marcher toujours plus lentement !  
Et même, pour mieux voir le ciel de la Provence,  
Tu voudrais un seul jour n'être qu'un lac dormant.



Après les *Poèmes de Provence* parut la *Chanson de l'Enfant*. Ce recueil gracieux, couronné par l'Académie, eut grand succès. Si *Sans famille* est par excellence le « roman » des enfants d'un certain âge, je crois qu'on peut dire que la *Chanson de l'Enfant* est leur recueil de poésies. Il y a de charmantes strophes sur les berceaux, comparés à des esquifs, qui souffriront peut-être de la tempête, emportant la nacelle et les passagers.

Vous êtes balancés pour que l'enfant se croie  
Une âme libre encore et planant dans la joie,  
Berceaux, vous êtes balancés  
Par une douce main qui s'abaisse et s'élève,  
Pour que les beaux enfants se croient toujours, en rêve,  
Sur deux ailes d'ange, bercés.

Dans le même volume se trouve la *Légende du chevrier*. C'est un beau morceau, d'une simplicité biblique, et comme c'est en même temps une remarquable *pièce à dire*, je la cite tout entière.

Comme ils n'ont pas trouvé place à l'hôtellerie,  
Marie et Saint-Joseph s'abritent pour la nuit  
Dans une pauvre étable où l'hôte les conduit,  
Et là, Jésus est né de la Vierge Marie.

Il est à peine né qu'aux pâtres d'alentour,  
Qui gardent leurs troupeaux dans la nuit solitaire  
Des anges lumineux annoncent le mystère.  
— Beaucoup sont en chemin avant la fin du jour

Ils portent à l'Enfant, couché sur de la paille,  
Entre l'âne et le bœuf qui soufflent doucement,

Du lait pur, des agneaux, du miel et du froment,  
Tous les humbles trésors du pauvre qui travaille.

Le dernier venu dit : « Trop pauvre, je n'ai rien  
Que la flûte en roseau pendue à ma ceinture,  
Dont je sonne, la nuit, quand le troupeau pâture,  
J'en peux offrir un air, si Jésus le veut bien. »

Marie a dit que oui, souriant sous son voile...  
Mais soudain sont entrés les mages d'Orient ;  
Ils viennent à Jésus l'adorer en priant,  
Et les rois sont venus guidés par une étoile.

L'or brode, étincelant, leur manteau rouge et bleu,  
Bleu, rouge, étincelant comme un ciel à l'aurore.  
Chacun d'eux, prosterné devant Jésus, l'adore ;  
Ils offrent l'or, l'encens, la myrrhe, à l'enfant Dieu.

Ébloui, comme tous, par leur train magnifique,  
Le pauvre chevrier se tenait dans un coin ;  
Mais la douce Marie : « Êtes-vous pas trop loin  
Pour voir l'Enfant, brave homme, en sonnant la musique ».

Il s'avance, troublé, tire son chalumeau ;  
Et timide d'abord, l'approche de ses lèvres ;  
Puis, comme s'il était tout seul avec ses chèvres,  
Il souffle hardiment dans la flûte en roseau.

Sans rien voir que l'Enfant de toute l'assemblée,  
Les yeux brillants de joie, il sonne avec vigueur ;  
Il y met tout son souffle, il y met tout son cœur,  
Comme s'il était seul dans la nuit étoilée.



Or, tout le monde écoute avec ravissement,  
Les rois sont attentifs à la flûte rustique,  
Et, quand le chevrier a fini la musique,  
Jésus, qui tend les bras, sourit divinement.

*Le livre d'Heures de l'Amour* est l'un des derniers volumes de vers qu'ait publiés Aicard. Il contient des pièces exquis, parmi lesquelles celle intitulée : *Dernier amour*. Je ne résiste pas à la tentation de citer encore, et personne ne m'en voudra.

J'avais mis mon cœur au cœur d'une rose,  
Un charme fatal est dans la beauté !  
Je pleure en chantant ; l'amour en est cause...  
J'avais mis mon cœur au cœur d'une rose :  
Vint un oiseau-mouche : il l'a becqueté.

J'avais mis mon cœur dans une pervenche...  
L'amour a bien ri, le sorcier moqueur !  
Noir est le sorcier, la magie est blanche...  
J'avais mis mon cœur dans une pervenche...  
Les pleurs d'une nuit ont noyé mon cœur.

J'avais mis mon cœur dans un bluet pâle...  
L'amour est un rude et malin garçon,  
Un dur moissonneur, bronzé par la hâle...  
J'avais mis mon cœur dans un bluet pâle,  
Mon cœur fut fauché comme la moisson.

J'avais mis mon cœur dans la fleur des vignes...  
L'amour vendangeur, qui chante en dormant,  
Le vigneron ivre aux gaîtés malignes  
(J'avais mis mon cœur dans la fleur des vignes),  
A foulé mon cœur, piétiné mon sang !

Je mettrai mon cœur dans ta main si bonne...  
Il est blessé, faible, et prompt à souffrir...  
Le garderas-tu ? Moi, je te le donne !  
Tiens ! J'ai mis mon cœur dans ta main si bonne :  
Garde-le, mignonne : il vient y mourir.

Comme auteur dramatique, Aicard a donné plusieurs pièces à la Comédie-Française et à l'Odéon. Comme romancier, il a publié quatre romans, dont le premier, *Roi de Camargue*, est inspiré par la gracieuse légende des Saintes, qui, parties des côtes d'Asie, vinrent aborder en Camargue. Les bateliers ayant ramé tout le jour, l'une d'elles, sainte Sarre, fut attristée de n'avoir point d'or pour les payer. La nuit étant venue, comme les rameurs peinaient encore, sainte Sarre se dressa sur un banc du bateau, et, très droite, les bras en arrière, laissant tomber les voiles dont elle était couverte, elle paya les bateliers par l'apparition de son chaste corps, tout nu, immobile au milieu des étoiles.

Le *Pavé d'Amour*, qui parut ensuite, est l'histoire d'une première passion, très jeune, très sincère, d'un officier de marine, Adrien, pour une jeune ouvrière du nom d'Angèle. Après plusieurs mois, après la naissance d'un enfant, vient la séparation obligatoire. La lâche hypocrisie des gens du monde, qui s'accommoderait bien d'une liaison mondaine, n'admet pas qu'un officier ait pour maîtresse une ouvrière. L'officier, peu à peu, se détache d'Angèle, qui, bientôt après, est obligée, pour vivre, d'épouser Alain, un brave et honnête matelot, qui adopte l'enfant. Les obligations du service mettent en rapport les deux hommes. Alain frappe Adrien après une discussion et des insultes. La chose s'ébruite. L'officier doit faire un rapport ou démissionner. Refusant de punir l'homme qui a adopté son enfant, Adrien démissionne, et cherche à se distraire et à se dévouer dans des expéditions lointaines.

Dans ce roman, les préoccupations sociales apparaissent. L'auteur montre les défauts de la société actuelle, où tout contribue à rendre plus difficile l'amour, et sa conclusion est exprimée dans une lettre d'Adrien : « *J'ai cherché sans réflexion ce que la jeunesse appelle, ce qu'elle exige ; mais, puisque j'avais pour maîtresse une vaillante, une honnête fille, j'aurais dû deviner son âme et me conduire en conséquence... J'aurais dû l'épouser, te dis-je, me mettre à l'aimer avec tout mon cœur... Car, il n'y a qu'une vérité : n'aimer qu'une femme, se marier jeune et pur, — pur, entends-tu, — et avoir des enfants solides. Le reste n'est que sophisme, et, sous des gaîtés d'apparence, cache tous les désespoirs !* »

Le *Pavé d'Amour* est non seulement une belle œuvre, mais une bonne œuvre. Jamais la question de l'amour moderne n'avait été aussi sérieusement abordée dans un roman. L'auteur montre la vanité de l'éducation actuelle, qui contribue à rendre plus difficile l'amour, qui enseigne tout au jeune homme, en évitant toutefois de lui dire la chose essentielle, comment il doit aimer. Le *Pavé d'Amour* est l'œuvre d'un artiste et d'un homme d'action, qui a senti, qui a souffert, qui ne s'est point accommodé des lâches compromis actuels, et qui lutte pour un avenir meilleur.

Dans *Fleur d'Abîme*, le dernier roman de Jean Aicard, les préoccupations sociales jouent un plus grand rôle encore. C'est l'étude d'une jeune fille corrompue, — moralement pervertie, — qui joue à l'honnête femme, et se fait épouser par un homme riche, dont elle a su se faire passionnément aimer. Le mari s'aperçoit bientôt de son erreur. C'est un homme honnête et intelligent, très dévoué à toutes les questions généreuses, qui s'efforce d'avoir la conduite la plus droite possible. Il se sépare de sa femme qui partira bientôt pour la Russie, avec un riche aventurier qu'elle a réussi à charmer. Moins de descriptions

que dans le *Pavé d'Amour*, moins de considérations philosophiques, plus de vie et d'action. Le drame qui se passe dans l'âme d'un honnête homme, qui ne peut plus aimer une femme qu'il sait corrompue, est profondément poignant et humain.

Tour à tour poète, auteur dramatique et romancier, Aicard est toujours resté conférencier. Orateur sans phrases, causeur sans recherches, il parle plutôt au cœur qu'à l'esprit, et sa parole chaude, spontanée, qui prêterait facilement à l'ironie malveillante, semble toujours s'adresser à des amis, n'est jamais sur ses gardes. Il excelle à trouver le détail qui touche, il sait reprendre un souvenir, le faire revivre, et en montrer la douceur éteinte, en faire naître un vague regret. S'il est vrai qu'actuellement beaucoup de jeunes poètes, — et il en est de cela, — n'écrivent ni pour la fortune, puisque leurs œuvres ne se vendent pas, ni pour la gloire, puisque leurs œuvres ne sont pas lues, mais seulement pour faire sentir à quelques-uns ce qu'ils ont senti, pour émouvoir et surtout pour se faire aimer, Aicard reste le maître de bien des jeunes.

Venu à la littérature au plus beau moment du Parnasse, Aicard n'a pas été parnassien ; contemporain des symbolistes, il ne fut pas symboliste non plus. Il s'est contenté de faire des vers, simplement, et j'en sais peu qu'il serait plus difficile de classer parmi ceux d'une école existante. Il tient à la fois de Coppée et de Sully Prudhomme. Il a du premier l'âme simple et populaire, il a du second la tristesse très douce, le regret vague d'horizons aperçus. Peut-être, insuffisamment condensés, ses vers ne semblent pas à la lecture exempts de toute monotonie et pourrait-on souhaiter qu'il rejetât tout détail inutile pour rendre plus intense l'impression finale. Comme prosateur, Aicard n'est pas un *styliste*. Sa prose, où se retrouve l'influence de Mistral et du Midi en général, est spontanée, vibrante, très ensoleillée, de telle sorte que sa phrase, parfois languissante en

poésie, s'anime dans ses romans, se colore, devient souvent étincelante comme de la musique de Bizet.

Au fond, si l'on excepte quelques-uns de ses vers, Aicard est avant tout un méridional. Il l'est par sa figure pensive, qui s'anime par instants, et par ses yeux, pleins de reflets, où brille parfois une larme, et qui semblent las d'avoir trop regardé le soleil. Il le paraît plus encore dans son petit appartement bien éclairé, situé dans une rue très calme, presque déserte, une vraie rue du Midi, d'où l'on voit le soleil illuminer les arbres du Luxembourg. Il l'est par ses romans, par son beau poème de *Miette et Noré*, plein de descriptions du bon pays de Provence, où le soleil brille les jours de fête, et où le soir, quelquefois, sous les oliviers mystérieux, dansent aux sons du hautbois les filles d'Arles et de Beaucaire. Il l'est par son ardeur à chanter, comme la cigale qu'il a célébrée, comme le *chevrier qui chante seul sous la voûte étoilée*, à chanter pour chanter, parce que la joie est bonne et qu'en chantant on devient meilleur, et si sa chanson fut monotone parfois, si nous l'eussions parfois désirée plus parfaite, il garde le mérite de l'avoir dite très haut, de toute son âme, à pleine voix.

Il en donna, en même temps, une première version allégée dans un périodique que je n'ai pu identifier<sup>20</sup>, puis, à la fin du mois, une version encore plus condensée dans *L'Estafette*<sup>21</sup> dont il envoya un exemplaire à Jean Aicard, mais il était insatisfait de cette dernière prose et confessa son embarras à l'écrivain provençal :

<sup>20</sup> Périodique dont des coupures sont conservées aux archives municipales de Toulon, Fonds Jean Aicard, carton 1 S 46, agenda n° 2, pages 10-12.

<sup>21</sup> *L'Estafette*, 17<sup>e</sup> année, n° 6862, mardi 29 mai 1894, page 2, colonnes 5-6. Article également publié, mais sans signature, dans *La Souveraineté nationale*, 9<sup>e</sup> année, n° 2592, mardi 29 mai 1894, page 4, colonnes 1-2.

Vendredi 8 Juin [1894]<sup>22</sup>

Monsieur,

L'autre jour, je vous ai communiqué un numéro de *l'Estafette* contenant un article sur vous. J'avoue que j'hésitais un peu à vous l'envoyer. Cet article m'avait été demandé par le journal, le ton m'en avait été presque imposé, et je n'avais pu rendre à votre talent un hommage aussi complet que j'eusse voulu le faire. Je viens de le relire par hasard, j'ai trouvé que j'avais bien mal exprimé toute l'admiration que j'ai pour vos œuvres. Veuillez donc, je vous prie, ne tenir aucun compte de cet article.

J'ai terminé votre *Pavé d'Amour*. Ces belles pages émues m'ont bien impressionné, moi, qui suis aussi homme du Midi. J'ai particulièrement aimé la fin, la belle conclusion d'une si grande élévation morale. Je crois bien que les idées d'Adrien sont les bonnes, et c'est bien l'idéal qu'il exprime que je voudrais réaliser. Votre livre m'a procuré une joie extrême. Il m'a donné des impressions analogues à celles que me donne toujours mon cher *David Copperfield*, que je lis et relis chaque année. Je relirai souvent le *Pavé d'Amour*.

Je vous ai parlé l'autre jour des soirées ouvrières ou populaires que je fréquente, et vous semblez prendre intérêt au mouvement social de rapprochement entre les classes qu'elles représentent. Demain soir, Samedi, justement, à Vaugirard, à 20 minutes d'ici, dans une petite salle, bien modeste, doit avoir lieu une de ces réunions. Tout le monde sera invité à parler ou à réciter, et M<sup>r</sup> Maurice Bouchor lira une comédie inédite. Vous plairait-il de prendre part à cette petite soirée ? Je suis à votre entière disposition pour vous y conduire.

Veuillez agréer, Monsieur, l'assurance de mon dévouement respectueux.

<sup>22</sup> Lettre autographe signée d'André Dumas à Jean Aicard, vendredi 8 juin 1894, 2 pages, conservée aux archives municipales de Toulon, Fonds Jean Aicard, correspondance, pièce n° 2017.

Votre  
André Dumas  
109. B. St Michel

Passée cette année 1894, André Dumas paraît avoir oublié Jean Aicard... Il est vrai que ses études universitaires, puis ses premières œuvres littéraires et enfin les mutations de sa carrière de haut fonctionnaire lui imposèrent d'autres préoccupations ; et, même libéré de ses obligations professionnelles à partir de 1913, il ne put retrouver notre écrivain qui entra rapidement dans la maladie qui devait l'emporter et l'éloigna de la Capitale.

Toutefois, André Dumas n'oublia pas Jean Aicard et, en 1938, il eut l'idée de tirer une pièce de théâtre de *Maurin des Maures*, en trois parties et onze tableaux :

- tableau I : l'auberge de Cigalous, vers 1900 ;
- tableau II : une clairière dans les Maures un matin de printemps ;
- tableau III : la maison forestière ;
- tableau IV : une véranda près du moulin de Caboufigue ;
- tableau V : un coin de forêt, le soir ;
- tableau VI : la maison forestière ;
- tableau VII : la fête de saint Estropi <sup>23</sup> ;
- tableau VIII : chez la mère de Maurin ;
- tableau IX : une route au bord de la Méditerranée ;
- tableau X : à Toulon au Pavé d'Amour ;
- tableau XI : dans les Maures, vingt ans après, un matin d'automne.

Il conçut une pièce à grand spectacle, nécessitant d'importants moyens de mise en scène : des décors spécifiques à chaque ta-

<sup>23</sup> En français, saint Eutrope.

bleau, des costumes pour une figuration nombreuse et un orchestre pour interpréter la musique instrumentale et même vocale <sup>24</sup>. En effet, en plusieurs endroits, l'auteur a inséré des couplets à chanter, et notamment l'hymne félibréen de la *Coupo santo*.

La première mention en fut faite par le compositeur Francis Casadesus :

De M. FRANCIS CASADESUS : *J'ai travaillé cet été d'une plume légère et avec un entrain bien méridional, à écrire de la musique de scène et des chansons pour Maurin des Maures, comédie provençale en 11 tableaux, conçue d'après le roman de Jean Aicard par le poète si fin et si sensible André Dumas, comédie que l'Odéon a inscrite à son répertoire de créations pour la saison 1938-39. Je serai prêt fin octobre* <sup>25</sup>.

<sup>24</sup> La pièce d'André Dumas (livret) et de Francis Casadesus (musique) n'a pas été publiée. — DUMAS (André), *Maurin des Maures*, pièce en onze tableaux, dactylographiée, 187 pages. Une copie réalisée par l'Agence générale de copies dramatiques et littéraires Henri Compère peut être consultée aux archives municipales de Toulon, Fonds Jean Aicard, carton 1 S 29, pièce n° 199. — CASADESUS (Francis), *Maurin des Maures*, pièce en onze tableaux par André Dumas, musique de scène de Francis Casadesus, Bibliothèque nationale de France, département de la musique, fonds du Conservatoire, ms 20060, manuscrit autographe, ca 1938, 35 × 27 cm, 143 pages, partition chant et piano, indications pour l'orchestration. Pièce détachée : *Maurin des Maures*, valse musette pour chant et orchestre, Bibliothèque nationale de France, département de la musique, fonds du Conservatoire, ms 20209, manuscrit autographe, ca 1938, 11 pages, brouillons ; et ms 20041, version chant et piano sous le titre « À la mode de Toulon ». Publication de deux extraits : *Maurin des Maures*, Paris, les éditions réunies Ver luisant, 1944, deux fascicules in-4°, chant et chiffrage pour accordéon, contenant « Nanina, la nuit est lente » chanson méditerranéenne et « Paula, la brune et la blonde : valse musette à la mode de Toulon ».

<sup>25</sup> *L'Art musical*, 4<sup>e</sup> année, n° 97, 14 octobre 1938, « Au fil des vacances », page 39, colonne 1.

Mais la survenue de la guerre vint bouleverser ces prévisions et ce n'est qu'en janvier 1944, — alors qu'André Dumas était décédé l'année précédente, — que la pièce entra en répétitions :

Maurin des Maures  
chez Dullin <sup>26</sup>

Malgré le très vif succès de l'actuelle reprise de « Mamouret », Charles Dullin vient de mettre en répétition « Maurin des Maures », adaptation à la scène du célèbre roman de Jean Aicard par André Dumas, dont M. Francis Casadesus a composé la musique de scène.

« Maurin des Maures » qui sera vraisemblablement donné en série avant de prendre place dans l'alternance qui est de règle au Théâtre de la Cité, sera doté par Charles Dullin de toute l'atmosphère de poésie provençale que la pièce requiert.

Le célèbre « Maurin des Maures » sera joué par M. Julien. Pastour, l'inséparable compagnon de Maurin, sera joué par Lucien Arnaud, le gendarme Sandri par Marcel D'Orval. Le rôle de « Tonia » sera interprété par Paula Dehelly et celui de Catherine par Nelly Benedetti. Parmi la nombreuse distribution, citons encore Vanderic, Bender, Pons. Les maquettes des décors et des costumes qui rappelleront les santons de la vieille Provence, seront de M. Rodicq.

La création eut lieu le samedi 1<sup>er</sup> avril, mobilisant toute la troupe du Théâtre de la Cité. La critique, il faut bien le dire, fut partagée.

Le livret d'André Dumas reprend, certes, de bons morceaux des romans de Jean Aicard, mais il a aussi ajouté : « Il a dépouil-

<sup>26</sup> *Comoedia*, 4<sup>e</sup> année, n° 132-133, samedi 22 janvier 1944, « Des deux côtés de la rampe », page 4, colonnes 3-4.

lé le roman, retenu les épisodes galants, les démêlés avec les gendarmes, la liaison avec Tonia, l'histoire de paternité, auxquels se mêlent des scènes de mœurs méridionales, pour en faire une suite de tableaux brossés à grands traits. Le seul moment où André Dumas se trouve véritablement à son aise, en dehors des courtes, trop courtes scènes d'amour avec Tonia, se place au dernier tableau, quand Maurin, revenant au pays après vingt ans d'absence, se heurte à sa légende. Il ne se retrouve plus dans le souvenir que ses compatriotes, que Tonia elle-même, dans la fidélité de son amour, ont gardé de lui. La mémoire des hommes, avec le temps, dénature les traits de ses idoles pour les mieux adorer. Devant son buste, Maurin ne reconnaît plus son visage. Et, avec une philosophie qui ne manque pas d'amertume, il s'efface devant sa légende. <sup>27</sup> »

Si, d'une manière générale, les critiques félicitèrent Charles Dullin pour la mise en scène somptueuse, les acteurs pour leur jeu toujours très juste et le compositeur pour une musique bien adaptée à l'action, ils attaquèrent, et parfois lourdement, l'œuvre de Jean Aicard et les choix du librettiste : en cette période de guerre, alors que la France venait de vivre plusieurs années de combats sans entrevoir encore une issue au conflit, les galipettes et gaudrioles du braconnier des Maures n'intéressaient pas grand monde et paraissaient même dérisoires.

Les avis furent donc contrastés :

C'est toujours un travail délicat que l'adaptation d'un roman à la scène ; cette fois la difficulté était augmentée par la nature même de l'œuvre de Jean Aicard. Comment transporter au théâtre les nombreux épisodes qui donnent tant de vie et de couleur au livre ? Le charmant poète André Dumas, mort il y a

<sup>27</sup> *La France socialiste*, 4<sup>e</sup> année, n° 750, vendredi 14 avril 1944, « Les spectacles », page 2, colonnes 6-7, article de Georges Ricou.



peu de temps n'a pas manqué d'adresse dans son découpage sommaire. Il nous a prouvé qu'il connaissait bien le métier dramatique. Sa pièce résume l'essentiel de *Maurin des Maures*. Nos souvenirs se revivifient, s'incorporent à la version dépouillée, et nous retrouvons nos impressions d'antan pour, au besoin, les substituer à la sécheresse du nouveau récit <sup>28</sup>.

Le Maurin d'André Dumas est, comme celui de Jean Aicard, un joyeux drille, chasseur adroit, gai buveur, agent électoral recherché, qui court après les filles et les attrape, qui fait courir les gendarmes, qui ne l'attrapent pas, qui discute ardemment le coup, qui fait des blagues un peu partout et raconte des histoires réjouissantes.

Dans le roman, il meurt victime de la jalousie de la « Corsoise » Tonia. Au théâtre, il ne meurt pas. Il quitte le pays pendant vingt ans et lorsqu'il revient il assiste incognito à l'inauguration de son buste. Personne ne le reconnaît, à part son vieux copain Pastouré, et la Tonia porte farouchement son deuil. Et, sans doute, c'est plus gai ainsi...

André Dumas — qu'il en soit remercié ! — a voulu faire une pièce drôle. Il a écarté les épisodes de *Maurin des Maures* qui sont lourds — trop lourds — d'intentions et qui pèsent sur la bonne humeur de l'ensemble.

Sa pièce est donc amusante avec, par-ci, par-là, quelques penchants vers la satire. La scène de la procession de Saint-Estropi est une charge pas méchante mais qui ne sera pas du goût de tout le monde. On est si pointilleux, dans les milieux spécialisés, sur le chapitre des miracles et de leur entretien <sup>29</sup> !

<sup>28</sup> *L'Appel*, 4<sup>e</sup> année, n° 164, jeudi 20 avril 1944, « Théâtre », page 5, colonnes 1-2, article de Jean Silvain.

<sup>29</sup> *L'Atelier*, 4<sup>e</sup> année, n° 170, samedi 15 avril 1944, « L'atelier au spectacle », page 1, colonnes 2-3.

Son décorateur, Rodicq, a cherché des formules picturales modernes. Ses décors sont inégalement réussis. Quelques-uns sont charmants. Les paysages, bien que stylisés, manquent d'unité. Les plans y sont confus, fractionnés. L'ensemble est pourtant loin d'être déplaisant. Le même reproche atteint la pièce elle-même et sa mise en scène. Le tout manque de vigueur, d'un mouvement dramatique et lyrique, d'une action suffisamment forte. Il y a des détails charmants, des moments délicieux. Mais le tout fait une construction frêle <sup>30</sup>.

Malheureusement le roman de Jean Aicard — imitateur d'Alphonse Daudet mais sans aucun talent et qui parvint cependant à asseoir sa gloire plus que douteuse dans un fauteuil de l'Académie Française — est un vieux texte d'une imbécillité écrasante, dépourvu du moindre dynamisme anecdotique, vaguement enduit d'un folklore méridional de pacotille, d'une couleur locale si anémiée qu'en comparaison la Provence d'Alibert et de Vincent Scotto apparaît d'une puissante authenticité.

Malgré l'adresse scénique très évidente de l'adaptation, rien n'arrive dans la biographie romancée du braconnier Maurin des Maures dont les exploits se limitent à tuer des oiseaux, à abandonner des femmes et à échapper aux menottes des gendarmes. [...].

Il pousse même le souci de l'exactitude de son personnage endiablé jusqu'à chanter, d'une belle voix très brune et très pathétique, quelques célèbres refrains de la terre méridionale parmi lesquels le classique « Coupo Santo » de Mistral <sup>31</sup>.

<sup>30</sup> *La France socialiste*, 4<sup>e</sup> année, n° 750, vendredi 14 avril 1944, « Les spectacles », page 2, colonnes 6-7, article de Georges Ricou.

<sup>31</sup> *La Nuova Italia (L'Italie nouvelle)*, édition de Paris, 22<sup>e</sup> année, n° 87, jeudi 13 avril 1944, « Les spectacles », page 1, colonnes 4-6, article de Vittorio Guerriero.



La pièce tint la scène jusqu'au début du mois de mai, avec plus de vingt représentations grâce au public des Méridionaux de la Capitale.

•

Les romans de Jean Aicard, constitués de courts chapitres très indépendants accumulant des aventures, des récits, des réflexions très divers, n'ont pas été conçus pour la scène... et l'auteur lui-même n'a pas tenté cette adaptation.

Dans la seconde moitié du XVII<sup>e</sup> siècle, le théâtre classique avait adopté la « règle des trois unités » ainsi définie par Boileau dans son *Art poétique* (chant 3, vers 45-46) :

Qu'en un lieu, qu'en un jour, un seul fait accompli  
Tienne jusqu'à la fin le théâtre rempli.

Si le théâtre moderne a pu oublier les contraintes de lieu et de temps, l'unité d'action reste essentielle à un spectacle donné dans l'espace très restreint de la scène et la durée limitée de la représentation : toutes les péripéties doivent s'enchaîner logiquement du début à la fin et être strictement nécessaires au déroulement de l'action jusqu'à son dénouement. Si cette exigence n'est pas respectée, la pièce n'est plus alors qu'une succession de tableaux indépendants racontant des histoires sans grand lien : elle perd ainsi la moitié de son intérêt.

C'est ce qui est arrivé aux *Maurin des Maures* de Bussy-Pouget (1925) et Dumas (1944) ainsi formés d'une suite de tableaux : malgré la qualité de la mise en scène réalisée avec de grands moyens et l'excellence des acteurs, ces deux pièces n'ont pas suscité un intérêt très soutenu et n'ont obtenu qu'un succès d'estime grâce au public des Méridionaux de la Capitale toujours heureux de retrouver un peu de l'ambiance de leur pays natal...

## MAURIN AU CINÉMA

Les deux *Maurin* de Jean Aicard ont été portés à l'écran bien après la mort de notre écrivain qui, de ce fait, n'a pu intervenir dans ces productions réalisées sous la direction d'André Hugon et dans lesquelles scénarios et dialogues brodent de manière très libre sur des passages grappillés dans les romans.

### André Hugon

Jean-Victor-Félicien-André Hugon naquit à Alger le 17 décembre 1886 d'un père huissier de justice d'origine ardéchoise. Il débuta sa carrière comme journaliste, manifesta son intérêt pour le cinéma alors en plein essor, se mit à écrire des scénarios et accéda même à la mise en scène en 1913. Il réalisa le premier film parlant du cinéma français, *Les Trois Masques*, en 1929.

Il créa sa propre société, *Les Productions André Hugon*, et même le magazine *Cinéma-Théâtre*. Quittant les studios, il fut un des premiers cinéastes à tourner ses films dans des décors naturels.

À partir des années vingt, il porta à l'écran des adaptations d'œuvres littéraires et s'inspira principalement de Jean Aicard avec *Roi de Camargue* (muet, 1922), *Diamant noir* (muet, 1922), *La Rue du Pavé d'amour* (muet, 1923), *Notre Dame d'Amour* (muet, 1923), *Maurin des Maures* (1932), *L'Illustre Maurin* (1933), *Gaspard de Besse* (1935) et *Les Souvenirs de Maurin des Maures* (1952).

André Hugon mourut à Urval (Dordogne) le 22 août 1960, laissant une œuvre considérable : il avait réalisé plus de quarante films muets, une trentaine de longs métrages et une quinzaine de courts métrages parlants ; il intervint également comme scénariste et producteur.

### Les *Maurin* d'André Hugon

1° *Maurin des Maures*, film parlant, décembre 1932, durée 105 minutes. Réalisateur : André Hugon. Scénario et dialogues : Paul Fékété. Société de production : Les Productions André Hugon. Compositeur de la musique : Jacques Janin.

Acteurs : Antonin Berval, *Maurin* ; Jean Aquistapace, *Pastourel* ; Nicole Vattier, *Tonia* ; Jeanne Boitel, *M<sup>me</sup> Labarterie* ; Rivers-Cadet, *Sandri* ; Camille Bert, *brigadier Orsini* ; Émile Dehelly, *Cabissol* ; Pierre Finaly, *Labarterie* ; Paul Menant, *Célestin Grondard* ; José Davert, *Grondard* ; Georgey, *Grivolass* ; Guillaumin, *Lecorps* ; Grinda, *Saulnier* ; Janine Maubant ; Délia Col.

Tourné en décors naturels. Trois chansons de ce film ont été publiées<sup>1</sup>.

2° *L'Illustre Maurin*, film parlant, novembre 1933, durée 122 minutes. Réalisateur : André Hugon. Société de production : Les

<sup>1</sup> JANIN (Jacques), *Le Roi de la montagne*, chanson créée par Berval dans le film *Maurin des Maures* d'André Hugon, slnd, 1932, paroles de Paul Fékété, incipit « Dès que paraît l'aurore ». — *Le Calvaire*, chanson du film *Maurin des Maures* produit par André Hugon, paroles d'André Hugon et Charles-Louis Pothier, incipit « Que la vie est belle », Paris, éditions Salabert, 1933, in-folio, 3 pages, partition chant et piano, cotage E.A.S. 8411. — *Ma Mie, mon aimée*, mélodie chantée par Jean Aquistapace dans le film *Maurin des Maures* produit par André Hugon, paroles de Charles-Louis Pothier et André Hugon, incipit « Ô ma mie, ô mon aimée », Paris, éditions Salabert, 1933, in-folio, 2 pages, partition chant et piano, cotage E.A.S. 8268 ; et partie séparée du chant, in-folio, 2 pages, cotage E.A.S. 8268bis.

Productions André Hugon. Compositeur de la musique : Jacques Janin.

Acteurs : Antonin Berval, *Maurin* ; Nicole Vattier, *Tonia* ; Jean Aquistapace, *Pastourel* ; Armand Larcher, *Césariot* ; Délia Col, *M<sup>me</sup> Prevost* ; Gilson ; Grinda ; Doumel, *Caboufigue* ; Jean Sinoël, *le curé* ; Édouard Delmont ; Payan ; Camille Bert ; Milly Mathis.

Tourné entièrement en décors naturels.

3° *Les Souvenirs de Maurin des Maures*, film parlant, 1952. Courts-métrages à visée touristique, réalisés par André Hugon, pour faire valoir un Antonin Berval vantant les charmes du Var à un jeune couple en vacances dans les monts de l'Estérel.

### Les feuilletons télévisés

La télévision a également exploité les deux romans de Jean Aicard, sous la forme de feuilletons.

1° *Maurin des Maures*, 1970, vingt-six épisodes de treize minutes chacun diffusés du 21 janvier au 25 février 1970. Scénario : Jean Canolle. Musique : Francis Lemarque. Réalisation : Claude Dagues.

Acteurs : Jean Gaven, *Maurin* ; Armand Meffre, *Pastouré* ; Maurice Sarfati, *Sandri* ; Mireille Audibert, *Tonia* ; Gil Baladou, *Grondard* ; Henri Crémieux, *Rinal* ; Fransined, *le planton* ; Henri Guisol, *Cabissol* ; Pierre Mirat, *Caboufigue* ; Charles Moulin, *Larrigue* ; André Nader, *Cigalous* ; Jean Panisse, *Merlusse* ; Rellys, *Saulnier*.

Le découpage reprend les meilleurs morceaux du roman de Jean Aicard, dont le texte est lu en voix *off*.

2° *L'Illustre Maurin*, 1973, suite du précédent, sous deux formes : treize épisodes de vingt-six minutes ou vingt-six épisodes de treize minutes ; première diffusion le 8 janvier 1974 sur la première chaîne. Réalisation : Claude Dagues.

Acteurs : Jean Gaven, *Maurin* ; Armand Meffre, *Pastouré* ; Maurice Sarfati, *Sandri* ; Roland Armontel, *Rinal* ; Lucien Barjon, *Cabissol* ; Albert Dinan, *Orsini* ; André Nader, *Cigalous* ; Marie-Pascale Nesi, *Tonia* ; Michel Ricordy, *le gendarme* ; Roger Rudel, *le préfet*.

Le découpage reprend les meilleurs morceaux du roman de Jean Aicard, dont le texte est lu en voix *off*.

**Dominique AMANN****Directeur de la publication d'*Aicardiana***

Docteur en psychologie, Dominique AMANN a dirigé pendant une vingtaine d'années le service de recherches en psychologie de la Marine nationale, au sein duquel, outre les travaux habituels relevant de la recherche appliquée, il s'est attaché à développer une métrologie spécifique pour la mesure dans les sciences humaines. Organiste et claveciniste, il s'est ensuite tourné vers la psychoacoustique musicale et se consacre à des études fondamentales sur la structure de la gamme.

Il est l'auteur de livres et d'articles sur l'ancien théâtre de Toulon (1765-1862), la vie musicale à Toulon au XIX<sup>e</sup> siècle, et les croyances populaires aux êtres fantastiques.

Enfin, il anime depuis plusieurs années le site Internet [jean-aicard.com](http://jean-aicard.com) qu'il a créé pour diffuser les travaux des chercheurs aicardiens ; il a publié en 2011, *Jean Aicard, une jeunesse varoise, 1848-1873*, et dirige la revue *Aicardiana*.

Il est membre émérite de l'académie du Var.